
3 1761 06765506 8

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 44

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME I[er]

JOURS D'EXIL

PREMIÈRE PARTIE (1849-1851)



PARIS. — I[er]
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1910

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME Ier

JOURS D'EXIL

PREMIÈRE PARTIE (1849-1851)

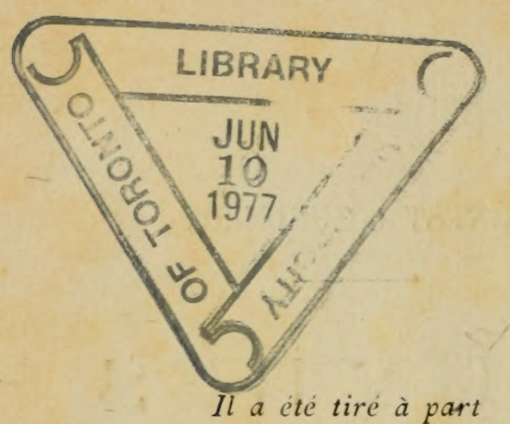
ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME Ier

JOURS D'EXIL

PREMIÈRE PARTIE (1849-1851)



Il a été tiré à part
onze exemplaires sur papier de hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 44

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME Ier

JOURS D'EXIL

PREMIÈRE PARTIE (1849-1851)



PARIS — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1910



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 44

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME Ier

JOURS D'EXIL

PREMIÈRE PARTIE (1849-1851)



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1910


Int. Instituut
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

ERNEST CŒURDEROY

L'humanité ne possède pas un tel trésor d'idées et de talents qu'elle ait le droit de les laisser perdre en route, et de condamner à l'éternelle obscurité de l'ingratitude ceux qui l'ont servie, qui ont travaillé, qui ont souffert pour la rendre libre et meilleure. L'oubli à l'égard des grands artistes littéraires, des philosophes profonds, n'est pas seulement un amoindrissement moral pour les peuples, c'est aussi, pour chacun de nous, une diminution de joies intellectuelles.

Ernest Cœurderoy fut un grand écrivain, une haute conscience, un penseur original, intrépide, audacieux, un vaillant défenseur de la liberté.

De son vivant méconnu, il fut victime de la conspiration du silence, il est resté oublié, et personne moins que lui ne mérite l'oubli.

Les lecteurs des Jours d'Exil *s'en convaincront en lisant les pages où Cœurderoy a mis les ma-*

gnificences d'un style superbe, et toutes les flammes d'une éloquence grandiose, au service des idées les plus généreuses. Par cette œuvre, si ignorée qu'on peut la regarder comme inédite, Cœurderoy a marqué sa place au premier rang des écrivains qui sont l'honneur d'une littérature.

Il n'a écrit qu'en prose et c'est un grand poète, il possède la puissance d'ironie du Pascal des Provinciales, *du Beaumarchais des* Mémoires *contre les magistrats prévaricateurs, il a l'esprit mordant de Juvénal et la fougue oratoire des tribuns illustres, d'un Mirabeau, d'un Danton.*

Cœurderoy appartenait à cette minorité républicaine qui, en France, à la fin du règne de Louis-Philippe et au lendemain de la révolution de 1848, défendit la cause du peuple, prit en main le drapeau des revendications sociales, et protesta, avec une véhémence faite de pitié et de tendresse, pour les pauvres, les sacrifiés, contre les iniquités d'une prétendue civilisation où le faible est écrasé par le fort.

Jeté en exil après le 13 Juin 1849, Cœurderoy connut toutes les souffrances des existences déracinées, toutes les douleurs des proscrits. Il y a des êtres voués au malheur et sur le front desquels la destinée aveugle a écrit le mot fatal : « Tu souffriras ». Cœurderoy fut un de ces êtres. Tout ce que la bonté peut contenir de douleurs,

tout ce que l'originalité et l'indépendance d'esprit peuvent provoquer de jalousies et de haines, fut son partage.

Individualiste dans le sens le plus large, le plus élevé, il n'était pas de ceux qui acceptent les mots d'ordre et les exécutent les yeux fermés. Ainsi il se heurtait aux prétentions dominatrices des partis et refusait de se courber sous les injonctions des pontifes et des Césars de la proscription.

Libertaire dans l'âme, ne voulant ni dominer ni être dominé, Cœurderoy tint tête aux coteries de l'exil et les brava, de même qu'il brava l'Empire, dont il repoussait dédaigneusement l'amnistie.

Les combats sans trêve qu'il a dû livrer exaltèrent son esprit et meurtrirent son cœur. Il leur doit d'être devenu un écrivain vibrant, d'une extraordinaire sensibilité. Ses colères ont la lumière des éclairs et le retentissement de la foudre, sa pitié a des tendresses exquises, des mansuétudes presque féminines, et son indignation a la pénétration du fer rouge dont les brûlures laissent des traces indélébiles.

Mais les Jours d'Exil *ne sont pas un pamphlet virulent, ils sont une œuvre d'histoire, un évangile de la liberté. Dans les pages de ce livre passent et vivent, avec des personnages qui eurent leur heure de célébrité, les masses sombres*

du prolétariat d'il y a soixante ans. On y trouve exprimées, avec une extraordinaire franchise, avec un dédain complet des opinions courantes, des pensées, des idées, dépassant souvent celles émises à notre époque par les hommes les plus avancés.

Tous les lettrés, tous les philosophes, tous les artistes et tous les amis de la pensée libre seront heureux de connaître Ernest Cœurderoy. Car cet écrivain est un de ces hommes rares qui, foulant aux pieds les ambitions vulgaires, raillent les sots, méprisent les méchants, ne travaillent que pour la vérité, ne combattent que pour la justice et la liberté, et n'ont qu'un seul maître : leur conscience.

J. GROSS.

Genève, Septembre 1910.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ERNEST CŒURDEROY (1825-1862).

I

En juin 1852, deux événements qu'on couvrit vite du voile du silence frappèrent vivement la proscription de Londres. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Pierre Leroux, Cabet, Félix Pyat et leurs amis, des Blanquistes, des Proudhoniens et des socialistes indépendants, des réfugiés du 15 mai et de juin 1848, du 13 juin 1849, et la grande masse des proscrits du coup d'Etat, se coudoyaient alors dans l'exil commun. L'heure était aux « Unions socialistes » et autres efforts, voués à l'échec, pour créer une solidarité fictive entre des hommes qui, comme l'histoire de septembre 1870 à mai 1871 l'a démontré, devaient se combattre de nouveau, à mort, aussitôt qu'un de leurs groupes serait arrivé au pouvoir.

Trois hommes virent clair dès ce moment et protestèrent. Les Vers récités le 24 juin 1852 sur la tombe d'un Proscrit, *par Joseph Déjacque, furent l'un de ces gestes; rappelant Juin 1848, le poète dit aux proscrits et aux anciens hommes d'Etat réunis :*

... Aujourd'hui comme alors, assassins et victimes
Se trouvent en présence... Enseignements sublimes !
Ceux qui nous proscrivaient à leur tour sont proscrits.

. . . .

C'est que toujours le crime est un appel au crime.
Le coup d'Etat de Juin, ce vampire anonyme,
En vous, Tribuns, en vous, Bourgeois, s'est incarné;
Et Décembre n'en est que l'enfant légitime!...

. . . .

Il n'est qu'un talisman pour tous : la Liberté...

L'autre acte fut la publication de la petite brochure La Barrière du Combat, *par Ernest Cœurderoy et Octave Vauthier (Bruxelles, 1852). « La comédie politique qui se joue autour de nous a arraché le même cri à notre cœur, et nous avons publié* La Barrière du Combat; *ce fut un coup de pied dans un tas de fourmis », écrit Cœurderoy un peu plus tard; « Comme moi, tu maudis toute autorité », dit-il à son collaborateur, le frère de Louis-Léger Vauthier, l'ingénieur fouriériste, représentant en 1849 et prisonnier de juin 1849. Octave Vauthier paraît s'être limité à cette seule protestation publique; Joseph Déjacque, l'ouvrier, fut poussé par la misère en Amérique ; il*

ne s'arrêta pas, et la Question révolutionnaire, *l'utopie libertaire l'*Humanisphère, *et le journal le* Libertaire *qu'il écrit tout seul, de 1858 à 1861, à New-York, le montrent propagandiste isolé, infatigable, des idées les plus avancées de son temps. Cœurderoy, réfugié du 13 juin 1849, s'était borné, dans ses articles publiés de 1849 à 1851, à une propagande impersonnelle d'idées socialistes et révolutionnaires sans distinction d'école; par* La Barrière du Combat *il reprit enfin son indépendance complète, et de 1852 à 1855 il nous a donné quatre livres et deux brochures, parmi lesquels les deux parties des* Jours d'Exil *constituent son œuvre principale.*

Le sort fait à ces publications, les plus fières de liberté et de révolte de leur temps, est un petit chapitre inconnu rempli d'intrigues et d'aventures. L'irrévérence avec laquelle les auteurs de La Barrière du Combat *avaient tiré les barbes des pontifes de la proscription fut un prétexte bienvenu pour se dispenser de discuter sérieusement les idées de Cœurderoy ; seul, Alfred Talandier les discuta avec courtoisie, en 1854. Pour le reste, « la conspiration du silence, la plus odieuse des conspirations, puis, à toute extrémité, la calomnie, la colère et la haine, épuisèrent leurs fureurs sur ce recueil d'hérésies et sur son malencontreux auteur » (paroles de Cœurderoy au sujet de son premier livre). On lui fit « un*

exil dans l'exil ». Cela explique comment ses écrits, mis également au ban des gouvernements et des proscrits, se sont perdus, à ce point que, des six volumes et brochures, on connaît à peine cinquante exemplaires dont une grande partie est entre les mains de trois ou quatre collectionneurs. Les années 1856 à 1862 de la vie de Cœurderoy sont tellement peu connues qu'on ignore s'il a subitement cessé toute publication dès 1856, pour des causes qui sont un problème à part, ou si des publications ont été complètement supprimées, détruites, ou bien si, malgré de longues années de recherches, elles restent encore introuvables? Quoique sa mémoire ait reçu une satisfaction tardive par l'article bien fait que lui consacra, en 1869, le Dictionnaire *de son compatriote de l'Yonne, Pierre Larousse, l'oubli dans lequel était tombée l'œuvre de l'écrivain était si grand qu'entre 1880 et 1883, sa mère, octogénaire, isolée et peut-être découragée par ses longues souffrances, prit la résolution — qu'elle exécuta de sa propre main — de brûler les écrits de son fils, dont elle avait su réunir une très grande quantité; et probablement elle livra aussi à la destruction ce qu'elle possédait de manuscrits, de lettres, etc., du penseur méconnu.*

Les six publications de 1852 à 1855 et les articles publiés de 1849 à 1851 n'ont donc sur-

vécu qu'à de rares exemplaires à toutes ces vicissitudes ; et tous ceux qui ont lu un des écrits de 1852 à 1855 ont été frappés de l'originalité et de la puissance littéraire de Cœurderoy, de son absolue sincérité, de son amour de la liberté et de la beauté, de ses vastes conceptions d'un avenir libre et heureux, de sa haine de l'oppression sous toutes ses formes, — en somme, croyant ouvrir un bon livre de propagande comme il y en a tant, ils ont été étonnés de se trouver en face d'une œuvre d'art qui, au point de vue de l'union intime de l'art et de l'idée, est probablement unique. Ceci est vrai surtout des Jours d'Exil, *dont la deuxième partie, le dernier ouvrage de Cœurderoy, marque aussi l'apogée de son talent.*

Ces premiers lecteurs donc, et j'en étais, furent curieux de connaître la vie de l'auteur, d'abord parce qu'ils se prirent vite à l'aimer et à s'intéresser aux moindres faits de sa courte existence, et ensuite parce que le problème de l'oubli complet de tels trésors littéraires piquait leur curiosité. Les écrits mêmes de Cœurderoy contiennent beaucoup de renseignements autobiographiques, dont j'ai pu vérifier l'exactitude dans beaucoup de cas. J'ai pu consulter quelques proscrits de son temps, et des renseignements locaux précieux m'ont été fournis par l'aide obligeante de MM. L. Cestre à Auxerre,

Prunier à Tonnerre, et d'autres encore, que je remercie tous. D'après toutes ces sources, en nommant chacune à sa place, j'ai composé une biographie étendue de Cœurderoy, qui reste pour le moment inédite et ne verra le jour, je l'espère, que complétée par de nouveaux renseignements que la publication de ces trois volumes, Jours d'Exil, *me fera sans doute obtenir et que je sollicite vivement. J'en extrais ici les faits principaux qui me paraissent acquis, en éliminant tout le bagage littéraire des citations, réservé pour la biographie complète. Le présent volume conduit cette notice abrégée jusqu'à l'année 1851, date qui correspond aux derniers événements traités dans ce premier tome. La suite et la fin se trouveront en tête des deux autres volumes.*

II

*Jean-Charles-*Ernest *Cœurderoy est né le 22 janvier 1825 à Avallon (Yonne); il était fils unique du docteur Charles Cœurderoy (né en l'an V à Moutiers-Saint-Jean, Côte-d'Or) et de sa femme Marie-Césarine Baillot (née à Tonnerre, en 1802), fille de l'économe de l'Hospice de Tonnerre. Charles Cœurderoy, qui avait été reçu docteur à Paris le 7 juin 1821 (sa thèse était*

une dissertation sur l'ictère), fut un excellent praticien et surtout un chirurgien habile. Les parents d'Ernest quittèrent Avallon quand l'enfant était encore en très bas âge, pour se fixer à Tonnerre où Mme Cœurderoy possédait une belle maison, située rue de Rougemont, n° 22. Dans cette grande maison, bien construite mais dépourvue de jardin, se passa la jeunesse de notre auteur et tout le reste de la vie de ses parents. Mme Cœurderoy, veuve à partir de 1866, et décédée en 1884, institua comme co-héritiers de sa fortune la ville de Tonnerre et l'Hospice de Tonnerre ; depuis ce temps, la maison porte l'inscription : Fondation Ernest Cœurderoy, *et renferme le musée et la bibliothèque de la ville de Tonnerre.*

On y conserve le seul portrait connu d'Ernest Cœurderoy, un pastel du peintre Dumaresq (reproduit dans ce volume), ainsi que deux pastels de ses parents, tous exécutés en 1848 ou peu d'années avant. La figure du docteur Charles Cœurderoy est longue, maigre, sèche, brune, celle de sa femme est ovale, fraîche, au nez fort, à l'expression énergique. Le docteur Charles Cœurderoy fut un homme très bon, très considéré, d'opinions républicaines (nuance de la Réforme). *Sa femme et sa famille ne partageaient pas ses opinions, et Mme Cœurderoy a dû regretter l'isolement relatif où vivait son mari par*

suite de son attitude d'opposition prononcée et active. Pour cette raison, ou pour d'autres, les parents ne vivaient pas en bonne harmonie, et l'enfant s'en aperçut ; le père lui parut un homme sévère et, en outre, parcimonieux ; la mère, une femme bonne et généreuse, mais ambitieuse. Ils furent d'accord pour donner à leur fils une éducation excellente, mais routinière : celui-ci en souffrait, et ce fut la cause de ses premières haines, celles de l'oppression familiale et scolaire. Seul son grand-père paternel, Jean-Baptiste Cœurderoy (1761-1842), fut doux pour l'enfant, qui l'aimait tendrement. Les environs de Tonnerre, terrain mouvementé, assez boisé, que traversent les méandres de l'Armançon, attiraient le jeune Cœurderoy, qui devint un cavalier, un nageur, un rameur et un chasseur passionné. Un contact étroit s'établit entre la nature et lui, ainsi que ses écrits en témoignent en mille endroits.

Deux mots seulement sur l'origine de la famille Cœurderoy, question que des documents conservés à Moutiers-Saint-Jean, Semur et Dijon éclairciront plus qu'il ne m'a été possible de le faire. L'Auxois, en particulier Moutiers-Saint-Jean (canton de Montbard, arrondissement de Semur, Côte-d'Or), est le pays où la famille peut être suivie depuis la seconde moitié du seizième siècle. On trouve, dans les notes de Vaillant de

Meixmoron (archives de Dijon) et ailleurs, en 1392 : Hugue Cuer de Roy, fils de feu Jean Cuer de Roy, pelletier à Dijon ; en 1418 : Huguenin Cœurderoy, chevaucheur de l'écurie du duc de Bourgogne ; en 1546 : maistre Guillaume Cœur de Roy, recteur des Écoles d'Avallon ; en 1556 : Etienne Cœurderoy, huissier de chambre et serviteur domestique du duc de Montmorency ; en 1590, mention est faite de Moutiers-Saint-Jean où plus tard Pierre, fils de maistre François Cœurderoy, notaire royal à Moutiers, devient procureur d'office de l'abbaye et signe : de *Cœurderoy, quoique n'étant pas d'extraction noble — agissement contesté par les moines de l'abbaye (1621 ; arch. de Dijon, E 628 ; E 2166 ter). La famille entra dans la haute magistrature par Jean Cœurderoy, trésorier de France au Bureau des Finances en Bourgogne et Bresse (1650), qui devint conseiller au Parlement de Bourgogne et président aux Requêtes du Palais (1655 ; sa biographie, inédite, fut écrite par le jésuite Lempereur) ; il mourut en 1709 à Moutiers-Saint-Jean. Deux générations lui succèdent dans sa charge (1684, 1723) ; l'arrière-petit-fils quitte enfin Dijon pour être reçu premier président de la Cour souveraine de Nancy (1766). Les fiefs de Crépan, Santigny, Chevigny, se rattachant à cette famille, sont tous situés aux environs de Moutiers.*

Mais une autre branche subsista à Semur, la ville la plus rapprochée de Moutiers; elle compte un maire de Semur (1629 et 1645) et plus tard des avocats et prêtres, enfin Etienne Cœurderoy, correcteur à la Chambre des comptes (Dijon), qui avait aussi un domicile à Moutiers (1736).

Aux Assemblées de la noblesse, de 1789, baillage d'Auxois, on voit figurer Cœurderoy de Corsaint, localité située près de Moutiers-Saint-Jean.

Il m'a été impossible de déterminer de qui descend Claude Cœurderoy, marchand, *père de Jean-Baptiste, né à Moutiers le 20 oct. 1761, mari d'Antoinette Sanessot. Jean-Baptiste, mari de Marie Quignard (1783), native de Saint-Just, petit hameau des environs de Moutiers, était marchand et propriétaire à Moutiers-Saint-Jean. Un habitant qui l'a encore connu dit qu'il était droguiste et qu'il passait pour un savant à son époque. La branche à laquelle il appartenait était distincte de celle des magistrats de Dijon, qu'on appelait Messieurs* de *Cœurderoy. Une tradition de famille a conservé la mémoire de Charles Cœurderoy, frère de Jean-Baptiste, émigré et noble. En somme, si la branche dont descend notre auteur n'écrivait peut-être son nom ni Cœur* de *Roy, ni* de *Cœurderoy, ni Cœurderoy* de... *(Corsaint p. ex.), elle se rattache néanmoins à l'ancienne famille qui, de vraie souche bourguignonne, ne fut jamais attirée par quelque al-*

liance parisienne ; jusqu'à la Révolution, Dijon demeura pour elle la véritable capitale.

Notons, en passant, que Restif de la Bretonne était vaguement allié avec les Cœurderoy, par le mariage de son grand-père avec Anne-Marguerite Simon Cœurderoy, parente d'un des présidents. S'il nous a montré Messieurs de Cœurderoy, du Parlement de Bourgogne, comme des gens passablement hautains, il nous a laissé un charmant portrait de la belle Omphale (Julie) Cœurderoy (voir Monsieur Nicolas).

La mère d'Ernest Cœurderoy était fille de M. Baillot, de Courthelon (propriété située dans le canton d'Ervy, Aube, au nord-ouest de Tonnerre), et d'une demoiselle Roze, celle-ci fille de M. Roze, procureur du roi à Tonnerre, et d'une demoiselle d'Eon de Germigny, cousine germaine du fameux chevalier d'Eon.

Les idées républicaines du père, et peut-être du grand-père aussi, ont prévalu dans l'enfant sur toutes ces gloires fanées de l'ancien régime, auquel seule la branche des marchands, droguistes, médecins paraît avoir survécu.

Le père, ancien élève du Collège Sainte-Barbe à Paris, y fit entrer son fils le 1er novembre 1837. Mais le jeune homme quitta cette institution après la troisième année et acheva ses études à Tonnerre avec un professeur du collège local. Il passa donc l'année 1841 à la maison, à deux

pas de la campagne. Reçu bachelier à seize ans, il eut quelques difficultés à surmonter à cause de l'interruption de ses études : nouveau conflit avec la routine officielle. Il choisit la médecine, qu'il étudia à Paris, de 1842 à 1845, et au bout de trois ans parvint à l'internat, le 30me sur une promotion de 37 (1845). Il passa l'année 1846 parmi les folles de la Salpêtrière, l'année 1847 à l'hôpital des Enfants malades, contigu à l'hôpital Necker où il vit les ouvriers victimes de la colique de plomb, l'année 1848 à l'Hôtel-Dieu, et l'année 1849, jusqu'à son départ, à l'hôpital du Midi (maladies vénériennes, service de Ricord.) Ses écrits contiennent des pages poignantes sur les souffrances des malades qu'il vit de si près, sur la cruauté des sœurs envers les enfants et les mères, sur celle des juges d'instruction envers les blessés de Juin 1848, sur les abus, etc. (v. Jours d'Exil, *2me partie). Il passa donc une rude jeunesse à proximité de la misère des pauvres, qui lui devinrent chers par leur martyre.*

En 1846 il était devenu « membre adjoint » de la Société anatomique de Paris, et le Bulletin *de cette société (21e année, 1846, pp. 280-290) contient deux observations de lui sur de graves cas d'hystérie qu'il jugeait produits par des lésions des organes génitaux, hypothèse qui fut alors combattue, mais qui plus tard, m'a-t-on*

dit, devint l'opinion courante, quoiqu'elle soit de nouveau contestée de nos jours. C'est son unique contribution à la littérature médicale que je connaisse. Il fut nommé « membre correspondant » le 25 mai 1849.

Broca fut un de ses camarades d'internat; Cœurderoy lui avait gardé des sympathies, ainsi qu'à l'ophthalmologiste L.-A. Desmarres. Le seul survivant de la promotion de 1845, M. le docteur Dimey, à Montigny-sur-Aube (Côte-d'Or), se souvient très bien de Cœurderoy : « Très beau garçon, de taïlle moyenne, très aimable, d'un caractère plutôt enjoué, Cœurderoy était un très bon camarade », etc. Son cousin et camarade d'internat à l'Hôtel-Dieu, en 1848, le docteur Charles Viard (de Montbard), l'appelait « un vrai Roger Bontemps ». Il eut encore pour amis quelques jeunes compatriotes de l'Yonne, le fils du peintre Dumaresq, peintre lui-même, et le fils du docteur Mangon, un ingénieur.

Il faudrait extraire de ses écrits de nombreux passages sur sa vie de ce temps, sur le milieu des étudiants, qui était très arriéré, etc. Rien ne prouve qu'il ait collaboré aux journaux avancés qu'on commençait à publier dans le quartier, et lui-même dit que ce ne fut que la révolution de Février 1848 qui le secoua de son découragement. Alors il fut heureux, sa vie était « un continuel délire, un insatiable besoin d'agita-

tion ». Il fréquenta les clubs, et, muet jadis par timidité, il devint un orateur éloquent. Juin 1848, dont il vit le côté sanglant de si près à l'Hôtel-Dieu, détermina en lui des opinions révolutionnaires socialistes intransigeantes; mais en même temps la défaite du prolétariat le fit songer à d'autres voies pour abattre la société bourgeoise : il arriva bientôt, d'un coup, à son idée des Cosaques, *qu'il ne publia qu'en 1852. Cette hypothèse étrange, dont je reparlerai, devint alors le prétexte spécieux de l'isolement dans lequel il fut tenu : la cause réelle était sa critique pénétrante des chefs républicains et socialistes qui, tout en combattant l'Empire et se disant amis du peuple, ne visaient qu'à leur propre avènement au pouvoir.*

Les idées de Cœurderoy ont bien vite dû dépasser celles de son père, que le commissaire du gouvernement provisoire pour l'Yonne avait fait sous-commissaire à Tonnerre. Le Dr Charles Cœurderoy fut en fonctions du 1er mars au 22 juin 1848. On possède son adresse Aux citoyens électeurs de l'Yonne; *il échoua aux élections à l'Assemblée Constituante avec 5360 voix. L'*Union républicaine, *journal d'Auxerre, années 1848 à 1851, contient beaucoup de traces de l'activité du Dr Charles Cœurderoy à Tonnerre, où il incarna la République démocratique, de plus en plus serrée de près par le bonapar-*

tisme. Des ennuis de toute sorte, polémiques et procès, ne lui manquaient pas; il n'était pas orateur, mais son fils, revenu de Paris, prenait la parole dans les réunions et défendait son père.

Nous ignorons les débuts oratoires d'Ernest Cœurderoy, perdus probablement dans les clubs du Quartier latin. Le premier Banquet des Écoles (*3 décembre 1848*) *le compta sans doute au nombre des participants; mais ce n'est que lors de celui du 1er mars 1849 qu'on trouve son nom parmi les commissaires du banquet, qui fut troublé par une brutale irruption de la police (voir les deux protestations, signées aussi par Cœurderoy, dans la* Révolution démocratique et sociale, *2 et 7 mars, et dans le* Peuple, *3 et 7 mars, etc.). Le 5 mars 1849, Wilfrid de Fonvielle, Cœurderoy et Sabatier, défendus par Emile Ollivier et Ch. Dain, furent condamnés, par défaut, en police correctionnelle, à cent francs d'amende.*

Les commissaires reprirent le nom de Comité des Écoles, *et leurs noms figurent presque tous au-dessous de l'adresse que la* Démocratie pacifique *publia le 12 juin 1849; Cœurderoy en était. Il se trouvait donc maintenant au centre même du groupement le plus avancé — bien isolé du reste — des étudiants de Paris.*

Il fut également « membre des comités socialistes de Paris en 1848 et 1849 ». Il s'agit du

Comité électoral central dont Pardigon fut longtemps le secrétaire, comité datant d'avril 1848 et renouvelé pour les élections de juin, de septembre, et pour l'élection du président en décembre; il s'appela alors le Conseil central électoral des républicains démocrates et socialistes (*nuance Raspail*), *qui, dès janvier 1849, fusionna avec le* Congrès électoral central (*nuance Ledru-Rollin*); *de là sortit le* Comité démocratique socialiste des élections.

Cœurderoy fit partie du Comité central en 1848, comme il le dit lui-même; je ne connais, en fait de listes, qu'une Liste des Délégués *autographiée contenant 171 noms des douze arrondissements, parmi lesquels : « Cœur de Roi », Hôpital du Midi (9e arrondissement). Ces délégués furent nommés dans la dernière semaine du mois de mars 1849; on n'y trouve pas de blanquistes ni de communistes révolutionnaires : mais la liste comprend, en dehors de ces deux groupes, les noms des plus populaires parmi les hommes de 1848 que n'avaient pas encore frappés la prison ou l'exil, et ceux de la jeunesse montagnarde ou socialiste.*

Cœurderoy devint membre de la Commission exécutive permanente *de ce groupement; mais il donna sa démission le 21 avril, par une lettre* (Affaire du 13 juin 1849. Procédure, *p. 430*) *qui donne pour motif le refus de la commission de*

donner suite à deux décisions prises par le grand comité, dont l'une était celle « d'inscrire dans une des conditions à imposer aux candidats ces mots : résistance à main armée, *dans le cas de violation de la Constitution* ».

Le comité, dans une réunion qui dura trente heures, le fameux « conclave », avait arrêté la liste des candidats de la Seine (22-23 avril). Le procès-verbal de la séance du 12 mai mentionne Cœurderoy. Le 14 mai, les élections terminées, une nouvelle commission permanente fut nommée, qu'on appela la Commission des Vingt-cinq : voir son manifeste Au Peuple (Révolution démocratique et sociale, *26 mai;* Peuple, *26 mai); Cœurderoy en fut. Le 11 juin, les journaux démocrates publient l'adresse de la Commission* A l'Assemblée nationale, *signée également par Cœurderoy. Celui-ci se trouva donc là encore, comme parmi les étudiants, au centre du groupement d'élite pour la lutte contre la réaction, lutte que les événements, le défi jeté à la République par l'expédition romaine, rendaient de jour en jour plus inévitable.*

Je ne puis pas même effleurer l'histoire du 13 juin 1849. Ernest Cœurderoy, par la signature collective des groupements dont il fit partie, participa aux proclamations suivantes : celle du Comité des Écoles; *celle signée :* Les membres de la Presse républicaine. Les membres du Comité

démocratique socialiste; *et la déclaration* Au Peuple, *publiée le 13 juin et signée par ces trois groupements et par les* Délégués du Luxembourg. *L'accusation ne relève pas d'autre charge contre lui, mais la lettre du 21 avril* (« à main armée ») *le fit considérer comme dangereux et le désigna aux coups de la réaction parmi beaucoup d'autres signataires de ces documents qu'on ne poursuivit pas.*

Rien n'est connu sur sa participation directe aux événements du 13 juin, sauf que le matin, voyant le peuple dans la rue, il conçut l'espoir d'une journée heureuse. Etait-il au Conservatoire des Arts-et-Métiers? Pourquoi pas? Des membres de la Commission des Vingt-cinq y étaient, et l'on connaît les récriminations mutuelles qui se produisirent plus tard : la Montagne avait été poussée en avant et compromise par les brouillons de la Commission des Vingt-cinq, disaient les uns; l'indécision, le manque de courage de la Montagne avait causé la défaite, disaient les autres. Parmi les causes multiples de l'échec de la journée, celle qui parut la plus probante à Cœurderoy, comme à d'autres, c'est qu'il aurait fallu déployer un drapeau bien plus populaire que celui de la Constitution violée.

Le 13 juin 1849 mit fin à l'action politique de Cœurderoy en France.

III

Forcé de chercher un asile, Cœurderoy s'adressa d'abord au professeur Ricord, qui « le mit à la porte en lui disant qu'il ne protégerait jamais un anarchiste et qu'il n'avait que ce qu'il méritait ». Le Dr Roux, professeur de chirurgie à l'Hôtel-Dieu, et le Dr Mangon, tous les deux originaires de l'Yonne, lui donnèrent alors asile jusqu'à son départ pour la Suisse. Muni d'un faux passeport, recommandé aux soins du conducteur, il traverse en diligence sa chère Bourgogne, Besançon, la vallée de la Loue, pour être remis à un contrebandier, qui lui fit longer la frontière vers le midi, en passant au sud du fort des Rousses, pour aboutir au village suisse de Saint-Cergues, au pied de la Dôle. Il a décrit lui-même ce voyage et les premières impressions qu'il reçut de la nature suisse, dans le volume qu'on va lire.

A Genève, il rencontre des réfugiés de Paris et de Lyon, des Lombards et des Romains, des Badois, etc., et il commence à connaître et à étudier les maux de l'exil : mal du pays, oisiveté, mouchards. La femme de Ferdinand Jannot, de Louhans, représentant et réfugié du 13 Juin, qu'il soigne comme médecin, lui fait connaître

un intérieur de famille sympathique, et il s'ensuit une amitié durable avec cette famille; en 1862, Jannot sera le seul qui suivra son cercueil. Genève et la vie inactive des réfugiés l'attiraient peu; il fit un rapide voyage à travers les plus belles parties de la Suisse et de la Savoie; à Chamounix il est accompagné par son cousin, le futur Dr Viard. Il visita le lac des Quatre-Cantons, le Grütli, Grindelwald et l'Oberland bernois, Zürich et Berne, Fribourg et Lausanne.

Ses premiers feuilletons, écrits alors, montrent l'impression que firent sur lui la nature et les institutions suisses; ils montrent aussi le grand chemin que son talent parcourut entre 1849 et 1853-1854, date de la rédaction définitive des Jours d'Exil, I. *Ce sont :* Une fête civique à Lausanne, canton de Vaud, 12 août (Union républicaine, *Auxerre, 17 oct. 1849), et :* Etudes sur la Suisse. Une visite au lac des Quatre-Cantons (Ib., *14 déc. 1849*).

Dans l'automne de 1849 (en octobre, probablement), les réfugiés français durent quitter Genève; ils se rendirent tous, en bateau à vapeur, à Ouchy, le port de Lausanne, où les Vaudois, population et autorités réunies, leur firent une réception chaleureuse.

Jusqu'alors l'exil de Cœurderoy et de ses amis n'était pas définitif; la question de leur compa-

rution au procès du 13 Juin (Haute-Cour de Versailles, 13 oct.-15 nov. 1849) fut résolue par eux dans le sens de l'affirmative, mais ils se soumirent ensuite à l'avis négatif de leurs amis de Londres et de Paris (voir lettre signée Félix Pyat, Boichot, L. Avril, Jannot, Rolland, Cœurderoy); l'opinion personnelle de Cœurderoy était pour sa présence au procès (voir sa déclaration, Union républicaine, *17 oct. 1849). Je n'ai pas à m'occuper du procès devant un tribunal d'une légalité douteuse, dont le jury rendit un verdict féroce, tandis que les jurés des départements acquittèrent, dans les procès qu'ils eurent à juger (dix-huit procès au moins), tous les accusés poursuivis pour des faits relatifs au 13 Juin. Cœurderoy, s'il s'était présenté, aurait été condamné comme ses coaccusés et serait resté en prison, à Doullens, à Belle-Isle-en-Mer, ou à Corte (Corse), comme S. Commissaire et plusieurs autres, jusqu'en 1859.*

*Absent, il fut condamné par contumace à la déportation (15 nov. 1849), avec Ledru-Rollin, Delescluze, Considérant, Martin-Bernard, F. Pyat, Etienne Arago, etc. On trouve son opinion sur le verdict et certaines remarques d'une feuille locale à son sujet, dans l'*Union républicaine *du 8 déc. 1849.*

IV

Cœurderoy se fixa à Lausanne, où il passa dix-huit mois heureux (oct. 1849-mars 1851). Ici se place un épisode d'amour, non raconté dans ses écrits. Son père lui rendit visite en juin 1850; à son retour en France, il fut arrêté à Dijon et gardé deux jours en prison : la police l'avait pris pour son fils, le proscrit (voir sa lettre, Union républicaine, *29 juin 1850). Le service sanitaire du canton de Vaud autorisa l'ancien interne de Paris à pratiquer la médecine, ce qu'il fit surtout en faveur des pauvres et, en général, d'une manière peu commerciale. Plus tard, un scepticisme croissant et les difficultés locales qu'on lui fit partout l'éloignèrent de la pratique.*

Il voyait à Genève et à Lausanne les proscrits étrangers, Mazzini (voir Scritti, *vol. 9, XXXV) et d'autres Italiens, les Allemands Struve et Willich. Le Savoyard Cottet, à Evian, l'étudiant Dubreuil, réfugié de Lyon, Louis Avril, le représentant du peuple, etc., étaient de ses amis. Il devint membre honoraire de l'*Helvétia, *société d'étudiants radicaux, et la fête du 24 février 1850, qu'il décrit dans ce volume des* Jours

d'Exil, *eut bien lieu à cette date ; l'étudiant de Grandson dont il ne donne pas le nom (p. 272), M. Auguste Cornaz, futur conseiller d'Etat à Neuchâtel et juge fédéral à Lausanne, confirma les faits quarante ans après lorsque, à sa grande surprise, le récit de Cœurderoy lui fut présenté.*

Les Etudes sociales sur le canton de Vaud, *publiées en collaboration avec L. Avril, font voir à quel degré il cherchait à pénétrer les institutions suisses et à en présenter aux lecteurs français surtout ce qui avait un caractère décentralisateur, social et populaire. Les articles* Le Pénitencier de Lausanne *et leur suite* (Union républicaine, *du 20 avril au 4 mai 1850;* Voix du Peuple, *Paris, du 29 avril au 5 et 6 mai 1850*) *mettent en contraste le système pénitentiaire suisse et le système français, et se terminent par l'élaboration d'une véritable utopie pénitentiaire, la proposition de nombreuses réformes. Les* Etudes sociales sur le canton de Vaud. Souveraineté du Peuple (Le Peuple de 1850, *Paris, 4, 6, 9 octobre 1850*) *sont une description détaillée de la constitution vaudoise.*

*A l'*Exilé, Almanach pour 1851 (*Paris, octobre 1850*), *Cœurderoy donna* La Médecine du Peuple (*réimprimé dans l'*Union républicaine *des 26 et 30 oct. 1850*), *excellent article de médecine sociale.*

Son premier article de théorie socialiste et démocratique, Des qualités privées du démocrate (Union républicaine, *28 nov., 1er et 5 déc. 1849*), *est empreint d'une rigidité de doctrine qui cache une critique, et me paraît démontrer qu'alors déjà il avait vu beaucoup de ce que plus tard il a décrit plus amplement. Le second article,* Absolutisme et Socialisme (Ib., *30 oct. 1850*), *met en face les unes des autres les anciennes et les nouvelles idées, et donne un véritable programme socialiste, où Cœurderoy combine les réformes prônées par la Montagne et le socialisme large et sérieux qui fut, depuis 1848 au moins, l'idéal qu'il avait fermement embrassé; il accepte « le principe sacré : De chacun selon ses facultés; à chacun selon ses besoins ».*

Il écrivit aussi une causerie humoristique : L'Extérieur et l'Intérieur d'un Théâtre (Union républicaine, *du 18 août au 11 sept. 1850; reproduit dans le* Républicain, *de Sens, journal imprimé à Auxerre, à partir du 6 sept. 1850*), *voyage philosophique d'un étudiant à la Rive droite, feuilleton de peu d'importance, mais qui l'aida peut-être à passer du style froid et réservé de ses premiers écrits à un genre d'expression plus vif et plus personnel, étape vers le style poignant, ardent, souvent chauffé à blanc, de ses œuvres écrites de 1852 à 1855.*

Mais si paisible que fût la vie de Cœurderoy

durant les premiers temps de son séjour à Lausanne, avec le temps la réalité suisse se fit sentir à lui : la misère, l'intolérance, la corruption, — là comme partout, — et l'hospitalité, le droit d'asile devenant toujours plus un vain mot. Le gouvernement radical vaudois était aux mains d'un ex-ami des communistes, vrai type du renégat au pouvoir, le fameux Henri Druey, qui bientôt montra ses griffes. Des lettres de Lausanne, par exemple dans le Républicain du Centre *(Limoges), l'étude inachevée de Cœurderoy*, Du droit d'asile (La Voix du Proscrit, *Paris, 16 août-6 sept. 1851), les* Jours d'Exil, *etc., nous permettent de suivre ces persécutions incessantes. Un réfugié badois. W. Schmitt, fut poussé au suicide ; Cœurderoy décrit ses funérailles dans des lettres à l'*Union républicaine (*20 avril 1850) et à la* Voix du Peuple (*Paris, 22 avril ; lettre non signée, mais qui doit lui être attribuée). La corde du pendu fut envoyée à Druey. Entre-temps les réfugiés de Lausanne, Cœurderoy parmi eux, démasquèrent le mouchard français Schnepp, qui resta quelques semaines en prison à Genève (hiver de 1850-51) ; dès lors les proscrits comprirent qu'on allait leur rendre impossible le séjour en Suisse. Je connais une protestation contre l'expulsion du réfugié lombard Varé (dans la* Tribune suisse *de Lausanne ; réimprimé entre autres dans] le* Bon-

homme Manceaux, *Le Mans, 1er avril 1851, où je l'ai trouvée*), *qui revendique fièrement le droit d'asile comme un* droit *républicain, conception identique à celle que Cœurderoy maintient dans ses écrits. Elle est signée : Louis Avril, Eugène Beyer, Ernest Cœurderoy, Dubreuil, Lhomme, Loiseau, Mathey, Puget, Percy, Perrin, Félix Pyat, Rigaut, Robillard, A.-A. Rolland, Pierre Sterbini, Boichot et Pflieger, internés. Ces signatures montrent-elles que la protestation provint directement du cercle des amis de Cœurderoy? Est-ce là la protestation qui devint le motif immédiat de l'expulsion des réfugiés français, ou y eut-il encore un manifeste protestant contre l'internement des proscrits au centre de la Suisse, décrété le 15 février 1851? Je n'ai pas encore démêlé cette question, mais il est établi que le refus de se soumettre à l'indignité de l'internement et une protestation collective, publiée ou préparée seulement, amenèrent des expulsions contre lesquelles les réfugiés de Londres, entre autres, publièrent un appel* (*7 avril 1851 ;* The Leader, *Londres, 1851, p. 339*).

Un nouvel exil fut ainsi imposé au jeune médecin. Avec Boichot, Cœurderoy partit pour Bruxelles, où il comptait fréquenter les hôpitaux et terminer ses études; mais après une semaine de séjour, il fut expulsé sommairement de Belgique (*16 avril 1851*), *et forcé de s'embarquer*

le même jour pour Londres (voir sa lettre à la Nation, *de Bruxelles, 17 avril 1851).*

C'est alors que commence le véritable exil, dont les impressions ont mûri sa pensée, inspiré son imagination, et ont fait de lui cette âme de feu, ce révolté aux larges conceptions libertaires que nous révèlent ses écrits de 1852 à 1855. Cette partie de son histoire sera racontée dans les notices qui précèderont les tomes II et III de cette réimpression des Jours d'Exil.

V

L'introduction du présent livre fut écrite à Londres, probablement en février-mars 1854 ; les Réflexions *qui suivent sont de l'hiver 1852-1853 ; la dédicace est datée d'août 1853 : elle fut donc écrite à Madrid. Xavier Charre, dont le nom m'est par ailleurs inconnu, signa l'adresse suisse au Banquet des Égaux, de Londres (février 1851). La rédaction définitive des chapitres du tome Ier eut lieu sans doute en 1853, en partie peut-être encore à Londres, avant le départ de l'auteur pour l'Espagne.*

Le volume « Jours d'Exil, *par* Ernest Cœurderoy » *(Londres, Joseph Thomas, 2, Catherine Street, Strand, 1854 ; imprimé chez Joseph*

Thomas, 8, White Hart Street, Drury Lane; 297, 2, 1 pp. in-8°, couverture rose), fut mis en circulation en mai ou au début de juin 1854. Il est devenu excessivement rare. J'en ai connu huit exemplaires, dont un fut brûlé en 1893. La Bibliothèque Nationale de Paris possède ce volume (collection Schoelcher), mais elle n'a pas la deuxième partie de l'ouvrage (voir ci-après), plus importante que la première, parce que l'art et l'inspiration de l'auteur y atteignent un degré encore plus élevé.

Je note brièvement que les autres écrits de Cœurderoy sont : La Barrière du Combat (*avec Octave Vauthier; brochure; Bruxelles, 1852*); De la Révolution dans l'Homme et dans la Société (*Bruxelles, 1852*); Trois Lettres au journal « L'Homme »... (*brochure; Londres, 1854*); Hurrah!!! ou la Révolution par les Cosaques (*Londres, octobre 1854, probablement imprimé en Suisse?*); Jours d'Exil, deuxième partie (*Londres, décembre 1855, 574, 2 pp.*).

*Il y a encore de Cœurderoy quatre articles politiques dans l'*Union républicaine *d'Auxerre (du 12 au 25 juillet 1851), une lettre du 27 mai 1854 à Alexandre Herzen* (Œuvres posthumes, *Genève, 1870, pp. 104-107), et, à un grand intervalle, une lettre au* National (*Bruxelles*), *par laquelle il refuse d'accepter l'amnistie du 17 août 1859 (28 août 1859).*

Nous connaissons encore des détails sur le mariage de Cœurderoy (le 7 juin 1855) et sur sa mort (le 21 octobre 1862) : mais de 1856 à 1862 on le perd complètement de vue; n'a-t-il plus rien publié, ou ses publications de cette époque sont-elles introuvables, détruites, perdues? Je discuterai cette énigme littéraire, la disparition d'un auteur au zénith de sa puissance littéraire, dans les Notices *des tomes suivants; tout fait qui pourra élucider cette période de la vie d'Ernest Cœurderoy et, en général, toute communication relative à sa biographie, me seront bienvenus; car j'ai épuisé les sources qui m'ont été accessibles.*

Après le Dictionnaire Larousse (1869), Cœurderoy fut à peine mentionné, si ce n'est par Benoît Malon, qui eut connaissance de lui par M. Lassasie, à Londres, le même qui, en 1889, me révéla Cœurderoy. Dès 1876, M. J. Gross, à Genève, l'avait retrouvé, en était devenu l'admirateur, et avait commencé à collectionner ses écrits, comme plus tard moi et deux ou trois autres. Par quelques extraits qu'on trouve dans le Supplément littéraire de la Révolte *(tomes* I et III, *Paris, à partir de 1887), par la liste de ses écrits donnée dans la* Bibliographie de l'Anarchie *(1897), on savait l'intérêt qui s'attache à cet auteur inconnu. Le D*r *Michaut, dans la* Chronique médicale *du 15 novembre 1904, pu-*

blia la première partie (seule parue) d'une biographie : Un grand écrivain oublié : Ernest Cœurderoy, Interne des hôpitaux de Paris, 1825-1862). *Le projet d'une sélection d'extraits des écrits de Cœurderoy, que j'avais d'abord conçu, m'apparut bientôt comme un acte de vandalisme à l'égard d'une œuvre d'art que nul n'a le droit de mettre en pièces. Ce fut l'origine de la présente réimpression* intégrale *des* Jours d'Exil, *avec quelques corrections faites par l'auteur lui-même sur un exemplaire du premier volume conservé en Suisse. Quelque jour, peut-être, je ferai un recueil d'une partie de ses autres écrits.*

La vie d'Ernest Cœurderoy jusqu'à 1851 nous a donc montré un jeune homme actif, sérieux et sans ambition, qu'on trouve toujours là où il y a du danger, et que sa loyauté absolue rend respecté dans son parti. A partir de 1852, il commence à parler en penseur indépendant, et tout change. On ne veut pas de critique, on ne veut pas d'un penseur, et l'isolement et le grand ban du silence le frappent. Mais il est de ceux qui grandissent par l'isolement, et son talent, j'ose dire son génie, se fait jour malgré la tristesse de sa vie, malgré le dépérissement de sa santé. A lui seul, il voit — et nous le dit en poète qui se révèle à nous avec un éclat toujours grandissant — ce que les penseurs les plus avancés ont mis soixante ans à trouver après lui ; et il

voit même bien loin au-delà d'eux, quelquefois. C'est là ce qui résulte pour moi de l'ensemble de son œuvre de 1852 à 1855, auquel le présent volume peut servir d'introduction.

1er Septembre 1910.

Max NETTLAU.

NOTE. — Prière d'envoyer les communications intéressant la biographie de Cœurderoy à M. Nettlau, aux soins de la librairie P.-V. Stock, Paris.

DEUX MOTS QUI VALENT BIEN DEUX VOLUMES.

Anda ! — Marche !
Locution populaire en Espagne.

[3] Ce récit n'est pas une confession : — je n'en dois à personne ; — encore moins une confidence : — je n'en fais qu'à mes amis. — Ce n'est pas non plus une biographie : — Dieu merci ! je ne suis pas un homme célèbre ; — ni une théorie sociale : — je n'ambitionne pas le dangereux titre de chef de secte. — Ce ne sont pas des mémoires : — ce titre serait prétentieux et vide de sens dans un temps où mille têtes s'élèvent suffisamment au-dessus des autres pour attirer l'attention. — Ce ne sont point des impressions de voyage : — les touristes ont des jambes pour ne pas marcher, des yeux pour ne pas voir, une intelligence pour ne rien étudier, un cœur qui ne sent pas.

Ce récit, c'est le langage que parle une âme froissée, un peu par les hommes, beaucoup par la réflexion. C'est le cri d'un exilé, d'un revenant. Qu'on l'appelle, si l'on veut, une voix de la tombe. Qu'on n'y cherche pas de plan.

Ce récit m'a échappé comme un sanglot, parce

que je suis un être sociable, et que les hommes ne m'ont laissé que ma plume pour communiquer avec eux. D'ailleurs, je m'inquiète peu du jugement du public, ne reconnaissant qualité à personne pour condamner ou absoudre celui qui obéit à son attraction.

Cette pensée paraîtra sans doute peu révérencieuse aux chiens couchants de la popularité : — Qu'importe, si elle est vraie ? L'homme n'est pas né pour fléchir le genou devant ses semblables comme un mendiant ; mais pour marcher la tête haute, comme un travailleur, au milieu d'un monde ligué contre lui.

[4] Notre société n'est rien, hélas ! qu'un labyrinthe de trahison, un cirque de carnage, où chacun cherche à conserver sa tête aux dépends de celle des autres.

Malheur à celui qui croirait apaiser les loups et les chacals en implorant leur clémence !

Août 1853.

DEDICACE.

Vivre en travaillant.
Devise des Lyonnais.

A MON EXCELLENT AMI XAVIER CHARRE, OUVRIER.

5 Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Le fer est dur ; mais le cœur de l'homme est plus dur encore, quand il est pétrifié par l'intérêt.

Quand le matin se lève, tu te lèves avec lui, joyeux et dispos au travail. Et moi, je poursuis, au milieu d'un sommeil agité, une idée incomplète un rêve effrayant, une appréhension imaginaire.

Quand ta journée prend fin, le métal gît sous ta main qui l'a vaincu. Et quand ma tâche est achevée, les hommes me foulent aux pieds, parce que je leur dis la vérité, et que la vérité déchaîne leurs colères.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes

heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Le fer est dur ; mais il procure une bonne fatigue, un sommeil réparateur, une santé robuste. Tandis que la pensée produit une fatigue fiévreuse, une sommeil délirant, une santé précaire.

Notre force grandit quand nous sommes aux prises avec une résistance que notre main peut saisir. Au contraire, elle s'épuise quand notre faible regard veut mesurer l'abîme de la science au fond duquel nous entraîne une hallucination dangereuse. Nos bras sont plus forts que notre tête.

Ce que tu sais, tu le sais bien. Jamais le doute et le découragement [6] n'ont traversé ton âme. En revenant de ton travail, jamais tu n'as soupçonné qu'un homme pouvait perdre sa journée. En avançant dans la carrière, jamais tu ne t'es demandé si tu ne reculais pas. Jamais tu ne t'es fait cette réflexion amère, que tu désapprenais peut-être.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Heureux le bon ouvrier qui a reçu le jour d'une mère robuste, à qui son père a donné un métier honorable, et qui a épousé la femme que désirait son cœur !

Docile aux lois de la nature, il produit chaque jour, et chaque jour il consomme les produits de son travail.

Son attrait l'a déterminé dans le choix d'un état. Ni la misère, ni l'opulence ne lui ont suggéré leurs mauvais conseils.

La joie est avec lui, la joie qui ne se trouve que dans le travail attrayant et dans le complet développement de notre être.

La joie sera sur ses enfants nés de l'amour et de la force, élevés par la liberté qui jamais ne comprimera leurs goûts naissants.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail!

Dans un milieu convenable, un homme en vaut un autre. Les facultés s'harmonisent; les individus s'engrènent, les diversités forment le tout. Alors, pourquoi l'artisan, se comparant à l'homme d'État, par exemple, se croirait-il d'une espèce inférieure? L'un et l'autre ont développé leur spécialité; tous deux sont également utiles. Seules, les conventions civilisées laissent aujourd'hui le premier dans la misère, et donnent au second le bonheur en partage. N'imitons pas les enfants dont le plus grand plaisir est de se mesurer. Car il n'est pas d'unité de mesure applicable aux esprits des hommes. On ne mesure pas l'infini.

Laisse le propriétaire et le capitaliste s'enorgueillir de leur fortune injustement acquise : ce sont des hommes manqués. Leurs mères les ont engendrés dans la maladie et dans la faiblesse; l'avarice de leurs pères les a privés de toute satis-

faction. Seul, le calcul les guide dans le choix d'une profession ; seul, l'intérêt leur fait prendre femme.

7 Dans les sociétés les plus mauvaises, il est encore une espèce de justice du talion, en vertu de laquelle les privilégiés puisent leurs tourments à la source empoisonnée de leurs richesses.

Quand ces gens-là te disent qu'ils sont indépendants, ils mentent.

Est-il indépendant le chien à qui son maître conserve la ration de chaque jour ? Sont-ils indépendants ceux dont la liberté, le corps et l'âme appartiennent à César, parce que César assure leurs privilèges au moyen de leurs impôts ?

Quand ils te disent qu'ils sont heureux, ils mentent.

Est-il heureux, l'eunuque ? Est-il heureux le vieillard décrépit ? Sont-ils heureux, ceux qui sont mutilés ou malades ? Sont-ils heureux, ceux qui jeûnent ?

Peuvent-ils donc être heureux, ceux qui ne travaillent, ne jouissent et ne vivent qu'à moitié, ceux qui se laissent mourir de faim toute leur vie, de peur de manquer de pain un seul jour ?

Quand ils te disent qu'ils sont justes et bons, ils mentent.

Leur aumône et leur philanthropie ne peuvent plus en imposer aux hommes. Chez eux, la privation engendre l'injustice. La tristesse jointe à la puissance ne produisit jamais que des tyrannies brutales. Néron, Louis XI, Philippe II, Yvan IV,

tous les plus bourreaux des monarques, étaient des gens tristes.

Quand ils te disent que leurs enfants sont heureux, ils mentent encore.

Comme seraient-ils heureux, les pauvres êtres dont on renferme le corps dans une prison, dont on ensevelit l'intelligence dans le cercueil où gîsent pêle-mêle les mœurs, les institutions et les langues du passé ? Comment se développeraient-ils tout entiers ?

L'épargne, l'épargne!! voilà le ver rongeur que produit l'oisiveté, et qui dévore le cœur du riche de génération en génération. Tandis que le bonheur, fils du travail, embellit la vie du pauvre et lui fait mépriser les tortures inséparables des privilèges:

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude s'écoulent tes heures de travail !

Le travailleur, voilà l'homme idéal tel qu'il sera quand tout monopole aura disparu, quand la concurrence homicide, le travail forcé, l'insuffisance des salaires et l'ignorance ne courberont plus sous leurs lois tant de têtes humaines, comme un vil bétail.

[8] Qu'on suive le mouvement progressif des sociétés du XIXe siècle, et l'on verra le travail s'élever chaque jour sur les ruines de la propriété, du capital et de l'aubaine, morcelés à l'infini.

L'extrême division du privilège tue le privi-

lège : une exception ne peut plus exister dès qu'elle devient la règle. Au contraire, l'extrême division du travail vivifie le travail.

A mesure que le nombre des ouvriers augmentera, la fonction de chacun deviendra moins pénible. A mesure que de nouveaux besoins seront constatés, des découvertes seront faites, et de nouvelles professions créées pour les exploiter. D'où résulte qu'il y aura plus de choix à faire parmi des professions plus diverses, et que chacun se perfectionnera davantage dans la spécialité qu'il aura choisie.

Plus l'homme est oisif, plus il meurt, plus il se rapproche des derniers des animaux, des plantes ou de la pierre.

Plus l'homme travaille, plus il vit ; plus il multiplie ses relations, ses jouissances, ses sentiments et ses forces ; plus il fait valoir ses facultés, plus il se rapproche réellement de cet être imaginaire, essentiel, tout puissant, infini de nos rêves, que la crainte et la superstition ont sacré Dieu.

C'est plein d'espoir dans l'avenir de sa race, c'est confiant dans le génie de l'humanité, que l'homme a créé Dieu à son image.

Dieu, c'est l'expression collective par laquelle l'homme primitif a désigné toutes les découvertes et les merveilles dont il ne pouvait avoir qu'une intuition générale, et que sa postérité devait réaliser par la force virtuelle renfermée dans son sein.

Les siècles ont passé, et les enfants du premier

homme ont donné un corps de plus en plus parfait à son rêve céleste.

Le jour où tout homme sera devenu travailleur, Dieu sera détrôné. La nature, sondée par la science, bouleversée par le travail, fécondée par l'ardent amour, sera prosternée aux pieds de l'homme, et témoignera de sa toute-puissance par des hymnes d'allégresse et d'abondance.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Génie de l'humanité, travail ! pour les riches comme pour les pauvres, oh ! que ton règne arrive ! Niveleur sublime qui fais [9] disparaître les deux fléaux de la misère et de l'oisiveté, oh ! viens réjouir nos regards et nos cœurs affligés !

Homère, Virgile, Galilée, Newton, Rabelais, Shakespeare, Guttemberg, Colomb, Molière, Cervantès, Goëthe et Byron, divins ouvriers ! qui s'inquiète de savoir si vous étiez riches ou pauvres ? Pour tous, vous êtes des génies sublimes qui avez battu l'air de vos larges ailes, et vous êtes élancés vers un but.

Grands hommes, vous êtes les Dieux que reconnaît ma raison, et pour lesquels s'émeuvent mon enthousiasme et mon amour. Pour vous comprendre, je n'ai pas besoin des explications des docteurs et des prêtres, encore moins de leur autorité.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

L'Europe est peuplée ; et partout les muscles et le cerveau des hommes sont tendus sur la matière qu'ils animent. Pas un coin de terre vierge, pas une fissure de rocher qui ne soit explorée, pas un filet d'eau qui ne fasse tourner une roue d'usine. De toutes parts le métal fond et se tord, le marteau résonne, le charbon brille, la lime grince, le verre s'étend sur un enfer de feu. L'homme audacieux a sondé la virginité des abîmes de l'Océan et les mystérieuses solitudes de l'atmosphère. Les éléments se sont inclinés sous sa volonté toute-puissante ; l'air, la terre et l'eau, transmettent ses décrets absolus.

Salut, Industrie, souveraine du XIXe siècle ! Salut ! déesse à la peau sombre, aux traits sévères, mère de gloire et d'activité ! Salut ! tu ne demandes pas d'autels à la superstition, tu ne plonges pas tes bras dans les entrailles d'innocentes victimes. Devant ta majesté, l'homme relève fièrement la tête, et ne fléchit plus le genou. Il peut t'adorer sans cesser d'être homme, grand, fort, libre, comme il était à son origine.

Salut, travailleurs ! modernes titans dont les larges mains bouleversent les mondes, dont les robustes épaules impriment des oscillations aux continents ! A vous l'air qui passe, le feu dérobé à l'âme du soleil, l'Océan qui, d'un pôle à l'autre, recule épouvanté.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

10 L'industrie est la reine de l'univers, et les ouvriers sont ses chers enfants. Encore quelques années, et leurs forces, jusqu'ici comprimées, briseront les mains débiles qui les enchaînent.

Voyez ! comme ils sont nerveux et blêmes, les chercheurs de pensées, les hommes que ronge l'ambition, que l'orgueil et les petites jalousies consument. N'enviez pas leur sort. Leur vie se passe à feuilleter des livres poudreux, à répéter tout ce qu'ont dit les siècles, à chercher des inspirations tièdes dans des idées mortes, à polir et à raboter des phrases, à disséquer comme des fourmis le vieux tronc de la science officielle.

Interrogez la gloire ! qu'elle répète les noms qui remplissent le vide du XIXe siècle ; tous appartiennent à des ouvriers. A vous longue vie ! Fulton, Jacquart, Arkwright, Franklin, Watt, Proudhon, qui donnas à la pensée la précision du calcul et l'aspect saisissant de la matière. A vous longue vie ! Vous êtes vraiment grands. Et longtemps après que seront oubliées les réputations éphémères qu'enfantent de nos jours l'intrigue, la réclame et l'or, la postérité redira vos œuvres dans ses chants de bonheur !

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Proclamez, trônes! discutez, académies! tonnez, chaires retentissantes! Que les docteurs fassent blanchir leurs hermines; qu'on passe un vernis tout neuf sur les statues vénérées d'Hippocrate et de Justinien! Courage, mes maîtres! Haussez vos prix! Retranchez-vous dans la vieille citadelle du monopole! Hérissez d'arguties, de formalités, de difficultés à vaincre ses murailles qui croûlent; faites payer, afin que le vulgaire immonde ne puisse pas pénétrer dans le sanctuaire que les bourgeois ont élevé à la science.

Mais que cette science officielle devienne chaque jour plus emphatique, plus doctorale, plus burlesque, plus impuissante à force de substituer la parole stérile à la pensée féconde. Qu'elle remue la poussière des squelettes; qu'elle fasse bouillir des os; qu'elle poursuive des filets nerveux imperceptibles au milieu de la graisse repoussante; qu'elle cherche la vie dans la mort, comme une hyène maigre; que son inutilité, son ignorance soient prouvées avec éclat.

Qu'elle s'étiole et meure, comme tout ce qui persiste à végéter [11] dans l'isolement et l'iniquité; qu'elle crève, asphyxiée par l'érudition : — le dernier bourdonnement des examens universitaires, le bruit des marteaux soulevés sur des crânes par des étudiants de seize ans, célébreront ses funérailles. *De profundis!*

Qu'enseigne l'Ecole de Médecine? — Les préceptes, les préjugés et les précautions nuisibles qui entretiennent la maladie parmi les hommes.

Qu'enseigne l'Ecole de Droit ? — La science des procès et des codes qui entretiennent la division parmi les hommes.

Qu'enseignent les facultés, académies, universités de toute espèce ? — La tradition, le passé, les sciences monopolisées et stériles qui perpétuent l'ignorance parmi les hommes.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude s'écoulent tes heures de travail !

La vraie science, la science de la vie et de la découverte, se développe en dehors de la sainte-alliance scientifique. Elle n'est pas dans le passé, elle est dans l'avenir. Toute l'expérience des vieillards, leur serait de peu de ressource au milieu des éléments d'une vie nouvelle. L'humanité ne se répète pas plus que l'homme. Ses besoins ne se rééditent pas comme des livres vieillis. La science n'est pas non plus dans quelques-uns, elle est dans tous. Tout dépérit par le privilège.

Les sciences ne deviendront fécondes que lorsqu'elles tomberont dans le domaine de tous, et que leurs progrès seront abandonnés avec confiance à l'intelligence de chacun. Alors les hommes à professions dites libérales mourront dans leur grotesque vanité. L'hygiène qui fortifie l'homme contre la maladie remplacera la médecine qui l'affaiblissait. La pratique des contrats équitables se substituera à la théorie des constitutions et des lois contre nature. Dans les belles-

lettres, les arts et les sciences, l'inspiration du génie individuel s'élèvera sur les ruines de la tradition.

Ainsi finiront les privilèges de l'instruction et de la science, et la secte des savants au milieu des hommes.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

L'épargne est inconnue de l'ouvrier. Quand la rapacité du patron lui laisse une heure de temps et un peu d'argent mignon, il ne [12] les consacre pas à satisfaire une ostentation vaine. Il compte pour quelque chose les besoins de son intelligence. Lui qui, tout le jour, a dépensé ses forces, il étudie le soir, et le sujet de ses études lui est fourni par ses travaux ; il vit par l'industrie, il veut en connaître les lois ; il veut savoir comment sont produites les richesses sociales, comment elles sont distribuées et consommées. Il lui importe aussi de se rendre compte de son origine, de sa destinée, de son travail, et de la place qu'il occupe dans l'immense machine, lui qui, jeté dans le monde par la main du hasard, s'est fait tout ce qu'il est.

L'ouvrier se procure donc les livres qui traitent des questions qui l'intéressent ; il les médite et les commente, en compare les assertions théoriques avec ses données pratiques, et n'admet rien sans preuves. Un seul livre, lu de cette manière

par un homme sain de corps et d'esprit, lui est plus profitable que des milliers de volumes aux habitués des bibliothèques. Je ne sache guère que les rats qui s'engraissent en grignottant de la littérature.

C'est ainsi que l'ouvrier laborieux acquiert ses idées sur la justice, le contrat social, le travail et les richesses. Et comme son esprit est dégagé d'intérêts, comme il met plus en jeu son jugement que sa mémoire, il ne se contente pas de moitiés de solutions. Il ne craint pas de proclamer les négations et les affirmations les plus hardies. Ne lui parlez pas de doute et d'opportunité ; il ne connaît pas ces considérations qui tourmentent les grands politiques. Et si l'amour de la science l'entraîne, il a, dans l'étude raisonnée du présent, une méthode sûre pour remonter le cours des siècles.

En ce moment je peins l'idéal, l'arc-en-ciel aux brillantes couleurs. Cet ouvrier, c'est l'exception. Mais, quoi qu'il en soit, c'est au milieu du bruit des imprimeries et des fabriques, c'est dans le silence des mansardes que se préparent les précurseurs. L'instinct de conversation a semé la science et la révolte parmi les classes ouvrières.

Quand on s'est ainsi rendu compte de l'instruction de l'ouvrier, qui est la bonne, parce qu'elle se fait sans maître et par une découverte continuelle, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de l'outrecuidance ou de la stupidité des avocats et des journalistes. Ils se prétendent nés pour

diriger le *peuple*, ils croient [13] que le salut de la Révolution repose sur leurs crânes vides, et parlent avec une égayante assurance de *leur* parti, de *leurs* hommes, de *leurs* départements, de *leurs* faubourgs et de *leurs* soldats ; quelques-uns ont dit *mon* peuple. Holà ! messeigneurs, mais allez donc discuter les problèmes sociaux dans les ateliers de Paris et de Lyon, et vous apprendrez que vous ne savez rien que des intrigues, des cancans et des calomnies ; que vous n'avez rien retenu que des citations de Cicéron, de Messieurs de Robespierre, Saint-Just et Gracchus Babeuf. Tous ces braves gens-là sont morts, et vous leur survivez piteusement. Vous êtes philosophes à la façon de ces animaux qui reviennent à ce qu'ils ont vomi, vous faites ventrées neuves d'arguments perpétuellement anciens. Vous ressemblez aux vieillards qui veulent enseigner la vie aux jeunes hommes. Les sociétés marchent, et vous, qu'elles remorquent avec peine, vous leur criez en avant ! Sachez donc que les ouvriers n'ont besoin pour s'émanciper ni de partis, ni de chefs. Aucune force organisée ne saurait arrêter le mouvement de décomposition sociale ; et la démagogie n'est pas même une force.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Tu es ferblantier et prolétaire, je suis médecin et privilégié. J'expie sur cette terre mon péché originel.

Je donnerais ma main gauche pour posséder l'adresse qu'il y a dans ta main droite.

Depuis cinq ans nous parcourons l'Europe, rapprochés par l'amitié et par l'exil.

Par tous pays, le travail m'est interdit, si je ne suis pas pourvu des diplômes, autorisations, avances, garanties et relations indispensables pour faire valoir un monopole.

Où que tu ailles, toi, le métal est le même. C'est le même marteau, la même enclume. Ton tablier, voilà ton titre. Avec ton adresse, tu n'as pas besoin de recommandations. « A l'œuvre, compagnon, voyons ce que vous savez faire. »

Partout, tes camarades t'accueillent en amis. Partout, mes honorés confrères travaillent à me perdre. Il doit en être ainsi. Qui dit profession libérale, dit confiscation. Qui dit confiscation, dit jalousie, rivalité, mort du travail, coterie.

[14] La grande famille médicale, comme elle s'intitule pompeusement, n'est en effet qu'une coterie mesquine. La rage des médecins est la pire des rages.

Les gouvernements ne sont plus assez forts, au contraire, pour confisquer à leur profit le travail industriel. Tant mieux pour l'ouvrier. QU'IL RESTE DONC LIBRE VIS-A-VIS DE L'ETAT, LE PLUS FORT DES PRIVILÉGIÉS. Le mouvement de division qui s'opère chaque jour dans les fortunes, l'affranchira rapidement du capital.

Déjà le patron ignorant subit les conditions de l'ouvrier habile. Le prolétaire proscrit travaille

partout. Sortez l'homme de lettres de sa patrie, de sa ville, de son cercle familier : il mourra de faim ; il ne trouvera pas même de leçons à cinquante centimes.

Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

A mesure que l'homme avance en âge, il disserte davantage sur l'amitié, mais il la connaît moins. Le vieillard n'a plus d'amis que parmi les morts ou parmi les vivants dont le pied trébuche au bord de la tombe. Pour les hommes mûrs, l'amitié n'est qu'un mot de convenance, l'ajustement de deux intérêts, l'association d'un supérieur et d'un inférieur.

L'amitié n'est possible qu'entre hommes libres et dégagés des intérêts civilisés qui divisent d'autant plus qu'ils semblent rapprocher davantage. Dans toute autre condition, c'est le voile qui cache le fripon, le filet qui saisit la dupe, le purgatoire d'une société dont la famille est l'enfer.

L'amitié des jeunes hommes est ardente. Chez eux, la voix des sympathies n'est pas étouffée par le tintement du métal, et l'anguleux présent ne leur dérobe pas les formes vaporeuses de l'avenir. Leurs corps sont vigoureux, leurs âmes enthousiastes. Leurs passions hardies les emportent aux pieds de la maîtresse ou dans les bras de l'ami qui leur donneront le bonheur.

L'amitié est chère au cœur des proscrits, car

leurs attachements ne peuvent être déterminés que par le malheur. Et le malheur est une maigre proie pour la convoitise affamée. Les chaînes les plus dures à forger, ami, ne sont-elles pas les plus solides et les plus durables !

15 Frappe le fer, ami, et que, plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

L'ami de l'exilé, c'est l'homme dont l'existence se trouve naturellement rivée à la sienne, dans le présent et dans l'avenir. Entre eux tout est commun : peines, secrets, réprobation, destinée, espérance. Ils ont soutenu les mêmes luttes, essuyé les mêmes outrages, subi les mêmes condamnations. Ils ont partagé chambre, lit, argent, ressources ; ils ont bu dans la même coupe ; et, quand il n'y avait que pour un, chacun n'a satisfait que la moitié de sa faim. Ces deux hommes s'aiment de toute la haine qu'ils portent à la société.

Ami, tu m'es resté quand j'étais abandonné parmi les étrangers, quand j'étais déchiré par les hommes de parti. Tu as connu mes pensées, mes projets et mes amours, tu m'as soutenu dans les épreuves où j'allais faiblir. Quand j'étais malade, tu remplaçais près de mon lit la mère absente ou la maîtresse qui n'osait s'avouer, et tu m'épargnais les regards curieux de l'inconnu. Oh! celui qui souffre loin de toute figure sympathique rend des actions de grâces à son ami qui le veille,

comme le noyé bénit le nageur qui le dispute à la rage des flots.

Loin de moi les amitiés toutes faites qu'imposent les liens de famille ou les calculs d'intérêt. Je me refuse à aimer, fût-il mon frère, celui vers lequel je ne me sens pas attiré par une irrésistible sympathie. Je veux choisir mon ami, l'éprouver dans l'isolement et le malheur où nous sommes nus tous deux. Il me répugne d'être forcé de le prendre là où il est convenu que je dois le trouver. Hommes avides! ruez-vous sur les mines d'Australie ; là seulement vous trouverez de l'or, et si vous aimez ce qui brille, vous pourrez en faire provision. Mais si vous aspirez au bien plus précieux de l'amitié, ne le cherchez pas dans la foule de vos parents ou de vos connaissances. Là vous ne rencontrerez que la discorde et l'envie, là vous ne comblerez point le vide de votre cœur.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail!

Il est à plaindre celui qui n'eut jamais d'autre amante qu'une épouse et d'autre ami qu'un frère. Il ne connaît ni les transports de l'amour, ni les épanchements de l'amitié. Oh! la froide couche 16
que le large lit nuptial! Oh! les embrassements glacés que les embrassements fraternels! Oh! le sombre monde que celui que n'illumine pas l'éclair des passions!

L'amitié comme l'amour est une passion, et les

passions doivent briller puisqu'elles sont naturelles. Or elles ne brillent que par le choc des contrastes. On ne peut pas faire davantage son ami de son frère, qu'on ne peut faire sa maîtresse de sa sœur. Quel grand poète rabaissa jamais son génie à nous représenter des scènes conjugales et des amitiés de famille ?

Les faits parlent, et ce n'est pas moi que surprendra leur accablant témoignage. Ils disent que l'amitié n'est solide qu'entre les réprouvés que fait le monde. Il y a des affections véritables parmi les filles publiques ; les voleurs partagent équitablement leur butin ; les brigands ne se trahissent point. Et les grandes dames se déchirent ; les banquiers se volent ; les gouvernants s'assassinent : la terre est une vaste école d'espionnage. Est-ce ma faute si les faits ne sont pas à l'avantage de la société légale, et si elle vaut encore un peu moins que le gibier de potence ?

Un déplorable malentendu pèse sur la société civilisée, et se traduit dans toutes nos expressions. Les notions conventionnelles que nous comprenons aujourd'hui sous le nom d'intérêt, de morale et de destinée sont contraires à la véritable morale, à notre intérêt réel, à notre destinée naturelle.

Notre destinée est-elle d'être heureux ou de souffrir ? La véritable morale recommande-t-elle la jouissance ou la privation ? Notre intérêt réel

exige-t-il que nous nous privions de tout pour capitaliser, ou que nous satisfassions nos goûts? L'homme est-il fait pour s'immobiliser et se restreindre, ou bien pour se mouvoir et se développer, au milieu des richesses de la terre?

Les livres, les thèses et les discussions scientifiques ne servent qu'à compliquer ces questions si simples. Que tout homme s'interroge, et qu'il dise s'il fût jamais dévoué, martyr ou avare autrement que par intérêt.

Ami, nous sommes dans les conditions que l'amitié recherche. Nous ne reconnaissons pas d'autorité; nous sommes des hommes libres. Nos travaux diffèrent, mais ils se valent. En toi je sais honorer l'homme dans les ouvrages duquel je suis l'évolution de la [17] pensée; tu peux estimer en moi l'écrivain indépendant qui frappe où il lui semble juste, sans mesurer la hauteur de ses ennemis.

Combien d'ouvriers, quand ils ont pris une certaine importance politique, se lassent du travail manuel, et suspendent leur célébrité d'un jour aux crochets d'un parti! Combien d'écrivains vendent leur réputation d'indépendance à des hommes plus célèbres qu'eux, à des partis violents et injustes, à des journaux que des actionnaires dirigent!

Oisiveté, paresse, parasitisme, telles sont les folles herbes qui croissent sur le sol de l'exil, et que nous n'extirperons pas. Nous pouvons nous apprécier, nous qui avons échappé à tout cela, qui avons oublié et appris quelque chose.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

Je mets ce livre sous la protection de ton nom, j'aurais pu en choisir un plus célèbre, je n'en eusse pas trouvé de plus honorable. Pour moi, c'est un plaisir ; pour ceux qui te connaissent, ce sera une recommandation ; quant à ceux qui ne te connaissent pas, ils pourront trouver quelques bonnes vérités dans les lignes qui précèdent.

Je ne me défends pas d'ailleurs de certaines superstitions. J'augure mal de ma chasse quand je rencontre un corbeau, en sortant de la maison. Je m'attends à une mauvaise journée, quand un mouchard me réveille. Je n'espérerais pas de ce livre tout le scandale que j'en désire, si je le séparais de sa dédicace.

Frappe le fer, ami, et que plus rapides que mes heures de solitude, s'écoulent tes heures de travail !

INTRODUCTION COMME ON N'EN LIT PAS.

> Il me faut des raisons pour soumettre ma raison.
>
> *J.-J. Rousseau.*

> Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée.
>
> *P. L. Courier.*

[19] Encore un livre!... Quelle rage d'écrire pour un siècle qui n'a ni le temps, ni l'envie de lire! Pensez-vous donc, homme orgueilleux, que votre faible voix dominera la voix de l'industrie et du commerce qui remplit le monde? Espérez-vous que des hommes qui n'ont pas même le temps de dormir et d'être heureux, consacreront leurs loisirs à des questions sociales? Ne voyez-vous pas que la faim les presse, qu'un besoin de luxe inassouvi les dévore; que l'intérêt les a rendus sourds; que leur sentiment est devenu pierre; leur cœur, propriété; leur cerveau, préjugé; leur allure, habitude; qu'ils n'ont plus de rapports entre eux que pour se voler? Ne vous apercevez-vous pas que toute cette génération est dans l'attente d'un cataclysme épouvantable; qu'elle en-

tend monter la tempête, et que chaque bourgeois se hâte de s'assurer contre la mort prochaine, dût-il, pour cela, faire périr tous ceux qui lui sont chers. A quoi bon des discours de maître d'école à des gens aux trois quarts noyés ? Le parlementarisme de Ménénius n'eut pas eu de succès sur le radeau de *la Méduse*. Et la société actuelle, c'est cela.

— Je n'ignore rien de ces choses, j'en sais même bien d'autres, — ce livre le prouvera, — sur le caractère des hommes de mon temps. [20] Je les méprise autant qu'ils le méritent. Ce n'est pas pour eux que j'écris.

Alors donc, encore une fois, pour qui ? et pour quoi ?

Mon Dieu ! j'écris parce que je suis homme ; je n'ai pas d'autre réponse à faire au public malveillant et sceptique qui me lira.

L'homme est, de sa nature, inquisiteur et cancanier ; il a besoin de connaître le pourquoi et le comment de toutes choses ; c'est par là qu'il se distingue du ruminant qui broute, ou du poisson qui suit le cours de l'eau. De plus il est sociable ; et quand il s'est rendu compte de sa propre pensée, il aime à la communiquer à ses semblables ; il raconte, il publie ce qu'il a rêvé, parce qu'il a découvert le langage et l'imprimerie, parce qu'il cherche et trouve toujours des moyens de plus en plus rapides pour se multiplier dans les autres.

Tant qu'il y aura du cerveau sous les os du crâne, et du minerai dans les entrailles de la

terre, l'homme passera par-dessus la frayeur que lui cause l'opinion, et écrira.

Ah ! quel bonheur pour le peuple si les hommes politiques pouvaient être atteints de la manie d'écrire, et guéris de celle de régner !! — Malheureusement, ce souhait ne se réalisera pas, tant qu'on paiera pour se faire imprimer, et qu'on sera payé pour gouverner.

Il est des temps où, plus que jamais, l'homme a besoin de rayonner sur ce qui l'entoure par la voix, la pensée, l'éclat des actes ; c'est lorsque les sociétés, prises de convulsions, courent d'émeutes en émeutes à une révolution profonde. Alors les tribunes tremblent sous la parole des Mirabeau et des Danton ; le papier s'allume sous la plume des Camille et des Marat, les sociétés secrètes sillonnent le sol, et la pensée circule dans l'air avec la rapidité de la foudre.

Il est des situations enfin, où tout homme aimant est forcé d'écrire. Quand la tribune est muette et le peuple baîllonné, quand une société d'esclaves et de boutiquiers règne, quand sont condamnés tous ceux qui pensent, il faut bien, qu'exilés du présent, ils s'entretiennent avec l'avenir.

Telles sont donc les raisons qui me font publier ce nouveau livre : le besoin d'expansion naturel à l'homme, — l'imminence d'une révolution générale, — et l'exil.

[21] Abîmes de l'opinion, bien fou l'homme qui chercherait à mesurer votre profondeur ! Que ce-

lui qui n'a pas la force de vous affronter se taise; jamais personne n'empêcha vos mugissements.

J'aime la vaste mer, libre fille de Dieu, caressant capricieusement tous les vaisseaux du monde; j'aime le chant des matelots hâlés, le cri de l'hirondelle marine, la voix rauque de la tempête déchirant ses poumons d'airain dans l'espace, l'éclair qui suspend sa rouge flamme à la pointe des mâts, les vagues tour à tour calmes et furieuses: j'aime aussi l'opinion publique, la fière enfant de l'homme, câline et meurtrière tour à tour; j'aime ses changements imprévus, ses brusques retours, sa bouche de fer, ses sympathies et ses rages : tout, jusqu'à son ironie.

Pour cette opinion bâtarde, esclave des préjugés, courtisane des partis, qui bat le pavé des grandes villes pour mendier des amants riches et méprisables, je défie son impudeur.

Honte à l'homme pusillanime dont la crainte du ridicule paralyse la voix lorsque son cœur bat fort! Comme toutes les autres, la passion de la publicité n'est mauvaise que lorsqu'elle tend vers un but mesquin par des moyens blâmables. Au contraire, les grandes émotions de l'âme ont un accent de vérité, de conviction, j'allais dire de tristesse et de souffrance, qui commande aux hommes. Jamais bateleur, érudit ou avocat, n'émurent la foule comme un vers de Tyrtée.

A y regarder de près, les moules dans lesquels est coulée l'argile humaine sont moins nombreux qu'on ne l'imagine. Si les formes varient suivant

le temps et le milieu social, il n'y a dans le fond qu'un nombre de types fort limité ; et quatre ou cinq passions, toujours les mêmes, se disputent notre cœur.

J'ai observé en anatomiste bien des hommes au talent envié, à la réputation éclatante, idoles et drapeaux des partis ; je les ai vus tous, à quelque opinion qu'ils appartînssent, s'humilier et mentir pour arriver au pouvoir.

Jésuites, me suis-je écrié bien souvent dans mon indignation ! A bas votre robe d'apôtre ! elle est percée à jour. Osez dire une fois que vous ne vous dévouez pas, que vous ne vous sacrifiez pas, que vous ne souffrez pas. Avouez enfin que vous *posez* ; que vous avez soif de gloire et d'autorité, comme la terre a soif de rosée et de pluie. Ne parlez pas des privations que vous endurez, des
22 douleurs de l'exil, de la prison, des fatigues du corps et de l'âme, des veilles pénibles, et des grandes journées qui dévorent la vie.

Car je vous répondrais : *Qui veut la fin veut les moyens*. Et je vous montrerais le limier suivant la chasse furieuse à travers les ronces et les épines, comme vous poursuivez la puissance à travers les luttes de sang, les morts, les émeutes et les coups d'État. Tant d'ambitions se croisent à la surface de notre pauvre monde, qu'elles doivent se barrer le passage et se prendre à la gorge. Alors, à la guerre comme à la guerre, et malheur aux vaincus ! Si les hommes d'aujourd'hui étaient doués de plus de perspicacité, bien peu s'engage-

raient dans l'aride voie politique, car bien peu aiment le travail pour le travail, la lutte pour la lutte, et la science pour elle-même.

Et parmi ces derniers, ne s'en trouvera-t-il jamais un qui ose dire aux autres : « Je suis homme, ni plus ni moins, et je prétends rester à ma place avec mes qualités et mes défauts. Je vous parle parce que c'est une conséquence de ma libre expansibilité; je ne le fais pas par amour pour vous, mais pour ma satisfaction personnelle. Ecoutez ce que j'ai à vous dire, et taxez-le ; je ne vous demande que cela. Tant mieux si j'ai pu vous être utile. Dans tous les cas ; j'aurai été agréable à moi-même ; le reste est secondaire. »

Eh! bien, non! l'homme s'estime trop peu pour estimer ses semblables, il est trop peu libre pour tenir le seul langage qui convienne à une créature indépendante. L'homme vraiment fier est bien autrement rare que l'homme de talent. Il n'y a peut-être personne qui ne sacrifie sa dignité personnelle à la faveur publique.

L'auteur transige avec la rudesse de ses convictions pour les accommoder à la tiédeur du public; le candidat ment à ses électeurs, les représentants aux représentés ; le chef de parti se fait l'esclave de ses séïdes, et devient plus misérable qu'eux. L'opinion ressemble à une coquette que tous les hommes courtisent, qui se laisse toujours prendre au plus dissimulé, et qui souffre cruellement lorsqu'elle a prodigué ses faveurs.

Quant à moi, je ne crains pas de me donner

pour qui je suis, et j'affirme que tout homme de bonne foi se reconnaîtra dans ma confession, que j'achève ainsi : « Je lutte parce que cela me convient ; je fais du socialisme parce que tel est mon plaisir ; je suis [23] hors de France parce qu'il me serait insupportable de vivre sous le régime du fer et de l'argent. »

Que ceux qui ne comprennent point l'utilité de ces lignes, ferment ce livre. Que ceux qui les trouvent dégoûtantes de cynisme, le déchirent. Que ceux qui n'ont d'opinion que par autrui, le traduisent, comme les précédents, devant les tribunaux démagogiques. Que ceux à qui mon nom fait horreur, le brûlent. Que ceux qui aiment la franchise, le parcourent. Il n'en ira ni plus tôt ni plus tard où vont toutes choses, au grand tas.

Ces aveux faits, personne, j'imagine, ne m'accusera d'hypocrisie : cela me suffit. Qu'on m'appelle ensuite sage ou fou, qu'importe ? Il n'est pas un homme actif duquel on n'en puisse dire autant. Le diplomate muet, l'ouvrier fainéant et le crétin des Alpes ont seuls droit ici-bas à l'approbation générale. Toutes les fois que l'homme fait œuvre de ses dix doigts, il ne sait pas s'il prend le chemin de Bicêtre ou celui du Panthéon ; cela dépend de la disposition d'esprit de ses contemporains. Quand on s'appelle Salomon de Caus ou Monsieur Duverrier, il faut s'attendre à tout. Pendant sa vie, on n'est assuré ni contre le cabanon, ni contre le fauteuil académique ; tous les jours on est exposé à recevoir un pavé ou une décoration.

Et quand on n'est plus, l'humanité, bourrelée de remords, viole vos tombes, dispute vos restes aux vers, vous transporte pompeusement au temple de mémoire, ou vous jette avec mépris à la boue du ruisseau.

Lorsqu'il y a deux ans, je commençai à m'occuper des analogies humaines et sociales, je ne fus pas entraîné par une aveugle confiance en moi-même, et je ne me dissimulai pas les difficultés de mon entreprise.

Je voulais traiter un sujet scientifique et politique à la fois ([1]), et le seul public auquel je pouvais m'adresser était cette classe de prolétaires pour l'éducation desquels la civilisation n'a rien fait [24] encore, et qui n'arrivent à la connaissance de la vérité que par le sentiment intuitif. Quoique je fasse, me disais-je, pour abréger les détails scientifiques, mon livre n'en contiendra-t-il pas encore trop ? Ne vais-je pas fatiguer mes lecteurs dès les premières pages, et manquer mon but ?

Autre complication, et c'était la plus sérieuse, mon livre ne pourrait pas être introduit en France ; il ne serait lu que par l'émigration. Or personne n'ignore ce que deviennent les hommes dans

1. C'est impossible autrement; à l'heure qu'il est, la science sociale a fini par absorber la politique oiseuse. — Dieu merci ! — Il n'y a plus que les décembraillards et les démagogues qui différencient l'une de l'autre et réservent leurs prédilections à la seconde.

l'exil, s'ils n'ont pas le bonheur d'y trouver d'occupation, et s'ils ne s'identifient pas à ce nouveau milieu. Sans cesse en rapport les uns avec les autres, n'offrant cependant pas assez de diversités pour former une société complète, rendant tous la même note, vivant sous l'empire des mêmes pensées, obéissant aux mêmes mobiles, *ils ne peuvent pas s'accorder*. Bientôt, ils s'aigrissent, s'accusent réciproquement d'avoir été la cause de divisions inévitables, et puis, la tristesse et le malheur aidant, ces haines s'enveniment chaque jour.

Quelle bonne fortune pour ceux qui ont la prétention de conduire les autres, et ils ne manquent jamais ! On exagère des torts sans gravité, on fait naître des sujets de discorde ; et puis on enrégimente les mécontents. On se figure alors que la France a les yeux tournés vers Londres, et que son pouls s'accélère à chaque tempête que l'on déchaîne dans un verre d'eau.

Je n'ai jamais pu comprendre comment quelques hommes de talent employaient leur vie pour recruter quatre ou cinq partisans qui passent la leur à les démolir. Si l'autorité est odieuse à la tête des grands États, au moins ne manque-t-elle point de grandeur. Tandis que, dans l'exil, elle est ridicule, jésuite, mendiante, et rapetisse toujours l'homme qui cherche à s'en emparer en vain.

Toutes ces causes réunies font que la voix indépendante qui désire être écoutée dans un pareil milieu est de suite et par tous moyens étouffée.

Je savais tout cela, et devant tant d'obstacles, j'hésitais. Jusqu'au jour où relisant la préface du livre de l'*Humanité* de Pierre Leroux, j'y trouvai cette grande pensée : « Le doute qui règne au-
» jourd'hui sur les questions fondamentales de la
» philosophie et de la religion est un supplice si
» grand et si général que j'aurais pitié d'un
» homme qui ne saurait pas se mettre au-dessus
» du sentiment [25] de son œuvre, et que cette
» mauvaise honte empêcherait de dire ce que son
» cœur lui dicterait. »

Après avoir lu ces lignes, je remerciai du fond du cœur le philosophe qui les avait écrites, je pris courage et commençai. Huit mois après je publiais sous ce titre : *De la révolution dans l'homme et dans la société*, ma première étude analogique.

Ce que j'avais prévu m'arriva, et je trouve bon que le lecteur l'apprenne, me souciant peu de garder des ménagements auxquels n'ont à gagner ni la liberté, ni la vérité, ni le peuple qui doit enfin les connaître toutes deux, par lui-même.

La conspiration du silence, la plus odieuse des conspirations, puis, à toute extrémité, la calomnie, la colère et la haine épuisèrent leurs fureurs sur ce recueil d'hérésies et sur son malencontreux auteur. Je n'avais que ce que je méritais ; pourquoi m'avisais-je de garder mon franc parler quand chacun y renonce ? Les hommes politiques de Londres fulminèrent des excommunications terribles ; autour de ma personne et de ma clientèle on établit des cordons sanitaires ; des amis

particuliers, qui ne partageaient pas toutes mes idées, furent mis en demeure de choisir entre ma fréquentation et celle des réunions dont ils faisaient partie. Enfin à Bruxelles, des bourgeois républicains déchirèrent chez les libraires les affiches d'une brochure (1) que nous avions publiée mon ami Vauthier et moi. Et tout cela, parce que nous trouvons qu'il est temps de jeter par terre les idoles, de détrôner les petits Césars de la démocratie, et de leur dire toutes leurs vérités sans employer le langage parlementaire. Cela les gêne considérablement, surtout quand cela fait effet.

Nul doute que si ces gens-là eussent eu à leur disposition pontons, prisons et exils, ils n'en eussent usé aussi largement que M. Bonaparte contre lequel ils publiaient alors *Napoléon-le-Petit*. Qu'on apprenne ainsi à connaître tous ceux qui veulent gouverner encore ! Voilà comment ils comprennent la discussion et la liberté ; voilà la foi qu'ils ont dans l'excellence de leurs principes! Tant que subsistera l'autorité, pouvoir et opposition joueront la même comédie.

Tirez la conclusion vous-mêmes et ne vous arrêtez pas à moitié chemin. Abattez, abattez toujours, il n'y a rien à garder de ce que [26] la terre supporte ! N'ayez peur ; la reconstruction sera plus facile à faire que la démolition ; car autant d'abus vous niez dans le présent, autant de solutions équitables, vous préparez pour l'avenir.

(1) *La Barrière du combat.*

Quand à mon premier travail, je n'ai pas à me repentir de l'avoir publié. S'il fut déchiré par la censure de la démocratie officielle, ceux qui n'avaient de parti pris pour aucun chef le parcoururent avec intérêt. Au surplus, je ne recherche pas les faveurs de l'opinion. Si j'ai pu être utile aux prolétaires, je ne leur demande d'en être payé ni aujourd'hui au comptant, ni demain avec usure.

Un auteur ne doit jamais oublier qu'il s'adresse au public, intelligence multiface et paresseuse, qui ne juge que par beaucoup de points de comparaison. Il ne doit pas ignorer surtout que pour servir au peuple, il faut ne pas tenir à l'approbation des savants. Dans notre siècle d'imitation, on appelle savant quiconque passe sa vie à charger sa mémoire des idées des autres, à les rééditer et à les réciter à tout propos. Que, pour leur éternelle expiation, les savants soient condamnés à d'éternels concours !

« La langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires, dit Helvétius ; qui veut instruire et non duper les hommes, doit parler leur langage. »

Je suis las de feuilleter, de compulser, d'extraire, d'opposer auteur à auteur, hypothèse à système, système à philosophie, logique à sophisme. Je ne suis pas savant cependant, et j'en rends grâces au ciel, non pas à l'Université de France, qui a fait tout son possible pour m'empoisonner.

Tant pis pour ceux qui troublent de leurs regards jaloux la quiétude des bibliothécaires! L'extrême érudition est le plus grand fléau de notre époque. Nos contemporains ne savent dire leur opinion sur rien : ils citent. Ne leur demandez ni un sentiment vrai, ni un style original, ni une appréciation propre : ils citent. Ne les suppliez pas de ne plus répéter en grec et en latin ce que l'on trouve à chaque page dans les livres modernes : ils citent. Les hiéroglyphes orientaux sont surtout à la mode ; il ne s'agit pas que le public comprenne : on cite. Epier une citation, la saisir aux cheveux, la traîner défigurée sur une feuille de papier [27] blanc, voilà le plus grand mérite des auteurs français contemporains. C'est plus commode et plus savant.

Ouvrez n'importe quel livre, et les citations en formeront la meilleure partie. Je ne sais vraiment lequel de l'imprimeur ou de l'auteur fait preuve en ce temps-ci de plus d'intelligence. Nous sommes atteints d'un rabâchage endémique. De grâce, laissons aux autres ce qu'ils ont dit. Si nous ne savons que les reproduire, réimprimons-les, et ne nous fatiguons pas à les copier à la main. Comment l'école frrrançaise surtout, la plus illustre de toutes les écoles, peut-elle s'abaisser à ce métier d'écrivain public ?

Je me dis que, si en réfléchissant, observant et comparant, d'autres ont pu se rendre compte de la nature des choses, je puis y arriver aussi. Car je suis fait comme eux ; je suis doué des mêmes

facultés ; un cœur bat dans ma poitrine comme dans la leur : rien ne m'empêche de penser aussi sainement qu'eux.

Les hommes de notre temps sont *naturellement* impressionnés par eux-mêmes et par les objets qui les entourent, de la même façon que le furent et le seront les hommes de tous les temps et de tous les pays. Comme eux aussi, la plupart s'arrêtent aux premiers pas, découragés par les difficultés de la recherche. Mais que l'un d'eux se pose la même question que s'est posé quelque grand philosophe, qu'il tienne à la résoudre avec la même obstination que lui ; et nécessairement il parcourra la même route que son prédécesseur. Comment en serait-il autrement, puisque, partant du même point, il tend au même but? La distance de Londres à Liverpool a-t-elle changé depuis que les chemins de fer ont remplacé les diligences? Que cet homme marche avec plus d'hésitation, qu'il fasse plus de détours que le premier ; qu'il ait moins de précision, moins de grâce et de génie, toujours est-il qu'il suivra l'éternelle direction de la pensée humaine, lorsqu'elle s'applique à une œuvre quelconque? Entre ces deux voyageurs, la différence viendra surtout de ce que le temps aura modifié la nature du chemin à franchir, augmentant certains obstacles, diminuant certains autres, renversant les anciens, en créant de nouveaux.

Ainsi je suis dans le vrai, et aussi dans mon droit, en ne me croyant ni supérieur, ni inférieur

aux autres, ni égal à qui que ce soit, mais différent de tous. Aussi ne veux-je pas être le réflecteur des autres, en me renfermant dans le juste-milieu de la compilation.

[28] J'aspire à être moi, à marcher sans entraves, à m'affirmer seul dans ma liberté. De cette manière, les erreurs ou les vérités qui se trouveront sous ma plume seront bien miennes, et je serai prêt à en répondre.

Que chacun, dans quelque condition sociale qu'il se trouve, grand ou petit, riche ou pauvre, artisan ou littérateur, que chacun fasse comme moi et se proclame libre. Et ne vous tourmentez plus alors du salut de la Révolution ; elle sera mieux entre les mains de tout le monde qu'entre les mains des partis.

Jeunes hommes du XIX[e] siècle ! est-ce respirer que de trembler toujours sous l'absurde crainte du *ridicule ?* Est-ce vivre que de ne pas oser ouvrir sa droite, lorsqu'on la croit pleine de vérités ? (1) Réagissons contre cette torpide manie

(1) Il n'y a que les *moralistes* qui puissent écrire comme Fontenelle : « Si je tenais toutes les vérités dans ma main, je me garderais bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. » Nos écrivailleurs bourgeois en sont tous là, avec tout leur talent de style. Je défie qui que ce soit de trouver une conclusion dans toute la collection de la *Revue des Deux Mondes,* l'encyclopédie politique la mieux rédigée de notre temps. En lisant tous ces articles signés des noms les plus connus dans la littérature et les affaires publiques, on se demande comment tant d'érudition peut être mise au service de tant de bassesse.

d'érudition qui, si nous n'y prenons garde, étouffera toute pensée ; rejetons le poison que la méthode et la routine inoculent dans nos veines, et qui nous use jour par jour.

Pour moi, j'aime mieux souffrir toute ma vie dans la révolte que dans l'esclavage ; au moins ne suis-je pas réduit à me mépriser. Les jésuites et les esclaves diront que je suis fou d'orgueil, je jure que c'est de liberté !

Malheur à qui reste impassible au milieu de la tourmente des sociétés ! Qu'on le jette à la mer, et que débarrassé de ce poids inutile, l'équipage s'avance, invoquant Colomb, Guillaume Tell et Vasco de Gama !

Malheur à qui veut se faire entendre au milieu des éléments déchaînés, lorsque sa voix n'a pas la force de dominer le hurlement des vents !

Malheur à qui redoute le ridicule, même en France, et ne sait [29] pas jeter à cette société servile une parole de mépris ou de menace !

Malheur à qui n'a pas observé et souffert dans ce siècle ! Jamais homme trop heureux ne trouva le temps d'interroger l'immensité de la nature et l'abîme de son propre cœur.

Pour faire passer la Révolution, comme un fer rouge, à travers ce siècle, une seule chose est à faire :

DÉMOLIR L'AUTORITÉ.

Cette proposition n'a pas besoin d'être démon-

trée. Que chacun s'interroge et qu'il dise si c'est de gré ou de force qu'il supporte qu'un autre se proclame son maître et agisse comme tel.

Qu'il dise s'il ne croit pas valoir autant que tout autre.

Qu'il dise s'il est d'humeur à entretenir toujours des papes, des empereurs, des rois, des représentants, des monopoleurs, des médecins, des instituteurs, des juges, des journalistes, des tribuns, des directeurs, des dictateurs.

Qu'il dise s'il ne compte pas être délivré bientôt de tout cela.

Qu'il dise s'il ne comprend pas mieux ses intérêts que tout autre, et si c'est volontiers qu'il les remet à des mains étrangères.

Qu'il dise s'il n'est pas intimement convaincu que charité bien ordonnée commence par soi-même, et que son affaire passe avant celle des autres.

— Et je dirai à cet homme : tu as raison de faire passer ton intérêt avant celui des autres ; la nature te le crie.

Sache donc pourquoi ton intérêt particulier est toujours absorbé par un intérêt plus fort ; apprends enfin ce qui t'isole de tes semblables.

Et tu verras que c'est la substitution du signe à la chose, de la fiction à la réalité, de la monnaie au travail, de l'aumône à l'égalité, de la propriété à la possession, de l'héritage à l'usufruit, de l'encombrement à la circulation, du devoir au bonheur.

Il n'en était pas ainsi parmi les premiers hom-

mes ; chacun d'eux trouvait abondamment de quoi satisfaire à ses besoins. De ce que nous avons plus d'instruments de travail et de jouissance, est-ce donc une raison pour que la répartition s'en fasse d'une manière injuste ?

3° Il faut découvrir l'inique principe en vertu duquel la plus grande partie de l'humanité se trouve exclue du droit de vivre. Il faut savoir pourquoi les trésors de la nature et les prodiges de l'esprit humain sont confisqués d'avance et pour toujours, à moins de revendication.

Homme ! c'est en vertu de la force et de l'autorité que nous cesserons d'appeler des principes.

Ensemble, démasquons-les sous quelques déguisements, quelques prétextes, quelques saints appareils qu'elles se présentent. Elles ne sont dangereuses que parce qu'elles ne se montrent jamais nues à nos yeux.

Prolétaire du XIXe siècle ! les heures courent rapides à l'éternel cadran. Une attente terrible surexcite l'intelligence, passionne le sentiment, rend la paume des mains brûlante, inonde le front de sueur. C'est la grande veillée !... Un monde s'écroule !... Les temps sont proches !... Il y a trop de fièvre en moi pour que je ne dise pas vrai.

Il n'y a plus à hésiter. Nous n'avons pas le temps d'être eunuques. Affirmons donc :

Que ce qu'*ils* appellent DIEU, c'est l'autorité qui bénit le CRIME ;

Que ce qu'*ils* appellent PRÊTRE, c'est l'autorité qui consacre le CRIME ;

Que ce qu'*ils* appellent BOURREAU, c'est l'autorité qui protège le CRIME ;

Que ce qu'*ils* appellent PROFESSEUR, c'est l'autorité qui dresse au CRIME ;

Que ce qu'*ils* appellent PROPRIÉTAIRE, BANQUIER, ENTREPRENEUR, COMMISSIONNAIRE, BOURGEOIS, PATRON, ROI, MAÎTRE enfin, ce sont les autorités qui entretiennent le CRIME.

Nous avions déjà demandé à Messieurs Mazzini, Louis Blanc, Ledru Rollin, Etienne Cabet et autres aspirants dictateurs s'ils oseraient dire à la civilisation :

« Ta propriété ! c'est le vol ; elle engendre le vol — à détruire.

« Ton mariage ! c'est la prostitution ; il perpétue la prostitution — à détruire.

31 « Ta famille ! c'est la tyrannie ; elle motive la tyrannie — à détruire.

« Ta morale ! c'est la mutilation ; elle reproduit la mutilation — à détruire.

« Ton devoir ! c'est la souffrance ; il répercute la souffrance — à détruire.

« Ta religion ! c'est l'athéisme ; elle enfante l'athéisme — à détruire.

« Ta justice ! c'est l'injustice ; elle justifie l'injustice — à détruire.

« Ton ordre ! c'est le désordre ; il reproduit le désordre — à détruire. » — (*Barrière du combat.*)

. . . . Ils ne l'ont pas osé !... Ils ne l'oseront pas ! !...

Garde-toi, surtout, Prolétaire ! de marquer du stigmate de l'infamie ceux de tes frères qu'*ils* appellent les Voleurs, les Assassins, les Prostituées, les Révolutionnaires, les Galériens, les Infames. Cesse de les poursuivre de tes malédictions, ne les couvre plus de boue, écarte de leur tête le couperet fatal.

Ne vois-tu pas que le soldat t'approuve, que le magistrat t'appelle en témoignage, que l'usurier te sourit, que le prêtre bat des mains, que le sergent de ville t'excite.

Insensé, insensé ! ne sais-tu pas qu'avant d'abattre le taureau menaçant, le matador sait faire briller dans le cirque les derniers efforts de sa rage ? Et qu'*ils* se jouent de toi, comme on se joue du taureau, jusqu'à la mort ?

Réhabilite les criminels, te dis-je, et tu te réhabiliteras. Sais-tu si demain l'insatiable cupidité des riches ne te forcera pas à dérober le morceau de pain sans lequel il faudrait mourir ?

Je te le dis en vérité : Tous ceux que les puissants condamnent, sont victimes de l'iniquité des puissants. Quand un homme tue ou dérobe, on peut dire à coup sûr que la société dirige son bras.

Si le prolétaire ne veut pas mourir de misère ou de faim, il faut : ou qu'il devienne la chose d'autrui, supplice mille fois plus affreux que la mort ; — ou qu'il s'insurge avec ses frères ; — ou bien enfin, qu'il s'insurge seul, si les autres refusent de

partager sa résolution sublime. Et cette insurrection, *ils* l'appellent CRIME !

Toi, son frère, qui le condamnes, dis-moi : vis-tu jamais la mort d'assez près pour jeter la pierre au pauvre, parce que, sentant l'horrible 32
étreinte, il déroba, ou plongea le fer dans le ventre du riche qui l'empêchait de vivre ?

La société ! la société ! voilà la criminelle, chargée d'ans et d'homicides, qu'il faut exécuter sans pitié, sans retard.

Je vous offre ce livre, prolétaires ! et j'en impose le scandale aux bourgeois, ces chiffonniers parvenus dont je suis sorti.

Que les ré-vol-ut-ionnaires-bornes tempêtent ; que leurs Jupiters me foudroient ; il n'est pas besoin d'être géant pour affronter la colère des Dieux modernes.

Je le sais, les partis se déchaîneront contre moi, le silence et l'isolement s'étendront comme un crêpe autour de mon âme aimante. Je brave des forces supérieures, elles m'écraseront, tant que, dans le monde, la force sera la loi et la mesure suprême.

Qu'importe, je ne crains pas les hommes, car je parle avec sincérité, pour engager les autres à suivre mon exemple.

Seulement je me défie de mes forces. La lutte et la méditation fatiguent à la longue, et la solitude achève bientôt l'œuvre de destruction qu'elles

ont commencé sur notre frêle machine. La physionomie de l'homme prend l'empreinte de son âme. Déjà les traits de mon visage accusent la tension de mon esprit sur de tristes pensées.

Je me suis engagé dans ma route, sachant où elle me conduirait ; mais je me suis dit : que traîner ma vie dans l'oisiveté de mon exil, c'était mourir chaque jour plus péniblement encore, et avec moins de courage.

Donc, je marcherai sans crainte.

Jusqu'aux ateliers où l'homme souffre, jusqu'aux repaires où la vierge se prostitue, jusqu'aux bagnes où l'on martyrise les pauvres enfants... j'irai.

Je poursuivrai les gouvernements dans leur prestige, les partis dans leur hypocrisie, les privilégiés dans leur vol, les juges et les bourreaux dans leur crime légal, la famille dans sa prostitution, les nations dans leur isolement, les hommes dans leur servilité.

Tant que ma voix pourra se faire entendre, j'oserai ; tant que mon énergie vivra, j'oserai ; tant que dureront mes forces, j'oserai toujours.

33 Aussi loin que s'étende le monde, je m'avancerai ; je pénétrerai aussi profondément que se cache la misère; je défierai Dieu, aussi haut qu'il se tienne.

Liberté, liberté ! donne-moi la force d'écrire, de penser et de vivre seul, jusqu'au jour où ma vie monotone pourra se retremper dans l'universel cataclysme.

Quand viendra le soir, veille sur moi, nuit mystérieuse! Amie de ceux qui souffrent, j'ouvrirai ma fenêtre pour te recevoir. Conserve la voix du grillon de mon foyer, afin que ses chants me récréent.

Nuit! Je t'appelle tant que le jour dure. Quand tu parais, j'ai conduit un sillon de plus dans le champ vital couvert de ronces; c'est autant de fait. Nuit! tu respectes le travail, et j'aime ton silence; j'aime entendre le feu qui crie dans l'âtre, les vents qui gémissent au dehors, les voitures qui roulent dans les longues rues. Les rêves du soir me sourient; ceux du matin m'épouvantent.

Quand minuit sonne, l'argus social s'endort quelques heures : je m'appartiens. Les derniers coups de marteau retentissent sur les portes; les couples attardés se pressent vers leurs lits. C'est l'heure où l'on sort des théâtres, des bals et des cafés somptueux; l'heure où la luxure s'empourpre dans les tavernes de Hay-Market, l'heure du meurtre et de la vengeance.

Neige! pleure sur mon toit tes larmes d'argent; il me semblera que la nature gémit avec moi sur les crimes des hommes.

Jusqu'à ce que ma main se dessèche, j'allumerai ma lampe chaque soir. Je demanderai des inspirations à la nuit. A la nuit qui surveille de son œil sombre les coups les plus sûrements portés!

Ainsi j'écrirai, quand tout bruit aura cessé, car les disputes des civilisés me déchirent le cœur.

Jusqu'à l'heure où le cri du coq les tirera de leur sommeil.

J'ai sondé mon cœur ; je l'ai reconnu droit et ferme. J'ai consulté mon jugement ; je l'ai trouvé dégagé de toute ambition de pouvoir ou de fortune. J'ai éprouvé ma voix ; elle était forte. J'ai pris la plume ; et ma main n'a pas tremblé. Et j'ai écrit ce que me [34] dictaient ma passion et mon bon sens. Et je n'ai pu dire que des choses honnêtes. Et tout ce que j'avance dans ce livre est vrai.

L'auteur qui calcule sait qu'il ment ; seulement, il le fait le plus habilement possible. Quand ils sont réunis en tas, comme des mouches, les bourgeois s'encouragent à rire de la vérité. Mais au fond, chacun est homme avant tout, et quiconque lira ce livre, ne rira point. Car je ne riais point en y travaillant.

Je signifie la sentence de mort portée par l'éternelle révolution contre les vieilles sociétés. J'en impose la lecture à tous, du droit qu'a tout homme qui sait irriter les passions de son espèce.

Gloire à toi, liberté !

Il fut un temps où je lisais beaucoup ; dans ce temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où j'acceptais les idées reçues ; dans ce temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je suivais les modes ; dans ce temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je me comparais à tous ; dans ce

temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je regardais autour de moi pour voir si je n'étais pas seul ; dans ce temps-là je ne vivais pas.

Maintenant je pense, et je vis ; — je me tiens en dehors de tous, et je vis ; — je marche en avant, et je vis.

Gloire à toi, liberté !

Mes contemporains ne me comprendront pas. Je n'ai pas la prétention d'allonger la vue des myopes. Les civilisés ne vivent que dans le présent, ils sont incomplets. Je ne vis que dans l'avenir, je suis incomplet aussi. Je ne saisis que les grandes lignes du tableau social ; ils n'en comprennent que les détails infiniment petits. Nous différons, et l'humanité ne s'est pas encore complétée par l'accord de ses contrastes. Il n'est pas d'entente possible entre ce siècle et moi.

Si je suis impressionné par les choses de l'avenir, je ne puis pas l'être par celles du présent. Si je regarde à mille pas, je ne puis pas voir à dix. Si je me laisse emporter dans l'orbe de l'éternelle révolution, je ne puis pas tourner dans le manège que les civilisés parcourent chaque jour. Je choisis l'avenir, l'immensité, la belle vie libre de la pensée.

Si j'avais besoin du jugement des autres pour savoir ce que vaut ce livre, je serais singulièrement à plaindre. Car mes contemporains [35] me reprocheront d'avoir la vue trop longue ; et les générations futures, de l'avoir eue trop courte.

Si je recherchais le succès, je n'aurais d'autre ressource que le désespoir. Car le succès ne patrone que ceux qui traduisent servilement l'opinion du public. Or, j'estime que la pensée, c'est l'homme; et que celui-là n'est qu'un esclave qui n'ose pas dire ce qu'il pense. Je serais humilié d'être de l'avis de tout le monde.

Gloire à toi, liberté!

L'orgueil ne m'aveugle point, mais j'ai confiance en moi. L'écrivain est soumis aux mêmes impressions que ses lecteurs. Quand il me vient une idée paradoxale, j'hésite à l'admettre; je suis effrayé de ma propre audace. Et puis, à mesure que je l'examine de plus près, je me rassure et j'écris, forçant le cerveau public à soutenir la lutte qu'a soutenue le mien. Bien certainement, pas un de ceux qui me liront ne s'emportera contre moi comme je l'ai fait moi-même.

Que me fait, après cela, la désapprobation générale? Ceux qui la distribuent n'auront certainement pas réfléchi tant que moi sur les propositions que j'avance; aucun ne me jugera plus sincèrement que je ne me suis jugé. Je le répète, je suis sans intérêts et sans craintes.

Gloire à toi, liberté!

Au surplus, qu'est-ce qu'un livre? Une conversation un peu plus réfléchie que les autres, à la portée de quiconque est en mesure de régler avec un imprimeur. Le public a le droit de me deman-

der un certain nombre de pages; en retour, j'ai le droit de lui demander un certain nombre d'appréciations. Je ne puis pas exiger de lui qu'il approuve mes idées ; il ne peut pas exiger de moi que j'approuve ses préjugés. Je lui livre des sensations, il m'en rend ; voilà tout. Que si je partageais les opinions banales, il serait tout à fait superflu que j'écrivîsse. J'ai besoin de m'entretenir avec le monde, mais je ne veux pas être son esclave. Tant pis pour ceux qui lui adressent des introductions suppliantes ; ils autorisent son insolence. Je ne flatterai jamais la foule ; c'est le moyen de me faire respecter par elle.

Gloire à toi, liberté !

La Révolution m'a donné la fièvre ; je ne m'en plains pas, et je ne prie personne de m'en plaindre. Mais je ne puis pas exiger [36] non plus que tout le monde ait la fièvre. Vouloir que les civilisés se passionnent pour la révolution sociale, c'est présenter de l'eau à des chiens hydrophobes.

Les bourgeois me liront et diront : « C'est une horrible souffrance que le délire ! Voyez : cet homme est jeune, et déjà ses mains sont sèches, ses oreilles tintent, ses yeux sont pleins de sang ; la tempête des idées s'est déchaînée dans son crâne, et son crâne gémit comme un abîme profond. Lamentable destinée ! »

Et si je leur disais que la fièvre grandit, qu'elle centuple l'existence, qu'elle parcourt les siècles en quelques heures : — ils riraient. Si je leur disais

qu'il n'y a pas de lumière sans ombre, pas de joie sans douleur, pas de Prométhée sans vautour, pas de feu divin sans embrâsement, pas d'originalité sans fièvre : — ils riraient. Si je leur disais que je ne changerais pas ma surexcitation contre leur quiétude, mon isolement contre leurs bals, ma sauvage médiocrité contre leur luxe de valets ; — ils riraient encore.

Première des qualités, aimable confiance en soi, ne m'abandonne pas! Noirs découragements, restez sous mes pieds! Je ne veux plus entendre la voix du désespoir. Je veux savoir ce que l'organisation de l'homme peut supporter de travail, de fièvre et de déceptions. Je m'avancerai dans le domaine de la Pensée, jusqu'au sombre empire de la Folie ; je sonderai le gouffre de la Révolte, jusqu'au rocher glissant où trône le Crime ; je boirai tout ce que contient d'écume et de lie la coupe de fiel. Alors seulement, je pourrai dire qui est fou, criminel et traître dans les Babylones qui croûlent. Il m'est indifférent que les hommes m'accusent de folie, mais je ne veux pas qu'ils puissent me soupçonner d'idiotisme, d'esclavage ou de mensonge.

Gloire à toi, liberté!

Quiconque aura souffert ou joui par la pensée sera touché par ce livre, car je m'y suis proposé de retracer fidèlement les réactions provoquées dans un homme par le milieu qui l'entoure. De quelque parti qu'il soit, le lecteur impartial trouvera

dans mon récit des passages qu'il approuvera, d'autres qu'il condamnera ; aucun ne le laissera froid. Il en serait ainsi de tous les livres, si les auteurs apprenaient à s'observer et à se préoccuper moins de l'opinion.

Je ne crains pas que personne entreprenne une publication semblable. Car ce livre, c'est moi. Je n'ai pris aucun engagement,[37] ni dans le passé, ni dans l'avenir, ni avec les autres, ni avec moi-même. Si demain les idées que j'émets aujourd'hui me semblent fausses, je ne craindrai point de me contredire. Pour jouir entièrement de sa pensée, l'homme doit en rester maître, et ne pas lui laisser prendre des allures routinières. L'entêtement est fils de l'orgueil et père des sectes. Je ne demande la permission de personne pour publier ce qui me semble juste. Je souhaite à tous ceux qui se noircissent les mains avec l'encre de se passer de conseilleurs. Je ne m'en suis jamais bien trouvé.

Gloire à toi, liberté.

Je signe ce livre comme tout ce que je fais. Le voile de l'anonyme cache l'hypocrisie et la lâcheté ; je ne crois pas à la modestie. Je ne le mets sous le patronage d'aucune célébrité ; je ne suis d'humeur ni à solliciter des protections, ni à recevoir des refus. J'entends ne répondre que de moi. En fait d'idées, je ne reconnais ni ami, ni coréligionnaire, ni frère, ni père, ni mère, ni maître, ni disciple. J'ai cru en Dieu sans le connaître ; j'ai cru dans les hommes, et j'ai été déçu ; j'ai cru

dans les femmes, et j'ai été trompé. Je ne crois plus qu'en moi. Car je sais ce que je vaux en bien ou en mal, et il n'est pas un homme dont je puisse en dire autant.

Pour écrire, il faut que je sente vivement ; je rendrais inintelligible la plus belle pensée d'un autre, parce que je ne l'aurais pas conçue moi-même dans la forme qu'affectionne mon esprit. Je ne puis penser ni comme un autre, ni d'après un autre, ni avec un autre. De même que je ne puis digérer à deux. Ce que ma conscience croit grand est grand, encore que toute cette société pourrie me soutînt le contraire. Je suis plus sûr de moi que des autres. L'homme n'est trompé que du jour où il consent à ne plus penser. Pourquoi voudrais-je être un autre? Pourquoi les autres voudraient-ils être moi ?

Gloire à toi, liberté !

J'aurais bien pu mettre en tête de ce livre : « ... Par Ernest Cœurderoy, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, membre de la société anatomique, ex-délégué du peuple au comité démocratique-socialiste de la Seine, ex-membre du comité des Ecoles, membre de la société l'Helvetia, proscrit, condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, etc., etc. » Cela se [38] fait, et cela produit bon effet. *Ils* appellent ces litanies des titres, des *distinctions*. Singulier abus d'une langue élastique !

Il me semble, au contraire, que plus j'accumu-

lerais de titres à la suite de mon nom, plus j'annihilerais mon caractère individuel, pour le confondre, par une infinité de points de contact, avec les caractères de l'espèce. Plus je me rendrais semblable à tous et différent de moi-même. Tout le monde peut devenir docteur en médecine, interne des hôpitaux, délégué du peuple, et membre de sociétés savantes et étrangères, mais personne ne peut être moi, et je ne puis être personne autre. Mon nom est l'épigraphe de ma vie. Mes titres n'apprennent rien de moi, mes distinctions ne me distinguent pas. Elles peuvent, au contraire, faire soupçonner à beaucoup que je partage les préjugés de la gent médicale et politique. Aussi je tiens infiniment à mon nom, et pas du tout à mes titres.

Il n'y a que les dignitaires qui refusent de comprendre cette vérité si simple. L'orgueil de ces gens-là ressemble à celui du mulet qui porte la sonnette, et du cheval que monte le postillon. Plus ils sont esclaves, et plus ils sont fiers. Dignité de mâtins qui se disputent un os !

Les titres sont des colliers, et les dignités des chaînes. Les premiers des fonctionnaires sont les derniers des valets.

Gloire à toi, liberté !

Sterne, l'amer critique, disait qu'il était décidé à ne lire de sa vie d'autres livres que les siens. C'était notre plus intime secret que Sterne trahissait ainsi. Car il est dans la nature de l'homme de se considérer comme le centre du mouvement uni-

versel et de rapporter tout à lui. L'histoire, c'est lui ; l'art, c'est lui ; la poésie, c'est lui. Tout est dans lui ; il est dans tout. L'égoïsme est le salut de tout être. L'amour de soi régit l'humanité. Quoi de plus naturel, donc, que je trouve ce que je fais mieux que ce que font les autres ? Les adversaires de Sterne lui reprochèrent beaucoup ce passage. Et cependant, il n'est pas un auteur qui n'ait pensé ce que Sterne écrivait, moitié riant, moitié philosophant, selon sa coutume.

Pour moi, je tiens tellement à l'intégrité de ma pensée, que si jamais je devenais célèbre, mon plus grand supplice serait d'être commenté par les bibliophiles. Quelle rage ont ces gens-là de [39] charbonner leurs noms sur les murs des monuments ! Ils croient faire honneur à Goëthe, à Shakespeare, à Hoffmann lui-même en les expliquant ! Profanateurs du génie, combien l'éditeur Charpentier vous paie-t-il par étiquette ? Mon Dieu ! délivrez-moi du mal, je veux dire des faiseurs de préfaces. La gloire devient poison quand ils trempent leur plume dans sa coupe éternelle.

Gloire à toi, liberté !

Celui-là construit sur le sable, qui compte sur les éloges de ses semblables. Je ne solliciterai point les caresses des hommes politiques ; ce n'est pas moi qui compterai sur l'appui d'un parti. Celui qu'on déchire crie. Les vengeances des partis sont les plus atroces des vengeances. En attaquant tout le monde, j'évoque le scandale, je cours au devant des haines.

Je voudrais être assez fort pour réunir tous les partis dans une ligue contre moi. Je ferais voir qu'on peut déchirer tous leurs drapeaux, et sur un seul étendard noir, écrire ces mots sinistres : *Ambition. Guerre.* Je les défierais de clouer ma bouche à coups de foudre ; à tous ces hommes qui n'ont que l'intrigue au cœur, je montrerais ce que peut l'amour de la liberté.

Certes, il serait utile de faire rouler à la fois tous les masques dans la poussière, et de prouver que le moins dangereux des partis est encore celui qui gouverne, parce qu'il est moins hypocrite et plus rassasié que les autres, et qu'on peut en finir avec lui en deux jours de bonne volonté.

Que les hommes ne fassent plus de révolutions, tant qu'ils n'auront pas appris à se passer du pouvoir. Qu'ils n'écrivent plus, tant qu'ils ne seront point décidés à braver l'opinion.

Gloire à toi, liberté !

Les feuilles d'automne couvrent la terre d'un manteau de pourpre ; c'est leur parure et leur sang que les arbres abandonnent. Et voilà que mes années s'envolent comme les feuilles desséchées ; voilà que j'en suis à compter mes jours.

Mon entreprise n'avance pas comme je le voudrais; c'est toujours d'un pied tardif que l'exécution suit les désirs aux ailes rapides. Oh! quelles angoisses je souffre, quand je sens la terre trembler sous mes pieds, et que le tonnerre parcourt le ciel en grondant! Pourquoi n'ai-je qu'une tête

et dix doigts qui se fatiguent si vite ? Je voudrais tout dire à la fois, mais il y a tant à dire ;... je n'ai pas [40] le temps d'être complet. Je voudrais présenter mes pensées dans toute leur lumière ; mais les événements qui se pressent les font naître trop nombreuses ; je n'ai pas le temps d'être correct. Je regrette d'écrire en tirailleur. Je voudrais ne faire qu'un livre dans toute ma vie, et peser chacune de mes paroles. Ainsi je me résumerais. Je n'ai pas le temps de me connaître à fond.

Une irrésistible puissance me force à dire vite et confusément ce qui doit se passer confusément et vite. J'écris sur les ruines d'un monde ; comment ne serais-je pas agité ? J'annonce l'universelle anarchie ; quel ordre pourrais-je observer ?

Voyez l'oiseau des naufrages. Son vol est irrégulier, son cri perçant, son aile aigüe. Il fond sur la vague, il vit seul et triste. On ne parle de lui qu'à propos de malheurs ; lui seul se réjouit de ce qui fait trembler tous les êtres. Il faut cependant que tout soit chanté, que tout soit peuplé ; la tempête, le chaos et les révolutions.

Je suis l'oiseau des naufrages. Je ne suis effrayé ni du soulèvement de l'océan humain, ni du choc des générations et des races. Je livre mon aile aux vents furieux, et sur chaque ville qui tombe, je voltige, poussant un cri sinistre.

Gloire à toi, liberté !

Ecrivains entourés de toutes les commodités du luxe ! — Vous qui travaillez au coin d'un feu pé-

tillant, au milieu des livres, des tableaux et des fleurs; — vous dont les pieds s'appuient sur des tapis moëlleux, et les reins sur des divans; — vous qui vous reposez de courtes journées de travail par de longues nuits de plaisir :... vous ne savez pas ce qu'il faut de persévérance pour rédiger, mettre au jour et faire circuler un livre comme celui-ci. Jamais vous n'avez fait de littérature en contrebande.

Quand vous écrivez, vous n'avez pas peur que la police vous trouble par une visite domiciliaire, et plonge vos travaux dans ses oubliettes. Vous n'avez pas besoin de traverser la mer pour aller chercher, dans les brumes de Londres, les seules typographies qui consentent à reproduire votre pensée. Vos livres sont payés, annoncés, répandus à l'avance. Vous ne vous êtes jamais privés de rien pour économiser sou par sou les sommes que demandaient l'imprimeur, l'éditeur et le contrebandier. Vous n'êtes pas obligés de mesurer la longueur de vos phrases au poids de votre bourse,
41 cruel supplice ! Vous vivez à Paris, à Londres ou à Vienne, vous avez sous la main tous les documents nécessaires. Vous êtes riches ; vous prenez pour secrétaires de pauvres jeunes gens pleins d'intelligence, qui vous tressent des couronnes en échange d'un morceau de pain. Et vous vous écriez : « Notre société, épanouie comme une fleur à la rosée et au soleil, s'étale de toutes parts aux yeux charmés qui la contemplent. » — Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Moi, j'écris une page à Madrid, une autre à Londres, une autre en diligence, dans un bateau à vapeur, dans une auberge, à Paris, quand j'y suis caché, à Lausanne, à Bruxelles, sur une table boîteuse, sur une pierre, sur mon genou, dans mon lit, quand il fait trop froid. C'est malgré tout que je me fais imprimer. S'ils le savaient, mes parents en feraient une maladie. Et quand je paraîtrai, la proscription hurlera. Et puis, l'on m'envelopperа dans un linceul. Et puis, les polices impériale et démagogique, qui m'oubliaient un peu, recommenceront à m'honorer de leur sollicitude. Voilà ce que j'aurai gagné.

Soit : dans quelque position qu'il se trouve, que l'homme ne laisse point paralyser son cœur, et les aiguillons ne lui manqueront pas. L'exil n'abat que ceux qui veulent bien se laisser déprimer ; il relève les natures qui se raidissent. Je me cramponnerai dans le roc de la résistance jusqu'à m'ensanglanter les ongles; je chercherai la volupté dans l'excès de la réprobation.

Gloire à toi, liberté!

L'on me demande : pourquoi n'avez-vous pas écrit en vers? Je réponds : Parce que, si j'ai l'âme du poète, je n'ai pas la patience du rimeur, — parce que le temps n'est pas aux modulations, — parce que l'inspiration poétique ne consiste pas dans la prosodie, — parce que de grands poètes, le Psalmiste, Ezéchiel, Jésus, Mahomet, Bouddha, Saint-Jean, ont écrit en prose ; — parce que les

derniers de tous, Byron et Goëthe, foulaient aux pieds l'école; — parce que je veux rester libre, et que le poète se rend esclave de la mesure ; — parce que, dans le domaine des idées, comme dans celui des faits, nous supprimons le gouvernement ; parce que, dans l'humanité future, les vrais poètes seront les esprits les plus rebelles à ce que nous appelons poésie.

Gloire à toi, liberté!

42 Pourquoi ne prenez-vous pas de conclusions? Que voulez-vous? Quel est votre système, enfin? — Je n'ai ni système, ni conclusions à présenter; je ne le puis pas, je ne le veux pas : je ne veux rien. Et quand je voudrais établir quelque gouvernement de Lycurgue ou d'Icarie, ou quelque organisation du travail, — ce qui est bien facile, — je ne le pourrais pas. Voyez plutôt ce que sont devenus les magnifiques plans de réédification de MM. Owen, Etienne Cabet et Louis Blanc! Il ne reste de Fourier que ses justes critiques, ses analogies universelles et ses grandes prédictions.

C'est qu'il n'est qu'une chose au pouvoir de celui qui s'occupe de science sociale : marquer au crayon rouge tous les édifices qui doivent disparaître. L'homme est trop borné pour saisir l'ensemble des objets et des siècles qui concourent à la reconstruction des sociétés. L'humanité tout entière peut reconstruire, éternelle qu'elle est et maîtresse de son action dans tous les milieux.

L'homme qui cherche à élever ne fait rien que

créer, contre la société, des sectes temporaires. Un homme seul, armé d'une pioche et d'un bon courage, peut abattre une maison ; il ne saurait l'élever. Il faut qu'à la reconstruction soient employés des travailleurs de toutes les spécialités ; ceux qui savent tailler la pierre, ceux qui liment le fer, ceux qui scient le bois, ceux qui dirigent, ceux qui tapissent, ceux qui meublent et ceux qui décorent. Enfin, quelque bien organisé que soit un homme, il ne réussit très bien que dans un travail. Edifier n'est pas dans la nature du démolisseur. La société est plus grande que M. Louis Blanc, plus savante que M. Etienne Cabet, plus progressive que les révoluti-on-naires. Je ne suis pas avec les ré-voluti-onnaires, je suis avec la Révolution. Je ne suis pas avec les systématiques, je suis avec la science.

Gloire à toi, liberté !

L'un me dira : pourquoi n'êtes-vous pas plus long ? L'autre : pourquoi n'êtes-vous pas plus court ? pourquoi n'êtes-vous pas exclusivement philosophe, ou exclusivement poète ? Pourquoi votre récit ne se suit-il pas ? Pourquoi, dans un moment où nous avons tant besoin d'union, prenez-vous à tâche de nous diviser ? Pourquoi n'épargnez-vous personne ? Pourquoi du sarcasme ? Pourquoi de la sentimentalité ? Quel genre, quel ordre avez-vous adoptés ? Pourquoi n'indiquer que certaines idées ? Pourquoi tant [43] insister sur d'autres ? Pourquoi vous répéter ? Pourquoi ne pas être complet ? Pourquoi des digressions, des obscurités, des strophes ?

Pourquoi des plaisanteries? Pourquoi des chants lugubres?... Pourquoi? Pourquoi?...

Et vous, homme grave, pourquoi vous rasez-vous? pourquoi portez-vous corset? Pourquoi prenez-vous des leçons de danse? Pourquoi vous faites-vous poser des dents? Pourquoi vous livrez-vous à la gymnastique de la reproduction? Pourquoi passez-vous une heure à mettre votre cravate? Pourquoi pêchez-vous à la ligne? Pourquoi me lisez-vous?... Pourquoi? Pourquoi?...

La vie est longue, et chacun la passe à sa façon. Je dépense mon temps le plus agréablement possible. Qui me répond que je vivrai demain? Je veux écrire aujourd'hui ma pensée d'aujourd'hui. Je ne regarde comme perdues que les heures passées à réciter la grammaire et l'art poétique de Boileau, le prince des poètes frrrançais. Si l'homme demandait toujours le pourquoi et le comment de ce qu'il veut faire, il ne ferait jamais rien. L'hésitation est mère de l'Oisiveté bâilleuse et de l'Esclavage amaigri.

Gloire à toi, liberté!

Mon but a été de donner conscience à chacun de sa valeur, en entreprenant, moi inconnu, une révolte orgueilleuse contre toutes les autorités qui imposent aux hommes. L'unité humaine n'admet pas plus d'un individu; l'unité sociale ne comprend pas moins de toute l'humanité. Je m'élèverai donc, et contre les intérêts des partis qui annulent l'individu, et contre les préjugés des nations qui scindent l'humanité.

Je serais curieux de paraître sous le voile de l'anonyme. Je voudrais savoir à quel auteur célèbre on attribuerait mon livre. Je me réjouirais de l'embarras de ce pauvre homme, qui n'oserait ni accepter la responsabilité de mes paradoxes, ni décliner le mérite d'avoir été original.

Car j'ai déjà pesé ce livre, et je l'ai trouvé remarquable, dans un siècle où personne n'ose penser comme moi. Le jugement du public est le cadet de mes soucis. Le public n'est-il pas fait pour nous divertir ?

Gloire à toi, liberté !

Mon but a été d'être lu par tous les peuples avec un égal intérêt.[44] Je ne me suis absorbé dans la vie nationale d'aucun. Mon existence errante m'a permis d'en voir beaucoup. La seule langue que j'écrive à peu près correctement est la plus répandue en Europe. Les Français sont favorisés dans leur ignorance.

Je pose la première pierre de l'édifice qu'élèveront les hommes en échangeant leurs pensées d'un bout du monde à l'autre. Je romps avec la tradition littéraire française. Les peuples marchent à la rencontre les uns des autres. Qu'ils se tendent les bras ou la pointe des glaives, il faut qu'ils aient une langue commune. Et comme la pensée précède la langue, je cherche à interpréter la pensée des peuples à cette heure solennelle.

(23 mars 1854). Voici venir le printemps. Voici que les bourgeons poussent aux arbres, voici que

les brins d'herbe percent le sol comme des milliers d'épées. Les oiseaux reprennent leurs chants joyeux, les ruisseaux courent plus vite; la terre se prépare à recevoir le terrible soleil. J'entends au loin les armées qui s'alignent, les clairons qui résonnent, et le hennissement des coursiers. Les fusils reluisent : — l'humanité se prépare à recevoir un soleil non moins terrible. Nous touchons aux beaux jours et aux grandes délivrances.

Gloire à toi, liberté!

Chaque chose vient en son temps, les fruits, les fleurs, les étés et les hivers. — Chaque astre a son heure, et chaque homme a sa seconde. — Une révolution n'est pas un accident. — Un livre ne se produit pas par hasard.

Celui-ci répond aux aspirations de liberté qui se sont emparées des individus, et aux tendances d'union qui agitent les peuples. Son heure a sonné. Je ne suis pas plus maître de le retenir, que je n'étais maître de le concevoir.

Les hommes ne seront pas toujours divisés par des chefs. Un temps viendra peut-être où l'on me saura gré d'avoir dit des choses vraies. — Je ne m'abaisserai pas jusqu'à demander les suffrages des hommes d'aujourd'hui.

Gloire à toi, liberté!

Privilégiés sans palais, — déshérités sans pain! Riches sans cœur, — pauvres sans familles! Satisfaits sans entrailles, — prolétaires sans instruction! Repus et affamés! Tyrans et esclaves!... Ecoutez-moi.

45 Chiens de grande maison, qui vous portez bien et mordez dans l'ombre ; — loups de grande forêt, maigres et courageux ! Vous tous qui avez une veine sous la peau, un muscle sur les os, vous dont les oreilles entendent et les yeux voient encore !... Ecoutez-moi.

L'abîme des âges futurs m'attire. Au fond, je vois le Temps qui aiguise son fer sur des ossements, et qui fauche les générations comme l'herbe des prairies.

Le Temps est plus puissant que moi, qui ne suis qu'un homme mortel. Ce qu'il me force à dire, je le dirai :

Malgré le rire du sarcasme et les hurlements de la haine ; malgré la furie des vagues humaines que mes paroles soulèveront comme un grand vent ; malgré les filets que les partis tendent sur ma voie.

Car l'explosion de mon rire et le rugissement de mon ironie seront plus forts que leurs chuchottements. Car je me bercerai sur leurs vagues, et leur bruit sera doux à mon oreille. Et je déchirerai leurs filets avec mes dents.

Je fuirai les civilisés partout, parce qu'ils ont juré de me faire taire. Mais je laisserai derrière moi des menaces qui les feront trembler. On les entendra comme le roulement du tambour sur mer, longtemps après que le navire a passé.

Je fuirai les civilisés partout, parce que le bruit de leurs petites affaires détournerait mon attention du grand œuvre des temps. Mais mon nom les ob-

sédera quand ils seront tristes, les cloches d'alarme le répéteront, et, sur les croix des tombes, les veuves et les orphelins le liront.

Mon père et ma mère se sont reposés après m'avoir engendré. L'esprit de divination de l'une, les aspirations de révolte de l'autre se sont mêlés dans mon sang. La moëlle de mes os crie. Je souffre tout ce qu'écrit cette plume.

J'ai mordu, plein d'avidité, dans le fruit de la science, et je me suis brisé les dents. Les docteurs riront, eux qui dépouillent les fruits savoureux avec des couteaux de vermeil, et laissent les noyaux à leurs secrétaires.

Ils me demanderont pourquoi j'ai fait ce livre; je répondrai :

Parce que l'enfant trépigne quand on commet une injustice devant lui; — parce que le marin, qui voit blanchir les vagues au [46] loin, sait qu'elles apporteront bientôt des cadavres au rivage; — parce que l'homme, qui ne se préoccupe point des intérêts présents, sent avec le cœur d'un enfant, et voit avec le coup d'œil d'un homme de mer.

Malheur à ceux qui ne voient et ne sentent que comme des millions de civilisés! Ils seront trouvés légers dans les plateaux de l'éternelle balance.

Gloire à toi, liberté!

JOURS DE TRISTES RÉFLEXIONS QUI M'AMENÈRENT A PUBLIER CES JOURS D'EXIL.

> ...... Comme un proscrit, je veux qu'il vive !
> Et pâle, exténué, pendant neuf fois neuf jours,
> Qu'il maigrisse
> Dépérisse
> Et languisse
> Toujours.
>
> *Shakespeare.*

47 Aimer la nature, l'air, le soleil, la nuit, la lune timide, les radieuses étoiles, et le manteau bleu du ciel jeté sur tout ; — posséder jeunesse, santé, vigueur ; — être altéré d'amour ; — ne pouvoir serrer sans émotion la main d'un homme, sentir son sang brûler sous un regard de femme ; — perdre la tête au spectacle des injustices de la société ; être fait pour jouir de tout, pour tout chérir ; — ... Et se voir privé de tout, et être seul, et passer au milieu des hommes comme une ombre plaintive ; tel est mon sort.

Ah ! malheur, malheur, sur l'exilé !

J'ai vécu dans les cités, séjour de l'opulence ;

j'ai gravi jusqu'au sommet des monts où bondit le chamois; je me suis étendu sur les sofas des boudoirs, sur les flots bleus des lacs et des mers; j'ai fait saigner sous l'éperon les flancs du coursier rapide; j'ai sacrifié les bêtes des champs à ma soif de bonheur... Et toujours le bonheur a fui loin de moi.

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Qui me rendra ces temps où je ne voyais dans la vie que des jeux; dans les prés, que des fleurs. Oh! qui me rendra les jours [48] de ma première enfance! Alors, c'était la joie dans les baisers de ma mère, dans les bras de mon père, dans les jeux avec les enfants de mon âge, dans les caresses d'un chien; la joie au coucher, la joie au réveil, la joie toujours. Alors je croyais à la bienveillance du genre humain, parce que les hommes m'embrassaient quelquefois, et que les femmes passaient la main dans mes cheveux. Alors je croyais au bonheur, parce que l'analyse aux doigts maigres n'avait pas effeuillé la fleur si fraîche de mes illusions... Et maintenant...

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Homme, garde-toi de l'analyse. Le chagrin est au bout de tout examen trop approfondi de soi-même, comme la lie dans le fond de la liqueur pure. Ce vautour s'acharne à l'homme, il glace son ardeur et boit son sang. Où trouver le repos quand l'âme est triste et qu'il faut toujours la porter?

Hélas! il n'est pas de patrie, il n'est pas de famille, il n'est pas de bien-aimée qui puissent nous ravir à nous-mêmes. Il n'est pas de soleil, il n'est pas d'eaux courantes qui fassent reverdir les illusions flétries ; il n'est pas de forêt assez noire, de grotte assez cachée, de fleuve assez rapide pour y perdre la douleur, et ne la revoir jamais... Homme, garde-toi de l'analyse!

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Maintenant je ne puis m'endormir, je ne puis m'éveiller sans que mon cœur déborde d'amertume. Mes nuits sont sans sommeil ; ou si je dors, le cauchemar qui déchire l'estomac, les hallucinations qui tiennent les yeux grands ouverts, les rêvasseries tracassières, les soucis qui crient aux oreilles comme des chauve-souris, m'éveillent et me tordent sur ma couche ainsi qu'un torturé du Dante. Maintenant mes jours sont dévorés par le sombre ennui et le désespoir morne. Je voudrais hâter la marche des heures, elles me semblent mille fois plus longues qu'autrefois ; je voudrais m'égarer dans les champs ou m'enfermer dans ma chambre; je voudrais agir et méditer ; me noyer dans le travail ou m'incendier dans les voluptés; je voudrais vivre et mourir; être et n'être pas. Antagonisme éternel, monotone, intolérable! Lutte d'enfer, sans but, sans gloire!... Qu'ils sont heureux, les hommes qui n'ont jamais éprouvé cela!

49 Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Qu'on me fournisse des chiens, de la poudre, un fusil double et un bon cheval! qu'on me place derrière une barricade; qu'on m'amène des malades, qu'on me donne une tribune, un journal... Mais au nom du ciel, de l'action! Végéter à vingt-huit ans dans l'isolement et la mélancolie : ah! mille fois plutôt fouiller la terre!

Mais où trouver un terrain à remuer, aujourd'hui que la propriété s'est entourée de murailles? Où trouver des malades à soigner, aujourd'hui que l'art de guérir est devenu un monopole? Où chercher des insurrections et des guerres d'indépendance, un drapeau pour linceul, aujourd'hui que l'Europe s'agenouille sous le sabre des rois?

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Est-ce donc à dire que les hommes puissent dépouiller un de leurs semblables de son droit de vivre? Est-ce à dire qu'ils puissent lui arracher la langue, les poumons et le cœur; déchirer ses organes avec leurs ongles, les triturer sous leurs pieds, et lui en rejeter à la face les lambeaux sanglants? Leur est-il permis de traquer cet homme comme une bête fauve, de le lier, de l'emprisonner et de l'expédier comme un ballot de marchandises? Leur est-il permis de l'exposer sur le grand chemin, à la pluie, au froid, à la rage de la tempête? Ont-ils droit sur sa vie, qu'ils ne lui ont pas donnée, et même sur son cadavre, auquel ils refusent six pieds de terre?... Il importe que le droit d'asile soit consacré comme la conséquence pre-

mière de la solidarité des peuples. Pour ma part, ce ne sera jamais sans revendication que je me laisserai traîner d'exil en exil.

Ah ! malheur, malheur sur l'exilé!

Oui, la pensée grandit sous l'aile grise du malheur! Oui, l'homme pleure avec délices quand sa conscience est en paix! Oui, nous goûtons une divine vengeance à songer que tout le monde nous a fait du mal, et que nous n'avons fait de mal à personne! Mais s'enfermer avec ses méditations, abaisser ses rideaux pour ne pas voir le jour, et rêver aussi longtemps que la nuit dure, est-ce là toute la vie? Mon cœur bat, mes membres tressaillent, je parle [50] pour ne pas m'oublier : l'homme n'est pas fait pour vivre seul, comme le hibou et le prêtre, au milieu des tombeaux.

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Homère, Milton, sublimes aveugles! Dante Alighieri, toi, dont les traits crispés reflètent les tortures des damnés! Pétrarque, chantre de l'amour idéal! Tasse, Arioste, cœurs débordants de poésie! Cervantès, qui connus la misère! Camoëns, qui retraças les exploits des fils de la Lusitanie! Trop sensible Jean Jacques, artisan de ton propre malheur! Byron, trop divin pour un Anglais! Schiller! et toi, Herwegh, barde enthousiaste de la libre Allemagne, grands exilés! que vous avez souffert.

Ah! malheur, malheur sur l'exilé!

Courez par les campagnes, enfants! Allez me chercher la belladone désolée qui croît sur les terrains en friche : mon âme se meurt de tristesse...

Te voilà, plante sinistre, au feuillage sombre, herbe dangereuse qui rends et détruis la santé, qui donnes le sommeil ou la mort.

Oh! pourquoi la terre te fait-elle germer dans son sein? Pourquoi les hommes se plaisent-ils à se rendre malades? Pourquoi y a-t-il des médecins et des apothicaires?

La belladone, c'est la triste image de l'exil : d'abord elle est agréable au goût, puis, amère, elle tue les imprudents qui l'ont goûtée. N'y touchez pas, enfants! Ne la portez pas à vos lèvres roses; vos mères mourraient en recevant vos derniers soupirs.

J'effeuillerai les pétales de la belladone noire, comme les jeunes filles effeuillent la blanche corolle des marguerites. Et je les jetterai dans le vent avec les strophes de mon récit. Qu'elles empoisonnent ou non, qu'importe? pourvu que mon âme déborde. La société et moi, nous sommes de vieux ennemis. Je ne lui rendrai jamais blessure pour blessure.

RÉCIT.

---

51 Je comptais parmi les étudiants que renfermait Paris en 1848. Je n'avais que vingt-trois ans, et déjà les soucis m'avaient ridé le front. Car le temps, précurseur infatigable de la mort, met tout à profit pour nous frapper et atteint les premiers ceux dont la tristesse retarde la fuite. Dès que j'eus pensé, mon esprit suivit la fatale pente de la réflexion sur laquelle on ne s'arrête plus.

Fils unique de bourgeois aisés, mais parcimonieux, j'avais supporté en tiers les privations volontaires que s'imposaient mes parents, j'avais gémi chaque jour de leurs emportements sans motif, de leurs querelles sans fin. J'avais passé de longues heures à pleurer avec ma mère et à recueillir les imprudentes confidences de sa douleur. Car les larmes d'une mère tombent, comme un levain d'absynthe, au fond du cœur vierge de l'enfant.

Que les écrivains gagés chantent les menteuses félicités de la famille actuelle; moi, j'en dirai les peines, trop réelles, hélas! Je dirai ce qu'il y a

d'inflexible dans les injustices de la volonté paternelle, de vexatoire dans les exigences de la vanité maternelle, d'angoisses inutiles répandues sur la fraîche vie de l'enfant. Je dirai que la pauvre créature est soupçonnée, surveillée, poursuivie dans ses rires, dans ses pleurs, dans son maintien, dans ses jeux ; jusque dans son sommeil. Je dirai que la stupide émulation de ses parents emprisonne l'enfant dans les vêtements à la mode, le courbe sur un travail incompréhensible, l'agenouille dans les églises, et l'enchaîne à une manière de bourreau qu'on nomme un professeur, hongreur patenté de toute audace et de toute fierté. J'affirmerai que c'est là le plus odieux et le plus lâche despotismes, [52] et qu'il prépare à l'enfant, devenu homme, une longue chaîne de tortures.

O famille! lien volontaire de deux cœurs qui s'adorent, secret sanctuaire des plus intimes affections, joie de la femme féconde, repos de l'homme fort, refuge de l'enfant sans défense... C'est ainsi que les bourgeois t'ont souillée sous leurs froids embrassements! Vierge pure et libre, fille et mère de l'amour! comme ils t'ont garrotté dans les contrats, noyée dans l'eau bénite, prostituée dans la publicité! Comme ils ont fait de toi une caverne de voleurs! — *Et fecerunt eam speluncam latronum !*

Ainsi je pensais, et sur mes lèvres pâles errait un anathème qui me faisait trembler. « Ah !

m'écriais-je, que ne suis-je le fils d'artisans laborieux et simples, imprévoyants du lendemain? Comme eux je travaillerais, comme eux je vivrais au jour le jour. Dans les artères de l'homme le sang s'arrête-t-il jamais, comme le signe des richesses dans le coffre-fort du banquier? Pourquoi ceux qui m'ont donné le jour ont-ils rivé leurs âmes aux pierres de leurs maisons et aux bornes de leurs héritages, tandis que ma pensée s'envole sur les fortes ailes de la Liberté? Pourquoi?... Est-ce leur faute à eux ou à l'engrenage de la société qui les déchire? Les angles du caillou ne disparaissent-ils pas sous l'écume du torrent? Je les plaindrai, mais je ne les maudirai pas : cette malédiction retomberait sur ma tête. Mais guerre jusqu'au couteau à cet ordre d'iniquité qui me donne pour ennemis les êtres que je devrais le plus chérir! »

J'avais choisi l'étude de la médecine comme la plus appropriée à la tournure de mon esprit. Je me disais qu'à tout prendre, l'homme est meilleur dans la souffrance que dans la prospérité. Je pensais aussi qu'il est ineffable et pur le bonheur de celui qui étanche le sang, qui verse un baume sur les afflictions, un espoir sur l'abandon. Naturellement avide d'instruction et jaloux de parcourir une carrière brillante, je parvins rapidement à l'internat des hôpitaux.

Je méprisais le monde que j'étais obligé de fré-

quenter, société de bourgeois étriqués, où l'on sentait l'avarice sordide sous la prodigalité [53] de parade, la débilité sous la graisse, le jeûne sous l'indigestion, la corde sous le satin, la trahison sous le sourire, le vieux cuivre sous une feuille d'or. Et ces gens me rendaient mes dédains, car le cœur de l'homme est un écho fidèle qui rend haine pour haine, comme amour pour amour. Peut-être au milieu des cercles de la noblesse, fussé-je devenu parfait gentilhomme ; le dégoût de la vie bourgeoise, le vague besoin de poésie qui était en moi, auraient pu m'égarer dans les rangs de ces êtres oisifs. Mon étoile m'en préserva.

Je n'aimais pas les femmes gâtées, le vin bleu, la lourde bière, les cartes et le billard qui abrutissent, les nauséabondes émanations de l'estaminet. Aussi me voyait-on rarement au milieu de mes condisciples que la politique de Louis-Philippe s'efforçait de faire tourbillonner dans un abîme de dégradants plaisirs.

Cependant, comme j'étais extrême en toutes choses, il m'arrivait parfois de boire jusqu'à l'ivresse, de chanter jusqu'à m'étourdir, de danser jusqu'à la fatigue, et de coucher dehors jusqu'à l'épuisement. Mais ces écarts duraient peu ; bientôt la satiété me ramenait à la mansarde. Alors c'étaient de longues méditations avec mes livres, d'intimes épanchements avec mes malades, d'interminables séances auprès des cadavres. Funes-

tes tête-à-tête entre un jeune homme qui pense et des morts qui ne parlent pas !

Semblables aux vents du midi qui brûlent les plaines sans les fertiliser, les imaginations comme la mienne consument rapidement leurs enveloppes d'argile. Quand elles s'appliquent à sonder les mystères de la science, altérées, haletantes, elles s'approprient vite les lois générales. Puis, lasses, désespérées, elles s'arrêtent devant la fastidieuse aridité des détails. Elles se blasent sur l'étude comme d'autres sur le plaisir, et rien ne saurait les faire aller plus loin ; car ce n'est pas l'intérêt, mais la passion qui les guide.

J'en étais là, et la main sur la conscience je m'étais demandé souvent s'il n'aurait pas mieux valu pour moi trouver l'ennui au fond d'une coupe qu'à la dernière page d'un livre.

---

54 1er mai 1848.

RÉVOLUTION.

Réjouis-toi, mon âme veuve! Voici venir ton nouveau fiancé qui s'avance sur un nuage de poudre! Salut! éclaire étincelant qui déchire le ciel noir. Salut! cognée qui divise le chêne orgueilleux. Salut! foudre qui secoue les flèches des églises. Salut! épée qui fais voler les têtes des rois.

Salut! ouragan qui disperse les feuilles des codes et les débris des armées. Salut! archange de la Révolution!

Écoutez le tonnerre des épouvantements!

Que la terre bondisse sur ses fondements, comme, sur le trépied, la Pythonisse possédée par l'Esprit! Qu'elle s'entr'ouvre, afin d'engloutir toute iniquité dans son enfer de lave! Que son sein soit labouré par les sabots des chevaux, les crosses des fusils, et les baisers du canon!

Que les peuples se lèvent contre les privilégiés, comme les vagues des mers contre les digues élevées sur leurs rivages!

Qu'ils se répondent de monts en monts par des cris de guerre et des signaux d'alarme!

Que le tocsin résonne par les campagnes, allumant la rage dans les entrailles des paysans!

Que la plaine reste sans culture, la prairie sans bétail, la forêt sans chasseurs, et la vigne sans bourgeons!

Que les écoles soient désertées pour les camps; — que les prêtres arrachent les croix de la terre pour en forger des glaives; — que pas une jeune fille ne passe l'anneau des promesses au doigt de son fiancé; — que pas une épouse ne devienne féconde; — que pas un matelot ne déploie ses voiles au souffle de la brise!

Car ceux qui ont semé ne récolteront pas; — les troupeaux ne seront pas abattus par ceux qui les auront conduits dans les pâtures; — l'homme

chassera l'homme ; — toute moisson et toute vendange seront foulées sous les pieds des soldats!

Car, dans ces jours de deuil, les hommes assisteront à des scènes de meurtre inconnues des temps barbares ; — les vaincus seront [55] fusillés, écartelés, pendus; ils imploreront en vain les lois de la guerre. — De frêles jeunes filles se raidiront d'orgueil sous le fouet du Croate grossier; — des femmes accoucheront dans les cachots infects, et baptiseront leurs nouveaux-nés de pleurs amers!

Car le ciel se voilera d'un nuage de sang. La Révolution, la vierge à l'œil sauvage, sera vue dans les rues populeuses, armant le bras du pauvre, soulevant des pavés, hérissant l'Europe de combattants. Des citadelles imprenables s'écroûleront à sa voix; des rois puissants se prosterneront dans la poussière devant son sabre nu. Elle jettera cinq républiques en défi à la Sainte-Alliance.

Puis, sur les remparts de Comorn brillera la dernière torche de la guerre entre les mains de la Liberté.

Puis, vous prêterez l'oreille, mais en vain : vous l'appliquerez sur la terre, et la terre ne tressaillera plus; au bruit confus des batailles, aura succédé le silence de la mort.

Et ce silence ne sera plus interrompu que de loin en loin par les édits des tyrans, par les sanglots des femmes, la bacchanale des troupes, le grincement d'une corde sur le bois de quelque potence, le bruit d'une tête qui tombe dans le

fatal panier, et les hymnes de la République entonnées par ceux qui partent pour l'exil ou la transportation lointaine.

Une fois encore les peuples seront vaincus par les rois !

Ainsi je chantais : et ces imprécations appaisaient ma colère, comme l'écume soulage le délire de l'Océan, comme les premières gouttes de pluie déchargent la nuée d'orage, comme le flot de lave tempère la fièvre du volcan.

Aussi bien, je n'étais plus l'homme à la démarche courbée, au regard fixe, au front soucieux, rassasié de l'odeur des cadavres. Les éclairs de Février m'avaient secoué de mon découragement, j'avais été réveillé par les acclamations d'un peuple libre, je respirais à l'aise, dans cet air saturé des clameurs de l'émeute. Loin de moi, loin de moi j'avais rejeté la tunique empoisonnée que l'ennui déploie sur les épaules de l'homme solitaire. Et je m'étais élancé, les cheveux au vent, vers l'étoile d'espérance que la Révolution faisait briller devant moi. Jusqu'au bout du monde, j'aurais suivis cette étoile avec l'ardeur de l'amant qui découvre enfin la fiancée de ses rêves.

[56] Les clubs m'avaient vu, et moi que la timidité rendait muet jadis, j'avais su trouver dans mon indignation des accents d'éloquence. Car celui-là dit bien toujours, dont l'émotion n'est pas feinte, et qui fait courir le cri de son âme sur les têtes de la multitude.

Je connaissais le peuple; je l'avais suivi dans toutes les manifestations de sa pensée, dans tous les actes de sa vie, depuis son grabat de mort jusqu'à son trône de pavés. La Révolution m'avait rendu la vie; elle pouvait me la redemander à toute heure : j'étais prêt.

Ma vie était un continuel délire, un insatiable besoin d'agitation. Dès lors, et de jour et de nuit, une voix ne cessa de retentir à mon oreille, qui me criait : en avant! en avant!

---

17 MARS, — 15 MAI, — JUIN 1848.

En avant! nous sommes loin des jours de Février. Voici le 17 mars, première tentative d'une réaction timide, première hypocrisie des bourgeois sans principes auxquels la République confia ses destinées provisoires.

Voici le 15 mai, trombe d'un jour, qui emporta les fils les plus braves de la liberté, ceux que nous sommes accoutumés à voir les premiers sur la brèche. Ils se sont levés le matin, au nom de la solidarité des peuples, le soir les verra retomber, plus étroitement garrottés que la veille, comme cette Pologne martyre qu'ils voulaient ressusciter. Honneur à vous, Barbès, Blanqui, Laviron, Chancel, Raspail, votre exemple sera suivi, mais trop tard hélas pour la Révolution!

En avant! en avant! Voici de sombres journées.

Jamais l'histoire n'en raconta de pareilles depuis Spartacus; jamais elle ne pourra les retracer sans rouler un crêpe autour de sa plume, et la tremper dans le sang.

23, 24, 25 juin 1848! Jamais, aux rives de la Seine, plus chaud soleil ne se leva sur plus de morts; jamais les eaux du fleuve ne furent rougies par tant de sang; jamais on n'arracha plus de pavés à leurs gîtes de sable; jamais les voix sœurs du tocsin et du canon ne confondirent dans l'air de si formidables mugissements.

Ce n'était pas une émeute de boutiquiers; c'était une révolte [57] d'anges rebelles qui, depuis, ne se relevèrent plus. Tout ce que le prolétariat de Paris renfermait d'invincible énergie et de poésie sublime tomba dans ces jours néfastes, étouffé par la réaction bourgeoise, comme le froment par l'herbe stérile.

Ils dédaignèrent les calculs de la Diplomatie trompeuse et de l'Opportunité transie, ces fiers enfants du peuple; ils marchèrent quand les appela la voix de la Liberté; ils s'arrêtèrent quand les appela la voix de la Mort, qui est aussi la voix de la Liberté. Comme leurs combats, leur drapeau fut sans tache, et courageuse leur devise.

Leur drapeau était rouge. Pouvaient-ils adopter d'autre couleur que celle du sang, ce liquide de la vie que produisent tous les organes de l'homme, et que nul n'accapare sans danger de mort? Que réclamaient-ils autre chose, ceux qui font tout, que leur part de consommation dans les richesses communes, qu'une goutte de sang?

Leur devise était simple, mais plus savante dans sa simplicité que les systèmes menteurs : « Du travail ou du plomb! » s'étaient-ils écriés. Toute la Révolution est là ; il n'est que le peuple pour résumer dans un cri les aspirations d'un siècle. — Du travail!... c'est-à-dire abolition de la propriété, de l'intérêt, de tout monopole mortel au travail. — Ou du plomb!... ou la guerre à tous ces abus par le plus expéditif de tous les moyens, par la dernière raison des opprimés.

A cette franche attaque, qu'opposa l'hypocrisie bourgeoise? — Trois haillons cousus en un, le drapeau tricolore, le drapeau du Peuple, de la Noblesse et de la Bourgeoisie ; l'étendard du travail, de l'oisiveté et du commerce! Comme si l'on pouvait accorder le vol et la justice, la misère et l'opulence, la vie et la mort! Le drapeau tricolore, souillé par toutes les hontes, chiffon qu'on vit traîner en Espagne, à Anvers, à Ancône, à Constantine, partout où il y avait à ramasser de la boue! — Et puis ces mots : Ordre, salut public, maintien du gouvernement, que répètent encore les murailles de Varsovie, les rives de la Saône lyonnaise, les échos de Saint-Méry et de Transnonnain, ces trois mots avec lesquels on conserve toutes les iniquités.

Et tandis que le peuple, à qui l'on refusait du travail, jetait ses grands défis à la face du monde, du haut de ses barricades inondées [58] de soleil ; tandis que son plomb vengeur atteignait dans la cohue des fonctionnaires tout ce qui brillait le

plus, le chef des prêtres et les chefs des soldats; que faisaient les bourgeois?

Oh! qui décrira les précautions qu'ils prirent pour sauver leurs épargnes? Qui dira leurs sueurs froides, leurs angoisses et leurs nuits blanches? Qui dira leurs trahisons, leurs crimes et leurs assassinats? Qui saura jamais tous leurs exploits nocturnes, et le nombre d'hommes désarmés dont ils aplatirent les cervelles sur les murs de leurs églises saintes? Qui dépeindra leur allure martiale après le danger? Qui répétera leurs *Te Deum* et leurs chants d'orfraie? Qui rapportera leurs dénonciations et leurs calomnies imbéciles? Qui retracera les tortures que leurs toumenteurs infligèrent aux malheureux qui gémissaient dans les hôpitaux et dans les casemates?...

Le dégoût et les larmes m'arrêtent... Moi qui trace ces lignes, j'ai vu des juges d'instruction de la République modérée fouiller comme des chacals dans des moignons saignants et d'horribles plaies d'armes à feu. Et je n'avais pas qualité pour m'opposer à ces saturnales!

Cruauté dégradante et lâche! Fange et Carnage! Oh! que l'obèse bourgeoisie soit maudite à jamais; qu'on sème le sel et le soufre sur l'emplacement de ses boutiques, et que la miséricorde de son Dieu soit légère à son âme graisseuse!

Et cependant, il est encore des gens qui croient à l'esprit révolutionnaire de l'épicier!!!

Insensés, insensés! Toujours le corbeau noir suivra les armées brillantes, toujours son cri lu-

gubre précédera la fanfare du clairon. Toujours la hyène sortira de sa tanière quand la nuit s'éveillera sur les monts couverts de neige, quand tout bruit d'armes aura cessé, quand l'étincelant cimeterre sera rentré au fourreau, quand la poussière recouvrira le canon du fusil bronzé, quand le cheval aura brisé sa sangle, et que le cavalier sans vie sera couché sous un buisson. Toujours, toujours aussi, le vil bourgeois cherchera sa nourriture dans les entrailles de l'ouvrier ; toujours il exploitera ses travaux et ses combats, et sa vie, et sa mort.

La question fut donc bien posée en juin 1848, entre l'intérêt et la jouissance, l'épargne et le bonheur, l'exploitation et le travail, le drapeau tricolore et le drapeau rouge : — entre la Bourgeoisie et le [59] Prolétariat. Pour la conservation de l'humanité, pour le salut de la Révolution, pour le nôtre, pour l'honneur des morts de juin, pour nos enfants et pour nos aïeux, laissons la sur ce terrain, et ne cherchons plus à associer des intérêts éternellement incompatibles.

La bourgeoisie mourra, comme elle a vécu, dans l'impénitence finale. Elle n'est pas assez désintéressée pour se suicider, elle ne peut pas l'être ; il faut qu'elle succombe, étranglée par une force supérieure.

D'où viendra cette force ? Question redoutable. Hélas ! jamais le prolétariat ne se relèvera si désespéré, si géant, si glorieux, si ferme dans ses principes, si absolu dans son programme, qu'aux

jours de juin 1848. Ne l'espérons plus ; ce fut son effort suprême, et jamais agonie ne se prolonge pendant cinq années ! Tout ce qu'il y avait de plus vivace en France, dort sous la terre brune. Nous qui restons, nous n'avons plus le souffle qui s'exhalait de ces mâles poitrines, leurs bras et leurs cœurs nous font défaut.

Avec son dernier soupir, la France révolutionnaire a légué aux nations la solution du problème social ; elle est morte, vaincue par les douleurs de l'enfantement. A d'autres à élever l'enfant de ses efforts. La France est morte à la Révolution. Son étoile, qui brillait au plus haut du ciel, s'est abaissée vers la terre avec celles des nations veillies.

Peuples, cessez de diriger vers l'Occident vos regards d'espoir. Mages d'Europe, qui attendez un nouveau Messie, c'est de l'Orient qu'il viendra ; car c'est dans ces contrées que le soleil se lève, que naissent les religions, les révélateurs et les peuples.

Révolutionnaires socialistes, il serait puéril d'user nos yeux à pleurer sur des morts ! Que la démagogie fasse chanter des messes pour le salut de leurs âmes ! Je convie de nouveau les Cosaques au salut de la société, car je ne vois plus de Révolution possible que dans une guerre générale. Et seule, la Russie peut la déchaîner sur la vieille Europe.

Sacrilège soit mon invocation !... Ma voix libre ne compta jamais avec aucun pouvoir sur la terre ou dans le ciel. Est-ce ma faute si je suis né dans

le siècle de notre décadence, et si j'ose dire, moi, tout ce que je prévois.

---

60 En avant! en avant! La vie de l'homme ne se mesure qu'à ses actes; elle ne s'évalue pas au silence de son cœur, mais au nombre de ses battements. Pour les âmes actives, le repos c'est la mort; elles ne brillent que dans le feu. Que la mort vienne saisir quand elle voudra l'homme qui a connu toutes les passions et toutes les révoltes; il aura plus vécu que celui qui se coudoie avec des milliers d'autres, et suit le grand chemin qu'ils obscurcissent de la poussière de leurs pas.

A l'heure où la lune sommeille, bercée sur le sein maternel de la nuit, quand le grillon chante derrière la plaque du foyer, quand tout dort dans la nature, j'évoquerai le génie de la Révolution. Et docile à ma voix, il descendra des régions où les astres s'embrasent, il se tiendra debout à mon chevet, et sa droite, armée d'une épée flamboyante, dissipera devant moi les ténèbres de l'avenir. Alors des visions enchantées me tiendront haletant, et le sommeil ne sera pour moi qu'une veille ardente.

A l'heure où le soleil levant sème l'argent et l'or sur les couronnes des glaciers, où les oiseaux essaient leurs voix engourdies, où le chamois boit la rosée dans la coupe cramoisie des rhododendrons, je détendrai mes membres raidis, je

me frotterai les yeux, et je m'élancerai au plus épais de la cohue humaine avec des cris de guerre.

A l'heure où le crépuscule cache de son manteau rouge les squelettes des monts, quand les feux-follets voltigent sur les tombeaux, quand le gazon gémit sous les transports des jeunes couples, à cette heure, je repasserai l'emploi de ma journée et je ne compterai pas l'instant où ma pensée, terrassée par le sommeil, aura connu le repos.

Esprit de la Révolution éternelle, ange ou démon, je suis à toi! Donne à mon bras la rigidité de l'acier, trempe ma langue dans le fiel de l'éternel Serpent qui menaça le Dieu que les puissants adorent, fais mon cœur de bronze et ma pensée d'airain, afin qu'elles parcourent, incombustibles, l'étincelant sillon de tes éclairs.

Pour ta flamme ardente, c'est un chétif bûcher que le corps de l'homme, sujet aux maladies, à la vieillesse prématurée, à la désespérance, à la folie, à la mort; vase d'argile où le mépris et la haine résonnent comme les autans dans l'antre de la plaintive Écho. Qu'importe? brûle, brûle! Bûcher vivant j'activerai ma propre flamme.

JUIN 1849.

61 En avant! en avant! Bade s'est affaissée sans combattre. Que l'armée des peuples passe sur son corps, comme sur celui d'un soldat novice. Il

reste encore une certitude et un espoir : la certitude de nouveaux combats, l'espoir de relever la révolution européenne. Trois républiques combattent encore ; elles n'amèneront leurs pavillons que sur des monceaux de cadavres. Venise se défend dans ses lagunes, rugissante, hérissée comme le vieux lion de Saint-Marc. Au milieu du monde slave, futur Messie des nations, la Hongrie s'est levée comme un nouveau précurseur. Et sur les hauteurs du Vatican, les Romains du XIXe siècle ont repris l'œuvre de Rienzi.

..... Mais quels sont ces vaisseaux qui bondissent sur la plaine salée ? Les flots s'entr'ouvrent devant leurs poitrails couverts d'écume ; sans bruit, leurs gouvernails s'agitent dans l'onde. Les couleurs de la France sont suspendues à leurs vergues. Ils sont encombrés de soldats, de munitions et de machines de guerre. Longue vie à la France républicaine qui vient délivrer Rome expirant sous les serres de l'aigle d'Autriche !

..... Écoutez, écoutez ! Les marins sont tristes sur les ponts de ces navires ; les oreilles de la nuit ne sont pas égayées par leurs chants. Ils s'avancent à la faveur des ténèbres, comme des pirates, mornes, comme des oiseaux de proie, vers la baie tranquille de Civita-Vecchia.

Le cœur de l'homme silencieux est rempli de mauvais desseins, et cette flotte trace un sillon sanglant dans les eaux d'azur de la Méditerranée. Les siècles ne l'effaceront pas.

Honte et malédiction !... Vagues, pourquoi dor-

mez-vous dans les profondeurs paisibles? ce n'est pas l'heure de confier vos chagrins aux coquillages bavards. Pourquoi restez-vous sourdes à la voix des monstres qui vous excitent? Oh! plutôt soulevez-vous avec eux, engloutissez cette flotte qui vous souille, et que jamais ses débris ne remontent à votre surface!

Étoiles, cessez de briller au firmament! Oh! plutôt dispersez vos rayons dans l'immensité, afin que ces vaisseaux égarés, errent loin des ports, à la merci des tempêtes!

Vents, hurlez comme des démons pris de vin! Frappe, foudre! [62] Remparts, écroulez-vous! Dressez-vous, promontoires! Bondissez, bondissez!

Oh! qu'ils n'abordent point! que les nations ne portent pas le deuil de la plus jeune des républiques! qu'elle soit submergée, l'invincible armada du Bonaparte III!

Que les démocrates de l'Italie éteignent les phares qui brillent sur la rive! que pas un pilote ne se présente pour guider à travers les écueils ce nouveau cheval de Troie!

Renaissez, Syrènes! monstrueuses filles de la muse qui célébrait les guerriers, et que vos chants de mort attirent ceux-ci dans les flots de la mer Tyrrhénienne mutinés par le souffle d'Éole et les angoisses des volcans!

Vieux Silène! verse l'ivresse dans l'estomac de ces soudards. Minerve! souffle la révolte dans leurs rangs. Dieu de la flamme, dur Vulcain qui travaille les métaux, brise ces roues, comprime

cette vapeur, et fais voler en éclats les planches de ces navires et les os de ces soldats de l'enfer!

Mais non... Les mains et les cœurs qui dirigent cette expédition maudite ne tremblèrent jamais sous l'influence du vin bienfaisant, ou de la femme pleine de séductions. Ces généraux et ces diplomates ont des cœurs de marbre et des cervelles de pierre. Ce sont des jésuites, et le peu qu'ils conçoivent, ils l'exécutent; et leurs fronts se sont faits à la rougeur de l'infamie.

Hélas! Civita-Vecchia recevra cette flotte dans son port, Neptune laissera reposer son trident redoutable, et les génies des éléments resteront endormis. Hélas! Rome verra cette armée sous ses remparts, et ses remparts s'écrouleront aux fanfares des trompettes. Encore une fois, la France aura servi de gendarme à la Sainte-Alliance européenne!

Marchez, vaillants soldats! Avancez-vous aux patriotiques accents de la célèbre *Marseillaise*, contre la cité sainte! Que le roulement des tambours, les salves d'artillerie, et les couleurs éclatantes de vos bannières, vous guident à cet assaut plein de dangers!

Marchez! Couvrez de fange sanglante les cimes des sept collines. Piétinez sur des uniformes couverts de poussière, sur des coursiers râlants, des entrailles déchirées, et des cheveux de vieillards.

63 Hurrah! Quel sublime concert s'élève! N'entendez-vous pas les plaintes des blessés, les sanglots des femmes, et les cris des enfants? Les clo-

ches hurlent, secouées par la main du Carnage; les maisons s'écroulent sous le feu; du haut des toits disjoints, volent tuiles et meubles qui menacent vos têtes; aucune fenêtre ne s'ouvre, pas un mouchoir n'est agité. Quelle entrée triomphale!

Mais quoi!... L'honneur du drapeau tricolore est engagé. Et juste ou infâme, la cause de la noble France n'est-elle pas toujours celle de la première des nations? Oui, la première, comme sont les premiers des hommes ces chevaliers de boutique qui égorgent dans les cimetières des combattants désarmés. Dérision et blasphème!

Achevez votre besogne de bourreaux, magnanimes guerriers! Déployez votre loyal courage dans ce tournoi brillant. Les nations saisies de dégoût détourneront la tête; les libres citoyens de Rome s'écarteront de vous avec horreur; les jeunes filles se riront de vos regards conquérants. Car jamais cœur de femme ne pardonnera l'assassinat de son amant, le cynisme du traître, la vergogne dans la lâcheté. Lovelaces de caserne! qu'ils soient vos éternels remords les fiers dédains de ces belles filles d'Italie, si belles que la nature semble les avoir créées dans les transports de son premier amour!

Mais quoi!... Le maréchal duc de Reggio, le Président Bonaparte, le Saint-Père Pie, les grandes ombres de Charlemagne et de Napoléon, la Religion et la Discipline vous contemplent, les yeux jaunis de fiel. Quoi! les Autrichiens, les Espagnols et les Napolitains, impatients de vous imiter,

assistent l'arme au bras, à vos exploits de titans. Quoi! vous serez admis à baiser la mule du successeur des apôtres, vous porterez, sur vos poitrines, son économique médaille, et vous chanterez des *Te Deum* à l'Éternel des armées, sous le dôme de Saint-Pierre. Hosannah!... Après tout, Rome vaut bien une messe, et toute lèpre est blanchie par l'eau bénite!

LAVIRON.

Le jour où Rome succomba sous le nombre, fière comme au temps des Gracques, après une résistance immortelle, un homme tomba sur ses décombres. Ce fut le sceau du sang apposé sur l'œuvre du crime.

64 Cet homme tenait sa main crispée sur la poignée d'un sabre; il portait l'uniforme des braves que Garibaldi guidait à la victoire; les doubles insignes du commandement brillaient sur ses épaules. Ses traits étaient ceux d'un guerrier étranger.

Aucune croix ne décorait sa poitrine. Mais, sur sa tunique, on voyait le trou d'une balle par lequel, avec son âme, s'échappaient les flots de son sang.

Jeunes hommes de toute nation, qui aimez la liberté, rappelez-vous son nom glorieux. Ce mort, c'était Laviron, le jeune capitaine au cœur d'or, déjà victime, l'année précédente, de son amour pour la Pologne!

La balle qui l'étendit sans vie fut dirigée par

une main française, elle partit des rangs de cette armée qui, pour notre éternelle honte, se fit milice papale, et rehissa Pie IX à la force des baïonnettes.

Dans quel lieu de la terre traîne-t-il sa misérable existence le mercenaire dont l'arme sut trouver le chemin de ta grande âme, Laviron? Saura-t-il jamais où porta le coup fatal? Oh! non! le génie du carnage est aveugle, et les yeux de ceux qui le servent sont couverts d'un nuage de fumée.

Où que tu sois, chère et noble victime, pardonne-lui... Jamais l'infortuné n'entendit parler de liberté, il porta sa large part des misères sociales, il paie l'impôt du sang; et sa conscience répugnait sans doute à cette expédition sanguinaire.

Se séparer de sa famille, végéter dans la paresse et l'ignorance, égorger son père, traîner sa sœur par les cheveux, fouetter une mère vieillie, plonger les mains dans les entrailles de son frère, frapper contre ses convictions, son intérêt et son amour; abdiquer sa vie entre les mains d'un supérieur brutal : — telle est la tâche odieuse qu'accomplissent quatre cent mille Français sacrifiés sur les autels du Dieu des nationalités.

Gloire à toi, Laviron! première victime d'une idée qui s'étend sur le monde, homme sans peur, qui osas tirer l'épée contre ton pays parjure, et adopter pour patrie cette glorieuse Italie reconquise à la Liberté. Je ne voudrais pas faire ce récit sans donner une larme à ta mémoire, et sans

chercher à la consacrer parmi les hommes libres.

Heureux ceux qui t'ont connu, qui pressèrent ta main dans la [65] leur, qui peuvent se rappeler ton attitude, tes traits et le son de ta voix. Je ne connais de toi que ta mort ; c'est mille fois trop pour me laisser d'éternels regrets.

Que les détracteurs de toute gloire audacieuse s'acharnent sur tes dépouilles ; que les petits démocrates de la France te renient pour leur frère, fils géant de l'humanité! Qu'ils évitent de prononcer ton nom devant un peuple abruti par un chauvinisme stupide ! Je dirai que ta folie fut sublime, et que parmi les plus révolutionnaires d'alors, il s'en trouva peu, qui n'en fussent scandalisés. Et je t'apporterai l'humble tribut de ma reconnaissance.

Pour nous, exilés de la terre, bannis de toute affection humaine, c'est une amère consolation et un lointain espoir de jeter un regard d'amour sur les tombes de ceux qui moururent dans l'accomplissement d'une tâche réprouvée.

La tunique que Laviron portait dans le combat fut recueillie par le compagnon de ses travaux, par Chancel, noble existence réservée pour de nouvelles épreuves. Elle sera religieusement conservée parmi nous jusqu'à ce que le soleil de la démocratie se lève sur des jours meilleurs, sur des jours de guerre et de triomphe.

Elle est rouge la tunique de Laviron! couleur de la vie, couleur du sang, couleur du vin vermeil, de la mer phosphorescente, des feuilles et

des fruits d'automne, du soleil levant, de tout ce qui a force dans la nature.

Vierges républicaines, filles et sœurs de proscrits, sortez des murs de Rome, à l'heure où la nuit monte au ciel, où les soldats de la France roulent sous les tables des cafés, témoins de leurs exploits.

Courez aux rives du Tibre, le fleuve où se plongeaient vos héroïques aïeux ; remplissez vos amphores de son onde lustrale ; recueillez les blanches fleurs du jonc, les couronnes du nénuphar flottant, et les perles bleues du myosotis.

Et puis, vous remonterez. La lune, amie de ceux qui pleurent, vous prêtera le secours de sa mystérieuse lumière pour découvrir l'endroit des remparts où repose celui qui fut notre frère.

Là croissent, pleines de vigueur, les plantes qui prennent racine dans les ossements des guerriers : la mauve salutaire, le réséda parfumé et la violette qui sourit aux étoiles. Les plantes sont les âmes bienheureuses des corps privés de vie ; elles planent sur leurs tombeaux afin de s'entretenir avec les mortels.

66 Là, vous tresserez des guirlandes et des couronnes fraîches, entrelaçant les fleurs du fleuve avec les fleurs du sépulcre. Là, vous confondrez dans vos prières le nom de Laviron et les noms de vos pères, et ceux de vos amants absents. Là, vous mêlerez vos chants aux serments de liberté que les véritables descendants de Rome confient aux discrètes solitudes de l'Aventin. Là, vous verse-

rez l'eau jaunie du Tibre sur les herbes qui renaissent.

La plus jeune et la plus belle se détachera de ses compagnes, et dira : « Fils de l'humanité, si vaillant pendant ta vie, repose-toi de tes fatigues. Nous avons essuyé le sang qui souillait la lame de ton glaive. Jusqu'à ce que tes yeux se r'ouvrent à la douce lumière, nous veillons sur toi. Nous venons te visiter, discrètes comme l'astre des nuits, bienfaisantes comme la rosée. Nous ne troublerons pas ton sommeil. Nous venons voir si tu n'as pas froid, dans cette terre d'Italie que tu cherchais à réchauffer. Nous t'apportons nos manteaux de soie, nos rubans de fiancées, les fleurs et les fruits que nos soins ont fait croître. »

Près de lui vous resterez jusqu'à ce que l'alouette, messagère de l'aurore, salue sa maîtresse du frémissement de ses ailes grises. Car c'est l'heure où les vivants s'éveillent sous le fouet de la Discorde matinale, où les paisibles esprits des morts se rendorment dans leurs tombeaux.

Que la première nation que visitera la République universelle envoie sur les remparts de Rome, aux premiers jours de juin, les premiers qui se relèveront d'entre ses blessés. Qu'ils se fassent indiquer la place où Laviron tomba, qu'ils y déposent une simple pierre, et sur cette pierre, le drapeau des nations.

Point de marbre, point d'urne funéraire, pas d'inscription, pas de croix d'or, de bois ou d'argent. Laissons ces soins puérils à la vanité des

familles et des partis. Ici, rien qu'un nom : l'histoire dira le reste.

Jamais l'adulation ne transmit que le souvenir de l'intrigue. Triste souvenir que celui-là !

A l'extrémité méridionale de l'Italie, dans les lieux que le Vésuve arrose de son écume, le voyageur rencontre une pierre qui porte cette inscription : « *Ingrat pays, tu n'auras pas mes os !* » Cette pierre recouvre les restes du vainqueur d'Annibal. Que les [67] Académies composent un jour un éloge funèbre aussi court et aussi superbe que celui-là !

Heureux les morts !

Heureux ceux qui meurent jeunes, quand l'amour et l'amitié s'épanouissent dans leurs cœurs comme des fleurs printanières !

Heureux ceux qui meurent dans les batailles, quand la Gloire a ceint leurs fronts de palmes vertes !

Heureux ceux qui meurent pour la liberté ! La Liberté, c'est la Vie. L'esclave meurt à toute heure du jour.

Heureux ceux qui meurent pleins de force ! La maladie est plus cruelle que la mort.

Heureux ceux qui meurent fiancés ! La réalité est fatale aux rêves.

Heureux les morts, quand ils ont mérité de se reposer !

Heureux les morts qui ont leurs épées pour croix!

Heureux les morts-martyrs! La moisson du courage germe vite dans le sang.

Heureux les morts qui dorment! — tandis que nous luttons.

Heureux les morts qui s'échappent de leurs demeures sombres, à la rêveuse clarté des étoiles! — tandis que nous supportons le poids du jour.

Heureux les morts! Lorsqu'ils se réveilleront au dernier tonnerre du canon, les hommes les accueilleront avec joie sur la terre féconde; — tandis que l'injustice nous remplit de rage les uns contre les autres.

Heureux les morts sous la pierre froide! Du moins, aux jours solennels, des êtres chéris leur apportent des couronnes; — tandis qu'autour de nous, tout est solitude et désespoir.

Lorsque les vents remplissent les cimetières du bruit des guerres civiles; lorsque le noir corbeau, qui fuit la poudre, crie dans les clochers et sème autour de lui l'effroi; — heureux les morts qui n'entendent pas!

Heureux les morts, car les ronces et l'ortie maudite, et la terreur qu'ils inspirent les gardent des persécutions des vivants!

Heureux les morts!

---

68 Et maintenant, de cette organisation d'élite, de cet ensemble de raison sublime et de fiévreuse

ardeur qui s'appelait Laviron, ne reste-t-il plus rien? — Rien que des os blanchis, recouverts à la hâte de quelques poignées de terre, et foulés chaque jour sous les pieds d'insolents vainqueurs. Quoi! tandis que les vers se glissent à l'aise dans les anfractuosités de ce crâne vide, tandis que le gazon verdit sur ce monceau d'argile, tandis que la vie de la matière renaît de la mort de la matière, la vie de l'âme ne reproduirait que le néant!

Non, cela n'est pas. Abîmes de ma raison, mugissez, et que jamais la maigre voix de la foi ne domine vos grandes revendications...

Rien n'est perdu dans le grand atelier de la nature. La vie ne se tire pas du néant, non plus que les corps du vide; les âmes humaines ne se forment point par la compression de je ne sais quelle légère vapeur, remplie par un esprit plus impalpable, plus stérile encore, qu'on appelle le souffle de Dieu.

Le corps d'un homme renaît dans chaque être de l'univers; et je puis suivre cette transformation matérielle. L'âme de l'homme renaît donc aussi, non pas pour s'enivrer de cantiques, de liqueurs fermentées et de houris idéales, comme on nous la représente dans tous les paradis mystiques, mais pour animer de nouveaux corps d'hommes, pour être utilisée sous la forme où elle peut le mieux servir.

Toutes les religions et tous les matérialismes du monde ne réussiront pas à arracher de mon intelligence cette notion si simple que je dois à

mon seul bon sens. Je nie le gouvernement de Dieu, comme je nie le gouvernement des hommes, parce qu'il n'y a pas de toute-puissance capable de pétrir toutes les âmes dans un même moule, pas plus qu'il n'y a de gouvernement capable de faire passer tous les corps sous un même joug. L'autorité divine, comme l'autorité terrestre, est tout au plus un épouvantail, qui perd chaque jour de son effrayant caractère. Ni l'une ni l'autre n'ont pu faire encore que les visages, les âmes et les esprits des hommes, fussent les mêmes; elles ont tout au plus servi à les égaliser par l'impôt, le culte et la tyrannie.

Je repousse comme nuisible la croyance en l'existence de Dieu, comme la croyance en l'utilité des gouvernements. Car, ou bien [69] l'existence de Dieu est une expression vide de sens, à peine bonne à figurer dans les poétiques méditations de Lamennais ou de Lamartine, dans les odes de Victor Hugo au large front, dans les proclamations ampoulées de Ledru-Rollin ou de Mazzini, dans les sermons du père Lacordaire, dans les élégies de Châteaubriand, dans les ukases de Bonaparte ou de Nicolas, et dans les discours désorganisateurs de M. Louis Blanc. — Ou bien c'est un prétexte pour établir sur terre des autorités beaucoup plus pesantes, beaucoup moins spirituelles et beaucoup plus tangibles que celle qui se contente de l'escabeau des nuages et de l'aspiration de l'ambroisie.

Peu m'importe qu'il y ait un ciel habité par un

Dieu quelconque ; les plus docteurs de toutes les religions n'en savent pas, à l'heure qu'il est, plus long que moi là-dessus. Mais ce qui m'importe davantage, c'est ce que Dieu et ceux qui en parlent et en vivent restent bornés à leur empire céleste.

C'est précisément parce qu'il me paraît aussi indifférent de nier que d'affirmer l'existence *théologique* de Dieu, et c'est parce que je nie son existence *pratique*, exploitée par les puissants de la terre, que je crois à la renaissance de l'âme humaine, à sa liberté dans son caractère individuel, en dehors de l'intervention de tout despotisme divin. La vie paradisiaque ne serait pour nous que la plus humiliante des oisivetés, le plus complet des anéantissements.

..... L'âme de Laviron reviendra parmi nous. Elle plane déjà sur les vagues pressées de la mer humaine, comme l'esprit de la Révolution sur les sociétés, alors même qu'elles semblent plongées dans un profond sommeil. Elle s'est penchée déjà sur le berceau d'un enfant. Elle l'a choisi beau, plein de vigueur ; elle écartera de sa jeunesse le joug des préjugés, la tyrannie des coutumes et les hébêtantes clameurs de l'opinion. Elle lui apprendra à se jouer des flots de la mer, à conduire un coursier, à rompre une lance, à diriger le canon d'une carabine contre la poitrine d'un tyran. Elle le plongera, nouvel Achille, dans les eaux de ce fleuve aux rives escarpées, au cours rapide, parsemé de brisants, qui s'appelle la Révolution,

et qui jamais ne cesse de couler au milieu de l'humanité.

Et quand, gonflé par les flots d'iniquités et de révoltes que lui apporteront ses affluents, ce grand fleuve rompra ses digues, quand [70] palais, cités, hameaux, s'écrouleront dans ses flots; quand il entraînera richesses, nations, idées et croyances; quand les autres hommes fuiront éperdus devant ses envahissements.....

Alors cet enfant sera devenu homme, et s'écriera :

« Peuples! ne cherchez pas à arrêter ce fleuve; il est plus fort que vous, il vous broyerait, comme l'Océan les vaisseaux.

« J'ai navigué sur ses eaux torrentueuses, j'ai sondé ses récifs, tantôt la poitrine nue, tantôt la rame en main, porté sur une embarcation fragile; je connais ses courants difficiles; je me suis endormi dans ses îles fleuries; j'ai prêté l'oreille aux gémissements de ses vagues, et leur harmonie m'a paru plus douce que celle de la lyre; j'ai bu de son eau limpide, et elle a fait courir en moi une douce fraîcheur.

« Confiez plutôt vos nacelles à ses ondes soulevées; livrez avec confiance vos solides voiles aux vents qui le mutinent, faites provision d'aliments, de courage et de vins généreux, et remplissez l'air de vos cris d'allégresse!

« Je vous le dis, ce fleuve est pareil au Nil, qui détruit pour fertiliser, qui noie et qui sauve, qui tue et qui ressuscite, qui fait verser quelques lar-

mes de douleur pour les rassembler ensuite dans un immense arc-en-ciel : grand fleuve qui se retire, béni de ces mêmes plaines qui l'avaient accueilli par un concert d'imprécations.

« — Où qu'il vous mène, suivez le cours de la Révolution ; ne cherchez ni à le remonter, ni à le couper témérairement. Imitez le roseau, imitez le lin des voiles qui tamise la tempête, tandis que le grand mât éclate dans l'impuissance de sa rage. Imitez les laboureurs d'Egypte, qui préparent leurs champs pour recevoir le Nil, et sont payés au centuple de leur hospitalité. Ne vous raidissez pas contre la Révolution, ne défiez pas la Mort : ce sont les divinités les plus amies des hommes. »

Ainsi parlera l'âme de Laviron, brillante dans les traits mâles, dans la voix ferme, dans le corps souple de quelque jeune révolutionnaire. Et les peuples suivront les conseils de sa virile audace. Et la Révolution passera, féconde, au milieu des nations auxquelles elle coûtait naguère tant de batailles, de guerres civiles, de pleurs et de sang.

---

13 JUIN.

[71] Les peuples ont profité des leçons des rois; ils tentent de délivrer l'Europe, en jetant sur elle la trame d'une sainte-aillance démocratique. L'insolent défi de 1815 a été relevé en 1848; — c'était une réparation que les peuples devaient à leur pro-

pre dignité. — Et maintenant, dans chaque maille de la chaîne serrée des empires, se joue librement une maille de l'élastique réseau des républiques.

Ces deux enrégimentations sont défectueuses, par cela seul qu'elles sont des enrégimentations. Toutes deux ont des chefs, toutes deux ont des soldats; — qu'importent les noms des uns et des autres? — Toutes deux reconnaissent un devoir, une discipline, un mot d'ordre; toutes deux combattent pour des motifs dont quelques-uns seulement possèdent le secret.

Nous n'en sommes pas au temps où chaque homme ne suivra que son impulsion et ne sera réuni aux autres que par un contrat. Ce temps viendra plutôt que les tyrans et les ambitieux ne le croient, car aujourd'hui l'individu s'émancipe jusqu'à siffler Dieu.

Alors, il ne sera plus question ni des gouvernements, tant méprisés aujourd'hui, ni des partis, qui sont aussi des gouvernements, et qui partagent leur discrédit; — ni des Constitutions qu'on déchire déjà, ni des journaux qui sont aussi des constitutions, et qu'on déchire comme elles; — ni des assemblées, qu'on dissout avec les baïonnettes, comme des foyers d'anarchie, ni des sociétés secrètes, qui sont aussi des assemblées, et qu'on déserte, comme entachées de parlementarisme; — ni de la propriété, qui est un vol, ni du vol, qui est aussi un mode de propriété; — ni de la religion catholique, qui est un monopole, ni de la religion socialiste, qui est un autre mo-

nopole ; — ni de l'instruction universitaire, qui est un privilège, ni de l'instruction *obligatoire*, qui est un autre privilège ; — ni de mille autres aubaines ; — ni d'aristocratie, ni de démocratie, qui consacrent toutes deux la domination de quelques-uns...

Heureux l'homme qui projette dans l'avenir ses plus justes pensées, heureux celui qui se sent attiré vers des lumières lointaines et sûres, comme le marin qui sait distinguer un phare à travers mille clartés décevantes. Il sait où il tend ; les intrigues, [72] les mensonges et les désillusions le font moins souffrir ; il devient plus indulgent envers les hommes, moins impatient dans les événements, plus ferme dans sa voie. Alors que l'équipage se mutinait contre Colomb, l'intrépide navigateur se tenait droit au pied du mât, insensible à cette révolte de matelots, comme à la rage des vagues qui mouraient à ses pieds. Il distinguait, à travers des vapeurs impénétrables pour d'autres, le Nouveau-Monde dont il allait doter l'Europe, et qui le rendrait immortel.

Mais quoi !... l'homme ne peut pas vivre étranger à son siècle. Impardonnable serait celui qui croirait racheter son inertie présente par ses rêves d'avenir. Les grands artistes furent aussi de grands guerriers.

Malheur à l'homme insensible qui, voyant la Liberté passer avec son armure de combat, dirait : « Elle ne porte pas le costume que j'avais rêvé, ce n'est pas là la maîtresse de mes pensées, »

et qui, refermant sa fenêtre, se remettrait péniblement à noircir une feuille de papier. Cet homme-là pourrait être un savant, à coup sûr ce ne serait pas un artiste.

Où que la voix de la Liberté m'appelle, je répondrai. A quelque heure que ce soit, dans quelque pays qu'elle combatte, mes pas l'y suivront. Pourrais-je d'ailleurs résister à la passion qui me pousse? Celui-là n'est pas homme, qui reste neutre quand autour de lui d'autres hommes tombent dans la lutte glorieuse.

Quoique les défenseurs de la Liberté soient encore enrégimentés, comme les soldats du despotisme, j'entrerai dans leurs rangs. Quoiqu'ils n'osent pas arborer le drapeau du travail, je suivrai leur étendard, — c'est encore le moins souillé de tous. — Quoiqu'ils ne fassent encore que balbutier cette grande pensée : « *Solidarité des peuples* », je m'élancerai quand ce cri retentira.

Des deux partis qui divisent l'Europe, l'un a pour but avoué la conservation des rois ; l'autre, l'avénement des masses populaires : cette différence me suffit. D'ailleurs, la honteuse voix de l'intrigue est toujours étouffée par les clameurs de la révolte ; le jésuitisme ne devient redoutable que le lendemain de la victoire, alors qu'il s'est emparé des positions. Mais alors aussi, une nouvelle opposition se forme, qui accepte les efforts des hommes de bonne volonté. C'est ainsi que, d'émeute en émeute, d'insurrection en révolte, nous marchons.

[73] D'ailleurs, une étincelle suffit pour allumer un incendie, et la coupe du crime ne déborde qu'à la dernière goutte. Une révolution profonde peut surgir d'une émeute éclose à temps. Il est difficile de réveiller le peuple, mais quand sa colère est déchaînée, il est plus difficile encore d'en paralyser les effets.

Honneur donc à l'homme qui s'arme le premier pour en soulever des milliers, il nous fait faire un pas à l'escalade du Ciel, il est plus fort que Dieu! — Honneur à la femme qui lève le premier pavé, à l'enfant qui pousse le premier cri de détresse dans une grande ville. Honneur à ceux qui déposent, dans un plateau de la balance sociale, épée pour épée !

Oh! ne flétrissons pas les rares fleurons qui brillent encore à la couronne de la France révolutionnaire ; n'allons pas chercher à de nobles actes des motifs que les plus vils rougiraient d'avouer. Lorsque, le 12 juin 1849, M. Ledru-Rollin s'écria, du haut de la tribune nationale, que la Constitution serait défendue, même par les armes, ce fut bien le cri de son âme indignée. N'avait-il pas entendu, lui aussi, le râle de Rome ? Ne savait-il pas qui commettait cet assassinat ? Ne se fût-il pas rendu complice, par son silence, des hypocrites joies du jésuitisme? Avait-il donc moins de cœur que tant d'autres qui se levèrent le lendemain ?

Ce défi fut spontané, il fut vrai, il eut la puissance et la portée d'une révolution, l'Europe le

répéta. C'était en effet la première fois que, du sein d'une assemblée constituée, des hommes s'insurgeaient, au nom de la liberté d'un autre peuple, contre l'armée, contre le pouvoir, contre la majorité de leurs collègues, et n'hésitons pas à le dire, contre une nation plus touchée du souvenir de sa gloire que des affaires de ses voisins. Jamais la Convention, de sanglante mémoire, n'eût donné pareil exemple, elle qui subjuguait les peuples, sous prétexte de les affranchir, et qui refusa des secours à la Pologne, parce que Kosciusko était né gentilhomme.

Au bas de la page où sera relatée la destruction de la République romaine par la France, l'histoire, n'eût-elle qu'à enregistrer cette protestation solennelle, qu'elle pourrait déjà faire dater de juin 1849 le rapide mouvement de fusion qui entraîne les peuples les uns vers les autres.

[74] Mais il y eut plus; l'appel aux armes fut entendu. Le matin du 13 juin, cinquante représentants du peuple, les rédacteurs des journaux républicains, les membres des comités révolutionnaires, des légions entières de gardes nationaux et d'artilleurs, beaucoup d'ouvriers et quelques étudiants descendirent dans la rue. La résistance tenta de s'organiser au Conservatoire des Arts et Métiers. Le peuple s'émut, les boulevards et les quartiers d'émeute regorgèrent de foule. Jamais je ne conçus plus d'espoir, jamais je ne crus plus

fermement à l'imminence d'une révolution. Le soleil était radieux, la journée chaude, le pavé brûlait. Déjà il était impossible de se frayer un chemin à travers les rassemblements; déjà s'élevaient des clameurs redoutables; déjà des armes avaient été livrées aux ouvriers; déjà s'était produit ce frottement des hommes si fatal aux pouvoirs prévaricateurs. Tout s'annonçait pour une grande journée.

Mais hélas!... Qui peut établir une conjecture solide sur l'instabilité des événements? Qui posera des fondements sur le sable? Qui peut dire aux vagues humaines : Vous irez jusque-là? Qui découvrira ce fétu, ce grain de sable, cette ombre, ce rien, cette parole mal placée ou cet instant de silence qui décident du triomphe ou de la défaite? Qui pourrait, une heure avant l'action, prédire à des insurgés s'ils seront accusés ou accusateurs? Hélas! le droit n'a rien à voir avec les sanglants hasards de la guerre; — il y parut le 13 juin 1849.

Ne nous livrons pas à des récriminations vaines; cette journée fut manquée; subissons les faits accomplis. La tentative la plus spontanée, la plus significative qui eut été faite depuis février, au nom de la solidarité universelle, avorta après deux ou trois heures.

Cet échec fut-il dû à l'irrésolution des insurgés, aux énergiques mesures prises par le pouvoir, à la division du commandement, au défaut de plan chez les premiers, aux conditions contraires chez leurs adversaires; en un mot aux événements

même de la journée? — Eut-il des causes plus profondes? Ne fallait-il pas un autre drapeau que le drapeau tricolore? Ne fallait-il pas un cri de ralliement plus compréhensible que : Vive la Constitution? N'était-il pas absolument indispensable que les défenseurs de la Révolution se distinguâssent de leurs ennemis par leurs emblêmes et par leur tendance? Le peuple se contente-t-il de proclamations d'avocats? [75] Enfin ce peuple de Paris émondé, épuisé de sang et d'espoir, n'était-il pas excusable d'abandonner ceux qui l'avaient renié l'année précédente dans la plus juste des insurrections?

Toutes ces raisons ont été données; toutes sont vraies. Quoiqu'il en soit, la journée du 13 juin fut bonne, elle consacra le grand principe de la Solidarité des Peuples.

Juin 1849.

VOYAGE EN CONTREBANDE.

DÉPART.

> J'écris comme citoyen du monde......
> De bonne heure j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain que je connaissais à peine en imagination.
>
> *Schiller.*

[76] Compris parmi les accusés du 13 juin, je fus sollicité d'échapper par l'exil à la déportation qui m'attendait. S'exiler, c'était fuir la désespérante oisiveté et l'ennui poignant de la prison, c'était m'épargner la vue de ma mère de l'autre côté d'une grille. Je partis donc. Aussi bien, j'étais suspect, ce qui me rendait à charge aux braves gens qui me cachaient.

Changer de nom, telle est la première et la plus pénible des épreuves de l'exil. Pour la comprendre, il faut l'avoir subie. Se séparer de son nom, c'est se séparer de son corps et de son cœur, c'est briser avec son passé, s'isoler d'avec le présent, se couper tout avenir, abdiquer sa liberté, se re-

nier. Renoncer à son nom, c'est renoncer à tout rapport avec les hommes.

Tout a nom dans la nature; tout, jusqu'aux animaux domestiques, jusqu'aux objets inanimés. Le nom d'un homme, c'est le titre de sa vie. Homme sans nom, c'est l'insulte la plus sanglante que puisse infliger le mépris. On est mort quand on n'est plus soi. Et ce qu'il y a de plus affreux pour l'exilé, c'est qu'il est obligé de vivre sa mort, et de gagner la vie de sa mort.

Du jour où j'eus perdu mon nom, il me fallut éviter les regards de ceux que j'avais connus, cacher mes bons yeux sous des [77] lunettes, couper cheveux et barbe, changer de costume et de voix, apprendre par cœur le passeport d'un autre, contrefaire sa signature, me rendre méconnaissable enfin, à force d'hypocrisie. Si une chose pouvait consoler un honnête homme de cet oubli forcé de sa dignité, ce serait l'acte méritoire qu'il accomplit en trompant messieurs les gendarmes.

Du jour où j'eus perdu mon nom, je dus en imposer à tous, et encore me semblait-il que chacun pouvait lire, dans mes yeux et dans l'embarras de mes réponses, tout ce que je cherchais à tenir secret. « Qui êtes-vous ? me demandait-on. Et souvent j'avais oublié mon nom. — D'où venez-vous? Et je ne pouvais le dire. — Où allez-vous? Demandez-le à la feuille du tremble. — Quels sont vos parents? Je n'en ai plus. — Vos amis? Je les ai perdus. — Où vivez-vous? Je suis mort. — Où êtes-vous né? Plût au Ciel que je ne fusse pas né. »

Je ne sache en effet que les enfants-trouvés, qui soient aussi abandonné que les proscrits politiques. Et encore, l'enfant trouvé peut-il dire qu'il est venu au monde comme un champignon, sur une couche de fumier. Au moins il ne ment pas, et il se trouvera toujours quelques âmes charitables qui comprendront qu'il n'est pas coupable de l'immoralité sociale. Tandis que dans un pays qui se laisse enchaîner, il ne se trouve pas un homme qui ne considère le proscrit comme un criminel. On ne pardonne pas des leçons de fierté.

Je ne suis pas, ou je suis un autre : j'avais à choisir entre ces deux réponses, entre le suicide et le mensonge. Et comme dans notre société de voleurs affairés, on emprisonne les vagabonds et on n'a pas coutume de voir flâner les morts, il me fallait bien avoir l'air d'être quelqu'un et de faire quelque chose. Je me résignai donc à être un autre.

Pour l'exilé, plus d'amis. Les meilleurs n'honorent pas de ce titre un homme sans nom. Notre confession n'est pas écrite sur notre visage ; y serait-elle, combien peu sauraient la lire.

La seule société qui daigne accueillir l'homme sans nom, est la société sans nom qui fréquente les estaminets, refuges de l'oisiveté et sentines du vice. Nous savons bien que ces gens et ces lieux ne devraient pas exister ; nous savons que, dans une société régulière, les demeures et les consciences devraient être inondées de tranquillité, d'air pur, de soleil et de lumière. Nous savons que, [78] si ces hommes sont mauvais, ce n'est pas

leur faute; que, si ces lieux sont infects, empoisonnés, ceux qui les fréquentent en sont les premières victimes. Mais nous ne pouvons nous refuser à voir que ces hommes sont malpropres, grossiers, ignorants, avides de faire le mal, pleins de vin et de luxure. Et nous avons des nerfs trop susceptibles, une âme trop impressionnable, une dignité trop farouche pour supporter volontiers la brutale insulte, l'intimité dégradante, le poing ou le bâton levés sur notre tête ; nous ne pouvons vivre au milieu de réunions semblables. Nous n'aimons pas à être confondus avec des gens dont personne ne connaît ni les antécédents, ni les moyens de vivre. Nous plaindrons ces hommes, nous revendiquerons pour eux, au nom de la justice ; nous combattrons la société qui les vicie ; mais rien au monde ne saurait nous contraindre à nous attabler, à jurer, et surtout à boire avec eux. Que le peuple le sache ; les plus méprisables d'entre ses tribuns sont les ambitieux qui s'abaissent jusqu'à célébrer la crapule et encenser la fange.

Pour l'exilé, plus d'amour. La femme la plus sympathique ne se donnera jamais à un inconnu. Ne faut-il pas qu'elle puisse appeler d'un nom chéri celui qu'elle presse dans ses bras ? Les caresses accessibles au proscrit sont celles qu'avec un écu le premier venu peut obtenir, qu'il soit vieux, idiot, déformé, repoussant au physique et au moral. A l'homme sans nom, la femme sans nom ; cela doit être, et cela est. Certes, ce n'est pas nous qui chargerons ces pauvres filles de lâ-

ches malédictions; proscrites, comme nous, de toute famille et de tout bien-être; comme nous, boucs émissaires de la civilisation, les prostituées ont droit à nos sympathies; la société nous a fait leurs chevaliers, et nous réclamerons en leur nom, jusqu'à ce qu'elles puissent, comme les autres femmes, devenir amantes et mères. Mais quoi! ce n'est pas non plus notre faute, si nous ne pouvons nous habituer à cette horrible idée que certaines femmes trouvent dans l'amour les mêmes douleurs que dans la mendicité; que ces femmes-là sont des marchandises qu'on achète, des bêtes qu'on essaie; à qui l'on fait ouvrir les lèvres pour voir leurs dents, dont on écarte les paupières pour examiner leurs yeux, dont on tâte la gorge, les jambes et la croupe, afin de savoir si elles pourront bien vous porter. Ce n'est pas notre faute, si nous ne pouvons rire avec la femme qui pleure, et [79] fatiguer de notre priapisme la malheureuse qui se meurt de dégoût.

Pour l'exilé plus de gloire, car il faut à la gloire un nom qu'elle puisse répéter. Plus de travail, car il faut un nom à l'ouvrier pour qu'on lui confie des instruments. Il en est tant qui ne les obtiennent pas, même avec leurs noms!

Pour l'exilé, plus de but à une activité qui déborde; plus d'intérêt dans la vie; plus de jeunes hommes à étreindre; plus de jeunes filles à qui sourire. Car les jeunes hommes et les jeunes filles le fuiront, et le vent seul lui apportera leurs refrains joyeux. Car le panorama social passera de-

vant lui, avec ses intérêts, ses émotions et son bruit métallique, comme une ironie de l'enfer.

Le désert au milieu du monde habité, le vide au milieu du trop-plein, l'inconnu dans cette Europe, dont pas un hameau n'est ignoré, l'immobilité dans le tourbillon, les ténèbres en plein soleil, un tombeau sur une scène brillante : voilà l'exil, voilà la solitude.

« L'exilé partout est seul ! »

Il faut une société à l'homme. — Les vents emportent la graine vers des rivages où elle pourra germer. L'oiseau voyageur sait où s'abattra son vol. Le commerçant, le pèlerin et le touriste, entraînés par l'intérêt et la passion, trouvent partout à qui parler, ne fût-ce qu'à des marchands abrutis, à des Dieux de pierre, à des débris de colonnes. Tandis que devant l'exilé, les routes s'allongent, le globe s'étend et tourne, tourne toujours, sans que lui puisse trouver sa direction, et savoir où il se reposera. Aussi, je ne sais quelle appréhension lointaine et indéfinissable serre la gorge de l'homme qui s'éloigne de chez lui, sans espoir de retour.

Il faut une société à l'homme. Les êtres les plus délaissés s'associent à d'autres êtres qui les comprennent : le curé à sa nièce ou à sa domestique ; — ce n'est pas moral, mais c'est naturel, et cela vaut mieux ; la vieille fille à son chien ; — ce n'est guère plus moral, et c'est infiniment moins naturel, mais cela est ; — le prisonnier s'affectionne à quelque insecte, à quelque oiseau libre

qui vient voler autour de sa cage et l'égaie de ses chants; — le voleur a ses complices; — le galérien est rivé à un autre galérien. Mais l'exilé partout est seul.

Ne peut-il donc révéler son nom? N'est-il pas d'heureux rivages [80] que son pied pourrait toucher sûrement? N'est-il pas de pays libres qui l'accueilleraient avec joie? Des femmes exceptionnelles ne s'attacheraient-elles pas à lui, en raison même de son malheur? Enfin ne sont-ils pas errants par milliers, ceux qui partagent son sort et recherchent sa main?

Hélas! hélas! le monde est bien vieux, les nations bien pressées les unes contre les autres, les hommes bien petits et les femmes bien vénales, aujourd'hui que l'Europe ne tourne que par bonds sur son essieu vieilli. Nous n'écrivons pas un roman, mais une triste histoire, malheureusement trop vraie.

Hélas! il n'est pas de pays où l'exilé soit en sûreté. Où qu'il aille, il connaîtra l'avilissant attouchement de la main policière. — Car toutes les polices sont sœurs, comme toutes les libertés.

Hélas! il n'est pas de rivage où ne soit amarré, brillant sous ses agrès, le navire qui doit l'emporter à la mer. Ou s'il veut trouver un asile plein de douleurs, qu'il aborde sur les blanches falaises d'Albion ou de New-York. — Là du moins, la glorieuse race des Saxons lui laissera la liberté de mourir de faim!

Hélas! parmi ceux que le sort lui donna pour

compagnons, il n'en est pas un qui ne soit son rival. — Car la maigre concurrence de l'oisiveté, de la misère, et de l'ambition sans mobile, s'est déchaînée sur eux !

Hélas ! il n'est pas de femme qui puisse lui prodiguer son amour. — Car la main qui le touche sera maudite, les yeux qui le regardent pleureront, et les joues qu'il effleure rougiront de honte.

Hélas ! il n'est pas d'homme pour qui son amitié ne devienne un fardeau. — Car il est difficile de patroner auprès du monde l'homme qui ne se recommande à ses faveurs que par la haine qu'il lui porte.

Que l'exilé reste donc ce qu'il est : un homme sans nom. Que, fasciné par de décevantes promesses, il n'aille pas compromettre son tranquille anéantissement, le seul et amer bénéfice de la proscription. Qu'il n'évoque pas lui-même, du fond de son sépulcre, l'Injure à la voix avinée, le Mépris au front chauve, le Dédain à l'œil gris, à la lèvre pincée !

81 La voix de mon cœur n'est pas étouffée cependant ; elle s'élève au contraire plus déchirante, plus impérieuse que jamais. Quoique je fasse pour la contenir, elle s'échappera, et ma douleur sera la seule jouissance que le monde ne puisse me ravir. Il me sera doux, naufragé sans espoir, de m'attacher çà et là, avec le délire que donne l'instinct de la conservation, aux rares débris de virile énergie, de passion généreuse et de vivace hon-

neur qui aient surnagé du naufrage des générations précédentes.

Siècle de fer, d'argent et de fange, replet de corps comme un banquier chanceux; plat de loyauté comme un billet de banque, siècle de bourgeois avilis, de femmes vendues, de Catilinas rabougris, de propriétaires faméliques, de calicots blâsonnés et d'épiciers dignitaires, parviendrai-je à te faire rougir en fatiguant tes oreilles de Midas des noms de quelques hommes, les seuls qui aient échappé au général rapetissement de l'espèce ?...

Non, tu te cacheras dans tes tripots et dans tes comptoirs, comme dans les joncs fangeux le royal amant de l'or. Et quand viendra le soir, quand la pâle orgie se lèvera, soûle encore de sa couche souillée, les coassements de batraciens immondes célèbreront ta gloire.

Oh! du moins j'aurai cherché à troubler ce concert d'admiration mutuelle, ce cri des grenouilles bourgeoises, courtisanes des ténèbres, qui ne savent faire autre chose que de demander des rois, et de se laisser croquer par eux!

DE PARIS A GENÈVE.

J'avais résolu de me rendre en Suisse. J'avais rèvé de ce pays, de l'Ecosse, de l'Espagne, ces trois oasis que l'infatigable main de la civilisation n'a pas encore détruites. Ce n'est que bien plus

tard et par réflexion que j'eusse songé à visiter Rome ou Londres, dont les artistes et les industriels m'avaient raconté tant de merveilles, mais tous dans les mêmes termes, avec les mêmes exclamations d'enthousiame. Il me semblait que dans l'immense bassin de l'Océan, dans les plaines d'un firmament sans limites, dans des paysages déroulant à perte de vue leurs montagnes, leurs fleuves et leurs vallées, il y avait plus de champ pour la pensée.

[82] La nature est assez riche pour satisfaire l'imagination de chacun, quelque variées que soient les impressions qu'on lui demande. Tandis que les découvertes industrielles et les tableaux des grands maîtres ne sont, après tout, que des copies d'harmonies naturelles, plus ou moins ressemblantes, plus ou moins marquées du sceau du génie, mais enfin, des copies. Cela peut être sublime; sans doute d'innombrables perfections sont réunies ainsi dans un cadre infiniment plus restreint que celui de la nature. Mais ces chefs-d'œuvre sont dus aux impressions d'autres hommes, et ce sont les miennes que je cherche à la source où chacun les trouve.

Il est des esprits avides d'espace, de mouvement et de rêverie, qui ne peuvent comprendre la liberté dans un salon, l'originalité et la science véritable dans une conversation superficielle, des redites à la mode, et des tours de force de mémoire. Ils se persuadent que pour comprendre la nature sous un nouvel aspect, et pour y trouver

une aspiration, il faut l'étudier dans tous ses mystères, et que les livres et les leçons des hommes ne nous profitent qu'autant qu'ils nous servent pour vérifier une impression puisée dans l'univers. Si j'étais contraint de reconnaître une autorité divine, je préférerais m'agenouiller devant le soleil des Chaldéens que devant l'Irrévélé des prêtres, réduit aux proportions d'une hostie sans tache.

Si ces pensées sont justes ou fausses, si elles sont innées ou acquises, si elles causent le bonheur ou le malheur des hommes, ce sont autant d'hypothèses sur lesquelles je pourrais, comme d'autres, développer une théorie. Je ne le ferai pas ; je dirai seulement que ces idées, puisées d'abord dans un naturel impressionnable, avaient été renforcées plus tard par les leçons systématiques et les admirations de commande sous lesquelles on avait prétendu courber mon intelligence.

Ce fut sans regrets que je quittai Paris, cette pourvoyeuse favorisée de la faim, de la prostitution et de la mort. Je la laissai, comme Sodome et Ninive, à l'orgie de son dernier banquet. Je n'allai pas non plus faire mes humbles adieux à la Faculté de Médecine, [83] réunion de docteurs qui récitent à de jeunes élèves ce que leur ont enseigné leurs vieux maîtres. Le peu que je savais, je l'avais appris moi-même, jamais je n'avais assisté à un cours, me souciant peu de meubler mon cerveau des nomenclatures grecques ou

latines regrattées par les princes de la science.

Je ne portai pas davantage le deuil de ce grand monde où se démènent tant de petites ambitions, où brillent tant de petits esprits, où ne parviennent que les vers qui rampent au plus profond de la fange.

On ne me vit pas non plus pleurer sur des maîtresses d'un jour, manière d'exutoire physique ou moral qui vous cuit plus qu'il ne vous soulage, ni m'attendrir sur des amis qui me reniaient déjà, pressés qu'ils étaient de fouiller leur vie dans le fumier social ; ni sur ces connaissances banales dont chacun peut s'approvisionner amplement, et qui ne vous serrent la main qu'autant que votre position sociale est profitable à leurs intérêts.

Qu'essé-je fait à Paris ? Mon esprit n'était point touché par les brillants spectacles d'un luxe homicide ; je n'étais pas de ces Philintes de grandes villes qui ont tous les hommes pour « chers amis », et qui parcourent leur route en passant sur tous. Je m'en éloignai donc, et depuis bientôt cinq ans, je n'ai jamais désiré revoir cette fourmilière bruyante dont les habitants se rencontrent, se perdent, se croisent, se heurtent, se prennent et se quittent sans compter les uns sur les autres plus que de raison ; où l'on achète l'amitié, comme l'amour, à des êtres insolvables et vides d'affection.

Je m'écriai avec le Psalmiste : « Eternel! délivre-moi, par ta main, de ces gens, des gens du monde dont le partage est dans cette vie, et dont tu rem-

plis le ventre de tes provisions, tellement que leurs enfants en sont rassasiés, et ils laissent leur reste à leurs petits enfants. »

Mais un indicible serrement de cœur me prit quand je traversai ma Bourgogne natale. J'eusse désiré que devînt plus lourd le galop des chevaux qui m'emportaient. C'était à la fin de juin, dans cette saison de l'année où la nature, encore parée de la verdure du [84] printemps nous promet déjà les fruits d'automne. Alors, le soleil brûlant de feux dépose sur les fruits à noyaux ces ardents baisers qui les font rougir comme des jeunes filles surprises par leur premier amant. Ces amours ne durent qu'un matin. Après quoi, jonchent le sol la framboise parfumée, la fraise qui se cache sous le voile de ses larges feuilles, et la cerise aimée des oiseaux. Après quoi, semblable à nous, pauvres humains, dont les prétentions diminuent à mesure que les années augmentent, le Dieu du jour adresse ses hommages aux beautés plus sévères de l'automne : la verte poire, la pomme qui se fond en eau, et les fruits d'Ibérie à l'épiderme d'or.

Ce fut un long adieu que j'envoyai à ces côteaux revêtus de leur robe verte ; à ces forêts que j'avais si souvent parcourues ; à cette paisible rivière d'Armançon dont je connaissais toutes les îles, aussi fraîches que des corbeilles de fleurs. Que de fois j'avais fendu ses ondes froides, que de fois je les avais frappées de mes rames ; que de luttes

joyeuses, que de joyeux compagnons! Tout cela fuyait dans le lointain.

O nature! première et dernière maîtresse de l'homme, toi qui lui restes fidèle quand les autres le trahissent, pourquoi ne te voyons-nous pas toujours à travers le prisme de nos premières illusions? Toi qui nous prodigues à tout âge d'émouvants spectacles et de tendres caresses, pourquoi ne pouvons-nous t'aimer deux fois avec des forces aussi neuves? O fleur de jeunesse, si vite éclose, sitôt fanée! pourquoi les mornes préoccupations sociales font-elles tomber dans ton blanc calice cette goutte de fiel qui, semblable à la tache d'huile, s'étend, s'étend, pour ne jamais disparaître?

De nombreuses réflexions m'assiégeaient. Dans les moments critiques de notre existence, quand une barrière s'élève tout à coup devant le but que nous voulions atteindre, nous aimons à revenir sur notre passé, et à refaire notre avenir d'après les événements du présent. A ces heures-là, l'homme s'isole des objets extérieurs; ses idées le dominent tellement que, loin de l'en distraire, le mouvement et le bruit ne font que les favoriser. Aussi, tandis que la diligence roulait vers la frontière du Jura, j'en étais arrivé à ce [85] point d'absorption et de béatitude qui nous fait désirer de voir s'allonger la route, afin de ne point quitter le coin de la voiture où nous avons fait de si beaux rêves.

Que ferai-je maintenant? Mes projets sont renversés. Un jour a suffi pour disperser tout ce que je m'étais promis : clientèle, mariage, famille, vie privée et vie publique. Me voici nu, au milieu du monde, comme l'enfant qui naît. Tous mes travaux sont perdus, toutes mes espérances flétries. Ma vie ressemble à un ver divisé; le tronçon d'hier ne peut plus se souder avec le tronçon d'aujourd'hui; combien de fois les hommes la diviseront-ils encore? Allons toujours; prenons que je voie le jour pour la première fois : l'avenir est immense, le monde est vaste, et j'ai toute ma vie pour les parcourir. Fouette, cocher, tu emportes ma fortune!

Ainsi pensent les jeunes gens. Ne seraient-ils pas plus malheureux si, dès les premières étapes de la vie, ils en prévoyaient toutes les déceptions?

— Fils de l'homme! ajoutais-je, que laisses-tu derrière toi?

Je laisse mon père, plus malheureux que moi-même. Il m'apprit le fier langage de la liberté; et maintenant il faut qu'il se taise, et qu'il courbe sa tête grise sous un despotisme auquel j'échappe.

Fils de l'homme! apprends à te détacher de ton père. La langue qu'il t'enseigna fut bonne pour son temps. Désormais, tu dois en parler une autre. Les vieilles convictions sont plus prudentes que les jeunes, et la flamme qui brûle dans un cœur

de cinquante ans vacille comme les dernières lueurs d'un punch.

... Et je me séparai de mon père.

— Fils de la femme ! que laisses-tu derrière toi ?

Je laisse ma mère qui cherche dans quel endroit du monde elle pourra m'envoyer le tribut de ses larmes.

Fils de la femme ! il le faut, détache-toi de ta mère. Désormais, tu n'en auras plus d'autre que la Liberté. La voix de ta mère était carressante, quand elle te berçait, quand elle t'entretenait du bonheur domestique, de la médiocrité paisible, du foyer joyeux ; quand elle se plaisait à faire éclore ta vie sous ses baisers. La [86] voix de la Liberté est rude ; elle a trop d'enfants pour te préférer aux autres. Elle ne te répétera pas, dans ses chants d'amour, que la paix est ton partage, et que le bonheur naîtra sous tes pas. D'une main sèche, elle te montrera le désert de l'exil, les hommes ligués contre ta dignité, les choses conjurées contre ton indépendance.

Marche sans te retourner. Le monde s'étend devant toi ; tu le traverseras seul, et seul tu vivras. Et quand tu auras amassé quelques feuilles sèches pour t'étendre, le pied des hommes dispersera ton lit. Ton existence sera plus tourmentée que celle des sapins qui croissent sur les pics des monts.

Fils de la femme ! n'hésite pas cependant. Dans le cœur de ta mère, l'amour parle plus haut que la dignité. Longtemps sa voix défiera l'oppression

qui te ravit à sa tendresse. Et puis sa fierté sera terrassée par la douleur. Quelque jour, elle deviendra suppliante, et te proposera d'acheter, au prix de l'humiliation, le bonheur de te revoir.

... Et je me séparai de ma mère.

— Fils de la patrie ! que laisses-tu derrière toi ?

Je laisse la France qui s'affaisse sous le fardeau de sa gloire éteinte. Elle épuise le peu de force qui lui reste dans l'anarchie, la concurrence et la corruption. Elle a rejeté sa brillante couronne, elle s'est agenouillée devant le veau d'or, comme les Hébreux au désert ; elle a fléchi le cou sous un empereur tiré de la fange, ainsi que Rome, à l'heure de sa décadence. Voici les hordes du Nord qui labourent ses flancs mutilés. Hélas ! hélas ! L'humanité ne peut-elle se régénérer que par la mort des grandes nations ?

Fils de la France ! poursuis ton chemin. L'humanité est plus grande que la plus grande des nations. Que ton âme s'élève ! Désormais, tu auras les peuples pour frères et la terre pour séjour ; tu changeras de climats et de cieux, comme les oiseaux voyageurs.

... Et je me séparai de la France.

Maintenant, génie de la Révolution, pitié ! A ta voix j'ai tout quitté, patrie, famille et mère, doux songes que je ne reverrai plus. [87] Cependant toutes ces choses sont chères à l'homme ; et ces séparations font saigner mon cœur comme un membre

arraché. Est-ce seulement le regret? Est-ce déjà le remords?

Homme sans raison, me répondit alors une voix intérieure, si tu te repens de ce qu'il te plaît d'appeler des sacrifices, reviens sur tes pas, retourne dans cette France qui t'ouvrira ses prisons, revois les rues pressées de ta ville natale où les enfants te poursuivront d'injures, cours tendre la main à des gens qui la repousseront. Rentre sous le toit paternel où tes pas seront surveillés, tes pensées surprises, tes projets déjoués, et tes plus chères études troublées à tout propos. Qui te retient? La Révolution n'a-t-elle pas assez de serviteurs, et la comptes-tu parmi ces femmes qui cherchent des amants à la faveur de la nuit?

Alors je compris que la guerre était dans la nation comme dans la famille; que les concitoyens et les frères et les fils et les pères étaient ennemis; que partout, la liberté et la servitude étaient aux prises; que le bonheur ne pouvait pas se trouver dans un pays asservi, chez des parents esclaves. Oh! s'il existait une terre, un foyer où des hommes libres fussent réunis par l'attraction et reliés par la justice, je sens, moi proscrit, que je baiserais cette terre avec amour et que je me réchaufferais bien à ce foyer. Le cœur de l'homme est trop petit pour battre sur l'univers. Heureux ceux qui vivent dans les années paisibles où la discorde ne hurle pas au sein des villes! Heureux ceux qui peuvent être fils, époux et pères; et bénir la patrie sans renier le monde, sans cesser de s'estimer

eux-mêmes, sans implorer le despotisme et s'humilier devant lui !

Nous sommes loin de ces jours et de cette patrie. En juin 1849, une terreur générale pèse sur la France. La Délation, amaigrie par les veilles, marque ses victimes de porte en porte ; on se surveille, on se craint, chacun redoute de parler dans l'oreille de son voisin. La confiance et la dignité sont remontées au ciel ; les hommes se déchirent. O pudeur ! le mouchard est canonisé, le père est vendu par son fils, et l'amant par sa maîtresse !

C'est un de ces temps où les gens honnêtes sont livrés à la discrétion des estafiers, où la police se soûle de vexations et d'insolences, où l'on persécute pour le plaisir de faire souffrir. Un temps où l'on ne danse plus au village, où les cabarets sont fermés, où les chiens hurlent dans la solitude, où l'herbe croît dans les rues ; les [88] veillées ont cessé dans les granges, le cheval reste à l'écurie, et le fusil au crochet de la cheminée noire.

Le laboureur trace le sillon sans chanter ; le postillon laisse dormir son clairon oublié ; les soldats foulent les moissons et s'installent d'autorité dans les maisons particulières ; les nacelles se balancent dans les ports. Tout homme est suspect qui ne crie pas avec les autres : vivent la Terreur et la Mort !

La foule accourt sur le passage des voitures publiques, et mille regards soupçonneux scrutent les voyageurs. Sur les portes des auberges, on ne voit plus les jeunes filles accortes, mais le grossier gendarme qui traîne avec complaisance son grand

sabre sur le pavé. Honte et confusion! Je crois valoir mieux que les jeunes gens qui servent l'injustice.

Adieu donc nation avilie! Fors l'honneur il te reste tout, armes, force et science, dont tu as désappris l'usage. Dors ton lâche sommeil et puisse te poursuivre le cauchemar de la Peur! Je te quitte sans regret et sans espoir, emportant le sourire de ma mère, les grandes voix de la prairie, de la montagne et de l'eau. Si jamais je reviens dans ma ville, mon chien et mon cheval seront morts, mon fusil rongé par la rouille, mes livres et mes instruments égarés, la maison vendue, le bois, les rochers et la verte rivière bouleversés par des rails. Mes parents pencheront vers la tombe, et mes cheveux auront blanchi. Ceux que je vis enfants seront devenus pères; ceux que je connus hommes auront le dos voûté. L'herbe recouvrira les inscriptions funèbres; les couleurs des maisons auront disparu sous la pluie, les arbres tomberont de vieillesse; et la première chose qui frappera ma vue sera le marteau de notre porte oxydé et ramolli. La faulx du temps est toujours aiguisée contre les ouvrages des hommes. Seuls, le souvenir et l'espérance nous donnent quelques instants de bonheur.

Cependant la diligence, courant à toute vitesse, suivait la route sinueuse qui conduit de Besançon

à Pontarlier et que la main des hommes a jetée, comme une écharpe, autour de la taille du Jura
89 géant. J'approchais des frontières françaises. Déjà le vent des monts m'apportait le parfum des mélèzes et de l'herbe aromatique. J'entendais le torrent mugir dans les profondeurs de l'abîme, et parfois je le distinguais au milieu des rocs boisés, comme une veine profonde entre deux os de la main d'un vieillard. Déjà je me croyais en Suisse.

Beau val d'Ornans ! entrailles de granit que déchira la foudre, et dont l'eau vint ensuite rafraîchir les blessures ! Blancs villages adossés au squelette de la nature, et qui puisez dans les eaux la richesse et la fécondité ! Un jour je vous reverrai libres comme le ciel et le Jura qui vous protègent ! C'est au milieu des grands bouleversements de la terre que les grandes révoltes naissent. Rien, pas même le Grutli consacré, n'a pu me faire oublier la vallée sauvage où je respirai pour la première fois ton souffle vif et pur, ô liberté des monts!

Dans ces temps de guerre civile, les frontières de France étaient hérissées de douaniers. Les plus habiles limiers avaient été envoyés dans toutes les directions pour traquer les proscrits. Il me fallait passer à travers les mailles serrées du filet. Tout petit poisson que j'étais, j'eusse été de bonne prise ; et la main crochue de la police ne m'aurait pas relâché pour me laisser grandir.

A Paris, mes amis m'avaient recommandé aux soins d'un conducteur grâce auquel mon voyage s'était effectué jusque-là sans obstacles. Cet homme,

comme tous ceux de sa profession, aimait le bruit, le choc des verres, les paysages pittoresques, les chevaux qui marchent vite, les hommes qui ne s'endorment pas, le mouvement et le pêle-mêle des cités soulevées. C'était un de ces révolutionnaires artistes qui meurent d'impatience sur l'impériale de leur voiture, alors qu'ils sont forcés de tourner le dos aux coups de fusil, et qui s'estiment heureux quand il prend fantaisie au peuple de retourner leur diligence pour commencer une barricade. Une demi-lieue avant d'arriver à Pontarlier, il arrêta ses chevaux et me fit entrer dans une auberge où il m'offrit le vin d'adieu. Puis, m'embrassant, il me remit entre les mains d'un contrebandier.

Ce conducteur était bon. Une heure plus tard, sans doute, il m'avait oublié pour se divertir avec d'autres. Mais quand il se sépara de moi sa voix était émue, et je me sentis pris d'une [90] indicible tristesse en l'entendant fouetter son attelage dans le lointain. C'était le dernier être qui connut mon nom, mes antécédents et mes amis, et qui pût m'aimer ou me haïr avec connaissance de cause. Le lien fragile qui me rattachait encore au passé venait de se rompre. Désormais, je devais rester impénétrable à tous.

Que nos sympathies sont étranges ! Je n'avais jamais vu cette homme, je ne le reverrai jamais sans doute ; mais j'avais passé, sous sa protection, quarante-huit heures critiques. Sa bienveillance s'est gravée pour toujours en moi.

Personnage muet, le contrebandier me regarda jusqu'au fond des yeux, éclaira sa pipe noire, chargea mes effets sur ses épaules, et me conduisit par des sentiers étroits jusqu'à l'entrée d'un chalet caché dans un de ces massifs de sapins si nombreux au milieu des collines du département du Doubs. Je le suivis, respectant sa réserve.

La nuit, de son pied paresseux, montait lentement dans le ciel. La lune était brillante, et pas une des étoiles curieuses ne manquait à la splendeur que le ciel déploie sur la terre pendant les nuits d'été. Cependant, je ne vis le châlet hospitalier que quand le contrebandier heurta par trois fois à la porte solide. Tant il était caché dans la verdure, comme un nid d'oiseau, et tant on avait pris soin d'éteindre toute lumière à l'intérieur.

A l'appel de mon guide, une aigre voix de vieille femme répondit : — Qui va là ? — « Jura et libre commerce », murmura l'homme dont j'entendais la voix pour la première fois. Aussitôt les verroux crièrent, une chaîne de fer fut levée avec précaution, et la porte roula sur ses gonds. La vieille alluma dans l'âtre l'extrémité soufrée d'une tige de chanvre et la présenta à la mèche d'une petite lampe.

Alors on me fit descendre, par une trappe, dans une sorte de cave étroite, où je vis des ballots de marchandises déposés cà et là, sans désignation. Un homme ronflait, étendu sur une large caisse couverte de foin. L'air était chaud et rare. Je me demandai comment ces hommes des montagnes

pouvaient vivre dans une atmospère où j'avais peine à respirer ? C'est que la misère et [91] l'habitude sont les mieux obéis et les plus persévérants de nos maîtres.

« Holà ! Rémi, dit mon compagnon ; il fait nuit déjà, et ce gentil bourgeois que j'amène ne se trouve pas fixé de ce côté-ci de la frontière. Il est temps de nous mettre en route, d'autant qu'il y aura de la peine à passer. Le diable a mis le feu à toutes ses lanternes là-haut, et les douaniers verront encore assez clair pour nous saluer comme des gens qui ont appris à vivre ».

Le dormeur se frotta les yeux, assurément pour y voir plus clair que les douaniers. Puis, s'habilla promptement, rangea mes malles dans un coin, serra deux pistolets autour de sa ceinture, passa sa carabine sur l'épaule, et fixa son prix avec moi en faisant valoir la clarté de la lune et la beauté du temps, comme les bateliers font valoir la tempête.

LES CONTREBANDIERS.

Nous partîmes ; eux sans émotion, comme des hommes qui font leur métier ; moi rêvant aventures, et ravi de me trouver dans une compagnie aussi extraordinaire. Le conducteur m'avait recommandé de n'avoir dans les contrebandiers qu'une confiance limitée ; je me tenais donc renfermé dans un silence défensif que j'étais bien dé-

cidé à ne pas rompre le premier. Règle générale, l'homme qui a quelque chose à cacher fera bien de ne pas parler. Il est difficile de ne dire que ce que l'on veut. J'ai connu beaucoup de gens qui avaient cette prétention, et qui se sont repentis d'avoir trop présumé d'eux-mêmes. En écrivant ceci, je me gratte où cela me démange.

Au bout d'une heure de marche, Rémi, qui paraissait le chef de l'entreprise sous la raison sociale de laquelle on me transportait en Suisse, entama la conversation par cette apostrophe peu démocratique : « Quand donc, vous autres Parisiens, cesserez-vous de faire du bruit pour rien ? Chacune de vos révolutions manquées fait pleuvoir douaniers et gendarmes sur le Jura, et nos petites affaires en souffrent. Avec cela, tous tant que vous êtes, vous arrivez ici [92] sans un sou vaillant, et c'est un triste commerce que de risquer sa peau pour sauver la vôtre ».

— « Quoi ! m'écriai-je, vous, que les autres hommes traquent, emprisonnent et tuent, bandits des montagnes, vous êtes aussi contre la Révolution ? Par le ciel et la nue, par l'air libres que tu respires, par l'échine des montagnes que foulent tes pieds nus, contrebandier, tu es le complice de tous ceux qui se sont révoltés contre la civilisation, et qui veulent supprimer les barrières qui séparent les peuples. Tu es de la grande famille des êtres qui demandent une place au foyer social et dont l'activité se consume dans les dangers d'une existence réputée criminelle. Tu es le frère de l'in-

surgé qu'arme le désespoir, du voleur que la faim conseille, de l'assassin, de la fille qui vend son honneur. Tu es mon frère, à moi proscrit, qui ne sais où je serai demain ».

— « Paroles de jeune homme ! reprit le contrebandier. La terre est plus près de nous que le ciel. L'homme vit d'abord de pain, et puis de pensées, s'il en a le temps. Celui qui respire dans l'avenir ne trouve pas toujours sa nourriture dans le présent. Vous autres, rêveurs, vous vous représentez la Prohibition comme une marâtre au sein flétri de laquelle les hommes puisent la mort. Nous, réalistes, nous la connaissons mieux. Il est des accommodements avec elle ; la douane et la contrebande sont ses filles amies. Dans certains temps, notre commerce ne laisse pas d'être lucratif comme celui de l'État.

» En deux mots, voici l'exposé de ma morale pratique :

» La société ressemble à un vaste camp de voleurs. Chacun y dresse sa tente où il peut, comme il peut, aux dépens de son voisin. Il en est dont le vol est protégé, et qui acquièrent honneurs et richesses. Ce sont ceux qui ont trouvé la terre inculte, l'argent brut, les intelligences en friche, et les hommes disposés à l'esclavage. Ceux-là sont les premiers occupants, les propriétaires, les exploiteurs, les diplômés. La loi fut faite par eux ; le gouvernement doit fonctionner à leur profit. — Il en est d'autres qui sont arrivés quand toutes les places étaient prises, et qui cependant ne peuvent

se passer de vivre. Ils jettent un regard de désespoir sur le sol entouré de murs, sur l'argent entassé dans les coffres-forts, sur le pain gardé par les grilles de fer. Ils demandent du travail, et l'on repousse leurs bras ; ils demandent de la terre, et à peine [93] on leur accorde une place dans la fosse commune ; ils demandent de l'instruction, et l'instruction ne se vend qu'à ceux qui peuvent la payer.

» Dans un pareil état de choses, ces derniers n'ont que deux partis à prendre. — Ou bien, ils serreront les poings, et se raidiront contre l'injustice qui les réduit à l'oisiveté et à l'inanition. Ils se placeront ainsi hors la loi et hors la société. Une fois engagés dans cette voie, ils ne pourront vivre que par l'excès même du vol et du meurtre. Cela les mènera droit au bagne ou à la guillotine. — Ou bien, ils tendront leurs mains suppliantes, adouciront leur voix, et se feront aussi petits que possible pour trouver l'abri d'une porte sous un palais, une monnaie de billon entre deux piles d'écus, un morceau de pain entre deux plats d'or, un passage entre deux rochers.

» Ce dernier procédé est le plus sûr. Quand on l'adopte, on en est quitte pour porter la livrée, pour laisser prélever la part du lion, pour mordre sa langue, et assouplir ses reins. D'abord cela coûte ; et puis l'habitude nous rend plus dociles que des chiens. Tenez, la vieille société est bien forte encore sous son armure de fer ; son haleine de soufre et de charbon est préparée par de puis-

santes machines, ses cheveux sont les baïonnettes de milliers de soldats, sa bouche est une gueule de canon toujours prête à vomir la mort ; elle a les ongles crochus de l'usurier, et ses pieds reposent sur la large base des tribunaux. Ce n'est pas nous qui verrons se dissoudre cet organisme formé par les siècles.

» Jeune homme ! moi aussi j'ai rêvé gloire. Alors j'avais vingt ans ; je lisais les histoires des brigands fameux, et mon cerveau bouillonnait dans mon crâne. Alors, j'aiguisais la lame de mon stylet sur les meulières rouges, et ma carabine n'était jamais vide. Malheur au commis qui me barrait le passage ! C'était un homme mort. Mais maintenant, j'ai trop vu de gelées blanches pour préférer l'aveugle témérité à la prudence clairvoyante. Je me fais vieux ; mes muscles d'acier se détendent, ma pensée n'a plus la même vigueur. Je redescends la pente que vous commencez à gravir, et nous nous rencontrons sur la grande route de la vie, vous tendant les bras vers l'étoile du matin, moi fléchissant les genoux vers la tombe. Poursuivons notre chemin comme la nature nous [94] guide. L'herbe pousse verte et retombe jaunie ; l'arbre s'élève et s'étale, puis son tronc retourne à la terre.

» A mesure que je deviens moins fort, je me fais plus hypocrite. Chacun pour soi et Dieu pour tous, telle est ma devise aujourd'hui. Mon seul but est de me concilier mes ennemis en les intéressant dans mes entreprises. Ainsi je vivrai plus tranquille, et je pourrai m'assurer une vieillesse hono-

rable en rentrant dans une société qui considère quiconque paie. Les privilégiés sont moins courageux que nous, et cependant il nous ont divisés. Nous sommes affaiblis par de continuelles privations, empoisonnés par des jouissances corrompues. La force réduit les plus fiers. Que j'aille confier à mon voisin le secret d'une conspiration, et mon voïsin me vendra. Cela est de bonne guerre. Ah ! pour rassembler dans une commune vengeance tant d'hommes déshérités, il faudrait d'immenses richesses. Ce n'est pas moi, pauvre diable, qui redeviendrai fou au point de tenter la fortune.

» Vous vous élancerez plein d'espoir sur la route de la vie, chantant comme le voyageur qui commence sa première étape. Les jambes sont reposées le matin, l'air est frais, l'horizon semble propice. Tant mieux pour vous si vos illusions ne sont pas déchirées trop tôt, si la tempête ne déploie pas ses ailes noires sur votre ciel serein. Mais le jour viendra où vous serez trahi par votre ami, où vous serez trompé par les hommes que vous admiriez le plus, où votre maîtresse s'abandonnera aux embrassements d'un autre, où vous trouverez une goutte de fiel au fond de votre coupe, un pli sur votre front, un cheveu blanc parmi vos cheveux noirs. Et ce jour de deuil survient d'autant plus vite que notre enthousiasme est plus grand et nos pensées plus actives. Pour vous, ce jour era demain : croyez-en l'expérience d'un homme mûr ».

O les poètes ! O Béranger ! Voilà pourtant les beaux fils que vous donnez à la Liberté ! Vous nous les représentez, le pied ferme, sur la crête des monts, et les cheveux tourmentés par la tempête ; leur voix est plus forte que celle de l'avalanche, et leurs bras plus durs que les serres de l'aigle. Vous leur donnez conscience de leur haute mission, vous en faites des redresseurs de torts qui déchirent de leurs balles le sein de la nuit et la poitrine des douaniers. Et quand nous venons à les approcher, nous trouvons que toute l'ambition de ces nobles bandits est de devenir épiciers. J'aurais voulu que les réformateurs imbéciles, qui nient l'intérêt et l'égoïsme, eussent pu entendre cet homme, et apprendre de sa bouche de fer qu'il faut compter avec toutes les passions, si l'on veut être compris par les hommes.

Au surplus, au point de vue de son intérêt présent, les discours de cet homme étaient sensés. Le rouage principal d'une machine commande tous les autres. Dans le corps humain, quand les vaisseaux profonds sont obstrués, il s'en forme de nouveaux à la surface qui ont la même structure, la même direction et les mêmes germes de maladie que les anciens. La contrebande est organisée comme la douane ; l'une enfante l'autre, elles ne périront qu'ensemble. Toute la différence entre elles, c'est que la contrebande est une contribution prélevée sur le public par d'autres employés que ceux du gouvernement.

... Ainsi nous devisâmes toute la nuit, gravissant des sentiers escarpés, descendant des pentes abruptes, heurtant nos pieds à des pierres pointues, dents canines du vieux Tellus. Souvent nous longions de profonds ravins ; souvent, sur le granit glissant, nous pouvions à peine avancer. D'autres fois des pas se rapprochaient de nous dans les ténèbres, et nous forçaient d'abandonner le chemin battu. Mes guides couraient, comme des chamois, sur le flanc des montagnes ; moi je fatiguais ma voix et mes poumons à les suivre.

Au point du jour, nous avions franchi les deux lignes de douanes françaises ; nous avions laissé sur notre gauche le fort des Rousses, avec ses fortifications, ses ponts-levis et ses canons. Nous étions arrivés à Saint-Cergues, dernier village suisse, très rapproché de la frontière. Je m'arrêtai là, me proposant de découvrir le lendemain, du haut de la Dôle (1), la terre qui me donnait asile.

LES FRONTIÈRES.

96 Avant de me séparer des contrebandiers, je voulus savoir d'eux les limites de la Suisse et de la France. Ils me montrèrent une ligne irrégulière, à peine indiquée ici par un ruisseau, là par un bouquet d'arbres, une vertèbre de pierre ; et dans

(1) L'un des pics les plus élevés du Jura vaudois.

les endroits plus nombreux où la nature n'avait pas posé son cachet, par des bornes, des bureaux de douanes, des forts et des postes, ouvrages des hommes.

Comme l'enfant et l'aveugle aiment à donner une forme exagérée à une pensée qui les frappe vivement, ainsi moi, qui n'avais jamais quitté mon pays, je me représentais l'*étranger* avec quelque figure monstrueusement difforme, une barbe rousse, une peau graissée, des mœurs féroces, une ignorance et un costume de barbare. Il me semblait que de grandes différences devaient exister entre des hommes qu'on sépare comme des pestiférés. Et comme l'on m'avait répété sans cesse que les Français étaient supérieurs aux autres peuples, je me figurais qu'un Suisse était un homme des bois.

Voilà pourtant le déplorable résultat qu'amènent les préjugés nationaux et l'éducation universitaire. Par tous moyens, par les jouets qu'on met entre leurs mains, par les chants qu'on leur apprend, par les récits fantastiques des guerres, par les tableaux, par le théâtre, les arcs de triomphe et les colonnes qu'on leur fait admirer, par l'histoire qu'on leur enseigne à réciter comme un hymne constant à la gloire nationale, on donne aux enfants les notions les plus fausses sur l'humanité. On leur apprend à ne voir dans les autres peuples que des fonds de tableaux qui font ressortir l'illustration du leur; on leur enseigne la haine et le mépris pour l'*étranger*.

Et puis, quand ces enfants sont devenus hommes, on leur parle soudain de fraternité universelle, de sainte-alliance des peuples, et pour code de patriotisme, on leur fait lire Béranger, le poète de tous les fétichismes populaires, dans lequel ils trouvent à la fois l'exaltation du chauvinisme, des strophes à la solidarité des peuples et des apothéoses de Napoléon.

97 Cela se passe dans tous les pays, et principalement en France. C'est ainsi qu'on dispose les hommes à s'entredéchirer, et à oublier qu'ils sont tous frères par des besoins et des tendances communes. C'est ainsi qu'on recrute les esclaves du premier ambitieux ou du premier sabreur venu.

Cependant, des deux côtés de cette frontière, vivent des hommes qui se comprennent, s'accommodent du même climat, dont les mœurs et les intérêts sont les mêmes. En deçà comme au-delà de cette ligne étroite, les jeunes hommes et les jeunes filles aiment de même; il y a les mêmes liens de famille, les mêmes cultures dans les champs, les mêmes industries dans les villes, les mêmes notions du bien et du mal, du faux et du vrai, du laid et du beau.

Et je me demandais : quoi donc durera le plus, de cette limite arbitraire, déjà tant de fois changée selon le bon plaisir des rois, ou des Alpes immenses jetées par la main de la nature entre l'Italie, l'Allemagne et la France, parce que ces peuples ont des caractères distinctifs? Quels disparaîtront le plus vite, les forts et les octrois,

ouvrages des fourmis humaines, ou le génie commun à la France, à la Savoie et à la Suisse française ? A qui restera la victoire, à la nature ou à la diplomatie ?

Si j'examine le corps de l'homme, disposé d'après le même modèle que le corps de l'humanité, je vois bien que les appareils divers ont une structure et des fonctions différentes, et qu'ils sont entourés de membranes qui leur constituent comme des atmosphères protectrices et des frontières naturelles. J'observe de plus que ces diversités sont nécessaires pour entretenir l'harmonie générale.

Mais je remarque aussi que ces moyens de protection ne deviennent jamais nuisibles, et que la nature n'a pas obstrué les vaisseaux qui portent à tous les organes la part qui leur revient des richesses communes. Au contraire, elle les a placés de la manière la plus favorable au cours du sang. Elle les a fait serpenter dans les parties internes et profondes, elle les a entourés de graisse, de gaînes et d'anneaux, afin qu'ils fussent garantis de toute violence, de tout frottement, de toute brusque contraction des parties [98] voisines, et que leurs fonctions réparatrices, les plus importantes de toutes, ne fussent jamais suspendues.

Quand une tumeur s'élève sur le trajet d'un vaisseau, quand des ligatures compriment les membres et s'opposent au passage du sang, il survient des accidents terribles. Au-dessus comme

au-dessous de l'obstacle, il y a stagnation de sang non renouvelé. De là l'engorgement, l'infiltration, l'inflammation, les abcès, l'œdème, le dépérissement, la gangrène des tissus. Et comme tous les organes sont solidaires, ce désordre local amène bientôt une altération générale de la constitution.

— Le système prohibitif produit les mêmes troubles dans l'humanité que la compression artificielle des vaisseaux chez l'homme. Là où devrait régner l'abondance, par le libre échange des biens généraux, il amène l'encombrement et la disette dûs à l'avidité particulière.

Chaque terre produit ses fruits. Chaque nation cultive l'industrie, les sciences et les arts qui lui sont propres; elle a son génie. C'est ce génie qui est naturel, indispensable, indestructible, afin que les peuples se conservent aussi différents que les épis des blés, que les vagues de l'Océan, que les hommes enfin.

Mais de même que les organes de l'homme échangent librement entre eux les liquides nourriciers du corps, de même les nations, qui sont les organes de l'humanité, doivent échanger librement les produits qu'elles retirent, par le travail, du sein de la nature.

Qu'on ne m'accuse pas de rêver, pour les hommes ou pour les peuples, une stupide et impossible uniformité communiste, alors que je ne demande que la juste répartition des biens nécessaires à la vie. Entre celui qui professe le dogme de l'égalité des personnes et celui qui ne réclame

qu'une équitable répartition des choses, il y a une différence capitale. Le premier est un Icarien, un despote; le second sait concilier la liberté nécessaire à la vie de l'individu avec la solidarité indispensable à l'entretien de la société. L'examen le plus superficiel du corps humain suffira pour convaincre qui que ce soit de cette vérité. J'ajoute que je ne fais qu'exposer mes vues, tandis que les autoritaires entendent imposer leurs systèmes.

Avec la prohibition, tout ce qu'un peuple pourrait livrer de meilleur et de moins coûteux est proscrit chez les autres. Cette [99] disposition est également nuisible à la nation qui produit et à celles qui consomment. La première est obligée de vendre à bas prix chez elle les produits de bonne qualité dont elle regorge; les secondes sont contraintes d'acheter à prix très élevé, sur place, les mauvais produits dont elles manquent. D'où résulte, pour chacune d'elles, un appauvrissement dans les richesses générales; chez l'une par le défaut des rentrées, qu'eût produites une vente avantageuse; chez les autres, par l'excédent des déboursés que nécessite un achat onéreux.

Et comme pour être utiles, toute consommation et toute production doivent être reproductrices de richesses générales, il suit encore que la production et la consommation des peuples ne sont utiles qu'à ceux qui les entravent. Avec le système de prohibition, plus une nation sera riche, industrieuse et favorisée par la nature, plus son aris-

tocratie regorgera, et plus son peuple sera pauvre. L'Angleterre en est un triste exemple.

Les gouvernements sont les serviteurs des classes privilégiées; les classes privilégiées ont monopolisé les richesses nationales. D'où il résulte que les gouvernements doivent imposer aux peuples des consommations de mauvaise qualité mais de provenance nationale.

Le gouvernement français, par exemple, interdit l'entrée de l'horlogerie suisse sur son territoire pour favoriser, envers et contre tout, une industrie nationale qui ne peut lutter ni pour la qualité, ni pour le prix. La Suisse, à son tour, frappe nos vins de hautes taxes, et oblige ses nationaux à boire la détestable piquette des cantons de Vaud et de Neuchâtel.

Partout il en est ainsi. Les fers d'Angleterre et de Belgique paient des droits exorbitants à nos frontières, tandis que nos ouvrages de luxe, nos livres, nos vins et nos spiritueux ne peuvent pénétrer ni dans les Iles Britanniques ni dans les Flandres. L'Espagne nous livrerait, à des prix modérés, ses vins généreux, ses olives et ses fruits d'or; mais il nous faut payer très cher, parce que c'est le bon plaisir du gouvernement, les mauvaises oranges du midi de la France, les vins de Lunel et de Frontignan, et les Olives de Provence.

Et les peuples supportent cela, comme ils supportent tout le reste.

100 Dans l'homme comme dans l'humanité, aucun organe ne peut se dérober à la vie générale.

Si c'est la santé qui règne partout, tous les organes en auront leur part; si c'est la maladie, tous seront malades.

Je reprends ma comparaison. Si un obstacle s'oppose à la circulation, au poignet par exemple, les artères qui, par en haut, apportent le sang jusqu'à cette partie, et les veines qui le ramènent par en bas, s'élargiront peu à peu, afin que le cours du sang soit ralenti dans un passage qu'il ne franchit qu'avec peine. L'élargissement de ces vaisseaux leur fera perdre leur élasticité, ils ne chasseront plus le sang avec la même vigueur, et le laisseront stagner et former des engorgements. De proche en proche, cette disposition maladive s'étendra jusqu'aux autres parties, et enfin jusqu'au cœur, dont les cavités se dilateront outre mesure, et qui ne pourra plus remplir ses fonctions. Peu à peu les organes et les membres où ces vaisseaux passent pâliront, s'amaigriront et tomberont gangrenés, ils ne fourniront plus au corps leur part d'action et leurs fluides nourriciers. Partout, à mesure que la circulation sera interceptée, la vie s'éteindra graduellement. Enfin, avec le cœur, l'homme périra, comme un arbre sans sève, comme une campagne sans eau.

De même entre les nations. Dès que l'une d'elles ferme son territoire aux produits des autres, celles-ci sont obligées de lui répondre par des mesures analogues. Nulle ne gagna à cette défiance générale; toutes au contraire dépérissent dans l'isolement, entre les frontières qui les com-

priment comme autant de ligatures. Les hommes ne seront jamais assez nombreux pour épuiser ce que la terre rapporte. Les produits, l'industrie et les conceptions de chaque peuple sont essentiels à la félicité de tous. Établir un système de prohibition autour d'un pays, c'est le priver des meilleurs produits de l'univers. La vie de l'homme est-elle donc trop longue et ses organes trop faibles pour qu'il se prive lui-même des rapides jouissances et du bien-être précaire qu'il peut trouver ici-bas?

Qu'on n'étreigne plus les nations entre des lignes de douane. Cela les flétrit comme des membres comprimés; cela ruine l'humanité et la fait mourir de faim. Ne craignons pas que les caractères nationaux disparaissent parce que nul obstacle ne s'opposera plus [1] au bien être des peuples. Ces caractères sont aussi ineffaçables que les diversités imprimées partout sur le corps géant de l'univers.

SOUVENIRS.

Les souvenirs gravés dans le cœur sont les seuls qui ne s'effacent pas, et quand elle nous en raconte d'autres, notre mémoire nous fatigue, comme une radoteuse qui n'est plus bonne à rien.

Il y a cinq ans, je vis pour la première fois la Suisse du sommet du Jura. Je vivrais des milliers d'années, que je n'oublierais jamais ce sublime spectacle. Je reviendrais aux mêmes lieux,

par une matinée aussi sereine, jamais je n'y retrouverais des impressions aussi fraîches, une illusion aussi complète que la première fois.

C'est que la nature n'est que le cadavre aux belles formes que galvanisent nos pensées; c'est que l'enthousiasme débordait de mon âme, coupe incessamment vidée, incessamment remplie; c'est que je n'avais pas encore respiré l'haleine des autres hommes, et qu'elle n'avait pas terni le cristal de mon imagination, comme la vitre sur laquelle on souffle par une matinée froide.

C'est la loi. Notre œil s'aplatit, et notre vue devient faible à mesure que nous avançons en âge; notre oreille ne saisit plus les sons que d'une manière confuse; notre voix se casse et nos idées gèlent dans notre cerveau en même temps que nos cheveux blanchissent au dehors. Jamais le même tableau n'a fait naître deux fois en nous les mêmes réflexions. Heur et malheur! La Providence nous épargne l'uniformité de la vie, mais elle nous la fait voir sous des couleurs plus sombres à mesure que nous la parcourons. Elle ne veut pas que, séduits par la beauté du paysage, nous nous reposions trop longtemps sur le bord du chemin.

La pierre se couvre de mousse quand le pied de l'homme ne la déplace pas; le gui s'attache au chêne qui a cessé de croître, et la graisse déforme l'animal qui reste renfermé dans l'étable. L'homme aussi vit peu, qui foule toujours le même sol, et dont la pensée s'agite constamment dans le même cercle.

102 Place à l'étoile qui file, au tonnerre qui gronde, à la vague qui bondit, à l'air qui court, aux peuples envahisseurs! La vie, c'est le mouvement; le monde ne se conserve que par les révolutions. Aussi longtemps que me soutiendra la voix de la Liberté, aussi loin que pourront me porter mes ressources, aussi profondément que pourra pénétrer ma pensée,... j'irai.

« Homme marche! Le ciel est devant toi et l'enfer derrière. »

Si mon corps, limité dans le temps et dans l'espace, ne peut quitter aujourd'hui, 28 août 1853, les lieux où la médiocrité l'enchaîne, au moins je laisserai mes souvenirs, ces larmes du cœur qu'aucune main ne peut comprimer, je laisserai mes souvenirs revenir lentement, comme des vieillards, sur le sillon rapide que tracèrent mes jeunes espérances. Aussi bien, les objets ne sont distinctement perçus qu'au foyer lumineux qu'entretient le choc de nos comparaisons. Je rapprocherai donc mon passé plein de rêves de mon présent gros de réalités, ce que j'éprouvais à vingt-quatre ans, en sortant de mon pays pour la première fois, à ce que j'éprouve à vingt-huit, après avoir vu des contrées et des hommes si différents les uns des autres. Ainsi je pourrai mesurer les débris des enthousiasmes, des déceptions, des admirations, des erreurs, des préjugés, des convictions et des sentiments divers que quatre années d'exil ont accumulés sous mes pieds. Je le répète, celui-là est un crétin, qui prétend conserver tou-

jours les mêmes idées au milieu de l'univers sans cesse en mouvement.

Ce jour-là, je voyais, du haut de la Dôle, flamboyer sur les collines des drapeaux rouges qui portaient ces mots : Grandson, Morat, Sempach, Morgarten et Fribourg. Je voyais la grande ombre du Libérateur marcher d'un pas assuré sur les pics de glace. Derrière les hauts rochers, il me semblait distinguer les guerriers de Nœfels, prêts à les rouler sur de nouveaux oppresseurs. Au loin, j'entendais la trompe du pâtre qui rassemblait les troupeaux, et je lui prêtais les belliqueux accents de la trompe d'Altorf appelant au combat les fils de l'Helvétie.

Alors je m'écriais : Suisse! refuge de la liberté, je t'aime comme l'arabe altéré l'oasis des déserts; je t'implore, comme le marin en danger implore Notre-Dame-de-Bon-Secours. Tu es ma vraie patrie.

103 Salut! ton front est ceint de la radieuse couronne de vingt-deux cantons souverains. Tu tiens à la main la hampe de ton drapeau rouge, dans les plis duquel, blanche et pure, se dessine la croix fédérale. A tes pieds sont des chaînes et des casques brisés.

Salut! grands lacs, coupes de granit toujours pleines, qui naissez dans les entrailles de la terre et mourez dans les abîmes de l'Océan. Salut! collines où les plus beaux des troupeaux errent en liberté. Salut! sapins qui, vivants ou morts, résistez à la fureur des vents.

Salut! Genève, Bâle, Zurich, La Chaux-de-Fonds, cités de l'industrie; — Argovie, Thurgovie, Fribourg et Vaud, chers à l'agriculture. — Salut! Glaris, Zug, Saint-Gall, Grisons, Valais, Soleure, les sites les plus sauvages de la terre habitée. — Salut, Appenzell, blotti dans la verdure; Schaffouse, que le Rhin quitte à regret et regarde en s'attardant sur l'arête de sa cascade. — Salut! Schwitz, Uri, berceau de Tell et de l'indépendance. Salut! Lucerne aux mille clochers. — Et toi, Berne la fière, froide et sombre comme une des grandes reines qui régnèrent sur le Nord.

Gloire à toi, Suisse, mère de citoyens libres, travailleurs et heureux!

Mais depuis... j'ai habité deux ans la démocratique Helvétie, et j'ai vu les campagnes morcelées, les montagnes déboisées, les héritages clos, les richesses et le bonheur gaspillés par l'usure; — les intelligences courbées sous une instruction dictatoriale, les consciences endormies par des ministres intolérants; — les constitutions épuisées par des maladies honteuses, la prostitution battant les murs de sa tête méprisée; — les hommes accroupis devant des tonneaux de vin, les femmes visant au bel esprit; — le droit d'asile violé, la fierté nationale humiliée par les grandes puissances, l'antique bonne foi dédaignée; — une justice vénale, des gouvernements oppresseurs, les libertés communales successivement envahies par un système brutal de centralisation; — les villes ennemies les unes des autres, les enfants de la Républi-

que vendus aux rois en vertu de pactes odieux, — des hôpitaux pleins et des palais vides; — une aristocratie dédaigneuse, un peuple qui s'est livré.

Depuis, j'ai compris qu'une nation ne pouvait pas être et avoir été; que la civilisation avait pénétré jusque dans les gorges des Alpes; que le règne du banquier, du commerçant et du bourgeois [104] s'était étendu sur toute la terre, et que la tyrannie gouvernementale trônait dans les pays les mieux abrités. Depuis, j'ai compris qu'il n'y avait plus de nation suisse, mais que ce sol, comme tous les autres, était déchiré entre le parti du présent et celui de l'avenir.

L'étendard fédéral, les noms des grandes batailles et des grands libérateurs ne sont plus guère que des emblèmes respectés. Nous n'en sommes plus aux grandes luttes du patriotisme. La Suisse n'est plus qu'une belle nature sans voix, une statue sans âme, une femme sans amour et sans foi.

Il le fallait ainsi. Pour que la Révolution universelle s'accomplisse en Europe, elle doit saisir corps à corps tous les peuples également avancés en âge. La civilisation ne succombera pas avant d'avoir produit partout tout ce qu'elle pouvait produire.

Ce matin-là, je regardais les nuages voler sur l'azur du ciel, comme des libellules sur la surface des eaux, et je les suivais dans leur course rapide. Et je pensais à la gloire, à l'ambition, ces premiers nuages si purs qui passent sur notre jeunesse. Et

je me disais que l'Ambition et la Gloire étaient chères aux jeunes hommes, et que l'existence qu'elles n'animaient pas, était uniforme et triste comme le ciel d'Angleterre.

Mais depuis... j'ai vu que l'atmosphère des grands rassemblements d'hommes était trop chargée pour que les nuages fussent purs dans le ciel qui les couvre. J'ai vu que nous étions habitués à respirer la vapeur du charbon, et que la fumée de l'industrie nous dérobait la vue de l'éther.

Depuis j'ai vu l'Intrigue grotesquement parée des attributs de la Gloire, la Compilation attachant à son front déprimé l'étoile du Génie, et la Réclame insolente, adaptant à ses talons les ailes de la Renommée. J'ai vu des rimailleurs porter, sur leurs épaules, la lyre du poète, des duellistes rêver l'illustration des guerriers, des avocats remplir leurs bouches de cailloux afin d'imiter Démosthène, des commis-voyageurs d'un ambitieux se sacrer apôtres de la République, des énergumènes de carrefour monter sur des bornes pour paraître aussi grands que Danton.

Et j'ai été fatigué du bruit de ces vols pesants qui planent sur quelques abonnés de journal. Et je me suis dit que les hommes [105] étaient bien petits; qu'une réputation d'un jour ne valait pas le travail d'une seconde; que les fumées du vin et les vapeurs émanant d'un corps de femme produisaient des nuages aussi brillants que ceux-là, et qu'il valait mieux encore se plonger dans la volupté que dans l'intrigue.

Alors, je regardais les pointes des nuages se pencher sur les vagues des torrents, le ciel embrassant la terre, les sapins inclinant leurs cimes les unes vers les autres, les corolles des fleurs unies, l'arc-en-ciel se mariant avec l'écume de la cascade, le chamois bondissant autour de sa femelle, et l'aigle, adouci comme une colombe, caressant sa compagne de son aile fauve. — Et je me disais que l'amour est le père de la vie, et que je serais encore heureux, dans mon exil, si je le partageais avec une femme aimée.

Et depuis... depuis j'ai vu des femmes former des groupes infâmes devant des adolescents dont les yeux étaient flétris comme les fleurs qui couronnaient leurs têtes. J'ai vu ces houris de la débauche, les seins ruisselant de sueur, l'œil égaré et les cheveux épars, danser d'atroces bacchanales. Leurs lèvres étaient tachées de vin, leurs voix rauques, leurs paroles obscènes, et des exhalaisons nauséabondes s'échappaient de leurs corps couverts de lèpre. Depuis aussi, j'ai pu voir à nu les âmes des femmes du monde, réputées meilleures que ces pauvres filles, et je les ai trouvées plus hideuses. Car ces femmes, qui ne connaissent pas les angoisses de la faim, se vendent pour des plaisirs frivoles, des chiffons éclatants, des richesses mal acquises, de vains honneurs, une loge au théâtre, un équipage ou une couronne. Elles se vendent à la vie et à l'heure, à des idiots comme à des impuissants, comme à des vieillards. Et

quand l'âge vient, elles achètent à leur tour les faveurs de jeunes gens imberbes qu'elles initient à d'énervantes pratiques.

Depuis, j'ai vu ces femmes associer leurs maris et leurs amants dans un commun opprobre. J'ai vu les filles des hommes se prostituer aux fils des boutiquiers. J'ai connu des maris qui vivaient de la débauche de leurs femmes, et qui spéculaient, devant la justice, de cet odieux trafic. J'ai connu de grossiers laquais que chérissaient de nobles dames, et des hommes au grand cœur, dont elles faisaient leurs jouets.

Et je me suis convaincu que toutes les femmes étaient à vendre, [106] depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche, et que leur possession était assurée au plus offrant. Et je me suis demandé si de pareilles amours valaient un battement de cœur, une course fatigante, une lettre, un serment, une émotion, un rêve ou un effort des sens; si la femme du dix-neuvième siècle, qui couvre de si riches parures le vide de son âme, méritait un soupir, un rendez-vous, des nuits sans sommeil et des jours sans travail. Et comme la gloire, l'amour, si cher aux Dieux et aux hommes, ne m'a plus paru qu'une illusion amère dans un siècle d'argent.

Jeune homme à l'œil artiste, au cœur aimant! agenouille-toi devant une statue de marbre, pleure dans la corolle argentée du lys, caresse le cou du cygne, demande un regard à la gazelle des déserts, la blancheur à l'ivoire, la noirceur à l'aile du corbeau. Aime un chien, un cheval, un livre.

Mais garde-toi d'admirer la femme d'aujourd'hui, garde-toi de l'aimer, et surtout de le lui dire. Car elle n'est pas belle comme la statue antique; elle ne pleure pas comme la gazelle; elle ne s'incline pas, comme le lys, sous une haleine brûlante; son cou n'est pas flexible comme celui du cygne; elle n'a ni l'attachement du chien, ni l'ardeur du cheval, ni le bon sens du livre; elle porte des cheveux teints et des dents postiches.

Ce jour-là, j'entendais au loin les chants du laboureur et du vigneron qui tourmentaient la terre, le refrain du ranz-des-vaches entonné par le pâtre matinal, et les hymnes de liberté que, du sein des chalets, les horlogers faisaient monter vers le ciel. Dans les montagnes qu'il aimait, je croyais voir encore le malheureux Jean-Jacques errer avec un livre et des plantes à la main.

L'abeille volait de fleur en fleur; la fourmi diligente épuisait sa faiblesse sur des brins d'herbe sèche; l'araignée vorace tendait ses filets.

Tout butinait, tout travaillait, tout cherchait sa vie dans la vie commune; la nature elle-même s'éveillait avec peine, et le soleil ne paraissait encore que comme un éclair au milieu des nuages qu'il devait dissiper plus tard.

Et je me consolais à penser que, lorsque tout fait défaut à l'homme, illusions, gloire et amour, il lui reste encore le travail, refuge des fortes âmes, que rien ne peut leur ravir.

Mais depuis... j'ai vu les ouvriers des villes

souffrir la faim, les [107] femmes et les enfants des pauvres attachés aux machines comme des bêtes de somme, les jeunes filles sans ressources, obligées de se prostituer pour vivre, et de jeunes artistes pâles de besoin. Depuis, j'ai fait moi-même de la médecine et des livres qui n'ont profité qu'au pharmacien et au libraire.

Et je me suis dit que, dans nos sociétés pressées, tous ceux qui ont besoin du travail ne le trouvent pas ; que ce travail est vide d'attrait et d'espérance ; qu'il ne suffit pas à notre vie, et qu'il nous conduit rapidement à la mort.

Que faire donc sur la terre, quand toutes les portes nous sont fermées, quand tous les regards nous dédaignent, quand tous les cœurs nous évitent, et que le travail nous est interdit ? Hélas ! jouir par la haine, puisque nous ne pouvons jouir par l'amour, mordre puisqu'il nous est défendu d'embrasser, pleurer du sang après que nous avons tari la source de nos larmes ; étouffer au lieu d'étreindre, incendier et ne pas réchauffer, tout détruire, puisque rien n'est à conserver.

Jouissances amères ! émotions qui déchirent ! épreuves qui vieillissent les hommes avant l'âge ! Vie de réprouvé, révolte de démon, infernal travail ! Que la faute en retombe sur les têtes de ceux qui l'ont rendu nécessaire !

SUISSE

Juillet 1849.

GENÈVE.

---

111 Genève sombre et noire, comment passes-tu la vie ?

Quand la bise s'engouffre dans tes tristes rues ; quand l'eau gèle et que le bois se fend, voit-on suinter une larme sur ton visage de pierre ?

Ville plus glacée que la bise! qui pourrait t'arracher des pleurs ?

Genève ! quand les vagues du lac t'apportent les vœux des cités voisines, que leur réponds-tu ?

Ville muette ! quel autre messager que le Dieu du vol fut jamais bien reçu à tes portes de fer ?

Genève! quand les bateaux du Léman apportent sur tes rives la foule bigarrée des voyageurs, flot d'or dans lequel tu puises à pleines mains, quelle sorte d'hommes envoies-tu pour les accueillir ?

Ville de trafic! comme d'avides araignées, tes aubergistes seuls sortent de leurs demeures et s'en vont lentement saisir leur proie le long des quais.

Genève! quand le dimanche joyeux secoue ses

grelots sur tes églises, tu restes morne et sourde, ô la fille puritaine du bilieux Calvin!

Genève! te réjouis-tu lorsque la Suisse en fête hisse le drapeau fédéral sur une de ses villes aimées, et danse autour en lui tendant les bras?

Cité solitaire! tes commerçants sont les plus rusés des hommes. En ce jour, ils revêtent l'habit de fête et la figure d'allégresse; ils deviennent affables et naïfs, comme les jeunes hommes de l'Allemagne [112] rêveuse. Leur voix se prête aux chants patriotiques, et leur regard est caressant. Pour eux la fête de la Confédération est une fête de négoce.

Genève! bondis-tu d'orgueil quand l'univers répète le nom de Rousseau?

Ville doctrinaire! Il semble que tu aies peur des revenants, et que le pauvre Jean-Jacques soit condamné par toi à l'éternel exil! Tu sais au monde mauvais gré d'avoir fait cet homme immortel.

Genève! le vautour de Rome, Voltaire, écrivait à Ferney. Vas-tu rendre hommage à sa mémoire insultée?

Ville sceptique! tu te réjouis de sa célébrité. Car les pèlerins venus de lointains rivages s'attardent, à cause de lui, dans tes murs. Leur bourse est lourde, et tu les soulages charitablement d'une partie de leur charge.

Genève! que fais-tu de tes fils? Des commerçants qui courent le monde et rampent pour l'exploiter. Que fais-tu de tes filles? Des institutrices qui subissent la domesticité partout où il y a de

l'or, dans l'Angleterre brumeuse et dans la Russie désolée.

Cité marâtre! sois fière. Comme agioteurs et valets tes citoyens sont préférés aux autres. Mais n'enfante plus, malheureuse, puisque tes mamelles sont desséchées.

Oh! la plus aristocratique et la plus pédante des villes qu'éleva jamais la main des hommes! J'ai froid quand je marche par tes rues étroites, quand je vois tes maisons barricadées comme autant de forteresses. Qui pourrait parcourir sans tristesse, ton petit territoire confisqué par la plus avare des bourgeoisies?.

Tu es rapace au voyageur, inhospitalière à l'exilé, impénétrable à tous. Tu es plus dure que Londres, et tu n'en a pas la grandeur.

Tu as rempli le monde du bruit de ton savoir et de ton industrie; tu l'as peuplé de tes hommes d'État hypocrites, de tes négociants juifs, tu l'as pillé comme un ennemi sans armes.

Et tu es restée seule, comme la mouette, entre le Léman et le mont Salève; et tu n'as pas une alliée dans le monde; et ceux qui t'entourent ne se hasardent pas dans tes murs.

Genève! le soleil réfléchit tous ses rayons dans l'azur du lac et du Rhône qui baignent tes pieds; tes grandes promenades sont vertes; tu possèdes bibliothèques, temples, observatoire, hôpitaux,
113 académies, tout ce qui fait les capitales. Et par les nuits étoilées, on voit les grandes ombres de Saussure et de Candolle suivre les chemins sablés

de ton magnifique jardin des plantes. Tu es riche, civilisée, républicaine et vertueuse. Si l'on te voit avec les yeux du corps, rien ne manque à ta gloire.

Cependant, comme ces tombeaux de marbre et d'or, où les puissants du monde dorment leur dernier sommeil, tu n'as laissé en moi que tristesse, et pas un souvenir que j'aime à évoquer.

PREMIERS JOURS D'EXIL.

Située au centre de trois pays en feu, la Suisse s'offrait aux proscrits comme un asile naturel. Elle avait reçu, les premiers, les fugitifs de Novarre; puis les débris de l'insurrection badoise avaient franchi ses frontières. Presque dans le même temps, les républicains de Rome y étaient arrivés, suivis, quelques jours plus tard, par les socialistes de Paris et de Lyon, qui avaient soutenu, contre l'armée, la cause commune.

Principal foyer des lumières et de l'industrie de la confédération, régénérée par une révolution récente, Genève était devenue le centre le plus important de la proscription européenne. Les exilés y affluaient de toutes parts, espérant des sympathies au milieu de ses prolétaires intelligents qu'agitaient les idées nouvelles. D'ailleurs tout républicain doit trouver place dans toute république, et la main de la réaction n'avait pas encore

souillé les couleurs fédérales. L'asile libre, honoré, tranquille, voilà le droit qu'ont à maintenir contre toute prétention injuste ceux qui reçoivent, comme ceux qui donnent l'hospitalité. Malheur à qui laisse violer ce droit! Malheur surtout au peuple, qui, tout entier contre quelques hommes errants, les expulse de son territoire, sur la sommation d'une puissance supérieure. Il n'est pas de crime qui s'expie plus chèrement que celui-là.

Les fruits s'étiolent dans les serres chaudes; les hôtes des forêts meurent dans la captivité; les plus superbes intelligences se flétrissent sous les verroux. Entre la nature et l'homme s'exerce une réaction constante dont la suspension est incompatible avec la vie.

114 Nous séparer de l'espace et du temps, rompre nos attaches dans le passé et dans l'avenir, nous arracher brusquement à nos occupations de chaque jour, à notre société, à nos proches, c'est nous faire respirer le vide, c'est nous condamner à une mort pleine de lenteurs.

La lâcheté des gouvernements préfère ces silencieuses exécutions à toutes les autres, elles l'exposent à moins de réprobation et de représailles. Les rois ont calculé la moisson de cadavres que leur préparait l'exil, ils sèment à l'envi dans ce champ du meurtre. Ils savent combien succomberont à la rigueur des climats, combien à la nostalgie, combien à la misère, combien aux sollicitations de leurs proches, et combien au

mépris. C'est à nous de déjouer leurs calculs et de les fatiguer du bruit de notre existence.

L'homme n'a qu'une ressource contre l'exil, c'est le mouvement; qu'il trouve une occupation quelle qu'elle soit. Si le travail lucratif lui est refusé, qu'il fouille la terre, qu'il tourmente le métal, qu'il écrive son journal, qu'il rame, qu'il s'agite. La terre est grande, et le repos est mortel. Ne vous absorbez point dans vos propres pensées, raidissez-vous contre vos souvenirs. Recommencez la vie en vous créant un nouveau monde, une nouvelle cité, de nouvelles connaissances, une autre langue. Et si toute sympathie vous manque de la part des hommes, aimez la nature ou les livres. Le malheur a besoin d'affections.

Pour tout homme détaché de l'esprit de parti, ce devait être un pénible spectacle que de voir passer tous ces proscrits de nations diverses, gens de guerre, de travail, de pensée ou de tribune, qui tous avaient surmonté les épreuves des révolutions, et qui, maintenant, semblaient anéantis par une inactivité forcée. Ils parcouraient tristement les rues et les larges quais, étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, cherchant à s'expliquer les désastres passés, et à prévoir l'issue des événements actuels.

Les premiers jours, on se mettait aux fenêtres pour les voir; on les avait représentés si horribles! Aucune sympathie ne leur fut témoignée en

public; mais quelquefois le soir, dans un café borgne, lorsque le vin les avait enhardies, des mains hésitantes [115] s'approchaient de leurs mains. Et puis, quand on vit que ce n'étaient pas des géants, qu'ils ne se jetaient sur personne, qu'ils n'écorchaient pas les enfants, qu'ils payaient régulièrement leurs pauvres dépenses; quand on se fut bien convaincu qu'à l'instar de tous les gens inoccupés, ils bâillaient pour se réveiller, parlaient pour n'en pas perdre l'habitude, enfonçaient les mains dans leurs poches, écartaient les jambes, tendaient le cou et prêtaient l'oreille ; quand les imaginations ne furent plus frappées du bruit de leurs conspirations colossales : — alors on ne les estima même plus dignes de cette vague curiosité qui agite les grandes villes. Les fenêtres se refermèrent, les enfants reprirent leurs jeux, les promeneurs se risquèrent à les approcher ; le vide et le silence s'organisèrent autour d'eux.

Que les journées leur semblaient longues ! Le matin ils tournaient leurs regards vers l'Orient où la Hongrie vaillante se levait chaque jour pour de nouveaux combats. Puis, ils les reportaient vers le sud, où le lion de Venise se défendait encore contre l'aigle de Hapsbourg. L'après-midi ils parcouraient avidement les journaux, espérant toujours de meilleures nouvelles, et n'y trouvant jamais que la relation de nouveaux malheurs. Le soir, fatigués de n'avoir rien fait, ils allaient à la rencontre du bateau à vapeur, qui leur apportait à chaque voyage de nouveaux compagnons. Les

sanglantes révoltes de ces deux dernières années avaient eu aussi trois phases. D'abord le matin l'action, la victoire brillante, enthousiaste, universelle, pavoisant de couleurs républicaines les clochers de toutes les capitales. Et puis, la lutte par la pensée, par la presse, par les écrits, moins glorieuse, moins active. Enfin, le soir, la défaite qui a perdu la voix, et ces révolutionnaires, à qui le monde semblait trop étroit, fuyant, contenus à l'aise sur le pont des bateaux du lac.

Encore s'ils s'étaient entendus, s'ils avaient pu mettre d'accord leurs opinions et leurs voix! Mais non; ils parlaient des langues différentes, leurs idées n'étaient pas les mêmes, et plus ils s'efforçaient de se réunir dans une commune croyance, plus ils découvraient entre eux d'infranchissables distances. De là des découragements infinis, des discussions sans fin où chacun voulait prendre part, des paroles qui se croisaient, se heurtaient sans ménagement, des convictions entières qui se fatiguaient à vouloir s'imposer et [116] qui ne parvenaient même pas à se faire écouter par des convictions plus absolues encore. De là ces voix qui s'enrouaient, grossissaient, éclataient, enivrées par le feu de la contestation. De là ces raisonnements mille fois interrompus et mille fois repris, à chaque nouvelle occasion. Oh! que sont stériles et dangereuses les discussions qu'entretient l'oisiveté et sur lesquelles souffle l'amour-propre!

Le malheur aigrit et rend injuste. La partie

avait été perdue ; à cela il fallait trouver des causes : l'homme est ainsi fait ; — ni vous ni moi ne le changerons. — C'était pitié d'entendre ces accusations fausses et passionnées renvoyées de l'un à l'autre. Chacun défendait avec acharnement sa faction, son école et le tribun qui la commandait. Pour les uns, c'étaient le *National*, le gouvernement provisoire, et les assemblées qui avaient compromis la Révolution ; pour les autres, c'étaient le socialisme naissant et la génération nouvelle. L'un s'en prenait à tel homme qui avait joué un rôle important ; et l'autre, à tel autre.

Récriminations insensées dont le temps a fait justice ! En cinq années il nous a prodigué plus de leçons que ne s'en sont laissé arracher certains siècles avares. Il nous a démontré qu'il est une force universelle, supérieure à la force humaine, qui, Fatalité ou Dieu, ne nous laisse qu'une part d'action limitée dans les événements d'ici-bas. Il a fait voir aux plus myopes que, pour une Révolution profonde et universelle, comme celle qui se prépare, il fallait un siècle d'idées péniblement acquises et un monde de peuples fraîchement remués. Il a fait comprendre à tous que l'heure était venue de tendre à un but équitable par des moyens justes, d'arriver à la Liberté par la Liberté, à l'émancipation universelle par l'affranchissement individuel, à la possession générale par la démonopolisation particulière. Du même coup, il a fauché les gouvernements et les partis, les rois et les tribuns, la propriété et le communisme, le jésuitisme

et la démagogie : herbes folles! Tout cela ne se relèvera plus.

C'est en ce sens que les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849 furent utiles : qui le nierait? Ils replongèrent dans l'oubli les réputations usurpées et firent briller au jour des idées trop peu répandues jusque-là. Aujourd'hui, ces idées se propagent en surface et en profondeur; elles remuent et confondent les peuples de l'Europe. [117] Une fermentation aussi nécessaire se fut-elle produite, si les deux forces, du choc desquelles résulte la marche de l'humanité, n'en fussent pas venues aux prises? Non, certes, car alors la forme républicaine eut trôné seule sur les décombres de la réaction, agitant d'une main le glaive sanglant de 93, et tenant de l'autre le voyage en Icarie de M. Etienne Cabet.

C'était cependant là tout ce que nous savions en Février, notre alpha et notre oméga, notre Evangile et notre Coran! Ah! je le répète, mille fois tant mieux pour la Révolution qu'il se soit trouvé dans la défroque de l'empire un nom d'aventurier qui pût faire oublier les piteuses traditions de la première République, l'ambition pompeuse du colossal Ledru, et les mignardises doctrinaires de l'invisible Louis Blanc. Pourvu que l'instrument du pouvoir tranche bien, pourvu qu'il démolisse, que nous importe à quels feux il ait été trempé : — qu'il s'use! — Et quant aux impatients, réussiront-ils jamais à se vieillir d'un jour pour apprendre le sort que l'avenir leur réserve?

MAL DU PAYS — OISIVETÉ — MOUCHARDS.

Je veux dire les plus grands malheurs de l'exil : le mal du pays, l'oisiveté et les mouchards.

Parmi les femmes des proscrits, il en était une dont la vue arrachait des larmes. Elle avait à peine vingt-cinq ans, de grands yeux rêveurs, des traits amaigris, une taille frêle, des narines minces, et des doigts effilés. Et ces yeux pleuraient sans cesse ou restaient attachés sur les personnes avec une fixité morne ; cette taille s'était affaissée ; ces traits, ces narines, ces doigts se flétrissaient chaque jour davantage. Quand elle parlait, il semblait entendre une voix de jeune fille sortir d'un tombeau. Quand on l'interrogeait, elle n'écoutait pas, répondait au hasard, et ne pouvait réprimer un mouvement d'impatience involontaire.

Son âme était ailleurs. Sa pauvre âme ! elle était tout entière à la petite ville de Louhans où elle était née, où elle avait été fille chérie, épouse bien-aimée, mère tendre et bonne ; où ses vieux parents étaient restés seuls. Là était son univers, sa joie ; elle ressemblait, la pauvre femme, à un enfant qui aurait grandi sans détacher [118] les yeux de la terre natale. Que lui voulaient les lacs bleus, les grandes Alpes, les glaciers, les chalets et les costumes suisses ? Depuis un an qu'elle parcourait Genève dans tous les sens, elle ne savait pas encore le nom d'une seule rue, elle n'avait vu ni

les jardins, ni les promenades, ni les monuments. Avec quelle joie elle eût quitté cette Suisse si pittoresque, si parcourue, si vantée, pour revoir les grandes plaines de Saône-et-Loire et les blés dorés où elle avait cueilli tant de fleurs d'écarlate et d'azur !

Oh ! combien elle regrettait que ses concitoyens eussent remarqué la haute probité et les profondes convictions de son mari, et qu'ils l'eussent envoyé à l'Assemblée nationale de France. Elle se trouvait si tranquille dans sa médiocrité; toutes ses infortunes dataient du jour maudit qui l'avait élevé aux honneurs. Dès lors, il avait fallu venir à Paris, rester seule pendant les longues heures des séances, vivre, effrayée, perdue au milieu de ce grand bruit. Quand finiraient-elles ces quatre années de législature qui lui semblaient quatre siècles? Déjà, elle comptait les jours; elle se reprochait de ne pas avoir apporté d'entraves à une élection qu'elle déplorait, et se promettait bien de l'empêcher une autre fois.

Pauvre femme ! depuis le 13 juin, c'était d'éternelles secondes qu'elle avait à suivre sur le cadran de la douleur dont les aiguilles d'airain ne s'arrêtent jamais. Car elle partageait une condamnation perpétuelle, et sa pensée, qui creusait toujours le passé et l'avenir, était le plus grand de ses maux; son cœur était littéralement séparé en deux par l'amour de ses parents et par celui de son mari et de son enfant, et chacune de ses moitiés déchirées saignait toujours. Elle eut voulu réunir toute sa

famille dans un même amour, comme la colombe rassemble sous ses ailes tout ce qu'elle chérit. Mais impuissante à le faire, pareille au pauvre oiseau privé de la moitié des siens, elle voletait çà et là, tremblant de froid. Qu'elle fût près de ses parents ou près de son mari, elle avait toujours à regretter des affections absentes : Et ses regrets n'étaient que trop fondés.

C'est qu'autour d'elle, obéissant à l'irrésistible entraînement de son amour, s'était groupée toute une famille aimante. C'était des parents qu'elle n'avait jamais quittés et qui l'avaient élevée pour son bonheur et non pour le leur. C'était un mari dont elle admirait le courage et la résignation. Et puis enfin, un enfant, le plus [119] aimable, le plus gracieux, le plus souriant, le plus naïvement spirituel de ces petits êtres que nous appelons des anges, parce que leurs âmes se montrent plus à nu que les nôtres à travers l'enveloppe de la matière transparente encore. Qui n'eût envié une pareille famille ? Qui n'eût compris ce poignant chagrin ?

Moi qui écris ces lignes, j'ai vu cette jeune femme subir ces interminables journées. Résignée, muette, tantôt elle passait machinalement les doigts dans les cheveux de son enfant, et tantôt elle le pressait contre elle de toute sa force, et l'embrassait à le faire crier. La tristesse s'était si profondément incarnée en elle qu'il ne semblait pas qu'elle pût jamais sourire de nouveau. Elle réalisait, dans tout ce qu'elles ont de plus sublime, ces grandes figures plaintives par lesquelles le christianisme et la

fable parlent si puissamment à notre imagination. Triste destinée que la sienne ! Avoir passée toute sa jeunesse à semer le bonheur autour de soi, et ne recueillir au temps de la moisson que des épis amers ! Comme elle ressentait cela ! Comme elle attisait le feu ! Comme elle prenait plaisir à creuser dans sa propre douleur ! Fatiguée du monde, ne voulant plus voir personne, elle recherchait la mansarde la plus haute, et le chalet le plus caché.

Cependant sa santé délicate s'affaiblissait chaque jour sous des angoisses si profondément ressenties. Elle toussait constamment de cette petite toux sèche qui met la poitrine en feu. Des fraîches couleurs de son visage il ne lui était plus resté que ces deux taches d'un rose bleuâtre qui se fixent sur les pommettes des malades comme pour insulter à leurs souffrances. Ses grands yeux noirs étaient entourés de deux grands cercles noirs. Matin et soir elle tremblait la fièvre ; à la voir marcher, manger et vivre, on se sentait pris de peur comme lorsqu'on songe aux revenants.

Pourtant elle allait toujours, elle luttait de toutes ses forces épuisées pour ne pas trop effrayer les affections qui veillaient sur elle. Et puis, vaincue, elle cédait tout à coup, se couchait, et son mari venait me chercher pour lui donner mes soins. Je me rappellerai toujours la bonté de cet homme. Il ne quittait pas le lit de la malade, plus attentif, plus tendre que la plus tendre femme ; il parlait bas, marchait nu-pieds, et ne lisait plus même son cher journal pour ne pas faire de bruit

en le dépliant. Et quand j'entrais, [120] il me serrait la main plus affectueusement que de coutume et suivait tous mes mouvements avec anxiété.

Triste médecine! Vil métier! Art menteur qui nous laisse impuissants devant les souffrances de nos meilleurs amis! Etait-ce avec de grands mots et de petites fioles que j'allais soulager cette immense tristesse? Ah! si encore, lorsqu'il se porte bien, le médecin pouvait infuser, avec son sang, la moitié de sa force dans les veines de ceux qui lui sont chers! Le bonheur de les avoir rappelés à la vie, lui rendrait bientôt ce qu'il leur a prêté de santé.

Heureux, bienheureux, je le répéterai toujours, ceux qui n'ont pas connu les tourments de la pensée! Mieux vaut la fièvre chaude, mieux vaut le franc délire, qui se terminent par la vie ou par la mort, que ces crampes de l'âme qui nous rongent et nous laissent toujours pantelants au supplice d'une existence flétrie. Si encore elle avait pu dormir! je ne connais de vrai médecin que le sommeil. Mais non, ses peines volaient autour de sa tête obsédée, comme ces insectes qui se repaissent de notre sang et nous réveillent du bourdonnement de leurs ailes.

Je ne sais par quel miracle cette existence si rudement secouée put se conserver ainsi pendant les deux années que je la vis s'effeuiller heure par heure. Depuis, j'ai quitté la Suisse, et j'ai appris que la pauvre femme avait encore échappé à une atteinte plus grave et plus longue que toutes les

autres. Puis-je espérer que le coup-d'État du Deux-Décembre qui a banni son père lui aura fait trouver moins dur un exil partagé? Telles sont cependant nos plus douces consolations, à nous!

Quel homme a donc le droit de parler de ses épreuves lorsqu'il voit des femmes souffrir ainsi? Qui pourrait dire combien d'années d'existence celle-ci consuma dans ces commotions incessantes? Chaque jour je regardais ses cheveux pour voir s'ils ne blanchissaient pas; et je me disais qu'il y a donc encore bien de la vie dans les natures les plus frêles pour qu'elles puissent résister ainsi.

Ils vivent cependant les lâches gouvernements qui mettent en pièces des cœurs de femmes, qui les déportent, les emprisonnent, les exilent, et s'en font gloire! Et les prêtres imposteurs sont encore écoutés quand ils nous parlent de la justice céleste! Et l'on élève des arcs de triomphe sur le passage des histrions de l'Empire, ridicules bourreaux déguisés en guerriers! Et l'on rit, [121] et l'on danse dans les villages dépeuplés! Et l'orgie couvre Paris de son voile souillé! Et les familles décimées elles-mêmes ont oublié leurs enfants! Malédiction sur ce pays et sur ce siècle! Quand nous mourrons, nous répandrons la peste noire sur le monde éternel, et les vampires n'oseront pas sucer la moelle de nos os!

Les souffrances de cette jeune femme si chétive par le corps, et si forte par l'amour, me révélèrent tout un monde de notions morales. Par elle je compris la source infinie d'affection que renferme

un cœur de femme ; jusque-là je ne m'étais rendu compte que de l'amour maternel. Par elle j'admirai l'union et les joies de la famille, lorsqu'elle n'est pas devenue l'arène où se choquent des âges et des intérêts disproportionnés. Par elle je fus amené à réfléchir de nouveau sur la notion de patrie, et je reconnus, ce que j'étais près d'oublier, qu'il est naturel à l'homme de s'attacher à un pays qui n'est pas limité ou avili par la main des tyrans. Par elle enfin, je sus ce que peut produire une passion unique, concentrée dans une âme forte lorsque l'opinion et les préjugés ne l'ont pas amoindrie. Cette femme fut pour moi un livre ouvert ; malheureusement, par la main du malheur.

Par toutes ses qualités, par tous ses grands sentiments, par son enfant, par son mari, par ses parents aimés qu'elle soit heureuse enfin ! Que son fils grandisse loin des esclaves et des flatteurs ! Qu'élevé librement, sur un sol dont il n'est pas sujet, il ignore à jamais ce que c'est qu'un gouvernement et une hiérarchie sociale ! Heureux les enfants qui croissent dans l'exil ! Leurs parents en supportent les peines ; eux en retirent l'indépendance et la dignité. Ils se considèrent comme citoyens du monde, et s'habituent aux conséquences qu'entraîne cette grande pensée. Et nous, imbus de préjugés, souillés de sol natal, imprégnés d'air français, nous sommes partout comme des sensitives qu'on irrite pour les faire trembler.

Il n'y a pas de méchants dans le monde ; il y a seulement des hommes inoccupés. Il n'y a pas de passions mauvaises ; il n'y a que des passions déclassées. Il n'y a pas d'autre vice sur la terre
122 que l'oisiveté. Quelle aveugle fureur pousserait donc les hommes à piller et tuer leurs semblables, au risque de la potence et des chaînes, si leur activité était dirigée vers des travaux utiles, et si ces travaux les faisaient vivre ? Les fauves seules ont de pareils instincts, et les fauves périront avant nous, car leurs races disparaîtront le jour où l'homme aura résolu de les exterminer.

Oisiveté ! source croupissante où tout vice prend racine, mère maudite d'enfants désespérés ! D'où nous es-tu venue ? Du rut de deux lézards endormis, d'un bâillement de Proserpine, d'une angoisse de Tantale, du tremblement des déserts stériles, du soulèvement des vagues, des tempêtes, ou du choc des mondes dans le sein du chaos ? Quel semeur réprouvé te planta ? Entre quelles pierres se cramponne ta maigre racine ? C'est toi, la courtisane, aux cheveux qui frisent sans art, aux yeux à peine entr'ouverts, qui, du soir au matin, étends dans les boudoirs ta coquetterie languissante. Tu attires l'homme qui flâne, tu l'endors sur ton cou de Sirène. Et quand il est à toi, tu le traînes par les cheveux sur la poussière des villes industrieuses, tu écrases avec son corps les fourmis, filles du travail ; et tu le pousses, de ta main potelée, dans les tavernes et les estaminets qui fument, ou dans les antres de l'infamie.

Là, tu mets une table boîteuse sous ses coudes, le verre dans sa main, des baisers de prostituées sur ses lèvres, une couronne de douce-amère dans ses cheveux, dans sa bouche des paroles inutiles, et dans sa poitrine d'éternels bâillements. Et puis tu le laisses, inutile, épuisé, las de toi et de lui, incapable cependant de trouver une autre maîtresse, tout à toi, rien qu'à toi, pour la vie!

Oh! le café, le café! Si la justice de Dieu et celle des hommes que j'ai tant offensées veulent bien me punir un jour, qu'elles ne me condamnent ni à l'enfer ni aux pontons, mais qu'elles montent un estaminet dans le purgatoire, et qu'elles m'attachent aux pieds d'une table où se débattront quatre joueurs de piquet.

Que d'existences a dévorées ce minotaure! Que d'avenirs brisés par lui, comme de jeunes pousses sur le passage du sanglier! Que d'étudiants arrachés à leurs pensées fécondes! Que de pères ravis à leurs enfants! Que de femmes, que de mères viennent lui redemander leurs maris ou leurs fils! que d'intelligences sidérées, que d'affections flétries, que de bourgeons de gloire gisent là, pêle
123 mêle, avec des tuyaux de pipes et des tessons de bouteilles! On apporte tout au café : son intelligence, sa mémoire et son cœur; on n'en rapporte rien que le mépris de soi-même et des autres, car la vue de l'homme inoccupé est funeste à son semblable. Là le sang se vicie, les nerfs prennent l'habitude d'un tremblement continuel, les chairs deviennent jaunes, et l'âme flasque, sale, comme le

vieux chiffon qu'on passe sur les tables de jeu.

C'est au café que prennent naissance ces querelles frivoles qui ne se terminent que trop souvent par des morts lamentables. C'est au café que les jeunes gens grisonnent, et que les vieillards blanchissent en quelques saisons. Aux portes veillent la Dispute aux joues rouges, la Dénonciation câline, le Désespoir chauve, la Trahison avec son stylet, le Meurtre aux longues dents, la Dette aux doigts crochus, et l'épileptique Jeu, souriant aux habitués et les provoquant de l'œil.

Pour ces hommes il n'est pas de saisons; ils ne savent pas les brises embaumées du printemps, les nuits d'été dorées par les étoiles, les matinées d'automne argentées par le gîvre, et les soirées d'hiver empourprées par le feu des sarments. Ils n'ont jamais vu les plaines d'épis, étendues, comme des camps de drap d'or, sous les terribles rayons du soleil levant; ils n'ont pas vu le pied du vendangeur fouler les grappes mûres, et s'il n'y avait qu'eux pour les aller chercher, les fruits pourriraient sur les branches des arbres. Pour eux, pas d'affections; pas d'amour. Ils ne connaissent pas les caresses des femmes, la joie des enfants, les confidences des amis. Ils ne peuvent rien produire, rien admirer, rien rêver, ceux qui déposent leur âme au fond d'un verre d'absinthe.

Montrez-moi des pourceaux dans une étable, mais ne me faites pas voir l'homme, ce roi superbe de la nature, passant sa vie dans une salle de douze pieds carrés, fumant comme un tuyau de locomo-

tive, buvant comme une éponge, crachant comme une borne-fontaine, et respirant l'haleine et la sueur des pieds de ses semblables, converti en une argile poreuse qui absorbe et excrète sans désirer, sans jouir, sans se mouvoir seulement ! Quelle noble occupation, en vérité, de pousser une bille de billard sur un tapis vert, de battre les cartes ou de remuer les dominos ! Comme la vigueur et la santé doivent bien se trouver de ces fatigants exercices ! Quel sublime essor prend l'intelligence dans ces salles basses où elle est [124] comprimée par les plafonds, étouffée par une atmosphère infecte, noyée dans la bière et les boissons falsifiées ! Comme l'homme peut s'appartenir et penser dans un lieu où tout s'échauffe et crie autour de lui !

Dans la vieille école révolutionnaire, c'était une tradition respectée de se réunir au café, d'y vieillir, d'y conspirer, de s'exalter par la consommation, et de disposer alors des destinées des empires. C'était le cas de s'écrier avec Schiller : « Républicains ! vous êtes plus habiles à maudire les tyrans qu'à les faire sauter en l'air. » J'ai vu ces aristarques verbeux boire douze chopes de bière pendant que sonnait midi, et puis frapper du poing la table, étendre leur bras droit sur des coupes brisées, et hurler d'un ton victorieux les strophes de la Marseillaise et du Chant du Départ. Deux ou trois scènes semblables et les orgues de Barbarie m'ont fait prendre en haine ces deux chants d'une autre époque, dignes trophées de la démagogie nationale.

Jeunes hommes au sang vermeil! rompons avec ces habitudes d'indolence. Nous portons les idées nouvelles, et il serait contre nature qu'elles cédassent aux idées vieillies. Chantons le bonheur; appelons-nous épicuriens, fouriéristes, Sardanapales; buvons des vins généreux dans des coupes de vermeil; aimons les filles des hommes quand elles sont belles, sensibles et bien parées; que le luxe et la joie multiplient les heures de notre courte existence! Mais ne prenons pas l'inaction pour le plaisir, l'immobilité pour le délassement, la somnolence pour la volupté, l'indigestion pour l'ivresse. Saturons-nous de plaisir, mais aussi de travail, et que l'attraction nous les fasse confondre tous deux.

L'âme de l'homme se traduit dans sa physionomie; les plaisirs d'une société sont l'expression de son organisme. Les hommes sont divisés aujourd'hui, leurs intérêts sont antagonistes; les civilisés se rapprochent parce qu'en Europe, il n'y a pas assez de place pour qu'ils se fuient; mais cette société n'est qu'une juxtaposition. Les corbeaux renfermés ensemble se mangent la cervelle; les plus forts seuls survivent. Ainsi de nous. S'ils ne sont pas ennemis, les habitués de café ne peuvent être qu'inconnus les uns des autres. Il en résulte que, s'ils se parlent, c'est pour se quereller. Alors à quoi bon s'assembler? Je comprends les réunions d'hommes sympathiques, dont les affections et les intérêts [125] sont les mêmes; j'appelle cela de l'association. Mais je ne comprends plus les agglomérations de gens envieux, acharnés les uns contre les

autres, comme nous le sommes tous, dans lesquelles on s'asphyxie d'hydrogène carboné sous prétexte de se saturer de plaisir.

Et puis l'épargne règne en souveraine sur nous. En fait de bien-être, le civilisé est réduit à se délecter d'une demi-tasse, il ne peut l'offrir qu'à charge de revanche. Combien serait différente de la nôtre la société où tous les biens de la terre seraient mis en circulation constante, où tous les délassements de la vie seraient prodigués aux hommes suivant leur choix, en échange du travail qu'ils peuvent donner! Alors ce serait le règne des contrats, l'association générale assurée par le droit de chacun au travail et à la liberté. Alors les cafés disparaîtraient comme tous les mauvais lieux, restes hideux des siècles de monopole.

« Les hommes se rompent la tête pour savoir comment la nature a pu produire un Iscariote, et le moins pervers d'entre eux trahirait pour dix deniers la très-sainte Trinité. »

Schiller.

— Avez-vous remarqué cet homme au front bas, au regard oblique, au sourire contracté, qui va de table en table, liant conversation avec tout le monde? Il passe la majeure partie de sa vie penché sur le billard. Il porte une cravate rouge, un pantalon frangé par en bas, une chemise crasseuse, des souliers et un habit dont la brosse n'approcha jamais; il fume la pipe marseillaise. La moustache,

l'impériale, les cheveux plats et longs, le chapeau à large bord complètent le personnage.

Voici ce qu'il dit : « Sous le dôme du ciel qui m'entend, personne n'est aussi républicain que moi : avec qui voudra, je le gage. Je méprise la science et les doctrines sociales ; je ne suis que les impulsions de mon cœur. Les septembriseurs seuls comprirent la révolution française. Gloire et amour au tribunal révolutionnaire dans les siècles des siècles!... Rage de ma vie! Vous verrez que [126] tous ces propres à rien, que vous appelez les chefs du parti démocratique, n'auront pas le cœur de tuer Bonaparte, et qu'il faudra que je salisse ma propre main de cette putréfaction! Aussi vrai que mon cœur bat, qu'on me fournisse seulement cinquante hommes déterminés comme moi, et je fais flamber la France comme une poignée de chanvre. Alors mes maîtres, je vous enseignerai la manière de diriger une révolution ; je vous apprendrai de quels hommes on entoure le pouvoir ; comment on travaille les têtes des rois, des aristocrates et des prêtres ; quels impôts on prélève sur les riches ; avec quel raffinement inquisitorial on rédige des tables de proscription, comme on peut enfin torturer, noyer, retrancher et déporter sans bruit tous les suspects. Je vous montrerai à fonder la république à l'intérieur, et à imposer la domination française dans les contrées les plus lointaines. »

Certes, la démagogie la plus chaude et le plus égayant chauvinisme ne trouveraient rien à ajouter à des protestations aussi enthousiastes.

Cet homme sort; il va revêtir un costume élégant; puis, traversant à pas pressés un dédale de rues sombres, il s'arrête à la porte d'un hôtel où sont suspendues les armes de France. L'ambassade lui est ouverte à toute heure. Là, il raconte qu'il a réussi à s'introduire dans les conciliabules des réfugiés, qu'il les a vus menant vie joyeuse, pariant, jouant, jurant et se vautrant dans l'orgie, comme pourraient le faire les très honorables employés du gouvernement. Ces irréconciliables ennemis de l'ordre juraient sur des poignards et s'enivraient du bruit de leurs vaines menaces. Il les a entendus décréter la mort de l'Empereur et la proclamation de la République rouge. Il a appris qu'on construisait à Marseille une machine infernale. Les réfugiés de Suisse bivouaquent dans les gorges du Jura; ceux de l'Espagne se tiennent prêts à franchir la Bidassoa, avec une armée de contrebandiers. Les sociétés de Londres, reliées à celles de Bruxelles et de Jersey, se sont mises à la tête de ce mouvement concerté; elles doivent constituer un gouvernement provisoire à Boulogne, où elles tenteront une descente prochaine avec les fonds de l'emprunt italien. Tous les rapports des mouchards sont les mêmes. Ce n'est pas ma faute si les gouvernements croient nécessaire d'entretenir tous ces meurt-de-faim. Je répète ce qu'ils disent.

127 Tous les mouchards se ressemblent, tous fréquentent les cafés français à l'étranger. Ils montent leur faction à l'arrivée et au départ des voitures publiques; ils paraissent dans tous les rassemble-

ments, ils revêtent tous les costumes, déclament sur tous les tons, et font serment de républicanisme cent fois le jour. Ils s'informent près de chacun des nouvelles politiques, les colportent, les altèrent, les interprètent suivant l'esprit de leurs auditeurs. Ils scrutent l'opinion, étudient le regard, se disent réfugiés dans une maison, artistes dans une autre, commis-voyageurs dans une troisième. Ils cherchent des leçons et n'en trouvent jamais. Ils entreprennent mille brillantes affaires et ne font jamais rien. Ils ne possèdent aucune ressource et mangent bien, boivent mieux, jouent gros jeu, courent les filles, changent tous les mois de logement, et ne se refusent aucune des jouissances de la vie.

Les pauvres gens! c'est un ingrat métier qu'ils font-là, un métier qui commence et qui finit par la misère et le déshonneur !

SCHNEPP LE MOUCHARD.

C'était dans une cellule de prison. La nuit était tombée ; une chandelle baveuse jetait dans un coin ses dernières exhalaisons. Une paillasse humide sur le sol, huit pieds carrés, quatre murs de pierre, une grille pour l'œil du guichetier, un soupirail pour les plaintes du vent, d'énormes verroux, un froid de Genève, un cachot de Genève enfin !... voilà pour la description des lieux.

Ils étaient deux. L'un était jeune et beau ; c'était Beyer, grand artiste par le cœur et par le génie. L'autre était un petit homme maigre, ridé et raccorni comme la semelle d'un vieux soulier. Il tenait du chat sauvage et du loup-cervier. Ses yeux étaient gris-fauves, ses cheveux hérissés, rasés en brosse, son front plissé, ses oreilles longues, sa figure démesurément ovale, comme si elle eût été aplatie sur l'enclume de l'enfer. C'était Schnepp, le mouchard.

— « Maudit soit celui qui vend ses amis ! s'écria Beyer.

— « Qui a vendu quelqu'un ? répondit effrontément l'espion.

« Malheureux ! reconnais-tu ces papiers ? » Et Beyer lui montrait une liasse de feuilles volantes contenant les signalements des 128 réfugiés, leurs demeures, leurs actions, plusieurs rapports de police, et toute la correspondance de l'agent avec la rue de Jérusalem.

« Reconnais-tu cela ? répéta Beyer. Nieras-tu ton écriture de chat sauvage et ton nom déshonoré ? La Providence ne permet pas que des bandits de ton espèce restent impunis. Tu as laissé tomber ces papiers devant ton hôtel à Lausanne, et le hasard nous en a rendus maîtres. Avoue, ou tu es mort ! »

Schnepp atterré jeta un rapide coup d'œil sur la main de Beyer, et voyant qu'elle était armée et tenait solidement les témoignages accusateurs : « Tu sais tout, vous savez tout, s'écria-t-il ; c'est vous qui m'avez fait arrêter ; je suis un homme perdu ! »

— Et il avait pâli, et il embrassait les genoux de Beyer en pleurant. — « Tu n'as pas connu la misère, reprit-il d'une voix entrecoupée. Tu n'es jamais parti de chez toi le matin entendant la faim hurler à tes talons et te suivre tout le jour ; tu n'es jamais rentré le soir pour annoncer à ta famille qu'il fallait jeûner encore. Tu ne sais pas combien est atroce la fringale qui nous pousse à étrangler nos enfants pour leur épargner des souffrances. Tu ne peux te figurer, avec quel désespoir, l'homme qui meurt d'inanition saisit tout ce qui se trouve sous sa main, épine ou roseau. Tu n'as pas vu les entremetteurs de la police accourir à tes cris de détresse, comme les vautours chauves autour des blessés.

« Oh ! méprise-moi, condamne-moi, frappe, mais écoute-moi jusqu'au bout, reprit l'espion, voyant Beyer s'attendrir. Depuis trois jours nous n'avions pas mangé, j'avais plus faim que de coutume. Au sortir d'une réunion politique, un homme, qui recherchait depuis quelque temps ma connaissance, s'approcha de moi. « Veux-tu manger ? » me dit-il. — « Je mangerais du fer rouge » : telle fut ma réponse.

« Pourquoi la Faim prend-t-elle tant de précautions pour détruire l'homme fragile ? Que ne me clouait-elle à cette place où je perdis mon honneur ? Mais je souffrais, je me sentais mourir... je suivis l'homme. Ce n'est qu'à ton heure dernière que tu sentiras combien nous sont chères les caresses de la vie.

« Lui et moi nous dinâmes dans un cabinet particulier. A la fin de ce repas qui fut long, je sentais mon cerveau fermenter dans mon crâne, comme le vin dans un tonneau longtemps resté vide. J'étais joyeux, je rêvais liberté, je chantais!

129 — « Tu as bien dîné, toi, murmura l'homme infernal, mais que « font à cette heure ta femme et tes enfants? » Ces paroles résonnèrent dans mon cœur comme la trompette du jugement, les heureuses vapeurs du vin se dissipèrent, je me rappelai mon horrible situation. Je me tordis les mains, je m'arrachai les cheveux : je ne devais pas manger, criai-je. Qu'ai-je fait? Maintenant, je vais rentrer, et je leur dirai qu'il faut jeûner encore jusqu'à mourir. Et de mes deux mains je me cachai le visage.

— « Sois tranquille, reprit l'homme, je leur donnerai tout ce « qu'il faudra. » — J'embrassai ce misérable, et je le bénis. — Beyer, n'as-tu jamais lu Faust, et ne sais-tu pas que l'homme au désespoir finit par s'éprendre de la laideur du diable ?

« Alors, l'homme : — Je t'ai sauvé, en retour
» tu peux me rendre un service. » — « Prends
» ma vie, lui dis-je. » — « Je ne te demande pas
» tant. Je ne sais pas bien écrire, et pour cela je
» manque de gagner beaucoup d'argent. On m'a
» demandé ces jours derniers un rapport statisti-
» que sur les départements du Haut et du Bas-Rhin
» que tu connais mieux que moi. Veux-tu le faire?
» Nous partagerons la récompense que donnera
» l'administration. »

— « Quel rapport ? quelle récompense ? quelle administration, lui demandai-je ? Je te dois tout, mais non pas l'honneur. Et un nuage passa devant mes yeux, et j'essuyai la sueur de mon front. Car je sentais que cet homme exigeait de moi des choses inconciliables avec ma propre estime. — « Eh ! » qui donc en veut à ton honneur ? Suis-je donc » un mouchard ou un entremetteur ? Il s'agit sim- » plement de fournir à l'administration civile de » la police un travail statistique, administratif et » moral sur l'Alsace ; cela n'a rien à voir avec tes » opinions politiques. Il y a une grande différence » entre le département administratif et le départe- » ment politique de la Préfecture. Profiterais-je » donc de ta misère pour te proposer un infâme » marché ? » J'hésitai, je tremblai. Et puis l'homme venant à me reprocher mon ingratitude, et à me marchander la vie de mes enfants, je consentis à tout ce qu'il voulut. Je fis le rapport, et nous le portâmes ensemble à la Préfecture.

« De ce jour, ce fut fait de moi. Le rapport était signé de mon nom, je ne pouvais le nier, et l'on me menaçait de le rendre public, si je refusais d'entrer dans la police secrète. J'aurais voulu tuer
130 l'infâme instigateur qui m'avait perdu ; mais je ne le revis plus, on avait su le soustraire à ma vengeance.

« C'est ainsi que je devins mouchard. Le sentier de la honte n'aboutit jamais, ajouta-t-il avec un profond soupir. Dès qu'il s'y est engagé, l'homme marche, marche en avant sans pouvoir reculer

d'un pas. Comme je vous connaissais tous, que j'avais partagé votre exil, et que je jouissais d'une certaine influence parmi vous, on me chargea de l'odieuse mission que j'accomplis aujourd'hui. Au rebours des autres administrations, la Préfecture de Police confie ces négociations les plus importantes à ses agents les plus nouveaux. On est sitôt connu, on vieillit si vite dans la carrière de l'infamie !

« Voilà ma lamentable histoire, Beyer, voilà le gouffre sans ciel et sans fond dans lequel je suis ballotté depuis trois mois ; voilà comment aujourd'hui, moi, votre ancien camarade, je ne mange pas un morceau de pain qui ne soit arrosé de votre sang. Hélas ! la terre de Suisse me brûle les pieds, moi qui la trouvais si riante et si fraîche quand je la foulais en te donnant le bras ! Il me semble que ce beau ciel va se couvrir de nuages, et m'emporter, avec ses tempêtes, dans le fond des abîmes. Il me semble que les murs de cette prison vont se rapprocher pour m'aplatir, comme un reptile immonde. Que répondrai-je à ma femme, à mes enfants, à l'ombre de mon père, quand ils me demanderont si la faim me donnait le droit de salir leur nom? Comment oserai-je affronter les regards de ceux qui me connurent.

« Malheureux assassin ! pour moi la vie ne refleurira plus sur sa tige flétrie, pour moi le monde est sans fin et sans lumière, comme la nuit du tombeau ! Je suis maudit, plus maudit qu'Etéocle, plus maudit que Pierre-le-Cruel, plus maudit que

les enfants de Jacob et que l'apôtre qui vendit le Christ en le baisant au front ! Je suis le plus infâme et le plus criminel des fratricides, car j'ai vendu l'âme de mes frères ! »

Et l'espion se roulait sur la terre, et de son front il battait les murs du cachot. Beyer, tout ému, s'efforçait de le contenir.

« Écoute, Beyer, ajouta-t-il, accorde-moi une dernière grâce. Tu vas retourner vers nos amis, dis-leur que je me repens, et que je mange avec volupté le pain noir de la prison, quand je songe au pain blanc de la hideuse police. Dis-leur que si je sors d'ici, je me [131] voilerai de noir, et que je me traînerai jusqu'à vous, sur les pieds et sur les mains, pour que vous me pardonniez. Et que cette expiation accomplie, j'irai finir ma misérable existence dans les mondes nouveaux, bien loin de tous ceux qui m'ont connu.

Les nobles cœurs ne croient pas au cynisme de l'imposture. Beyer fut convaincu de la sincérité de Schnepp. « Malheureux, dit-il, je m'étais promis de ne pas sortir d'ici sans savoir quelle affreuse grimace fait un mouchard en mourant. Vois, j'avais apporté tout ce qui était nécessaire pour en finir avec toi ; je t'aurais laissé le choix entre ce couteau-poignard que tu m'as donné, et ces rapports de police que j'aurais enfoncés jusqu'au fond de ta gorge. Depuis quinze jours je songeais au moyen de te détruire. Je voulais souiller les eaux du lac de la putréfaction de ton corps, je voulais te serrer la gorge, je voulais

t'arracher la langue, pour que tu ne prêtâsses plus de faux serments. Ton repentir m'a vaincu. Aussi bien, la justice des hommes est aveugle, soûle de meurtres, et sourde à la réhabilitation. Elle me fait horreur dans ma main, comme dans celle des juges qui m'ont condamné. Je te pardonne, et puisses-tu vivre assez longtemps pour racheter ton crime! »

Comment Beyer fut-il payé de sa générosité? Hélas! comme il était dans la logique des faits. Toutes les polices sont sœurs, et jamais un mouchard n'eut tort devant leur fraternel tribunal. L'ambassadeur de la République française réclama son agent, et le gouvernement de la république de Genève le lui rendit, après un procès pour la forme, dans lequel il s'excusait d'avoir laissé tromper sa bonne foi par des suggestions haineuses, et d'avoir emprisonné un fonctionnaire qu'une administration amie honorait de sa confiance. Schnepp fit sa rentrée triomphale à Paris, et quelque temps après, son amour-propre froissé se donnait largement carrière dans les journaux de la réaction. Cela devait être ainsi. Il faut pourtant voir l'homme tel qu'il est, et non pas tel que nous voudrions qu'il fût. Au fond de son cœur, il peut se reconnaître coupable, et confier cela à un ami dans un moment où le malheur et la crainte le rendent expansif. Mais c'est trop exiger de lui que de lui demander une confession publique. Quoi! voilà un espion que vous faites em-

prisonner, qui subit, à cause de vous, un jugement infamant, contre lequel vous publiez une lettre sanglante : et [132] vous voudriez que cet homme acceptât tout sans mot dire? Cela n'est pas possible ; si vous étiez à sa place, comme lui vous chercheriez à vous blanchir. Bien plus, il n'y a pas un homme qui consente à supporter le poids de sa propre humiliation. S'il a du courage, il se tue dans le premier moment de sa honte. S'il a peur, il se persuade que le suicide est une lâcheté, et cherche des excuses à ses plus noires infamies. Le mouchard a des convictions et un orgueil à lui. M. Delahodde n'a-t-il pas écrit que les chiens de chasse étaient utiles pour détruire les animaux nuisibles, et qu'il était un chien de chasse? Je ne vois pas pourquoi M. Schnepp ne finirait pas par se convaincre qu'il sauvegarde la société.

Eh! mon Dieu! n'allons pas chercher les mouchards si loin. En quoi tel ou tel *citoyen*, qui va porter chaque jour ses rapports à un chef de parti diffère-t-il donc tant de M. Schnepp adressant les siens au préfet de police? Dans le but, direz-vous; la fin justifie les moyens. Aux Jésuites, ces raisons; à un autre chien, cet os. Quant à moi,

« J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon. »

J'estime que les gens qui espionnent pour le compte de M. Ledru et de M. Etienne Cabet, sont aussi bien mouchards que les agents secrets du gouvernement. Et j'ai le droit de le dire, parce

qu'ils m'ont surveillé tout autant, si ce n'est plus. Qu'importe une différence dans les noms? Que la démagogie arrive demain aux affaires, et les agents des Césars républicains auront leurs entrées à la rue de Jérusalem, tandis que les Schnepp, les Chenu et les Delahodde, reprenant leur vie errante, iront rendre leurs comptes à Brompton ou à Harley street.

Mais il ne me convient pas de célébrer ainsi la suppression de toute police et de toute organisation de parti, sans confesser un péché que j'ai là, sur la conscience. J'ai mouchardé Schnepp ; et quoiqu'il ne me revienne que le tiers de cette vilaine action, je m'en repens pour moi et pour mes complices. Quand les notes accusatrices, tombées entre nos mains, nous eurent clairement démontré le caractère de Schnepp, il fut décidé qu'une commission de trois membres se rendrait à Genève pour le faire arrêter. J'en fis partie. Le système des commissions est aussi vieux que le [133] monde politique, et les jeunes gens sont toujours disposés à *se dévouer*, — traduisez : à se faire valoir.

A cette époque, je croyais rendre un signalé service à la démocratie en faisant emprisonner un mouchard; aujourd'hui, je ne le ferais plus. Toute persécution, toute flétrissure policière est attentatoire à la dignité humaine, et je ne sache pas qu'elle perde ces caractères lorsqu'elle est infligée par la main de la démocratie. En pareil cas, l'exécuteur se salit autant que la victime. Que fai-

sions-nous autre chose que rendre à Schnepp ce qu'il nous faisait? œil pour œil, dent pour dent, dénonciation pour dénonciation. En droit, nous agissions mal; en fait, notre démarche ne devait rien produire que plonger Schnepp plus avant encore dans sa perdition. Il nous reste la triste satisfaction de l'avoir fait renfermer pendant deux mois dans les prisons de Genève. J'en suis profondément affligé pour ma part; peut-être avons-nous fermé de cette manière toute issue à son repentir. Que ceux qui s'en réjouissent ne parlent plus de réformes judiciaire et pénitentiaire, ni de fraternité humaine. Ils ne connaissent pas la liberté.

Non, mille fois non, et surtout quand il s'agit d'un espion, ce n'est pas à nous qu'il appartient de chanter les louanges de la police, d'inoculer la délation aux hommes, de peupler les cachots, d'exciter le sergent de ville, et de déifier le bourreau. Laissons grouiller les mouchards autour de nous; disons-leur qui nous sommes, ce que nous voulons, les principes que nous propageons de tout notre pouvoir, et pourquoi nous avons résolu de combattre tout gouvernement, tout ordre, toute société civilisée, par tout l'univers. Qu'ils sachent que nous serons prêts à l'action, quand les hommes, devenus fiers, jugeront à propos de se passer de gouvernants. Si nous ne conspirons pas jusque-là, c'est que nous ne nous reconnaissons ni le droit de commander aux autres, ni le pouvoir de produire dans les sociétés une révolution organique.

Que la démocratie tienne ce fier langage, et qu'elle cesse de craindre la police, car elle lui aura porté le coup de mort, et elle n'exposera plus elle-même, aux regards du public, les plaies qui la dévorent. Plus de corps, plus d'ombre; plus de partis, plus de police; qu'aurait-elle à faire au milieu d'hommes indépendants?

— Je reviendrai sur ce point, car il en vaut la peine, quand je parlerai des sociétés politiques de Londres et de leurs ridicules [134] tentatives pour établir une cour de cassation, jugeant les proscrits en dernier ressort, sous le titre pompeux de JURY D'HONNEUR.

Et maintenant, qui pourrait dire si Schnepp avait l'âme foncièrement mauvaise, s'il faut le lapider ou le plaindre, s'il ne s'est pas repenti, s'il pouvait faire autrement enfin que de persister dans sa voie maudite? — Je ne suis ni criminaliste, ni casuiste, je ne puis prononcer. Je dirai seulement que cet homme s'était trouvé placé dans une de ces positions douteuses, si communes aujourd'hui. Élevé dans la misère et dans l'obscurité, il était parvenu, à force d'adresse, à une sorte d'aisance. Lui, qui n'avait reçu qu'une éducation superficielle, il s'était fait une importante position politique dans le département du Bas-Rhin, et s'était vu recherché par des hommes éminents. C'était Schnepp : existence besoigneuse, déclassée, barbier et chef politique, un de ces hommes que les partis recherchent parce qu'ils

ne sont propres à rien, et qu'ils sont propres à tout, parce qu'ils se chargent, sans répugnance, de tout ce que les autres ne veulent pas exécuter. Schnepp faisait des représentants, comme Warwick faisait des rois; il n'était rien, et il était tout; pas une ambition républicaine ne pouvait se passer de son patronage. C'était une épée à deux tranchants, un de ces artisans d'émeute qu'on trouve toujours prêts à pousser les autres, à parler ou à écrire, parce qu'ils en font métier, et qu'ils n'ont pas besoin d'attendre l'enthousiasme vengeur et l'inspiration sacrée. Comme tous ceux de son espèce, il ne pouvait vivre qu'au milieu des partis influents et agités; il lui fallait un déguisement, du bruit et de la foule. Sortez de pareilles gens de semblables conditions, ils n'ont plus de raison d'être; leurs grands besoins ne sont plus satisfaits; et cependant ils ne peuvent se résigner aux privations. Ce sont ces malheureux que la police dispute sans cesse à l'organisation des partis; nouvelle preuve à l'appui de l'utilité de ceux-ci.

Ainsi tomba Schnepp. Combien d'autres glisseront encore dans cet étroit sentier qui sépare les deux gouffres de la démagogie et de la police. J'ai pitié de l'homme qui se fait espion, mais je n'ai pas le droit de le condamner. Je ne puis le juger même qu'à mon point de vue, et je n'agirais pas comme lui.

135 Le jour où je manquerai de tout, s'il ne me

reste plus assez d'énergie pour conserver mon indépendance, je subirai la prison qui m'attend. Mais si j'ai encore mon courage d'aujourd'hui, et que je sois bon à quelque chose pour cette sorte de revendication, je me ferai voleur; je me glorifie de le penser comme je l'écris. Ainsi du moins, je serai resté fidèle à ma révolte anti-sociale, et je n'aurai pas été mendier un morceau de pain à la police, clef de voûte et sentine de toutes les iniquités. Le collier sied mal au loup.

— Homme! comment gagnes-tu ta vie?

— Avec la vie des autres hommes.

— Tu es soldat, sans doute? Un de ces malheureux chargés de la haine des peuples, parce qu'ils portent la livrée des despotes et qu'ils enfoncent le fer dans la poitrine de leurs frères. = Pauvre soldat, je te plains!

— Je ne suis pas soldat, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

— Brigand alors? Es-tu du moins l'un de ces fameux révoltés qui rendent aux sociétés le mal pour le mal, et qui trouvent même parfois le temps de faire du bien. Alors où sont tes hommes d'armes, tes vassaux, ton nid d'aigle? Sur quelle contrée s'étend la terreur de ton nom? Quels emblêmes portent tes bannières? Quel cri de carnage répandent au loin les trompes de tes hérauts?... Ou bien les voyageurs tremblants te voient-ils courir sur le front des Apennins ou des

Sierras grises, comme une flamme de soufre échappée des volcans? Alors raconte-moi les exploits de ceux que tu commandes?... Ou bien encore, corsaire audacieux, fils de l'écume des mers et de l'éclair du ciel, tes canons ne répondent-ils qu'aux éclats du tonnerre, aux imprécations des équipages naufragés? Alors montre-moi ta rouge flamme, et fais-moi savoir dans quels parages ton vaisseau trace son sillon sanglant? = Brigand! hâte-toi de vivre; les têtes comme la tienne ne restent pas longtemps sur leurs épaules aujourd'hui.

— Je ne suis pas brigand, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

— Tu es donc assassin? Tu te glisses donc la nuit, le long des [136] murs, derrière la victime que tu convoites, tu te caches donc sous son lit, tu forces donc sa porte, pour arriver jusqu'à sa vie? Tu sais donc préparer les poisons subtils? Tu connais donc le remords que la brise des forêts et la lune argentée laissent au cœur de l'homme qui les rend témoins de ses meurtres? Tu marcherais donc sur le corps de ton père, s'il te barrait le chemin? = Assassin! si la société t'a fait ce désespoir, elle est plus coupable que toi.

— Je ne suis pas assassin, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

Serais-tu donc voleur? Voleur d'or ou voleur de pain? Banquier, propriétaire; ou simplement escroc? = Voleur! tu es lâche si, pour dévaliser la société, tu as besoin de son aide; tu es perdu,

si c'est la faim qui te met aux prises avec la justice des hommes.

— Je ne suis pas voleur, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

— Duelliste alors? Un homme qui passe sa vie à faire des morts, une de ces bêtes féroces sur le passage desquelles on devrait tendre des pièges à loup, un mercenaire qu'on paie pour détruire, au nom de l'honneur, et dont tout l'honneur consiste à faire étinceler la pointe d'une épée. = Spadassin! tu es trop vil pour que jamais je mette ma vie à la discrétion de ton adresse.

— Je ne suis pas duelliste, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

— Bourreau donc? Crâne rempli de sang et de bestialité, instrument qui efface l'œuvre du temps et des mondes, l'homme, fleur à peine éclose de l'éternelle création. T'es-tu jamais demandé qui l'avait fait, qui pourrait le refaire, qui a le droit de le supprimer? Non tu es payé par les sociétés lâches pour tirer le fil qu'ont tissé leurs colères. = Oh! la plus épouvantable des machines! Le père qui t'engendra sema du sang dans le ventre de ta mère, car tu fais tomber des têtes sans jamais exposer la tienne, et tu t'engraisses de la maigreur des condamnés!

— Je ne suis pas bourreau, et je gagne ma vie avec la vie de mes semblables.

— Qu'es-tu donc enfin?

— Je suis agent de la police secrète.

— Loin de moi, loin de moi! C'est toi qui ravis

à l'homme, plus que son sang, plus que sa vie. C'est toi qui frappe dans l'ombre, [157] sans danger, et qui ne peux entendre le cri du coq. Toi qui t'assieds partout ; au foyer de famille, et dans les saintes assemblées de la Liberté. Toi qui te traînes au bras de l'ami que tu vas livrer! Oh! que cela fait de mal de voir l'homme aussi bas!

Créature dégradée! dans les rues chacun t'évite; on ne te nomme qu'à voix basse, on ne te connaît que par un numéro; la vue de ton pareil te fait horreur. Tu trahis ton père et ta mère, et les frères de tes frères, et ceux que tu ne vis jamais, et les imprudents qui t'ont confié leurs secrets. Tu vicies l'air, tu troubles l'eau, tu crains l'éclat du soleil; la femme qui partage ta couche est empoisonnée. De l'univers des morts tes aïeux se sont levés contre toi; tes enfants renient ton nom. Le pain que tu manges brûlera ta gorge jusqu'à ce que la police te laisse mourir de faim, après t'avoir abreuvé de honte.

Va maudit! épuise les joies amères que t'offre la main du crime ; de toi seul sur la terre la pitié détourne ses blanches ailes. Que l'air que tu respires t'étouffe! Que les aliments sèchent sous ta main! Que le vin s'aigrisse dans ton verre! Que tu ne boives d'eau que l'eau des mers! Que tout asile te soit refusé! Que ta femme soit stérile! Et s'il te naît un fils d'une *femme honnête*, qu'il rougisse de t'appeler son père!

Celui avec qui j'ai rompu le pain et vidé la coupe!

L'homme au bras duquel j'étais fier de me promener par la ville!

Celui dont je prenais la réputation pour garant dans un temps où j'étais obligé de cacher mon nom!

L'être à qui j'avais ouvert mon cœur, pour qui j'aurais donné ma vie!

Celui dont le dévouement affecté me faisait douter de ma théorie de l'intérêt personnel!

Celui que j'appelais mon ami, ce républicain si désintéressé, si simple, si enthousiaste.....

Il trahissait! C'était un agent de police.

Sans répugnance, je me suis assis à sa table, et j'ai couché sous son toit;

138 Car il me semblait que la maison de l'espion devait différer des autres, et qu'il s'en exhalait comme une odeur de Sodome. Je m'étais figuré que les murailles en étaient sales, les vitres brisées par la foudre, le plancher rempli de vermine, les meubles couverts par des toiles d'araignées. Et au milieu de tout cela, je plaçais le malheureux, seul, comme un hibou dans une église en ruines.

Cependant sa demeure était semblable aux autres demeures.

Je ne croyais pas qu'un mouchard pût être joyeux; je n'aurais pas imaginé que, depuis Judas, il osât reparaître dans les festins, et embrasser ceux qu'il voulait trahir.

Celui-là cependant assistait à nos banquets, et nous appelait ses frères.

Homme! construis ta maison sur le sable; confie ton existence à un coursier d'Ukraine, et tes biens à un navire démâté. Mais défie-toi des gens dévoués.

Ces misérables rient! Ils chantent, les infâmes, des hymnes à la liberté! Ils célèbrent la Vertu et le Patriotisme. Aucune probité, aucun malheur ne leur sont sacrés. Ils ne meurent pas de honte quand on découvre un de leurs complices, et qu'eux présents, on le marque au fer rouge. Ils salissent de leur amitié, de leur contact, de leur souvenir.

Mais jamais ils ne s'aventurent à vous regarder en face. Remarquez-les bien : tous sont myopes, presbytes ou louches; il leur faut un prétexte pour porter lunettes.

— L'ignominie s'étend sur la vie de l'homme, comme la tache d'huile sur la soie, comme l'incendie dans la forêt. Rien d'immaculé ne reste au centre, le cœur est consumé. On n'est pas fourbe à moitié. Celui qui est contraint de désavouer une de ses actions, les désavouera bientôt toutes. Jamais traître ne tenta de se réhabiliter. Le gouffre de la trahison ne rend rien que de la fange, des chairs vertes et des âmes noircies. Qu'on ne joue pas autour. Il attire, il attire; jamais il ne crie assez.

---

139 En vérité, je vous le dis : les mouchards croissent sur la terre comme les herbes mauvaises, le monde est envahi par la Délation. Tous nos petits neveux seront agents de police.

Les racines des bonnes qualités, comme celles des vices, ne sont pas au cœur de l'homme, elles sont au cœur des sociétés.

Les terres arrides produisent l'ivraie. Dans une société où personne ne peut trouver place et travail, la multiplication des mouchards est aussi logique que celle des fonctionnaires et des voleurs.

De par la nature, l'homme est forcé de vivre à tout prix. Les considérations morales se taisent devant cette horrible nécessité. Un pareil axiôme est suffisamment prouvé, je pense, par le radeau de la Méduse.

Il est également prouvé que, quand l'homme ne peut vivre d'une autre manière, il mange de l'herbe, du bois, ou... de l'homme. Qu'on place le moraliste le plus austère entre l'Inanition et l'Espionnage, et je serai curieux de voir son choix.

A cette nécessité de vivre au milieu de la disette des choses et de l'encombrement des personnes, ajoutez le besoin de luxe et de bien-être qui nous est naturel, et que nous ne pouvons satisfaire aujourd'hui que très médiocrement, au moyen de la prévarication, de la prostitution et de l'infamie ;

Et puis, étonnez-vous que la France soit fertile en mouchards ! Je m'étonne bien davantage qu'elle puisse encore produire quelques honnêtes gens.

Je n'appelle pas seulement mouchards les agents

payés par le gouvernement. Mouchards sont encore ceux qui espionnent pour les partis, pour les banquiers, pour les officiers supérieurs, pour les rois de boutique. Mouchard est celui qui, dans les sociétés ou dans les familles, divise par des calomnies intéressées. Mouchard, est l'héritier qui épie les derniers soupirs d'un vieillard. Mouchard, le domestique; mouchard le soldat; et mouchard, le prêtre : mouchard enfin, tout homme à qui sa rapacité fait oublier son honneur, et qui ouvre, dans la main dorée de son maître, sa droite pleine de trahisons.

Faites le compte.

---

[140] En vérité, en vérité, la police ne disparaîtra que par sa généralisation même. Il faut qu'elle couvre le monde d'une inondation de fange.

Si tous les hommes se mouchardaient, il n'y aurait plus de mouchards. La police, ainsi que tous les monopoles, constitue une société dans une société, une hiérarchie dans un monde. Dépouillez-la de ces caractères, elle meurt.

L'universalisation de la curiosité et de l'inquisition produira l'opinion publique qui jugera de tout moins partialement que les tribunaux, la presse et les clubs. Elle ne pourra jamais nuire quand les hommes vivront sous le régime de la liberté et de la justice, parce que leurs jugements seront sincères et que leurs opinions se corrigeront les unes par les autres.

Nous courons à cette universalisation. Les portes de la préfecture sont assiégées de candidats. Les marquis ruinés, les guerriers en retraite, les négociants faillis, les clubistes enroués, les filles sans amants, les portiers sans cordons, les laquais mis à pied, les avocats sans causes, les médecins sans malades, toutes les existences qui périclitent en un mot, se donnent rendez-vous dans la rue de Jérusalem. On les renvoie, ils reviennent. On les paie mal, ils reviennent encore. On les humilie, ils reviennent toujours. On les destitue, ils cherchent à rentrer. La police est la mieux servie des administrations publiques. La peste est précieuse aux fossoyeurs; la débauche, aux entremetteuses; les partis, aux mouchards...

On a semé la misère, on récolte l'infamie.

— C'est en se gardant de l'oisiveté que les proscrits échapperont à la police. Elle n'ira pas les chercher dans leur intérieur, elle ne les atteindra pas dans l'atelier ou le cabinet d'études. Au contraire, elle les saisira, comme dans un vivier, s'ils se laissent entraîner dans les cafés de bas étage, les seuls que l'exiguité de leurs ressources leur permette de fréquenter.

— Il faut bien le dire, la police de l'exil est faite en majeure partie par les exilés. L'un est possédé de la manie de la célébrité, et ne peut imaginer de meilleur moyen de réclame que de fournir matière à de nombreux rapports. L'autre

croit se donner de [141] l'importance en disant à qui veut l'entendre qu'il médite un régicide. Celui-ci vous annonce confidentiellement qu'avant huit jours il y *aura du nouveau*. Celui-là dégonfle son cœur à mesure qu'il vide son verre. Et puis tous se plaignent d'être vendus, et passent leur temps à se juger les uns les autres et à provoquer ainsi de nouvelles révélations. Si j'étais ministre de la police, je ferais une rente aux réfugiés.

— Aussi, pourquoi y a-t-il des gens qui se croient dispensés de tout travail dès qu'ils ont dit : « Nous sommes des hommes politiques ? » Pourquoi y a-t-il des partis qui les soutiennent, des polices qui les emploient et des estaminets ouverts à leur fainéantise ?

Pourquoi vivons-nous en 1854 ?

Les derniers instants d'un mouchard doivent être affreux, lorsqu'il est susceptible de songer à la vie future. A cette heure suprême où, pareil à un auteur fatigué, l'homme écrit *fin* sur la dernière page du livre de sa vie, un irrésistible besoin de confidence s'empare de lui. Alors, nous faisons le résumé de nos actes et de nos pensées, nous sentons que nos semblables vont feuilleter avec avidité cette publication nouvelle, et nous la relisons avec un ami.

Mais *lui*, qui n'a personne, à qui confiera-t-il ses remords ? Et que confesserait-il ? Il ne peut pas dire qu'il a tué ; à peine pourrait-il s'accuser

d'avoir empoisonné comme un gaz que nous ne voyons pas, comme un virus délétère, comme l'égoût qui coule sous nos pieds et qui va troubler les grands fleuves.

La pâle Mort trépigne sur son corps, il ferme les yeux pour ne pas rencontrer son affreux sourire, et la voix recule au plus profond de ses poumons. Il n'ose pas réfléchir sur le sort qui l'attend dans une autre existence. Crucifiement horrible qui suffit pour racheter toute une vie de forfaits !

— Roulez donc civilisés! Sus aux places! Sus à l'or! [142] remplissez les tripots et les maisons de jeu. Roulez, roulez toujours! Au fond du gouffre du déshonneur, vous attendent l'Impudence au front d'acier, le Désespoir en guenilles, et l'Infamie qui joue des âmes d'hommes sur un coup de dés!

— *Hélas! que j'en ai vu faillir de jeunes hommes!* C'est la société. Il faut une proie à l'injustice et du bois à la flamme! Il faut que le scorbut fasse tomber les dents; il faut que la gangrène pénètre jusqu'à la moëlle de nos os! Il faut que la corruption foule de jeunes femmes sous ses pas! Il faut que nous nous développions, comme les vers, dans les fumiers! Et plus tard, que nous-mêmes servions d'amorces!!

— A qui se fier maintenant? Dans quel cœur verser son cœur, dans quelle vie noyer sa vie,

comment étancher sa soif ? Les sources de l'amitié et de l'amour ont été empoisonnées. Partout le pouvoir a glissé sa main chargée d'or. Il a rendu froids le lit de la maîtresse et les serrements de main des amis. Malheur aux hommes qui répandent le sang avec plus de prodigalité que le vin ! Malheur surtout à ceux qui achètent ce que personne n'a le droit de vendre; la bonne foi et l'affection d'un homme !

Rien n'est plus dangereux que la ruse chronique. En révolution, les plus habiles diplomates reçoivent des leçons des ouvriers; en duel, les plus brillants tireurs se font tuer par des apprentis. N'aiguisez pas la lame du stylet, n'élevez pas de loups, ne caressez pas d'aspics, ne plongez pas la main dans le feu ; ne jouez pas à la police avec les mouchards. Plus vous vous tiendrez en garde contre eux, et plus ils vous pénétreront. Vous les attendez par la porte, ils entrent par la fenêtre ; vous déjouez leur impudeur, ils feignent la modestie ; vous vous couvrez d'une cuirasse d'acier, ils en trouvent le défaut avec des larmes de tendresse. Toujours la vipère parvient à inoculer son venin ; la flèche de Paris atteignit le talon d'Achille. — Ne jouez pas à la police avec les mouchards.

11 août 1849.

RÊVES DE VOYAGE.

Celui qui est sédentaire n'a rien à raconter ; celui qui reste couché tisse le mensonge.

Le chant de Thrym — Légende d'Islande.

[143] Assis au bord du Léman, je rêvais. Mon visage était calme comme la surface des eaux bleues, mais dans mon esprit, les pensées se pressaient aussi nombreuses que les sources froides qui alimentent les abîmes sous-marins.

La nuit était tombée. C'était l'heure où la nature exhale son premier sommeil dans un murmure immense, où les fleurs se penchent, où les oiseaux abritent leurs têtes sous leurs ailes fatiguées. Alors les chiens de garde passent leurs museaux sous les portes des fermes, les chats lascifs s'ébattent sur les toits, la voix du veilleur de nuit rappelle leur devoir aux époux.

Mes yeux jouaient au plus fort avec les deux yeux de la lune, jusqu'à ce qu'un nuage vint, comme une mantille espagnole, voiler son front. J'entendais la rosée pleurer sur les feuilles mortes; une barque dessinait ses blanches voiles dans

la nuit profonde ; venant de loin, le rude chant du batelier savoyard me paraissait suave comme la voix d'Ariel dans le concert des mondes.

Il a sonné minuit. Allons, la barcarolle ! gondolier de Venise ; l'humide Adriatique est altérée de chansons. Accorde ta guitare, fils de la vierge sainte [1], Andalou de Séville ; ta maîtresse a paru sur le balcon, elle éteint au fer glacé l'ardeur 144
de sa joue brûlante. Vierges du Mecklembourg, appuyez-vous sur les bras de vos blonds fiancés, comme les pavots sur les épis du froment, allez avec eux baigner vos pieds blancs dans la verte Baltique. Et vous, mes frères d'Allemagne, étudiants héroïques ! la police a fermé ses paupières d'orfraie ; versez dans les coupes ciselées les flots d'or de la bière ; passez la longue épée à travers vos toques militaires ; fichez-les au plancher, et dansez autour en chantant : mort aux tyrans !

Oh ! l'univers ! les grands fleuves qui roulent à travers les plaines avec leur cortège de rivières ! Les grands monts qui réchauffent leurs racines dans les feux infernaux et qui rafraîchissent leurs cimes chevelues dans les nuages des cieux ! Oh ! le monde, la ruche humaine, les cités bruyantes, les paisibles hameaux, le céleste Orient, l'Occident plein de rêves, l'Équateur brûlant et les Pôles glacés ! Oh ! l'air, l'espace, l'extase, l'infini, l'éternel, la LIBERTÉ !... Qu'es-tu mortel pour embrasser toutcela ?

1. *Somos hijos de Maria Santissima.* — Nous sommes les fils de la très-sainte Marie. — (*Dicton d'Andalousie.*)

Mon corps ne couvrirait pas six pieds de terre ; j'entends à peine le chant de ce nautonnier. Et je voudrais planer sur la nature! Rêves! grandes voix intérieures, ne me fatiguez plus. Ou plutôt, conscience de la faiblesse humaine, ne paralyse pas mon essor.

Temps! tu es si vieux, tu as tant couru! Ne pourrais-tu, pour un instant, me prêter tes ailes? Nuit! ne me donneras-tu pas ton oreille attentive? Et vous, aigle superbe, oiseau de Jéhovah, votre vue? Et toi propriétaire mon père, avec quelles prières faudra-t-il frapper sur tes doigts maigres pour qu'ils se crispent moins fort sur les cordons de ta bourse?

Si j'étais libre et léger comme la feuille du tremble, comme la vapeur matinale ou l'écume des mers, j'irais plus loin qu'elles. Mais les passe-ports ne s'obtiennent pas sans difficultés, les climats nous éprouvent, il nous faut trainer avec nous un arsenal de précautions contre le froid et contre le chaud. Le sang, la chair et la graisse sont lourds; la locomotion de l'homme est dispendieuse.

Je voyagerai cependant. — Je laisserai derrière moi Genève, triste Babel où la proscription se déchire ; mon opiniâtreté saura vaincre [145] l'avarice paternelle. Et jamais proscrit ni voleur ne manquèrent de passeports.

Ainsi parlait en moi le rêve à la voix argentée.

Et puis il évoqua plusieurs apparitions que les vagues dociles déposèrent, l'une après l'autre, sur le sable du rivage. Et j'écoutai; et voici ce que j'entendis :

— Où vas-tu, voyageur?

Ton coursier polit ses fers sur le sable, ton œil impatient mesure l'étendue des collines.

— Je cherche ma bien-aimée. Tant que je ne l'aurai pas retrouvée, on entendra mes éperons d'argent sur les dalles des châteaux et des cloîtres. Car elle est de noble race et mes ennemis ne l'eussent pas renfermée dans une prison vulgaire.

— Poursuis ton chemin, voyageur!

C'est une puissante passion qui te pousse à parcourir le monde.

— Où vas-tu, voyageur?

Ta main est armée du bâton ferré, tes pieds sont protégés par la chaussure des montagnes, et tes jeunes épaules fléchissent sous le poids de ton bagage.

— La nature seule crée les grands artistes; je vais lui demander l'inspiration que me refusent les villes peuplées. Je brûle de m'asseoir sur les genoux des rochers et de boire les larmes des fontaines. Je veux me lever avec l'aurore, voir les premiers feux du soleil, et le suivre jusqu'à ce qu'il meure au sein des mers profondes. Je veux dormir sous le pavillon des cieux, n'ayant d'au-

tres gardiens que l'air des nuits, la lune et sa cour d'étoiles.

— Poursuis ton chemin, voyageur!

Semblable aux meilleurs fruits des bois dont jamais la culture ne put reproduire la saveur, le Génie ne croît que loin des vapeurs que les hommes respirent dans les cités. Puisses-tu l'atteindre! C'est une ambition sublime qui te pousse à parcourir le monde.

— Où vas-tu, voyageur?

146 Ta famille attristée se presse autour de ta voiture; tes serviteurs la tapissent d'un duvet moëlleux, et ton cocher retient l'ardeur des chevaux qui ne doivent te traîner qu'au pas.

— Hélas! la Santé régnait en souveraine sur le trône resplendissant de ma vie, lorsque, fille de l'éternelle Vengeance, la Maladie lui a ravi son empire. Depuis ce temps, sa main décharnée secoue mon corps, mes jours sont la proie de la douleur, et le sommeil s'est éloigné de mes paupières jaunies. On dit que l'eau des mers peut rendre la santé et la vigueur; Vénus, l'amoureuse, est sortie de l'écume d'Amphitrite; je vais me plonger dans l'eau salée des mers.

Poursuis ton chemin, voyageur!

Que la Santé si prompte à la fuite, bien suprême sans lequel tous les autres biens nous deviennent pesants, que la santé fraîche de couleurs, rose de joie, te revienne bientôt.

— Où vas-tu, voyageur?

Les roues du wagon crient sur les rails blanchis, la vapeur hurle de joie en s'échappant de la gueule du monstre. Tu trouves facilement ta place parmi la foule affairée.

— Je suis commis-voyageur. Je poursuis la Fortune, dont les yeux vitreux ne peuvent distinguer les traits de ses élus. Au risque d'être broyé par les roues de son char, je veux que sa main me touche. Le sort ne couronne-t-il pas bien des fronts aussi étroits que le mien?

— Poursuis ton chemin, voyageur!

Le commerce met en circulation le sang de l'humanité. Le jour viendra où la balance sera juste; alors elle pesera plus que l'épée dans l'équilibre universel. C'est le besoin du bien-être, cher au cœur de l'homme, qui t'appelle sur tous les points du monde.

— Où vas-tu, voyageur?

Ton front est vieilli par l'étude; un marteau pend à ta ceinture, et tu marches seul, avec un livre à la main.

— Je désespérais du bonheur, quand du plus haut des cieux, m'a béni la Science au radieux sourire. Et maintenant, je m'arrête pensif aux lieux que le touriste fuit. Ce fer n'en veut qu'aux secrets de la nature; avec lui je fouille le cœur du granit. Là je retrouve les traces des mondes éteints et des animaux confiés à la mort discrète par le travail des siècles. Je foule les solitudes pleines

d'horreur des monts géants; sous ma main, la glace des Alpes se liquéfie, et des sources jaillissent au milieu des déserts. [147] Au milieu des ruines d'Herculanum, de Thèbes aux cent portes, de Memphis et de Palmyre, mes pas sont assurés comme ceux des hommes oisifs dans les rues des capitales. Les chacals fuient devant moi. La vérité ne se trouve qu'au milieu des tombeaux.

— Poursuis ton chemin, voyageur !

Déjà le disque de ta vie a fourni la moité de son cours ; il te reste à accomplir de grandes choses avant de t'endormir dans les bras du long sommeil. C'est la science, mère de tout progrès, qui te pousse à parcourir le monde.

— Où vas-tu, voyageur ?

Jamais la nature ne reçut tes hommages. Jusqu'alors on t'a vu recueilli dans le silence du cabinet, dans les salles des académies et dans les assemblées de la nation.

— C'est vrai. Ma poitrine fatiguée ne saurait respirer l'air qui court sur le sommet des forêts vertes et sur l'arête des vagues. Je n'ai jamais vécu que dans les villes ; il me faut leur atmosphère épaisse et la discorde des foules humaines. D'une grande cité à l'autre rien ne m'arrêtera ; je comparerai les législations et les mœurs. Au sein des ateliers où l'Industrie martèle, je découvrirai les causes de la Misère et de l'Opulence ; dans les prisons, séjours de la souffrance, j'interrogerai sur leur origine le Crime, le Remords et la Vengeance,

trinité furieuse qui s'acharne sur nous. Je suivrai le génie des peuples dans leurs travaux, leurs révolutions et leurs fêtes ; et d'aussi près qu'il me sera possible, j'observerai les cérémonies qu'exécutent ces personnages grotesques qu'on appelle rois, législateurs, prêtres et généraux. Celui qui n'a jamais quitté son pays n'acquiert que des connaissances fausses. Rempli de préjugés nationanx, il ne conçoit l'homme que sous un aspect. Le temps et l'espace sont pour lui des expressions vides de sens ; il lui semble impossible que la terre nourrisse des étrangers, qu'elle ait produit des races anciennes, et qu'elle puisse être peuplée un jour par de nouvelles générations. Cependant aucun homme n'est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain ; les milieux qu'il traverse le modifient san cesse. Nous avons l'ambition de saisir dans son ensemble le système de l'univers ; d'où nous vient donc cette erreur étrange, de vouloir connaître l'humanité [148] par un seul peuple, grain de sable perdu dans l'immensité du tout.

— Poursuis ton chemin, voyageur !

C'est la connaissance de l'homme, la plus difficile de toutes, qui te pousse à parcourir le monde.

— Où vas-tu, voyageur ?

Tu supportes mal l'esclavage de l'uniforme ; ta main s'arrondit gauchement sur la poignée d'un sabre, et le casque brillant pèse plus à ta tête que les conceptions du travail.

— Je vais combattre pour la Liberté ! Depuis

l'Orient étincelant jusqu'à l'Occident pâle, depuis l'Abyssinie jusqu'au Groënland, les fils des hommes gémissent sous le joug de l'injustice. Je vais combattre pour la Liberté !

— Poursuis ton chemin, voyageur !

Qu'importe que ton bras soit novice? Tu seras fort dans les batailles. Et comme un sillon de feu, ton épée s'ouvrira le chemin parmi les mercenaires qui défendent les trônes. Suis la vierge à l'œil noir dont la mâle beauté passionna Spartacus, Kosciusko et Toussaint-Louverture. C'est l'éternelle Liberté qui guide tes pas sur le monde éternel.

— Où vas-tu, voyageur ?

Ton équipage a roulé sur les pavés du manoir, six chevaux y sont attelés, plus ardents que ceux qui boivent les eaux du Phlégéton amer. Ta cour, ordinairement silencieuse, s'est remplie de bruit ; çà et là courent tes serviteurs chargés d'effets précieux. Le cor résonne sur la vieille tour, les piqueurs sont en selle, et l'aboiement des chiens répond à la fanfare joyeuse.

Je vais voir du pays. Je suis las de la monotonie que la richesse traîne à sa suite, le bruit des fêtes m'assourdit. Ces créneaux, ces forêts, ces prairies et ces chasses ne m'offrent plus rien dont je ne sois rassasié. La stupide opinion, la sollicitude de ma famille et de mes maîtresses me sont à charge. Je veux secouer mes chaînes, tuer le temps et me fuir moi-même.

Je saurai comment le soleil se mire dans les

glaciers du Mont-Blanc, comment la vigne amoureuse embrasse l'ormeau d'Italie ; je dormirai dans Venise bercée par les flots bleus, je respirerai la [149] fumée du Vésuve, je saluerai le Colysée, le Môle d'Adrien, le Cirque de Néron et le Dôme de Saint-Pierre ; j'arracherai des blocs de marbre au Parthénon.

J'irai, j'irai sans cesse ! Je cueillerai la verte olive, la grenade écarlate, et l'orange dorée par le soleil d'Espagne. Cadix, et Lisbonne, et Gènes, et Florence me verront, et je saurai si les villes déchues sont plus sombres que les hommes blâsés.

Plus loin, plus loin encore ! Je débarquerai dans Londres la superbe, je caressserai la crinière de l'Océan, je parcourrai les plaines de la verte Erin, je gravirai les monts Calédoniens ; je m'étendrai sur le rapide charriot du Cosaque et sous la hutte hospitalière du Lapon.

Toujours plus loin ! Je visiterai Constantinople, cité des minarets et des coupoles, clef de trois mondes, métropole rêvée par tous les maîtres du monde, reine que les océans saluent du fracas de leurs eaux ! — Alger et Tunis ; — les rivages où mouillaient les flottes de Carthage ; — le désert aux sables mouvants.

Et puis la riche Asie : — Bassora, Trébizonde, Ophyr la magnifique, La Mecque, hôtellerie des caravanes, Jérusalem, dont les reliques firent couler tant de sang ; — l'altier Himalaya, l'Indus au lit profond, et le Gange sacré que battent sans répit les *steamboats* de l'Anglais.

Et quand j'aurai parcouru tous ces pays, je n'aurai rien vu encore : ni la Chine, berceau des peuples, ni cette confédération gigantesque qui étend ses bras sur l'une et l'autre Amérique, ni l'Océanie, monde de trésors, dont l'homme prend possession à mesure qu'il sort des eaux.

Certes la terre est grande, et chaque jour elle s'agrandit encore. La haine de la vieille Cybèle s'étanche dans le sein des mers qu'elle dessèche. La vie d'un homme suffirait à peine à parcourir le monde habité.

Mais je pars avec toutes mes années devant moi, avec mon or je pourrais entretenir une armée ; je me suis préparé, par des lectures sérieuses, à profiter de tout ce qui frappera ma vue ; sur toutes choses mes idées sont faites. Puissent les voyages me rattacher à la vie !

— Arrête-toi, voyageur !

Tu vas sans but et sans passion. Tu trouveras l'ennui où tu [150] cherches le plaisir ; la morne tristesse habite en ton cœur. Les magnificences de la nature, la fraîcheur des campagnes, les voix des éléments, les merveilles des villes, tout cela est perdu pour toi. Tous les objets t'apparaîtront voilés de deuil à travers le prisme de ton découragement. C'est parce que tu es las de toi-même que tu parcours le monde.

Je voyagerai. — La saison est propice. Messidor est descendu dans les plaines, semant par les sil-

lons les bruns moissonneurs. Les matinées sont fraîches, et la brise des soirs a grandi sous les ailes des nuits plus longues. Déjà, les feuilles rougissent et les grappes pesantes courbent les sarments vers la terre. Déjà, l'automne court par les sentiers des forêts et les ruisseaux font plus de bruit sur les sables. Encore quelques jours, et l'orbe du soleil séjournera plus longtemps dans l'Océan, le feu de midi s'éteindra, et la seconde verdure renaîtra dans les prairies.

Je voyagerai. — L'exil m'a rendu maître de moi ; il a rompu les liens qui me rattachaient aux législations civilisées. Par tout pays je suis étranger, je puis me soustraire à la violence des gouvernements, à la lâche cruauté des gens de justice, à la langue des prêtres, à la morgue des grands et à la haine des petits. Acharnés dans leurs luttes mercantiles, que les hommes me délaissent, comme les vagues de la mer oublient le galet des grèves qu'elles ont si longtemps roulé. Je ne leur demande que cette faveur. Il est avantageux d'être hors la loi de ces temps.

Je voyagerai. — Mon temps est à moi, et j'en sais la valeur. Le travail m'attire, et je n'ai pas encore besoin du salaire qui rend esclave. Je me sens irrésistiblement entraîné vers l'insoumission, les solitudes de la nature et les grands monts ravinés par les déluges ; j'aspire à la liberté. Je meurs dans l'enceinte des villes où je suis obligé de ré-

gler mes pas sur ceux de milliers de gens qui me pressent, que je n'ai jamais connus, et que je ne veux jamais connaître. Je hais la foule qui bâille sur le passage des rois et sous le bâton des sergents; j'étouffe dans les habits à la mode. J'aimerais mieux [151] vivre au désert qu'au milieu d'hommes qui suivent tous le même chemin, qui saluent de même, qui portent tous le même chapeau, la même chaîne de montre, le même nœud de cravate, les mêmes décorations; et qui, pour les gagner, exécutent tous les mêmes bassesses. Au moins les grains de sable diffèrent les uns des autres, et le brûlant Simoun les disperse sans cesse d'un point à l'autre de l'horizon.

Je voyagerai. — Les distances se rapprochent, les hommes se touchent, les races se croisent, les produits les plus divers sont échangés partout. La vitesse des moyens de locomotion resserre l'étendue; la matière s'anime; les chemins tourbillonnent sous des machines plus rapides que la fumée; le Dieu de l'Industrie hurle dans l'espace et trouble le monotone recueillement de la nature. Et seul, l'homme resterait immobile au milieu de cet universel vertige, lorsque les climats et les terroirs se modifient autour de lui! Non, que celui qui le peut s'accoutume à tous les climats, visite tous les peuples et comprenne leurs langues. La famille humaine se rassemble pour tenir conseil. Il est temps d'ouvrir les oreilles et les yeux. Les grandes merveilles sont près de nous.

Je voyagerai. — Déjà tout se prépare pour l'universelle circulation. Noire messagère, la Vapeur, en passant sur les villes, s'imprègne de leur atmosphère intellectuelle et la porte de l'une à l'autre. Comme des artères glonflés, les voies de fer ont pénétré jusqu'aux extrémités du corps social; elles s'abouchent et s'embranchent, répandant partout la santé et l'abondance. L'Océan dompté secoue sur sa crinière les vaisseaux des nations, et leurs pavillons se saluent. Les langages changent et se renouvellent; le vieux dictionnaire est usé; chaque invention n'a plus qu'un nom partout. Les mœurs se transforment; le préjugé courbe la tête. La houille flambe avec le bois, le fer se heurte à l'or, les riches étoffes procurent les beaux fruits, le vin se mêle au vin, le sang se mêle au sang. Les filles du Nord tendent leurs blanches mains aux enfants brûlés du Midi; l'âme de chaque nation est un livre ouvert à toutes les autres. Peuples! n'y regardez pas d'aussi près pour les conditions de l'échange; elles deviendront justes. Nous sommes fils d'un même père, et dans les veines de chacun de nous, il ne [152] coule pas une goutte de sang qui ne soit formée par les transports d'amour de toutes les races humaines. Partout où elle est cultivée, la terre est fertile; partout où l'homme n'est pas corrompu, ses reins sont forts; partout où l'ongle de la débauche n'a pas déchiré ses mamelles, la femme nourrit des enfants robustes. L'industrie nous fournit les ailes que la nature a données aux oiseaux de passage et les

voiles membraneuses qui soutiennent la graine au milieu des airs. L'enfant ne hait pas l'étranger, il ne le distingue pas de son voisin ; sa langue est déliée, son oreille délicate ; il chante et joue dans tous les idiômes de la terre. L'homme est destiné à vivre sous tous les climats ; ceux qui se font encore gloire de leur patriotisme achèvent tout doucement de mourir.

Je voyagerai. — Voici venir de meilleurs jours. L'humanité regorge de sang et de richesses ; ses ressources sont trop abondantes pour rester confisquées plus longtemps. Le cercle de ceux qui vivent de leur travail s'élargit ; plus de places sont libres au festin social. L'horizon se remplit de vapeurs ardentes. A travers des voiles de sang et de deuil, j'entrevois le bonheur universel, l'échange universel, la langue et la science universelles. Place à l'humanité ! Que les vieux intérêts se coalisent, que les vieilles langues calomnient, que les vieux bras se raidissent, que les vieilles générations se boutonnent dans leurs vieux costumes... Qu'importe ! Toutes ces résistances seront brisées ; la violence que l'homme ne veut pas subir, la nécessité la lui imposera. Le progrès ne marche qu'au milieu des décombres. Un nouveau siècle se prépare qui brisera le cycle d'argent du monopole, comme la sève rompt les canaux des arbres, comme les flots bondissent par-dessus les digues, comme la liqueur fermentée fait éclater les vaisseaux qui la renferment.

Je voyagerai. — Lendemain et voyage, avenir et immensité, sont des idées congénères. La terre ne manquera jamais sous nos pieds, car nos ressources augmentent à mesure que nous multiplions. Les hommes ne craignent pas qu'il y ait jamais disproportion entre leurs désirs et leurs ressources, entre la population et les richesses; les Malthusiens qui discutent cette question s'avouent perclus par une lâche crainte. Ne savons-nous pas qu'il y a des mondes captifs [153] dans les humides cachots de l'Océan? Au milieu des terres habitées, notre vue n'est-elle pas affligée par des savanes que déchirent les ronces et les asphodèles? Ne pouvons-nous reboiser les montagnes et abreuver la terre par des irrigations? La fertilité et l'abondance sont inépuisables, quand nous réunissons nos forces pour vaincre la nature, au lieu de les tourner contre nous-mêmes. Combien de bras qui demandent en vain du travail? Que de grandes intelligences et de grandes passions s'éteignent, faute d'éléments assez ardents pour les entretenir? L'homme a tenté l'escalade du ciel; il a conçu les plus sublimes révoltes. La Foi qui ne se décourage jamais, l'Espérance aux pas agiles, et la Conscience de son droit de vivre le soutiendront dans sa rebellion.

Les philosophes et les économistes peuvent traiter le problème de la population; toujours la race d'Adam répondra par un immense éclat de rire à leurs solutions parfaitement anti-naturelles. Pour elle, cette énigme si redoutable n'a qu'une solu-

tion : — Quand la race humaine aura fourni sa carrière, elle subira l'inévitable transformation qui transporte tous les êtres dans des sphères de plus en plus élevées. Pas plus que la plante, pas plus que l'individu, elle ne conjurera cette mort, quand les heures vigilantes l'appelleront de leurs clameurs d'airain. Mais tant qu'elle vivra, elle vivra complètement, avec tous ses organes intacts et toutes ses facultés en plein exercice. Elle ne se traînera pas sur le sol, privée de ses étamines, mutilée, ou bien absorbée par le seul travail, ou bien encore étouffée par la graisse. Elle n'éludera point toutes les lois naturelles de la reproduction, elle ne luttera pas contre la passion, l'attrait des sexes et les instincts les plus imprescriptibles. Elle ne se conformera pas aux données de la science et aux vues utopiques des philosophes depuis Malthus jusqu'à Proudhon, jusqu'à tous ceux qui ont imaginé d'ingénieux procédés de chirurgie ou de culture pour rendre, sans douleur, l'homme eunuque et la femme stérile. Une race est morte, ou bien elle est vivante ; elle n'est pas à demi. Qu'on retire des marnes et des calcaires les squelettes fossiles, et l'on verra s'ils étaient incomplets. Les monstres ne sont pas viables ; ce sont de terribles leçons dont nous ne voulons pas profiter, d'affligeantes exceptions engendrées par notre résistance à toutes les lois naturelles. Pour maintenir l'harmonie universelle, il faut que chaque espèce se conserve intégralement, tant [154] qu'elle existe. — Mais quelle di-

gression... je n'ai pu la laisser au fond de la bouteille à encre.

Je voyagerai. — Et mes voyages me seront profitables, parce que je ne les entreprends pas pour donner le change à mon désœuvrement, mais pour observer les hommes et la marche de la Révolution. Il en est de tout voyage comme du voyage de la vie ; celui-là seul arrive avant le soir qui, dès le point du jour, a su distinguer son but à l'horizon. Il marche droit et vite, tandis que les autres se fatiguent à travers des sentiers inconnus, demandant leur chemin à tous ceux qu'ils rencontrent, et toujours errant à la merci de fausses indications. Les voyages n'instruisent que ceux qui pensent, et l'homme ne se donne la peine de penser que quand une passion le domine au point de vaincre la paresse qui lui est chère. Je ne veux pas tout apprendre, je ne veux pas tout voir, je ne rapporterai pas de mille pays lointains des collections curieuses. L'homme qui veut tout savoir ne saura jamais rien. A courir en avant du jugement, la mémoire ne gagne pas ; elle ressemble à la vigne folle, fatalement inféconde. L'intelligence souffre de la manie de l'érudition, comme les blés du voisinage des grands arbres.

Je voyagerai. — Je suis embrasé de ce premier amour qui cherche par le monde la divinité, femme ou pensée, qui répond à ses rêves. Mon corps est souple ; je n'ai pas à redouter les fatigues de la

marche et les changements des saisons. Je n'ai pas d'habitudes, ma personne est sans attaches. Aujourd'hui toute entreprise me semble facile. L'Europe m'apparaît comme une torche encore fumante que la moindre étincelle suffirait pour rallumer. Ma main s'étend sans hésiter pour tout saisir ; l'action rapide accompagnerait la pensée. Avant que l'étude froide vienne éteindre cette première ardeur, que ne puis-je visiter les peuples encore frémissants ?

Je voyagerais. — J'agirais dans la mesure de mes forces, et la passion les centuplerait. J'irais à Zofingen quand les étudiants suisses s'y rassemblent dans les jours d'été, et ma voix serait entendue, lorsque je leur parlerais de la solidarité des peuples et du [155] droit d'asile. Je descendrais le cours du Rhin ; les universités hospitalières d'Allemagne m'accueilleraient bien quand je leur dirais que le temps est venu de parler la même langue et d'élever des temples à la science et à la liberté de tous. A Vienne, je trouverais des débris de la légion académique, et ma main presserait des mains connues. A Cambridge, à Oxford, il y a des jeunes hommes avec lesquels j'évoquerais la mémoire du pèlerin de Missolonghi. Dans les sombres académies du nord, à Leyde, à Copenhague, à Upsal, je m'entretiendrais avec des esprits graves, préoccupés des questions de libre échange et d'indépendance individuelle. A Coïmbre, à Madrid, à Bologne, à Milan, je m'animerais au

souffle d'imaginations pleines d'art et de poésie.

Quelle moisson de pensées recuillerait celui qui pourrait s'imprégner ainsi de l'esprit de la jeunesse européenne ! Comme son intelligence grandirait par le rayonnement de toutes ces intelligences ! Comme son sang deviendrait plus riche par le mélange de tous ces éléments vitaux !... Les nuits discrètes savent combien de fois j'ai caressé ce projet, et ce qui m'a manqué pour l'exécuter !...

Je voyagerai. — Si je ne vais pas jusqu'où je voulais, j'irai jusqu'où je pourrai. Si je ne puis comparer qu'un certain nombre de peuples, je m'en contenterai pour le moment. Du reste, je ne m'assujétirai à aucun plan, je ne m'embarrasserai d'aucune recommandation. J'écrirai mes impressions quand elles me viendront et comme elles me viendront. N'étant pas savant, je serai dispensé de faire un cours d'histoire, de géographie et d'éloquence, à l'exemple de nos écrivains touristes. Tant que je ne serai pas fatigué, je recommencerai ; ce sera le temps le mieux employé de ma vie. Je remercie l'exil de m'avoir fait ces loisirs avant l'âge où l'homme ne se passionne plus pour rien.

Je voyagerai. — Aussi bien, aucun européen ne peut savoir où il sera demain. La Révolution mine le sol, les partis se disputent l'air, les armées sont debout, la pitié s'est couverte d'un voile, les foyers tremblent, les éléments sociaux se pulvérisent. Les hivers se prolongent, les étés sont plus courts, les

fleuves débordent. Au coin des propriétés, l'on ne voit plus que des bornes neuves, la [156] banqueroute s'acharne sur le commerce, l'espionnage est devenu professionnel, la jeunesse baîlle et s'enivre, la vigne est prise de maladie, la guerre aux yeux rouges ravage l'Orient ; le laboureur ne sait plus pour quel maître il ensemence ses champs.

Préparons-nous une patrie sur tous les points de la terre.

— Je voyagerai.

Août 1849.

LE BAS-VALAIS.

---

[157] Qu'on se figure une étroite galerie dont les deux murs sont les Hautes Alpes ; la voûte, une bande du ciel ; le sol, un marécage, et qui s'étend de Saint-Maurice à Martigny, trois mortelles lieues. Deux issues à cette prison naturelle : l'une, le pont de Saint-Maurice, arche qui s'appuie sur deux colosses de granit, et sépare le canton de Vaud de celui du Valais ; l'autre, la route qui conduit, par Sion, à Domodossola et à la fontière d'Italie.

A gauche, le Rhône impétueux, noir de vase et de terre, si peu large qu'un homme pourrait le franchir d'un bond. Les plus grands fleuves viennent au monde comme les enfants, nus sur leurs rivages, criards, remuants, endigués et sales, entraînant après eux leurs enveloppes maternelles. Ainsi le Rhône naissant roule vers le lac de Genève les blocs et les glaçons arrachés des flancs de la Furca féconde. La principale artère de l'industrie française n'est encore à Saint-Maurice qu'un pauvre ruisseau tremblant de froid ; le superbe fleuve,

qui brise dans sa rage les grands bateaux à vapeur, porte à grand peine au lac des trains de bois flottants.

A droite, la route, poudreuse l'été, submergée l'hiver, torride six mois, et six mois glacée ; longue, éternelle, sans perspective, étroitement serrée contre le rocher ; puis s'échappant par Saint-Maurice et par Martigny, et déroulant ses replis onduleux au milieu des belles campagnes du canton de Vaud et du haut Valais.

Entre la route et le fleuve enfant s'étalent des prairies qui ne produisent rien qu'une herbe large et tranchante, dédaignée des troupeaux, et quelques touffes de joncs jaunis par le soleil. Çà et là des chevaux étiques cherchent leur vie au milieu de cette [158] végétation ingrate. Et puis des marécages habités par la fièvre au teint gris et la poule d'eau pesante ; séjour de mort que fuient à tire d'ailes la grèbe au riche plumage, le canard rapide et le joyeux plongeon.

Depuis longues années la civilisation traverse ces déserts, mais elle n'y séjourne pas plus de temps qu'il ne lui en faut pour parcourir la route infléchie. Il semble que manquant de confiance en elle-même, elle hésite à engager sa dernière lutte avec la nature retranchée dans ce suprême asile. De mauvaises auberges ont été bâties contre le rocher ; les rapaces vaudois s'y sont installés, comme les martinets dans les crevasses des vieux murs, et le voyageur leur jette dédaigneusement les plus usés de ses écus.

Mais voici la vapeur qui court sur les eaux du Léman ; déjà la mine a fait sauter la Dent du Midi ; déjà l'anglais pose sur la terre suisse le sceau de ses rails, déjà le Vaudois, payant au génie le seul culte qu'il comprenne, élève un hôtel qui porte le nom de Byron. Le génie de la nature est poursuivi, bloqué, affamé, haletant dans sa forteresse du Valais.

Que les disciples de Jean Jacques, de Robespierre et de Lareveillère-Lepaux aillent s'enterrer sous ses décombres ! Et que la vapeur gronde ; que la poudre éclate ; que les rails fléchissent sous le poids ; qu'il y ait des hommes écrasés et des membres dispersés par les airs. Les compagnies seront condamnées à leur construire une chapelle expiatoire qui puisse durer cinquante ans. Mais rangez-vous, vous tous qui craignez que le progrès vous écrase !

Le Bas-Valais ! d'immenses rochers ouvrant à peine leurs entrailles pour laisser végéter une langue de terre, un filet d'eau, de l'air comprimé, des cascades furieuses, des fleurs sans parfum, des fruits sans sucs, des animaux chétifs et des hommes à peine ébauchés !

Ainsi la terre était au commencement. Ainsi le monde est sorti du sein de la pierre comme une étincelle de feu. D'où vint le choc ?... Qui le sait ?... — Et puis le filet d'eau est devenu grand fleuve ; la terre marécageuse a été desséchée, elle s'est couverte de moissons, et de pampres, et de forts

animaux. L'homme est devenu plus beau, plus industrieux, plus puissant ; il a partagé les territoires à mesure qu'il les découvrait ; il a labouré la terre, percé [159] les montagnes, comblé les vallées ; il s'est pressé dans de magnifiques capitales, il a forgé, de ses propres mains, les chaînes serrées de la loi.

Comment cette vallée demeure-t-elle ainsi désolée, maudite à côté de l'opulente Genève et du riant Vevey ? Comment se fait-il que le chaos et la civilisation, le Valais et le canton de Vaud, se trouvent tels qu'ils sont, à la même époque, dans la même partie du monde, abrités par le même drapeau, « séparés seulement par l'épaisseur d'un jésuite ? »

C'est que les nations souffrent, comme nous, de la concurrence monopolisée ; c'est que tous les civilisés sont avares, tous les hommes primitifs superstitieux et toutes les religions intolérantes. C'est que, dans cette horrible guerre du Sonderbund, le Valais a subi les conditions du vainqueur ; c'est qu'il a été chargé de chaînes et d'impôts par ses chers confédérés. C'est que ces pauvres gens ont été abandonnés sans défense aux représailles de la nature.

Et la nature s'est montrée barbare et impitoyable ; elle a déformé le Valaisan, et vous demeureriez effrayés si vous compariez cette toute-puissante Némésis à sa triste victime. Debout, fière de ses épaules rocheuses et de ses torrents indomptés, la nature tient sous ses pieds l'homme suppliant,

maigre, flétri, malingre, objet de dégoût et d'affliction : monstrueux, crétin !

Un crétin ! c'est-à-dire un pauvre être déprimé, craintif et nain ; une matière qui se meut ou un homme qui végète, une créature disgraciée qui se gorge de végétaux aqueux, de pain noir et d'eau crue ; — nature sans industrie, sans idées, sans passé, sans avenir, sans forces ; — infortuné qui ne reconnaît pas ses semblables, qui ne parle pas, qui reste insensible au monde extérieur, qui naît, croît et meurt à la même place, misérable comme l'amer lichen et les chênes noueux.

Oh ! c'est un affreux spectacle que de voir l'homme ainsi accroupi dans la poussière, la tête inclinée vers le sol, les bras pendants, le dos courbé, les jambes fléchies, les yeux clairs ou ternes, le regard vague ou effrayant de fixité, sachant à peine tendre la main au passant ; — avec des joues infiltrées, de longs doigts, et de longs pieds, des cheveux hérissés comme le pelage des fauves, un front fuyant ou rétréci, une tête aplatie, et une face de singe.

160 Et il y en a ainsi sur le seuil de toutes les portes, et tout le long de la vallée ! Et ces portes donnent entrée dans des huttes gâchées de boue et de branchages, ensevelies dans la terre, à peine couvertes de chaume, à la merci des montagnes qui les surplombent !

Que notre corps est imperceptible au milieu de l'univers, s'il n'est pas grandi par notre savoir !

Que les premiers hommes étaient tremblants en face des eaux débordées et des pierres rebelles! Comme les grandes Alpes rapetissent le montagnard du Valais! Comme il rampe lentement, de leurs pieds à leurs têtes, par des sentiers à peine praticables? On dirait qu'il a peur d'éveiller des colères souterraines. Ver de terre, ignorant, esclave, crétin, l'homme serait tout cela aujourd'hui, s'il ne s'était jamais révolté contre la force. Et le voilà superbe, géant, Dieu, parce qu'il a tout osé!

Et l'homme lutterait encore contre la Révolution! Le fils maudirait sa mère, Moïse, sauvé des eaux, renierait la noble fille de Pharaon! Cela ne peut pas être. Au Dieu du ciel, à la Fatalité, la Foudre aveugle; au Dieu de la terre, à l'Homme libre, la Révolution qui voit clair. Feu contre feu, éclairs contre éclairs, déluge contre déluge, lumières contre lumières. Le ciel n'est pas si haut que nous ne puissions déjà le voir; et l'homme atteint tôt ou tard ce qu'il convoite!

ROIS ET CRÉTINS.

« J'ai vu tous les vivants qui marchent sous le soleil autour d'un enfant qui criait, et qui remplacera le roi. »

Ecclésiaste.

[161] Les crétins sont des rois, et les rois sont des crétins.

Pitié sur vous, crétins du Valais, crétins pauvres ! Pitié sur vous, crétins royaux, crétins riches !

Les dernières des familles qui habitent le Valais et la vallée d'Aoste, comme les puissantes maisons de Bourbon et Hapsbourg, s'abâtardissent parce qu'elles ne renouvellent pas leur sang dans le sang des autres hommes. L'excès de privations et de travail épuise les premières ; l'oisiveté et la débauche consument les secondes. Les fils de rois, comme les fils de crétins, héritent de la contagion et de la débilité de leurs parents.

Les rois, comme les crétins, ne connaissent du monde que la classe d'êtres dégradés qui gravitent autour d'eux, les élèvent à leur façon, les marient comme ils l'entendent, et leur expliquent les sociétés selon leurs préjugés. Comment ces infor-

tunés pourraient-ils connaître leurs propres intérêts et leurs propres besoins ?

Les rois, comme les crétins, sont placés, dès leur enfance, dans des circonstances hygiéniques qui détruisent le peu de santé que leurs parents leur laissent. Le luxe excessif dont on entoure les uns, l'extrême misère qui dévore les autres, leur sont également funestes. L'enfant royal étouffe dans un appartement qu'on chauffe jusqu'à le priver d'air respirable. L'enfant du pauvre se meurt dans une cave humide ou dans une soupente trop resserrée. On gorge le premier d'aliments trop succulents pour un estomac sans [162] forces ; la nourriture du second est insuffisante. La médecine tue l'un, le défaut de soins tue l'autre. Destinées malheureuses, mais également fatales ! L'homme n'étant fait ni pour être prince, ni pour être mendiant, ceux qui l'élèvent pour l'une ou pour l'autre de ces conditions le rendent également incapable de vivre comme les autres ; et les maladies les plus cruelles deviennent le partage des puissants et des infimes.

Pitié sur vous crétins du Valais, crétins pauvres ! Pitié sur vous crétins royaux, crétins riches ! — « poids et charge inutiles de la terre. »

Les rois, comme les crétins, sont des êtres arrêtés dans leur développement, de grands enfants, des avortons, des monstres, des essais d'homme. Ils n'ont pas de nom en propre ; ils s'appellent Pierre, Paul ou Jacques, parce qu'on n'a rien à faire d'eux. Un de leurs ancêtres a porté un nom ;

celui-là était un homme. Depuis, on les distingue par des numéros d'ordre.

Les rois, comme les crétins, n'ont jamais rien su, n'ont rien oublié, n'ont rien appris. Ils ne tiennent pas de rang dans les sociétés, ils vivent à leurs dépends et en dehors d'elles. Et les hommes les adorent à l'Escurial et aux Tuileries, comme dans le Valais (1). Le roi et le crétin sont les seuls fétiches qui restent à l'humanité.

Salut! crétins du Valais. Salut! crétins royaux. Vous tous qui naissez aujourd'hui, vous serez encore respectés par les peuples. Rois! vous régnerez encore: voilà l'affreux malheur que je vous prédis.

Salut! vous êtes les lumières des nations. On traduit dans toutes les langues les discours qu'ont préparés vos ministres ; on vous enseigne à les répéter ; on cite avec admiration vos réparties ingénieuses ; on célèbre vos vastes connaissances et votre science sublime!

Gloire! vous êtes les maîtres du monde. On salue votre naissance à grands coups de canon ; vos ébats et vos accouchements sont annoncés à vos peuples ; les ambassadeurs fléchissent le genou devant vous ; quand vous paraissez, les assemblées se découvrent ; [163] tous vos valets sont de grands

(1) Dans les gorges des montagnes où le crétinisme est endémique, la tradition populaire enseigne à respecter l'idiot et à lui rendre une sorte de culte. On dit qu'il porte bonheur à la maison. Quelle puissance la crainte exerce encore sur nous!

seigneurs; vous avez droit de vie et de mort sur nous!

On se porte sur votre passage pour voir ces visages blancs et roses, ces grosses lèvres, ces physionomies muettes, ces regards indécis, ces fronts bas, ces masses de chairs flasques qu'on chamarre d'habits rouges et de colifichets, qu'on apprend à saluer tout le monde, et que l'on nomme des rois!

Salut! vous êtes grands. On vous place sur des trônes, vous portez couronne en tête et guirlandes d'abcès froids au cou!

Salut! majestés, altesses, grandeurs, trônes et puissances! Epuisez la coupe des fades voluptés; étourdissez-vous au bruit des fêtes et des spectacles; dépensez, comme vous le pourrez, une vie qui vous pèse et que vous gagnent, avec tant de peine, les millions d'hommes qui travaillent!

A vous les châteaux crénelés au bord des grands fleuves, les serres chaudes et les jardins où fleurissent les plantes rares! A vous les forêts sauvages, les coursiers légers, les meutes de chiens avides, et les fauves qui fuient devant eux! A vous les poètes et les artistes qui vous prodiguent leurs leçons sans vous transmettre leur génie! A vous les longs convois que la vapeur entraîne, et les télégraphes qui font courir la pensée dans l'air! A vous les vaisseaux du haut bord dont la mer est sillonnée! A vous les jeunes hommes armés en guerre! Et les vierges tremblantes que leurs mères ont vendues aux mystères de vos nuits

lubriques! Et les sages conseils des vieillards, et les premiers mots des enfants! A vous les champs, les blés, le vin des côteaux, l'herbe des prairies et la toison des troupeaux! A vous les rochers, les mines, le fer, le marbre, le diamant et le charbon! A vous l'argent et l'or sur lesquels vous faïtes frapper vos faces patibulaires! Et les lions et les aigles que vous renfermez dans des cages de fer! Et les hommes lâches qui s'agenouillent pour que vous les fouliez sous vos pieds!

Vous êtes tous illustres, tous frères : on vous dit éternels. Trois fois malheur cependant à qui voudrait entrer dans votre famille! Car des maladies honteuses se sont abattues sur la famille des monarques; tous les trésors de la terre ne sauraient leur rendre la santé!

Pitié sur vous, crétins du Valais, crétins pauvres! Pitiés sur vous crétins royaux, crétins riches!

Vous êtes également infortunés, également malheureux, [164] scrophuleux, dartreux, écrouelleux, goîtreux, difformes; également boîteux, cagneux, luxurieux, venimeux, crasseux, teigneux, strumeux, monstrueux et mendiants; également cancéreux, crapuleux, chassieux, catarrheux, morveux, nerveux et malades; également idiots, fantastiques, hyperboliques, antiques, romantiques, gothiques, rachitiques, étiques, phtisiques, scorbutiques, épileptiques, hystériques, cachectiques, cataleptiques, exstatiques, paralytiques et asthmatiques; également fainéants, impotents,

déments et dolents; également pourris, récrépits, décrépits, accroupis, flétris, confits, déconfits, ramollis, démolis; également tortus, obtus, bossus et cocus; également impossibles, estropiés, fêlés, déjetés, ridés, parcheminés, tannés, éreintés, ruinés, édentés, percés, troués, froissés, écorchés, décharnés, déchirés, déchiquetés; ficelés, reficelés, retapés, rapiécés, replâtrés, corrigés, réparés, diminués, altérés, desossés, décorés; tortillés, priapisés et vérolés; également hypochondriaques, maniaques, lypémaniaques, nymphomaniaques, érotomaniaques, monomaniaques, et démonomaniaques!

Néant des grandeurs, vanité des titres, mensonge des distinctions humaines, torture et désespoir! Vous pouvez tout, et jamais vous ne trouverez de médecines royales pour guérir vos maux royaux!. (1)

Au sein de la terre coulent des eaux bienfaisantes. Qu'on la fouille jusqu'aux entrailles, elle est votre domaine; — et que sur vos ordres, jaillisse la source qui vous rendra la santé!

Les plus célèbres médecins sont vos courtisans. Appelez-les de tous les pays du monde; rassemblez le froid anglais, le français inventif, le docte allemand et le dur espagnol : qu'ils échangent leurs lumières; — et que leur consultation vous sauve!

(1) « La durée de la vie des rois est d'un tiers moins longue que la durée de la vie commune. — (*Newton.*)

Les facultés et les académies sont des institutions royales. Comblez-les de biens et d'honneurs; ordonnez que leurs travaux soient uniquement consacrés à l'étude des ressources de votre organisation; — et que leurs mémoires vous régénèrent!

Que pour vous on trouve des combinaisons de simples inconnues jusqu'ici; qu'on pulvérise les métaux précieux dans des mortiers de porphyre; qu'on vaporise les poisons subtils sur des [165] charbons de myrrhe; — qu'on vous plonge dans l'écume des torrents, dans les eaux fortifiantes de la mer et dans les lacs d'azur; — qu'on secoue, nuit et jour, vos membres morts avec l'électricité; — qu'on torde dans les angoisses du magnétisme les filles les plus vaporeuses de vos royaumes; — qu'on interroge les gitanas bronzées, les gypsies à l'œil perçant; — choisies parmi les plus habiles, que mille sorcières de Bohême versent le venin des vipères et la bave des tigres enflammés dans des entrailles de chats noirs; — qu'elles vomissent leurs imprécations infernales en vous faisant avaler leurs élixirs;... Et que l'un de ces moyens vous rappelle à la vie!

Qu'il se lève, le mortel chéri des Dieux, qui pourra rendre la vigueur à vos corps, l'agilité à vos membres, l'imagination à vos âmes, des couleurs à vos joues, la beauté à vos filles, la virilité à vos garçons! Qu'il se lève, et qu'il demande le diamant Koh-i-nor, et le choix parmi vos royales héritières; qu'il demande les trésors de la terre : et les trésors de la terre lui seront accordés!

Mais il n'y a de science humaine qui puisse faire revivre le cadavre, rendre la jeunesse au vieillard, et la sève au rameau desséché. La vie repousse la mort avec horreur, tout ce qui est flétri se décompose, et le mouvement universel, qui jamais ne s'arrête l'emporte loin de nous. Le siècle, avant d'avoir terminé son cours, aura vu disparaître, l'une après l'autre, les royales familles qui commandaient aux nations.

Les dynasties n'échapperont pas au cataclysme qui confondra les hommes. Alors, dépouillés des privilèges qui les faisaient grands, les derniers descendants des rois s'uniront aux derniers descendants des crétins déchus, comme eux, de leur santé première. Heureux, s'ils peuvent revivre par ces croisements, épargnant aux autres l'affligeant spectacle de leur décrépitude. Ces dernières conséquences de l'injustice civilisée apprendront à l'humanité nouvelle ce qu'il en coûte pour souffrir une seule atteinte à la liberté!

Pitié sur vous crétins du Valais, crétins pauvres! Pitié sur vous crétins royaux, crétins riches!

Août 1849.

LA SAVOIE — LE MONT-BLANC.

« Quel avantage retire l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil ? »

Ecclésiaste.

[166] Par les feux du jour, l'enfant de la Savoie se penche sur le sillon ; il détache les grappes mûres de leurs trônes de hêtre ; ou bien il rampe, chargé de ramée, le long des croupes des Alpes.

Quand l'hiver secoue sur la nature les glaçons de sa robe, on le rencontre le long des chemins, se hâtant vers les cités lointaines où les plus durs travaux lui sont réservés.

Pareil à la fourmi, toujours il travaille ; la fatigue ne le surprit jamais pendant les semailles ou les vendanges. Son père octogénaire est mort, la faulx à la main ; il mourra, près de son jeune fils, en lui apprenant à couper les plus hauts sapins au plus haut des rochers.

Il meurt pauvre, le rude montagnard ! Les fonctionnaires et les soldats passent dans ses villages et dispersent ses épargnes du bout de leur pied superbe. Triste est le sort de l'homme qui n'a pour

vivre aujourd'hui que son ingrat labeur, de minces économies et la probité!

Séculaire injustice! Est-il donc, parmi les hommes, des races destinées à devenir la proie des autres, et consacrées, comme les passereaux, aux festins des autours?

Les Savoyards portent la force dans les villes, ils y vont pleins de santé; ils y recueillent la maladie, ils en reviennent livides. Un grabat, l'abri d'une porte-cochère, les dernières des tavernes : voilà la part que les capitales leur font dans leurs richesses. La mauvaise [167] nourriture, les lourds fardeaux, le froid, la pluie, les boues épaisses courbent leurs corps avant le temps et maigrissent les muscles de leurs bras. Le mépris et le dédain torturent leurs âmes bienveillantes. La fosse commune est leur lit de repos.

Et quand les habitants des villes s'abattent sur la pauvre Savoie, comme des bandes de sansonnets gloutons, ils y trouvent la fertilité, le bien-être et la joie. Ils y trouvent des gens hospitaliers, de bons hôtels, des eaux salutaires, du poisson et du gibier frais, de la crème et du lait non fraudés, et des fruits mûrs. Pour les accueillir, les jeunes filles se parent de dentelles, les routes sont jonchées de fleurs, et l'on suspend au front du Mont-Blanc une couronne d'épis d'or.

En sera-t-il toujours ainsi dans le monde où nous sommes? Verrons-nous longtemps encore, la santé s'humilier devant la maladie et le robuste travail subir les lois de l'oisiveté débile? A la fa-

veur d'un écu, l'homme des cités supplante partout l'homme de la nature; déjà l'air des monts est confisqué par les phtisiques. Bientôt les herbes des champs seront étouffées sous les bouquets des fleuristes, et l'on cachera le mesquin panorama du Mont-Blanc derrière quelque chiffon sali par M. Langlois. — A quoi bon le nécessaire quand on possède le superflu?

Comme les chairs rapprochées des os sont les plus succulentes, ainsi la terre de Savoie qui recouvre les pieds des Alpes est la plus fertile des terres. Elle produit en abondance le froment qui nourrit l'homme, le vin qui le console, et le sapin qui répand la gaîté dans les foyers. Ses entrailles regorgent de houille et de fer, et ses pâturages sont foulés par de nombreux troupeaux. Le Rhône n'est fleuve que quand il a reçu ses rivières. Les plus élevés des monts forment son sceptre éternel. C'est elle qui fournit à l'armée piémontaise ses meilleurs soldats.

Et cependant, ce beau pays ne semble pas avoir le droit de s'appartenir. Tous les grands empires l'ont compté dans leurs domaines; hier il était français, aujourd'hui le voilà de nouveau sarde, il voudrait demain retourner à la France. Les hautes puissances en disposent comme d'un terrain vague qu'elles jettent en dot aux princes. Ses habitants eux-mêmes seraient au comble du bonheur si on les consultait sur le choix de leurs maîtres.

Comment se fait-il, que des hommes si forts

contre la nature se [168] montrent si faibles contre les sociétés? — Serait-ce qu'habitués à lutter contre des obstacles gigantesques, ils se font une idée trop redoutable de la puissance des rois et des armées ? — Serait-ce que les grands monts nous rapetissent en limitant notre horizon ? — Serait-ce que l'homme désespère de se faire entendre quand la voix de la tempête elle-même ne peut s'élever jusqu'au sommet du gouffre qui le retient prisonnier ? — Serait-ce enfin que l'esclavage ait déprimé ces populations pour toujours, et que le duché de Savoie ne puisse jamais échapper à la blanche main des successeurs d'Humbert?

Quoiqu'il en soit, la pauvre terre pend, sanglante, aux griffes du lion de Carignan; les employés piémontais s'engraissent de ses dépouilles; des religieux rapaces se taillent des robes d'hermine dans ses haillons. Au milieu de chaumières inhabitables s'élèvent des églises monumentales et des presbytères somptueux. Les vautours et les prêtres à tête pelée se sont répandus dans ses campagnes.

Dans les forêts, l'ombre des églantiers arrête le développement des jeunes chênes. Parmi les peuples, les armées des grandes puissances s'opposent à l'indépendance des petites. Au milieu des sociétés civilisées, le pouvoir des grands fait la misère des petits. Mais le jour vient où les bois sont défrichés, où les empires se démembrent, où les rois chancellent sur les trônes. Alors seulement, les jeunes pousses, les nations faibles et

les individus opprimés peuvent prendre leur essor. Il n'y aura place au soleil pour tous les peuples et pour tous les individus que lorsque les gouvernements et les circonscriptions territoriales auront disparu. Dans les âges futurs, il n'y aura plus qu'une seule nation, l'HUMANITÉ, et qu'un seul *citoyen*, l'HOMME, libre de s'associer avec tel ou tel groupe de ses semblables, sans y être contraint par la naissance, le hasard des batailles ou le bon plaisir de ceux qui commandent. Toute autre division de l'espèce humaine crée une société dans une société, oppose les races et les intérêts, éternise la guerre, l'autorité et la discorde. L'humanité est trop forte pour tyranniser l'homme, l'homme est trop faible pour scinder l'humanité. Tandis que les divisions nationales, si elles ont un certain caractère de durée, peuvent produire ces deux résultats également funestes.

---

[169] Ils ont mis devant moi le vin vermeil et la fleur de froment.

Ils m'ont accueilli comme on accueille un frère ; ils m'ont tendu les bras.

Leurs mains ont pressé mes mains, nos regards se sont rencontrés, nous nous sommes compris.

Bénis soient les fils de la Savoie !

Elles ont allumé les joyeux sarments ; elles ont versé l'eau pure dans l'amphore luisante ; elles ont partagé leurs gâteaux de fête avec moi ; elles ont étendu le lin précieux sur ma couche.

Elles ont chanté et dansé. Et je les ai regardées; et leur joie m'a été contagieuse.

Leur voix si douce semblait me dire : « nous t'adoptons parce que tu es délaissé; nous voulons remplacer ta mère, ta sœur ou ta fiancée. »

Et je les ai bénies. Et ma bénédiction vaut bien celle des prêtres qui n'ont jamais aimé.

Bénies soient les filles de la Savoie!

Amis! que la rosée du ciel s'attache aux herbes de vos montagnes; que la toison de vos troupeaux blanchisse et s'allonge; que l'orage épargne vos moissons; que vos filets se rompent sous la charge du poisson; que vos femmes soient fécondes, et que leurs enfants marchent au premier rang de ceux qui combattront pour la Liberté!

Personne ne le connaît... qui s'inquiète ici-bas des gens qui ne sont pas millionnaires ou traîtres à leur parole, comme les Rothschild ou les Bonaparte? Moi, je ne me souviens que des honnêtes gens.

Il s'appelle Auguste Cottet. Jamais âme plus sensible ne battit dans une plus mâle poitrine. Jamais homme ne sentit plus vivement le respect et l'amour qu'inspire une femme supérieure. Il en est peu qui s'attachèrent aussi sérieusement à un ami.

Il connut la misère; il fut marin sur les vaisseaux français et sa fierté native fut trop souvent froissée par les chefs grossiers que lui imposait le hasard.

Citoyen du monde, écrivain, artiste, fort par le caractère, et grand par l'intelligence, il me donna son amitié et j'en suis plus fier que celle d'un homme célèbre.

170 Un jour, l'inflexible politique des gouvernements nous sépara...

Bien souvent depuis, j'ai couru le matin à ma fenêtre pour lui envoyer le bonjour accoutumé. Mais je ne retrouvais plus ni le Léman aux eaux claires, ni le soleil resplendissant sur le cristal mobile, ni la barque rapide, ni les côtes fertiles de la Savoie. A travers le brouillard matinal, je ne distinguais plus les maisons d'Evian couchées sur l'autre rive comme un troupeau de chèvres blanches... J'étais à Londres.

Que ces lignes te parviennent, ami, dans le triste Evian où la pauvreté t'exile. Ne meurs pas comme l'aigle qu'on retient captif; le jour est proche où nous aurons besoin de ta tête et de ton bras.

Jusque-là, garde-moi ton amitié comme je te garde la mienne.

Et béni sois-tu, noble enfant de la Savoie!

Quand je mourrai, qu'on me porte aux rivages de la mer de glace, par un beau soleil levant.

Sur les pics des rochers on trouvera des oiseaux rouges qui salueront le retour de la lumière.

Qu'on suive un de ces oiseaux dans son vol bondissant; il ira se poser sur le rosier des Alpes éclatant de fleurs de pourpre.

Qu'on dépose mon corps sous le rosier des Alpes.

Là, je verrai le soleil prodiguer ses baisers du matin à la plaine gelée. Et cela me rappellera l'ardeur de mes jeunes convictions et ma lutte inutile contre un monde endurci dans l'injustice.

Là, pendant les deux mois de l'été, se rendra la grande société des villes. Je les entendrai parler des affaires publiques, se moquer et rire, et poursuivre de leurs sarcasmes les nouvelles idées. Et cela me rappellera que ma vie fut une continuelle révolte contre ce troupeau d'esclaves.

Là, je serai chez moi, au cœur des Alpes nues que la Liberté parcourt. J'écouterai le cri de l'aigle, ami des solitudes, et le bêlement du chamois qui connaît la cruauté des hommes. Là, les crevasses des rochers me rediront les angoisses de l'avalanche balancée sur l'abîme; et le vent des orages m'apportera des flocons de neige que le pied des hommes n'aura pas souillés.

171 Là, dans ce bienheureux exil, j'attendrai les nouvelles fanfares du cor des révolutions.

Foule parfumée du grand monde! Ici même tu as apporté ton langage affecté et ton haleine corcompue. Depuis quand le recueillement te plaît-il? Et que viens-tu faire au Mont-Blanc?

Respirer l'air glacé à travers des tissus de laine, poser un coussin de velours sur le bord des ravins, inscrire ton nom bourgeois sur la *Tour* si haute? Et puis tu reprendras ta vie de privations

et d'économies, et tu pourras affirmer que le Col de Balme est plus élevé que la butte Montmartre!

Prends garde, phtisique, que l'air des monts ne troue tes poumons! crains que le houx barbare ne déchire la soie de ta robe ou le vernis de tes bottines!

De la pourpre, de l'or, des bracelets, des pendants d'oreille, des mackintoshes, des hommes rasés, des journaux de mode, des spasmes : où fuir pour ne plus voir tout cela?

Des paroles oiseuses, des conversations insipides, des rires forcés, des adulations de courtisans, des lieux communs politiques, des formules de domesticité, des expressions coulées dans le moule du savoir vivre : il faut donc entendre cela partout, même au milieu des harmonies de la nature dont la voix couvre tout du couchant à l'aurore?

Laissez causer les bruyères et chanter les oiseaux; laisser gémir la rafale qui s'engouffre dans les vagues de cristal! Espérez-vous dominer le cri du vautour et le grognement de l'ours fauve? — Parlerez-vous plus haut que le tonnerre?

Les mains qui portent bagues, les fronts qui portent toupets, les poitrines qui portent crachats ne sont admirés que dans les villes. La nature prend en horreur tout ce qui est usé par la corruption et le travail forcé : il faut être robuste pour saisir son sein.

O Mont-Blanc! roi des monts! jusques à quand des parieurs imbéciles imprimeront-ils sur tes flancs les clous de leurs souliers, afin de pouvoir

s'écrier : Je suis un grand Anglais ; mon nom finit en *all*, en *son*, en *ith*, en *ams ;* regardez-moi, mortels, je tiens le Mont-Blanc sous mes pieds !

[172] Pourquoi ne pas ajouter, excentrique insulaire, que le sang s'échappe de tes narines, que tes yeux ne distinguent plus les objets, que tu es transi de peur et de froid, que tes jambes se dérobent sous ton orgueil, que tu respires à peine, et que tu n'es arrivé si haut qu'à travers mille morts ? Autour de toi, tout est couvert d'un linceul de neige ; aucun être ne peut vivre dans les déserts sublimes où les ouragans promènent leur allégresse !

D'où vient donc à l'homme l'ambition d'atteindre les sommets et de dérober le feu du ciel ? Pourquoi recherche-t-il les filles vierges, les dangers, et les entreprises inconnues ? Quel démon le pousse à risquer ses jours pour aller plus haut et plus loin qu'on ne le fit avant lui ?

Notre orgueil parle plus fort que notre prudence. Prométhée ! supplicié titanique, nous sommes bien tes fils. Par des chemins inexplorés nous arriverons jusqu'à toi, nous te délivrerons. Et le Dieu des vengeances, le Dieu tyran des hommes, reprendra ta place sous le bec du vautour.

L'individu professe le culte de lui-même ; il prétend se faire remarquer par ses semblables ; il s'éloigne de la route que suit la foule. La gloire élargit le chemin de l'humanité.

Gloire ! fille des monts, splendeur de l'arc-en-

ciel, éternelle voyageuse qui parcours les univers sans te fatiguer jamais. Tu planes sur les cités avec des ailes d'or et ta splendeur attire nos regards. Étoile d'espérance, nous tendons les bras vers toi, procession de victimes qui nous déchirons les pieds aux cailloux du chemin.

Qui ne l'a rêvée? qui ne s'est figuré le sourire de ses célestes traits et le regard d'amour de son œil fauve? Et qui l'a vue de près? Qui la verra jamais? A mesure qu'on s'en approche, elle recule insaisissable, se dérobant toujours derrière de nouveaux travaux. Elle ne remplit pas notre vie; elle la dévore et l'abrège.

Dis-nous Gloire, dis-nous combien tu en as conduits aux saturnales de la Folie, aux sombres festins de la Mort, et combien peu sont entrés, sur tes pas, dans des cieux triomphants?

Pourquoi donc, ô la vierge insensible! dédaigner les baisers des jeunes hommes? Si du moins, tu pouvais rajeunir des vieillards, si [173] tu pouvais réveiller ceux qui dorment sous la pierre, et leur faire entendre les louanges que la postérité chante à leur mémoire!

Le marin arrive au pied du phare brillant, l'ancre au fond de la mer. L'homme de parti rêve fonctions, le pinson a son nid, le bourgeois son comptoir. Mais jamais le poète et l'artiste, jamais le guerrier au cœur de fer n'ont réalisé ce que leur promettaient leurs songes.

Le matin et le soir, il s'élève de la terre des voix ferventes qui disent ainsi :

« Gloire, ma grande amie, viens dans ma demeure, je te tresserai des couronnes de laurier, je t'enivrerai de parfums de myrrhe; la table des festins sera dressée tout le jour. Je suis plus jeune et plus beau que tous ceux qui t'implorent, je resterai pauvre en te couvrant de richesses; je veillerai pendant que tu dormiras. Je ferai deux parts du jugement des hommes : pour moi, les haines; pour toi, les éloges si doux à l'oreille des femmes. Je te couvrirai de colliers d'or; je te sacrifierai tout ce que les hommes ont de plus cher, le repos de ma famille et l'amour de mes enfants. Prends mon honneur et ma vie. Je ne te demande en retour qu'un nom, fût-ce le nom d'Érostrate ou celui de Napoléon III. Car je n'aime pas les filles de la terre aux larges pieds; elles sentent l'argile dont elles furent pétries.

» Fleur du matin, refuge des affligés, île des grandes mers, maîtresse des anges aux longues ailes et des blonds séraphins, rose entre les fleurs, maîtresse préférée, reine des fêtes, la plus rouge des comètes qui aient fait saigner le sein du firmament, tu es plus douce que la fleur du lotus et plus meurtrière que l'épine du houx. Dût-il m'en coûter la vie, oh! viens dans ma demeure! »

Ces invocations à la Gloire, elles ont été répétées par tous les échos des Alpes de Savoie; par les concerts des glaciers, par les sommets de Meillerie que chanta Jean-Jacques, par les neiges du Saint-Bernard que remua Bonaparte, par les pics des Aiguilles et les défilés d'Argentière qu'explo-

rèrent Humboldt et Saussure, par les registres d'hôtel de la Tête-Noire et du Montanvert, où tant de jeunes ambitions ont inscrit leurs épitaphes pompeuses!

Le moindre souffle enlève les noms tracés sur le sable des plaines ou la poussière des rues; la tempête ne saurait effacer celui qu'on burine dans le granit au milieu des éléments en guerre.

[174] Je ne serai rien ou je serai moi, sans titres derrière mon nom, sans honneurs officiels qui me confondent avec l'odieuse foule titrée, sans ces distinctions qu'on acquiert avec des révérences gracieuses.

La gloire est ou n'est pas, comme la pensée. On ne la partage pas avec un frère, un ami ou un parti. La gloire est jalouse de ses amants; elle leur défend toute passion autre que la sienne, passion sombre, qui éloigne le sommeil de nos paupières et la paix de nos âmes!

Septembre 1849.

LE LAC DES QUATRE-CANTONS.

« Gloire, gloire encore! »
Goëthe.

176 C'est dans les derniers jours de l'été, le temps où les aubergistes et les voyageurs sont heureux en Suisse; les uns parce qu'ils gagnent de l'argent, les autres parce qu'ils en dépensent : c'est le 23 août 1849!

Adieu Lucerne, perle d'Italie, perdue dans les neiges helvétiques! Adieu, vieille citadelle catholique, si bien prise dans ta maigre taille, si fière de ta ceinture de fortifications et de tes églises resplendissantes! On ne répare plus tes tours écroulées; le temps mord tes vieux créneaux et les couvre de rouille; tes autels sont moins riches, le lac ne gémit plus sous le poids de tes processions saintes! La génération qui vient s'écriera comme moi : Lucerne, adieu!

Le Waldstætten, le beau bateau, s'éveille sur le lit moëlleux des ondes. Sur ses flancs qui reluisent, il porte avec orgueil les devises des cantons

unis. Fume, Waldstætten, comme un étudiant de Heidelberg qui rêve gloire, quand la bière lui monte au cerveau : ta noire fumée fait rire l'éclatant soleil!

Le ciel a revêtu sa robe d'azur; de glorieux souvenirs flottent dans l'air diaphane; d'un pied rapide, la Liberté court sur les Alpes. Comment la terre ne serait-elle pas joyeuse? Comment un être jeune se déroberait-il à de pareilles impressions?... Mon cœur s'épanouit, et je m'abats sur le pont du bateau, semblable à [176] l'oiseau des rivages qui plonge avec délices dans son élément favori.

Car j'aime l'eau, l'universel élément; j'aime les fleuves voluptueux qui dorment au milieu des prairies, les lacs qui les laissent découler de leurs urnes, les grandes mers qui les recueillent dans leur sein, et les navires qui nous portent avec leurs ailes blanches. L'eau purifie nos corps et délivre nos âmes : l'eau, c'est la liberté!

Et puis, les lacs de Suisse sont plus clairs que les grottes glacées; leurs eaux sont bleues et vertes comme le beau ciel d'Irlande, pendant les nuits d'été; on voit dans le fond les truites dormir et les montagnes environnantes confondre leurs cimes avec les rochers sous-marins. Les capitales et leurs petits habitants sont bien loin, perdus dans la fumée. Les grands cataclysmes de la nature nous laissent insensibles aux intérêts de notre pauvre monde. Notre âme est si haut, et le ciel si près des aiguilles de glace!

... La cloche a tinté sur le pont. Les Anglais

ouvrent leurs *hand-books*, déploient leurs *maps* sur leurs longues jambes, et braquent contre la nature leurs insolents *spectacles*. L'Allemand bourre sa pipe allégorique. Le Frrrançais chante et se démène, trottant, furetant partout, regardant tout, excepté le paysage. L'étudiant de Zofingen et l'étudiant de l'Helvétia ceignent, chacun, les couleurs de leurs sociétés rivales. Des femmes d'Uri et d'Unterwalden tirent de leurs corsages rouges leurs seins gonflés de lait. La rêverie s'empare de moi; je sens tous les êtres qui m'entourent s'animer et chanter les louanges de la Liberté :

— Une batelière de Gersau : « Liberté! daigne abaisser tes regards sur l'aubépine qui fleurit à notre porte; tous les matins je me rends près d'elle pour t'adresser ma prière et mêler ma voix à celle de la fauvette à la gorge écarlate. Mon père veut me marier à quelque propriétaire riche, et moi, je veux passer ma vie sur le bateau de celui que j'aime. — Gloire à toi Liberté! »

— Un étudiant allemand : « Fumée bleue du tabac, souffle de ma pensée, monte aux cieux! Va te mêler aux écharpes de nuages, aux pleurs de la rosée qui se forme, aux transparentes vapeurs, à tout ce qui est plus libre et plus élevé que nous! Je voudrais vous suivre bientôt, mes rêves heureux! Loin des bancs de l'école routinière, loin des salons du monde perfide, quels [177] sublimes accents ferait entendre ma langue délivrée! — Gloire à toi Liberté! »

— Un chasseur d'Arth : « L'enfant des monta-

gnes est sauvage comme le chamois qui se laisse mourir dans l'esclavage; jamais vous n'en verrez un seul traîné par un valet, au bout d'une chaîne de fer. Il y a des Suisses qui reçoivent la solde des rois et combattent sous leur livrée. Les délices de la vie des palais leur font oublier l'honneur; ils quittent leur terre natale, par bandes nombreuses, au son des instruments joyeux. Jamais ces hommes-là n'ont chassé dans les défilés du Schreckhorn. — Gloire à toi, Liberté! »

« Un pêcheur de Fluelen : « Le poisson frotte ses écailles sur les pierres les plus profondes, la mouette fait son nid dans les crevasses les plus cachées du Seelisberg; jamais la main de l'oiseleur n'a maculé ses plumes. Ainsi, dans les abîmes de mon cœur, la liberté réside. — Gloire à toi, Liberté ! »

— Une femme de Steinen : « Liberté! c'est par toi que mes entrailles sont devenues fécondes, je te consacre mon premier-né. Avant qu'il n'aille exercer son œil dans les tirs de carabine, je veux former son cœur par le récit de notre histoire glorieuse. — Gloire à toi, Liberté! »

— Un Anglais : « Bienvenue soit la liberté parmi les nations! Bienvenue soit-elle dans les îles vertes, sur les mers capricieuses, au faîte des monts, comme au fond des vallées! Dieu et mon droit! — *Liberty all!* — Gloire à toi, Liberté! »

— Un Frrrançais : « Que deviendrait l'homme si son cœur cessait de battre? Sur quel axe tournerait le monde si Paris ne le guidait plus? Paris!

la cité sainte où germent les lauriers, la patrie de toutes les gloires et de toutes les révolutions! La terre n'a pas nos pareils. Nous seuls sommes dignes de la liberté! — Gloire à toi, Liberté!

LA CONSPIRATION DU GRÜTLI.

Un étudiant de l'Helvétia chante : « Werner Stauffacher était vénéré dans le canton de Schwitz. Il avait fait bâtir une belle maison [178] au village de Steinen; c'était le fruit des travaux de toute sa vie. Les pierres du grès le plus fin, les couleurs les plus riantes, le plus beau bois de chêne et de chataîgnier, il n'avait rien épargné pour la rendre solide, commode et bien disposée, comme son cœur, pour l'hospitalité.

« Elle était belle à voir, la maison de Werner, quand le soleil levant faisait étinceler ses girouettes de fer-blanc et ses vitres de cristal! Jamais l'étranger n'y frappait sans qu'on vînt lui ouvrir, jamais l'homme en détresse n'avait attendu en vain sur le seuil; jamais personne n'en était sorti dans le besoin.

— Temps à jamais regrettables où les Suisses partageaient avec leurs hôtes la coupe du matin! Alors, jamais dans nos vallées, on n'insultait au malheur; on ne savait pas encore violer les droits sacrés de l'asile! Temps d'honneur et de vaillance, que vous êtes loin de nous!

« Quand Gessler vit la jolie maison de Werner, il la trouva trop belle pour un villageois et le menaça de la faire démolir parce qu'il l'avait élevée, sans permission, sur un terrain appartenant à l'empereur.

— Ainsi, quand un homme oisif passe près d'une cité de fourmis, le spectacle du travail l'irrite, et d'un pied envieux, il fait sauter en l'air le résultat d'un grand labeur.

« Un soir que Werner Stauffacher était assis sous sa vigne, l'esprit plus troublé que jamais par les menaces du bailli, sa femme lui dit : « Com-
» bien de temps verra-t-on encore l'orgueil rire
» et l'humilité pleurer? A quoi sert-il que nos
» montagnes soient habitées par des hommes?
» Des étrangers seront-ils toujours les maîtres de
» ce pays et les héritiers de nos biens? Mères,
» devons-nous nourrir des fils mendiants et éle-
» ver nos filles pour servir d'esclaves à nos maî-
» tres?

» Gloire à toi, Liberté! »

— Un autre étudiant : « Dans tout le canton d'Uri, il n'y avait pas d'homme plus respecté que Walter Fürst. Il avait donné sa fille à Guillaume Tell, le simple archer qui nous délivra tous. A cette époque de bonne foi, on ne pesait pas les hommes dans des balances d'or; c'était à leur courage et à leur bonne réputation [179] qu'on les mesurait. C'est pourquoi Guillaume Tell, de Bürglen, avait obtenu la fille de Walter Fürst.

179 « Camarades! les mères de nos aïeux feraient honte aux hommes d'aujourd'hui. C'étaient des femmes sans peur qui sonnaient la trompe d'Uri, allumaient des signaux de feu sur les montagnes, poussaient leurs époux au combat, et armaient leurs fils de leurs propres mains. Dans la guerre de l'Indépendance, elles furent aussi héroïques que nos pères. La fille de Walter Fürst doit avoir le tiers de la gloire de son père et de son mari.

« Gloire à toi, Liberté! »

— Un troisième, étudiant : « Arnold de Melchtal était un fier laboureur. Un jour qu'il faisait souffler ses beaux bœufs noirs au bout du sillon, un valet du gouverneur de Sarnen s'approcha de lui : « Manant, lui dit-il, un paysan est tout au plus » bon à tirer la charrue! détache tes taureaux du » joug et me les donne : le comte de Laudenberg » leur réserve une place dans ses royales écuries. » — « Esclave, lui répondit Arnold, les gens de ton » espèce n'ont pas besoin de mains. » — Et d'un » coup de son bâton de frêne, il lui écrasa trois » doigts. — « Maintenant, va te faire voir à ton » maître, et dis-lui qu'il n'est pas prudent de ten- » ter le courage des montagnards. »

« Gloire à toi, Liberté! »

— Un autre étudiant : « Le père d'Arnold de Melchtal était un de ces beaux vieillards comme on en voit dans nos vallées, droit comme un tronc de peuplier, robuste comme un érable. Ses longs

cheveux d'argent tombaient sur ses épaules, ainsi que le feuillage d'un saule pleureur sur une colonne de marbre.

« Hélas! ce sont les hommes les plus nobles que la tyrannie persécute. Un soir, les cavaliers de Laudenberg vinrent saisir le père d'Arnold à la veillée et le traînèrent devant leur maître. Celui-ci voulut que l'infortuné vieillard lui révélât la retraite de son fils. Et comme il ne pouvait le faire, le gouverneur furieux ordonna de lui crever les yeux avec des épieux de charme rougis au feu.

« On lui confisqua ses biens, on le dépouilla de ses vêtements, on le laissa pauvre, sans bâton, sans guide, à la fureur des vents qui soufflent du Saint-Gothard dans les noires journées de décembre. [180] C'était un navrant spectacle que celui de cet homme, heureux et riche quelques jours auparavant, et qui maintenant errait autour des maisons d'Unterwalden, disant :

« Dieu qui me voyez, et dont je ne puis plus
» contempler les merveilleux ouvrages! vous m'a-
» viez donné la vue ; vous me l'avez retirée : vous
» m'aviez donné un fils, le plus habile cultivateur
» de ces contrées, vous me l'avez ôté : vous m'a-
» viez donné de beaux attelages, de nombreux
» troupeaux de chèvres et de génisses, des chiens
» qui forçaient le renard prompt à la fuite; vous
» me les avez ôtés. Que votre saint nom soit béni! »

« Et de ses poings fermés le vieux Melchtal pressait ses yeux privés de lumière, et ses yeux restaient secs comme les enveloppes des fruits de la

vigne quand ils ont été foulés. On l'entendait pourtant s'écrier quelquefois : « Non, de pareils crimes » ne peuvent rester impunis. Auparavant, le soleil » cesserait de luire pour tous les jeunes Suisses, » comme pour moi qui n'ai plus besoin que d'un » tombeau. »

« Gloire à toi, Liberté ! »

— Un autre étudiant : « Cependant Arnold apprend que Laudenberg a fait aveugler son père. Il quitte de nuit la maison de Werner Stauffacher, son hôte, traverse le lac à la faveur d'un déguisement, et s'engage dans les défilés des montagnes d'Alpnach et de Sarnen qu'il connaît. Il revoit son père, et ne pleure pas. En le quittant, il jure sur sa tête mutilée de ne plus revenir dans les campagnes de Melchtal, avant qu'elles ne soient délivrées de la tyrannie.

« Dès cette heure en effet, il ne goûte plus le doux sommeil. Mais toutes les nuits il parcourt les trois cantons, depuis les bases des glaciers jusqu'aux bords du lac, cherchant, de porte en porte, des ennemis à l'Autriche. Dans toutes les cabanes il est bien reçu. La haine et le besoin de vengeance ont germé. Par ses soins, tous les glaives sont aiguisés, et toutes les armes prêtes à la conspiration sainte.

« Il revoit Werner Stauffacher, de Steinen ; Walter Fürst, d'Uri, et Conrad Baumgarten, qui avait tué le gouverneur de Rossberg pour sauver l'honneur de sa femme, et qui dérobait comme lui sa

tête aux vengeances. Il revoit aussi Guillaume Tell, Struth de [181] Winkelried, et tous les hommes qui avaient la confiance des trois cantons. Ils conviennent de se réunir au Grütli quelques jours plus tard pour aviser aux moyens de sauver l'antique indépendance.

« Gloire à toi, Liberté ! »

— Le premier étudiant reprend : « Sur la tête chauve du Seelisberg, voyez cette prairie qu'oublièrent les eaux des déluges. C'est le Grütli !

« Gloire à toi, Liberté ! »

« Le 17 novembre 1307, trente-trois hommes libres foulèrent ce sol étroit, consacré depuis eux. Ils allumèrent un grand feu, et se rangèrent autour ; — car le feu consume les trônes. — Ils enfoncèrent une épée dans la terre ; — car le fer est plus fort que l'argent ; — Au nom de la patrie déshonorée, sur ce glaive nu, devant Dieu qui juge les rois et les peuples, sous le ciel étoilé qui les protégeait, ils jurèrent de vivre ou de mourir libres.

« Gloire à toi, Liberté ! »

« Puis le bouillant Arnold, Werner Stauffacher et Walter Fürst, se serrant la main : « De même,
» dirent-ils, que trois hommes se sont unis sincè-
» rement ici, de même nous voulons conclure en-
» tre nos trois cantons une alliance fidèle, à la vie
» et à la mort.

« Gloire à toi, Liberté ! »

« Alors, raconte la légende, trois fontaines jaillirent sous leurs pieds. L'on eut dit que la liberté, vive et pure comme l'eau des sources, voulait assister à ce conseil solennel, et laisser à la postérité un souvenir bienfaisant des trois fondateurs de la ligue helvétique.

« Gloire à toi, Liberté! »

« L'orbe de la lune éclairait leurs fiers visages; les nuages passaient sur leurs têtes et portaient au ciel leurs vœux magnanimes ; le lac dormait à leurs pieds, et la nature tranquille semblait se rassurer à leurs mâles discours. O nuit! dont les oreilles discrètes furent frappées par de tels accents, comment peux-tu prêter aux esclaves modernes l'abri de ton manteau!

« Gloire à toi, Liberté! »

182 — Un autre étudiant : « L'allégresse d'un peuple délivré dut faire trembler, dans sa tombe, l'ombre damnée de Gessler. Le lendemain de sa mort, les confédérés du Waldstætten se soulevèrent; les forteresses du Rossberg, d'Altorf et de Sârnen furent abattues, les cloches retentirent dans toutes les vallées. Du Pilate au Schachen, de l'Axenberg au Brunig toutes les cîmes furent glorieusement éclairées par des feux de joie; un drapeau rouge parut au-dessus de la Croix du Lac dont l'image blanche s'imprima dans ses plis. La Suisse indépendante suspendit l'arc de Tell dans un lieu consacré.

« Gloire à toi, Liberté! »

Rien n'est favorable à l'évolution de la pensée comme le rapide trajet d'un bateau à vapeur au milieu d'un grand paysage. Les tableaux s'offrent ainsi, l'un après l'autre, à notre vue, et l'esprit classe rapidement les impressions qu'ils font naître en lui. Nous les comparons, et sans nous fatiguer, nous avons acquis une notion générale du pays. Nous avons rapproché les temps et les distances; nous nous sommes fait une philosophie de l'histoire beaucoup plus profitable que celle du Collège de France.

Le Wadstætten, le beau bateau, gronde toujours contre la vague qui s'incline. Toujours il avance, glissant de sa carène de fer sur le miroir du lac, comme un patineur sur un pied glacé.

Que de merveilles! voici la Croix-du-Lac, symbole du catholicisme qui brilla sur ces peuples comme sur ces ondes, étendant ses immenses bras vers les quatre points cardinaux. — A droite, la tête brumeuse du mont Pilate attire les regards des nochers qui lisent, sur sont front irrité, la tempête prochaine. — A gauche, sur les flancs escarpés du Righi, je distingue les touristes à la mode gravissant péniblement le rocher, pareils à la vermine qui s'esbaudit sur le corps d'un géant. Pauvres gens, que peuvent-ils comprendre à ces grands souvenirs de liberté? — Au pied du Righi, s'élèvent les derniers vestiges des châteaux de Hapsbourg et de Küssnacht, résidences des seigneurs de la contrée : le hibou, qui pleure ses maîtres, habite seul ces décombres. — Et puis, voyez-vous

ce long ruban qui se déroule au-dessus des ruines du [183] manoir ? C'est le chemin creux où Gessler tomba sous le trait vengeur de Tell.

« Gloire à toi, Liberté ! »

« Waldstætten, vieux fumeur, crache encore ; encore un tour de roue. Les deux Nez, blocs énormes, s'avancent à la rencontre l'un de l'autre, et ferment l'horizon. Il semble que le lac finisse là. Mais à mesure que la vapeur gagne sur l'onde, se découvre une baie nouvelle, moins large que la précédente, mais déjà plus féconde en souvenirs historiques :

A gauche, séparé du reste du monde par les assises du Righi, Gersau dort au soleil avec ses fraîches prairies, ses riants vergers et ses volets verts. Ce fut l'occupation française, l'occupation partout maudite, qui ravit à cette jolie ville son indépendance, et la réunit au canton de Schwitz en 1799. — Dans le lointain, sur la même rive, la flèche de Schwitz s'élève sur son clocher, curieuse de voir la Confédération rangée tout autour d'elle. Schwitz : Suisse ! Salut à l'âme de l'Helvétie ! — A droite, Stanz la bien gardée, patrie de Nicolas de Flüe, dont les habitants se souvinrent de la valeur de leurs pères, et résistèrent jusqu'à la mort aux forces françaises qui ravageaient Unterwalden, sous les ordres du général Foy.

Gloire à toi, Liberté !

Le Waldstætten, le beau bateau, pénètre dans le

dernier évasement du lac. Ici tout devient imposant, silencieux, solennel. Les Hautes-Alpes égarent dans le ciel leurs pointes inconnues ; la vague apporte aux crevasses des monts ses caresses ou sa furie ; une solitude absolue, une infinie tristesse, répandues sur tout, vous commandent invinciblement le respect de l'admiration.

Pas une herbe, pas un sapin sur les flancs des monts. A peine un sentier connu des seuls pâtres ; un pêcheur, le matin ; un braconnier, le soir. La chevelure des siècles n'a pas même secoué de poussière sur la roche nue. C'est le bout du monde et l'entrée de l'enfer. C'est une immense amphore de granit dont le fond se perd dans l'eau, et le rebord d'argent, dans la nue. Mais qu'on interroge chaque fissure, elle redira les épisodes d'une immortelle épopée. [184] C'est véritablement ici le temple de la liberté, son dernier refuge sur la terre.

Solitudes éternelles, enfers de glace, abîmes d'eau que sanctifièrent la grande âme de Tell et le génie de Byron... je vous salue !

Gloire à toi, Liberté !

Ne cherchez rien des hommes de notre temps dans ces lieux consacrés par le triomphe de la Justice. Vous n'y trouverez que deux souvenirs : le Grütli, dont les bergers ont entouré les fontaines avec quelques pierres, et le monument que l'assemblée générale des citoyens de Schwitz fit élever au Libérateur trente-et-un ans après sa mort. Sur cette terre républicaine, tous les souvenirs accor-

dés à la mémoire des grands hommes sont marqués d'un cachet symbolique; ils rappellent leurs occupations, leur caractère et les actes qui leur ont mérité la reconnaissance des générations. C'est sur le socle même de l'Axenberg, à l'endroit où le glorieux archer s'échappa de la barque de Gessler, que 114 citoyens, qui l'avaient personnellement connu, inaugurèrent cette cabane ronde, simple comme le plus fier des hommes. C'est là qu'il repose ; il est placé là comme l'écho de tous les bruits de la nature ; son esprit est dans cet air, dans cette eau, dans les tourbillons de vent qui courent de l'un à l'autre. Le voile de la nuit semble fait pour le recouvrir, et les étoiles pour le regarder. C'est là qu'il se réjouit des cris déchirants de la tempête.

Gloire à toi, Liberté !

Il y a dans ces deux souvenirs de quoi rendre les univers ivres d'orgueil. Astres, tourbillons de lumière qui passez si loin de nous, grands mondes qui nous regardez avec des yeux si petits, combien nous devons vous paraître dégénérés, vous qui éclairâtes les pas des fondateurs de la liberté suisse. Chapeau bas ! courtisans, race esclave de naissance, malheureux qui vous découvrez devant les princes et blasphémez les noms du Christ et de Guillaume Tell, sublimes révoltés !

Grandiose et sauvage, aride et fertile à la fois, cette contrée perdue de la Suisse est la plus féconde en témoignages impérissables de grandeur. Comme dans tous les pays où les prodigieux ca-

prices de la nature n'ont pas encore cédé devant le génie de [135] l'homme, l'amour de la terre natale et un profond attachement à la religion de ses pères forme le caractère du Suisse des Waldstætten.

C'est au plus haut des monts, et près de l'aire de l'aigle, que la Liberté aime à fixer son séjour; mais c'est aussi dans le secret des forêts épaisses que vivent les religions vieillies et les pratiques superstitieuses. Ce fut là que le culte des Druides se réfugia contre le souffle envahissant du christianisme; c'est aussi là, qu'en plein dix-neuvième siècle, l'intolérance catholique trouve encore des défenseurs dévoués.

Semblables à ces chênes qui grandissent épars dans les aspérités des rochers, les montagnards du Waldstætten sont trapus et robustes; ils ont l'écorce dure, une organisation à toute épreuve et une extrême ténacité. Si vous les arrachez à leurs montagnes, il les pleurent jusqu'à la mort. Chez eux vous trouverez la loyauté et le courage, mais ne leur demandez pas le progrès. Sauvegarde d'une civilisation dont l'écho lointain ne retentit que faiblement dans leurs collines, ils en savent à peine le nom, et n'en comprennent pas le besoin...

Repose-toi, Waldstætten, souffle, mon beau bateau; je voudrais ne jamais te quitter. Demain, d'autres hommes s'appuieront sur tes vertes balustrades : puissent-ils se pénétrer aussi de la conscience de leur liberté. A genoux, pèlerin de l'indépendance, puisque sa grande image est effacée de la terre, puisque son arbre vert ne grandit plus

que sur les tombeaux, du moins prosterne-toi devant eux!

Gloire à toi, Liberté!

Flüelen est un joli village où le bateau vous débarque et où vous pouvez admirer l'embouchure de la Reüss, apportant du Saint-Gothard au lac le tribut de ses eaux. En suivant la vallée à laquelle cette rivière donne son nom, vous arrivez à Altorf, où deux fontaines remplacent le poteau qui supportait le chapeau de l'Autriche aux plumes de paon, et le tilleul où Walter Tell fut enchaîné avec une pomme sur la tête.

Ici, comme à la chapelle de Küssnacht, comme à l'ossuaire de [186] Morat, comme à Genève, lors de l'anniversaire de l'escalade, comme à Lausanne, en l'honneur du major Davel, comme à Glaris, quand on fête la victoire de Nœfels, la Suisse est toujours simple et symbolique dans sa gratitude.

Prairies qu'arrosent l'Aâr et la verte Reüss ; châlets perdus dans les grands pommiers d'Unterwalden ; routes sablées, bordées de fleurs ; paisibles lacs de Sârnen, de Thunn et de Zug, vallées de Frütigen et d'Alpnach ; beaux chevaux au poil luisant, hymnes des cloches bronzées, batelières de Lucerne qui fixez vos cheveux sur la nuque avec une épingle d'or ; bain glacial de Flüelen ; je n'ai joui de tout cela que quelques heures, mais je m'en souviendrai toute ma vie!

LE GRÜTLI.

Chasseur des montagnes, guide mes pas aux champs du Grütli. Tu connais les sentiers des Alpes; moi je ne sais lire que dans les livres. Nous tous, tristes humains, nous sommes des aveugles qui cherchons la liberté. Je ne l'ai pas trouvée dans les maximes des philosophes; toi, l'ami de la nature, tu l'auras vue de plus près que moi. Chasseur des montagnes, conduis mes pas.

Helvetie, noble terre! je veux m'agenouiller sur ton mont sacré, je veux boire à tes sources vives. Peut-être ravirai-je à la foudre, qui gronde si près de ta tête, le secret des vengeances; peut-être découvrirai-je, dans les débris des déluges, quelles sont les voies de l'éternelle révolution? Je veux savoir comment les eaux et le feu détruisaient autrefois les nations chargées d'iniquités. Chasseur des montagnes, conduis mes pas.

Oh! gravir ces sommets que l'aigle parcourt dans son vol glorieux, baigner sa tête ardente dans l'atmosphère glacée, respirer les nuages encore vierges des vapeurs de notre monde, caresser l'arc-en-ciel, jouer avec l'éclair, s'approcher du Dieu de ses rêves et mépriser les hommes envieux de tout ce qui s'élève.

Frapper du pied la terre, la repousser dans les entrailles du chaos affamé, s'élancer dans l'infini, monter, monter toujours, sentir [137] la tempête

passer dans ses cheveux, planer avec des ailes sur ces régions où rien n'est souillé :

Ni le soleil du matin par les exclamations des gens des villes, ni l'herbe par les bêtes de labour, ni la glace par l'opulence, ni le vautour par l'oiseleur, ni le rocher par la poudre...

Qui me le donnera ?

O Grütli ! libre encore, parce que ta glorieuse pauvreté n'a tenté la convoitise de personne, tu n'es plus guère visité que par le soleil levant et par les proscrits. Quand elles s'allument, les lumières du ciel illuminent les sommets des monts ; ce n'est que plus tard qu'elles descendent dans les plaines.

Terre, ma mère, ici tu es à moi tout entière, et mon regard n'est pas affligé par le spectacle de milliers d'hommes qui se disputent une place sur ton sein. Ici tout m'appartient : l'air qui passe, le temps qui ne se mesure point, l'espace infini, la cascade fumante, les fleurs qu'aucune main ne cueille, la première écume du torrent.

Génie de la liberté ! c'est ici que tu résides. Tu t'entoures des génies des abîmes, des esprits qui vivent dans les fissures des rochers, des naïades des sources froides, des sylphes qui se mirent dans les grottes irisées, des anges aux mille couleurs qui se jouent dans l'arc-en-ciel, et de ces divinités plus puissantes qui commandent à la foudre et aux tempêtes.

Tu laisses chacun d'eux suivre la loi de sa gravitation ; et jamais leur cours n'est dérangé; et tout revient en son temps, les saisons et les fleurs, les oiseaux qui voyagent, les pluies et les sécheresses. L'homme parle toujours de liberté, mais il en méconnaît la condition première ; il comprime sa gravitation passionnelle et se montre docile aux volontés d'un autre. Voit-on que dans le ciel les astres se choquent et se consument ? Voit-on le plus vaste des univers paralyser le mouvement des autres ? Voit-on que les rois puissent digérer et boire, et vivre matériellement pour tout le genre humain? Malheureux les hommes qui leur abandonnent leurs pensées pour conserver le bien-être de leur estomac !

188 Ici tout parle gloire, depuis les ailes de l'aigle qui trouvent un appui dans l'éther, jusqu'à la racine de patience qui cherche des sucs dans le rocher. Et moi aussi, j'aime la Gloire. Non pas cette fleur cultivée qu'on cueille en fléchissant le genou dans les antichambres du pouvoir, mais cette fleur rouge et solitaire qui croît ici, sur cette pierre nue, où le sobre sapin dédaigne de vivre.

Moi aussi, j'aime la Renommée, — qui ne l'aimerait ? — Non pas celle qui agace les passants par des propos obscènes, non pas celle qui se traîne sur les trottoirs comme une fille soûle, et qu'on voit tout le jour affichant un nom sur les murs. Mais celle qui se recueille loin des foules, qui ne sacrifie pas aux préjugés de l'époque, celle qui ne violente pas le jugement du temps. Je l'aime

encore quand elle bondit au bruit du canon, quand elle chante sur des cadavres, quand elle passe, les bras sanglants, au milieu des mondes qui vacillent sous la main du progrès.

Tout ou rien. Pas de réputation bâtarde, d'élévation sans scandale, de chûte sans éclat. Jamais je ne donnerai de poignées de main en calculant ce qu'elles me rapporteront d'éloges. Je ne veux pas de ces croix déshonorantes, de ces rubans et de ces panaches dont s'amusent les hommes les plus sérieux et les plus laids, sans réussir à devenir plus distingués et plus beaux pour cela.

Tell ne fut si grand que parce qu'il fit son œuvre seul et dédaigna la conspiration chuchottière. Il ne prémédita point la mort; il en souffrit trois avant d'en donner une. La Suisse ne dut la liberté qu'au sifflement de sa flèche, qui précipita les pas de la conjuration boiteuse.

Encore qu'elle soit de pourpre, la tunique de l'esclavage consume et avilit. L'habit fait le moine. Celui qui porte la livrée commune a l'âme commune. Creusez le fonctionnaire et le soldat jusque dans la moelle de leurs os, vous n'y trouverez jamais l'homme.

C'est du faîte des Alpes qu'on apprend à mépriser les fausses richesses. Quelles splendeurs humaines pourraient jamais remplacer ces splendeurs de la nature toujours immenses, toujours [189] nouvelles, toujours accessibles à tous ? — Tandis que

c'est avec l'or qu'on fait les couronnes et les louis jaunes, les plus pesantes et les plus dures des chaînes. L'or ne se rouille jamais. Malheur à ceux dont les bras sont enchaînés par l'or, ils ne seront jamais délivrés.

Soleil! quels lustres te sont comparables? Tu ne te lèves jamais le même sur la terre amoureuse. Un jour tu nous montres un globe de feu, le lendemain, un bouclier d'or; un autre jour une prunelle sanglante, enchassée dans des paupières de nuages. Grand œil du monde, qui fais naître tant de lumières et de pensées, tandis que nos pâles lumières éclairent à peine quelques beautés qui passent, des couleurs fardées, des crânes chauves et de pauvres esprits qui ne peuvent briller qu'à des clartés douteuses!

Lune! qui respectes le repos de la nature, douce amante des nuits, qui veillera sur mon sommeil avec plus de sollicitude que toi? Tu répands sur le monde la suavité, la limpidité, la fraîcheur.

Étoiles, filles du ciel! l'éclat des filles des hommes réjouit comme le vôtre. Mais leurs regards fascinent et font perdre la raison. Et puis la vieillesse vient, qui leur dérobe douce lumière, couleurs brillantes, et de sa main ridée, disperse leurs charmes comme la poussière du papillon.

Harmonie des mondes, tableau des mers et des continents qui se tiennent embrassés, immense nature! Quels concerts et qúels décors de mains d'homme égalèrent jamais votre magnificence?

D'ici ma vue s'étend au loin; les hommes me

semblent petits et rampants comme des vers, serrés comme des brins de gazon. Qu'ils marchent lentement sur la terre! Leurs villes sont petites comme des ruches; leurs maisons sont des cellules. Ils se culbutent dans les ruisseaux pour ramasser quelques maravédis.

Ils élèvent des monuments avec des cailloux et des copeaux de sapin. Je n'entends pas le bruit que font leurs marteaux. Les puits dont ils tirent l'eau me paraissent comme des gouttes de rosée. Ils s'activent à prendre des alignements et à s'entasser les uns sur les autres. Que d'émeutes, que de révolutions; des villes sont illuminées et incendiées, des armées se choquent; comme ils se heurtent et se tuent! Leurs manœuvres m'impressionnent moins que le bavardage des grillons et la vanité des vers-luisants. Les voilà qui [190] passent sous des arcs-de-triomphe, comme des insectes sous des fétus de paille. Il y en a un qui semble plus grand que les autres de la hauteur d'un cheveu, et ce cheveu est un panache.

Et moi, qui suis-je donc? un monstre de folie ou de vanité? un ange ou une brute? Je suis simplement un homme, assemblage de laideur et de beauté, de découragement et d'enthousiasme. Il est des moments où je vole dans l'air, et d'autres où je rampe sur le pavé. Je diffère des autres en cela seulement, que j'ose décrire mes contrastes.

Glaciers du Grindelwald, villages riants; vallée

de Laüterbrunnen, qui verses tant de larmes; Reichenbach enchanté, grottes du Rosenlaüi, avalanches de la Schaïdeck ; Louëche, qui rends la santé et la joie ; Interlaken, ravagé par les touristes ; Zurich, patrie de Gessner et de Lavater ; belles femmes de Berne, qui serrez vos corsages noirs avec des chaînes d'argent, Valaisannes à la coiffure brillante ; haleine du matin, journées de voyage, brises des soirs, nuits de bon repos ; pure atmosphère des monts, extases de l'âme, premières amours de la nature !... On ne jouit de tout cela qu'une fois !

Suisse du Grütli, Suisse du quatorzième siècle et de la liberté, je te dois tout ce qui fait l'homme, la vie de l'intelligence et la vie du cœur. Tu m'as animé de cet esprit de révolte et de justice sans lequel je ne serais rien qu'un singe ou un esclave. Dans les plaines de France, je n'eusse acquis l'estime du monde et ses biens positifs qu'au prix du quiétisme de ma pensée et de l'abaissement de mon front.

Jeunes hommes qui rêvez liberté, allez chercher un refuge dans l'arche, allez visiter la Suisse, allez boire de l'eau des fontaines du Grütli !

PRESSENTIMENTS.

L'aurore entr'ouvre doucement les paupières de la nature. Un pâtre chante le Ranz-des-Vaches.

Entre les sapins humides, les [191] troupeaux brâment pour s'éveiller. Le matin parcourt les cîmes des monts.

Suisses! voici l'heure où vos pères invoquaient le Dieu des batailles. Prosternez-vous sous le soleil levant, et relevez-vous dignes des Winkelried, des d'Erlach, des Henzi et des Davel, les héros de la liberté!

Ecoutez! écoutez! La guerre retentit sur toutes les Alpes.

Entendez-vous le fracas des fourgons? Voyez-vous s'élever des tourbillons de poussière? Au loin les chevaux hennissent, les clairons appellent la mort; un voile de pourpre s'étend des montagnes de Berne à celles de Neuchâtel. Des clameurs étrangères ont frappé l'oreille des aigles.

Ce sont les Cosaques. Voilà ceux qui boivent les eaux de l'immense Volga; ceux qui passent les nuits humides sous le mince abri des tentes. Voici ceux qui creusent les flancs du Caucase, riche en métaux; ceux qui lustrent leurs cheveux avec des graisses rances, ceux qui se jouent parmi les glaciers de l'Oural. Ils sont habiles à manier le cheval et la lance; ils sont durs aux fatigues et sourds aux prières. Leur Dieu, c'est la guerre aux yeux rouges. Ils viennent des lieux où le soleil se lève!

Écoutez, écoutez! La guerre retentit sur toutes les Alpes.

Une voix d'en haut leur a dit : Débordez de vos

steppes inconnues. Vous avez besoin d'instruction, et les Peuples du Couchant ont besoin de vigueur. Allez! brisez les barrières qui séparent les hommes, confondez les races et les classes ; mêlez le sang aux nerfs, et le fer à l'or. C'est du choc des opinions que jaillissent les lumières, et c'est du choc des peuples que jaillissent les générations. Allez! vous êtes les fils aînés de l'humanité; gagnez le monde en Socialisme.

Dociles à cette voix, ils sont partis. Ils traînent après eux leurs familles, leurs tentes et d'innombrables troupeaux. Longtemps ils ont campé sur les rivages de la verte Baltique et sur les bords de l'Elbe impétueux. Ensuite, ils ont traversé les plaines fertiles de l'Allemagne, rasant les villes, incendiant les forêts et les moissons, chassant devant eux, par le fer et la flamme, les armées prussiennes aux casques brillants. Par tous les défilés à la fois, par les [192] hautes Alpes Rhétiennes, par les gorges herbeuses du Jura, par les fleuves dont ils remontent le cours, à travers les rochers qu'ils font sauter, ils ont pénétré jusqu'au cœur de la Suisse, et l'emprisonnent dans une ceinture ardente.

Les voici, les voici! Suivant les coutumes de leurs pères, ils s'avancent par détachements épars. Les campagnes en sont couvertes, depuis les blancs glaciers jusqu'aux lacs de cristal. Leurs chevaux trouvent de l'herbe sous la neige, et leurs enfants se roulent avec délices dans les glaces de l'Helvétie.

Ecoutez, écoutez! La guerre retentit sur toutes les Alpes.

Fidèles confédérés! déployez vos étendards : — l'aigle noire qui garde les clefs de Genève, les étoiles du Valais, la bannière de Vaud, aux couleurs d'espérance, les ours de Berne, les armes des nobles villes de Bâle, de Lucerne et de Zurich. — Les grands jours sont venus. Sonnez le cor d'Unterwalden; que le taureau d'Uri mugisse dans les vallées qu'il aime, que les cloches de Schwitz bondissent sur les églises; que les cantons se groupent autour du Waldstætten.

Vos arsenaux regorgent de trésors de guerre. A Berne, à Soleure, à Bâle, à Fribourg, à Chillon, à Lucerne, à Schaffouse, les canons sont dévorés par la rouille. Alignez-les sur les crêtes des collines, descellez les rochers, fermez les vallons avec les chaînes de fer dont se servaient les fédérés de Morgarten, brûlez villes et villages, fourbissez vos carabines, et tirez! Feu partout, feu toujours! Ne comptez que sur vous-mêmes pour rester indépendants. Les grandes puissances civilisées tremblent comme à l'approche des grands fléaux. La France et l'Angleterre sont pourries au cœur.

Écoutez, écoutez! la guerre retentit sur toutes les Alpes.

Seule, la Suisse peut échapper à la mort, si elle sait se délivrer de ses gouvernants timides que firent asseoir un jour la Diplomatie louche dans les conseils d'un peuple où la Force, au regard fier, avait régné jusqu'alors. Ces hommes jettent bas l'édifice des siècles, ils saccagent sans pitié les

traditions sacrées; ils foulent, sous leurs pieds plats, les anciens traités de libre alliance; ils concentrent la force, ils centralisent l'argent, ils ont juré la mort de l'indépendance.

[193] Que les Suisses se rappellent le noble adage de leurs pères : « Aucune tyrannie, qu'elle vienne du dedans ou du dehors, ne peut pousser de profondes racines dans le sol de l'Helvétie. » Que les Suisses se souviennent qu'ils sont issus de reins indomptés; qu'ils chassent du temple des lois les marchands de Soleure et les avocats de Lausanne; *c'est une coutume salutaire contre la tyrannie.* Qu'ils se guident eux-mêmes dans les combats : les jeunes héros poussent, comme le lierre, dans les fissures des Alpes!

Écoutez, écoutez! la guerre retentit sur toutes les Alpes!

Du fond des cavernes s'élève une voix : Hélas! crie-t-elle, la forteresse des Alpes est toujours aussi puissante, mais le cœur de ses défenseurs s'est amolli. Ils sont devenus riches, industriels, docteurs. « La graisse leur cache le visage, leur bouche parle avec fierté. » Ils s'enrôlent, ils s'exilent dans les pays étrangers, ils passent les mers lointaines, poursuivant la fortune. Leur convoitise est devenue plus célèbre que celle des Juifs. Ils se sont livrés aux gouvernants et aux prêtres; ils s'inclinent devant les ambassadeurs des rois; à peine osent-ils avouer qu'ils sont républicains. La grande image du Libérateur flotte sur leurs co-

hortes, mais ils achètent souvent la paix au prix de concessions. Ils vivent sur leur gloire passée; ils ne songent pas que les lauriers se flétrissent quand on ne les arrosent pas avec du sang.

Malheur aux peuples qui ont échangé le fer contre l'or, et la pierre contre le diamant! Malheur aux hommes qui sont nés dans les montagnes, et dont les pieds tremblent au-dessus des précipices! Malheur aux villes souveraines qui ont comprimé le sauvage enthousiasme des populations des champs! Vous avez semé la servitude, vous récolterez la peur. La nature combat pour le fort; elle se déclare contre les nations qui laissent affaiblir leur courage. Songez-y.

Écoutez, écoutez! la guerre retentit sur toutes les Alpes.

GUILLAUME TELL.

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle!

Au cœur de la Suisse, défendu par des remparts de glace et des abîmes d'eau, on retrouve encore tout ce qui reste de l'antique Helvétie : une prairie sur un rocher, une chapelle, une tombe, et un nom qui domine le fracas des éléments.

Découvre ton front, voyageur. Ici naquit, lutta, mourut le plus libre et le plus courageux des hommes : les Alpes allemandes redisent le grand nom

de Tell. Le soleil cessera de luire sur les glaciers, le lac sera desséché, et les sapins jaunis; l'aigle superbe rampera le jour où l'esprit du Libérateur cessera de planer sur ces contrées.

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle!

Tell n'était rien qu'un paysan, un chasseur. Mais au quatorzième siècle, l'homme comptait pour quelque chose quand son cœur était droit et son bras exercé. Il ne savait du monde que sa riante maison de Bürglen, les clochers d'Altorf, de Schwitz et de Sarnen, l'affection de sa femme, les caresses de ses enfants, l'estime et l'admiration de ceux qui le connaissaient. Son univers finissait à ces espaces infinis où les nuages se déchirent aux arêtes des monts.

Avant que les chamois n'eûssent disposé sur les cimes du Myten leurs sentinelles défiantes, il partait, l'arbalète à l'épaule. L'abîme connaissait le bruit de ses pas ; il avait su dompter les Alpes, ce qu'il y a de plus superbes sous le ciel. Un seul homme le tenta depuis Tell : cet homme s'appelait Byron!...

Le matin, le soleil étanche ses jeunes ardeurs dans les glaces éternelles. On le voit tournoyer autour d'elles, dépensant tous ses rayons d'or, humble comme un amant qui tremble aux pieds de la première femme qui l'a séduit. Les neiges transparentes dédaignent les hommages du soleil

naissant : elles le regardent passer comme un jeune fou. Ce n'est que dans le milieu du jour, lorsque l'astre souverain mûrit les moissons des plaines, qu'elles frissonnent, les beautés froides, dans les profondeurs de leur âme, et que les lacs, confidents de leurs douleurs, savent ce que leur dédain cache de larmes amères.

C'était à ces heures que Tell parvenait au faîte des Alpes. Alors il se penchait vers la terre, cherchant çà et là des vestiges de pas, il suivait le fétu de gramen emporté par la bise, il interprétait tous [195] les signes que l'expérience lui avait révélés depuis longues années. Et puis il tendait son arc et attendait le chamois. Et quand l'animal bondissant passait à la portée de sa flèche, jamais sa dent tranchante ne broutait plus les tendres pousses de l'arbousier.

Quand les chasseurs rentraient le soir à l'heure où les grands feux brillent sur les cimes, et qu'ils étalaient leur butin sur la place de Bürglen, on reconnaissait parmi toutes les autres les bêtes qu'avait atteintes le fer de Tell. Elles portaient une large blessure au défaut de l'épaule, elles avaient le pied sec et la corne forte. Depuis longtemps ces chamois-là ne quittaient plus les régions des nuages ; c'était parmi les plus vieux et les plus forts que choisissait l'archer. Et lorsqu'il n'avait rien tué, la trompe d'Uri ne retentissait point dans la vallée sonore, car il n'y avait pas dans la contrée plus grand chasseur que Guillaume Tell.

C'était aussi le plus intrépide des nochers suisses. Quand le lac secouait sa crinière blanche et bondissait sur son lit de pierre comme un coursier captif ; quand la tempête folle battait de ses mille bras les assises des monts ; quand les pêcheurs consternés accusaient le ciel et s'estimaient heureux de rentrer dans leurs cabanes, Tell saisissait la rame, et docile sous son conducteur, la plus frêle nacelle volait sur les vagues comme une plume de goëland.

Hélas ! que nous sommes déchus ! Nous ne connaissons plus ces natures géantes, ces hommes taillés dans le granit, avec leurs traits osseux, avec leurs armatures énormes, leurs cœurs de bronze, sourds à la voix de la peur. Ils personnifiaient leur siècle et leur pays ; ils étaient plus grands sous la veste grise du chasseur que les nains que nous rehaussons avec des tricornes et des bottes à l'écuyère. Le dernier de cette race fut Washington qui, sur un continent nouveau, jeta le défi d'une république aux vieux despotismes d'Europe. Quand d'aussi puissantes organisations naissent dans nos sociétés malades, nous en faisons des portefaix ou des galériens !

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux ! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

Un dimanche que le soleil était radieux, le bailli Gessler sortit de son manoir avec ses hom-

mes d'armes. Il était irrité de la joie [196] des paysans et des volées des cloches qui la redisaient au ciel. Aux portes d'Altorf, il rencontra Guillaume qui se rendait au tir, comme il avait coutume de faire les jours de repos. Tell était bien connu dans la contrée, et quand il passa, les hommes de la suite de Gessler dirent : « Celui qui vous salue si fièrement, seigneur baron, c'est Tell, l'archer de Bürglen ». Le regard du gouverneur autrichien rencontra celui du chasseur ; le premier était envieux, le second était calme. Le plus fier des hommes libres et le plus haineux des courtisans s'étaient mesurés par la pensée. Dès lors, il était évident que l'un des deux était de trop sur la terre, et qu'il périrait de la main de l'autre.

Tell le comprit ; on ne le vit pas au tir ce jour-là. Mais il regagna sa maison, prit l'aîné de ses fils avec lui, et le conduisit au haut du Grütli. Quand ils y furent parvenus, le père étendit la main dans la direction de l'Orient et dit :

« Enfant de mes chères amours ; je t'ai donné l'existence au sein des montagnes, je dois t'enseigner à la conserver libre, comme un montagnard.

« Par delà la Gemmi désolée, le Simplon, et le Saint-Gothard, aimé des fiers Grisons, bien loin, bien loin, vois s'élever des nuages de fumée. Cette fumée vient des grandes villes ; elle monte de leur sein avec les sanglots de ceux qui souffrent, les joies impudentes de ceux qui torturent, avec

les voix sœurs de l'éternelle Vengeance et de l'éternelle Justice.

« Les grandes villes commandent aux grands empires, et les rois commandent aux grandes villes. Mais Dieu commande à tout. Les plus fiers monarques et les plus hauts palais sont pesés dans la même balance que le dernier de nos pâtres et la plus basse de nos cabanes. Dans nos vallées paisibles, il n'y a pas de pauvres, et il n'y a de riches que les seigneurs étrangers. Ils voudraient implanter parmi nous des distinctions que l'équité réprouve. Mais cela ne sera pas.

« Que nous importent les nobles baillis de l'Autriche, les monceaux d'or, le faste, les sceptres, les hochets, les armures brillantes, les honneurs et les titres qu'ils nous vantent et qui sèment la discorde parmi eux ? Ce luxe peut suffire aux habitants des plaines ; ils n'en connaissent pas d'autre, et dissimulent leur pauvreté sous des noms pompeux.

197 « Nous sommes plus magnifiques que les sultans de Bagdad et les princes d'Ophyr, nous que la nature convie tous les jours à ses fêtes splendides. Nos monts verdoyants se mirent dans le cristal du Waldstætten ; nos vallées et nos cimes s'épanouissent au soleil levant et chantent leurs adieux au soleil du soir. Quel étendard plus pur que l'arc-en-ciel de nos cascades ? Où sont les diamants plus riches que ceux que les astres amis sèment dans les corolles des fleurs de nos champs ? Notre Helvétie bien-aimée sourit aux plus bril-

lantes étoiles ; — quel peuple et quel trône pourraient rivaliser avec notre opulence ?

« Nos pères nous ont légué la garde de ces trésors, nous la transmettrons à nos enfants. Mais ils ne nous appartiennent pas, et la nature s'est montrée trop prodigue envers nous pour que nous la laissions déposséder. Malheur à qui voudrait faire tomber du front de l'Helvétie son casque de glaciers ! Que viendraient chercher parmi nous les empereurs d'Autriche ? du fer, des rochers, des blessures et la mort. Quelle rage aveugle les pousse donc contre des hommes libres et pauvres, eux qui ne recherchent que des esclaves pour sujets et de l'or pour jouissance ?

« Nous respecterons les baillis tant qu'ils observeront les traités en vertu desquels ils sont établis dans notre pays. Mais s'ils commettaient des exactions, s'ils voulaient combler la coupe des vengeances, alors la coupe déborderait sur nos âmes, comme les vagues du lac sur les champs de Flüelen. Et nous appellerions à notre secours la montagne, l'avalanche, la tempête, l'éclair et le tonnerre qui connaissent notre voix et qui nous aiment parce que nous respectons leur puissance.

« Les hommes des plaines nous doivent tout : les eaux cristallines de nos glaciers qui forment leurs grands fleuves, les prolongements de nos montagnes où croissent leurs épaisses forêts. Les Alpes sont les reines des montagnes et les mères des vallées ; elles entretiennent la vie, elles la ré-

parent, elles la recréent de la mort que les hommes attirent sur leurs sociétés en violant les lois de la nature. Les premiers-nés des animaux et les premiers-nés des hommes perdirent leur vigueur et leur fierté en descendant dans les plaines.

« Qu'ils s'étendent au soleil dans les campagnes de la Lombardie, dans le jardin de la Touraine, parmi les orangers de Grenade, sous les treilles de Malaga ! Qu'ils dorment du sommeil de leurs
198 grands fleuves, qu'ils causent joyeusement comme leurs forêts, qu'ils s'engraissent comme leurs troupeaux. Ils ont désappris à bondir comme les torrents, à rester nerveux comme le chamois. Jamais les fleuves ne remontent aux torrents, jamais les chênes ne reproduisent de sapins ; jamais non plus les civilisés ne pourront vivre dans les aspérités du roc. Leurs besoins sont devenus trop grands, et leurs corps trop faibles pour lutter contre une nature qui produit peu et menace toujours. Qu'ils ne tentent donc pas de remonter vers leurs sources, car leurs sources les dévœreraient.

« Fils de mes seules amours, ne va pas perdre ton âme libre dans la multitude de ces âmes esclaves. Quand tu verrais de près leurs iniquités, le cœur de ta mère bondirait dans ton sein, et la fierté de ton père soulèverait ton bras. Et ces hommes te cloueraient à leurs potences, tu mourrais dans l'infamie, et nous dans la douleur. Ne va pas dans les grandes villes, ne dérobe pas comme l'u-

surier, ne te déshonore pas comme le courtisan. Vis plutôt dans nos monts ; l'air des sommets donne l'agilité ; l'eau des glaciers, la vigueur ; le feu des sapins réjouit. Ici tu contempleras de près les cieux et les abîmes, ton âme se développera en se mesurant avec l'infini. Fils de Tell, ne laisse pas mon arbalète devenir l'héritage d'un homme qui ne saurait pas s'en servir. Souviens-toi aussi que je fus toujours plus fier d'abattre un chamois qu'un homme, et qu'il y a plus de mérite à franchir un torrent qu'à ramper lentement tout le long de l'échelle des grandeurs.

« Je l'espère, Dieu gardera ta jeunesse du spectacle des batailles et conservera mes mains pures de sang. Mais si l'on nous attaquait, qu'il nous épargne l'humiliation de la défaite, que nos mères n'aient pas à rougir de nous avoir portés, et que nos fronts altiers ne se courbent jamais sous un despotisme venu des plaines. Sur nos rochers sombres, la Liberté déploie ses ailes d'or ; nous avons été bercés par ce bruit, il est devenu cher à nos oreilles. En dehors de l'Helvétie, le triste esclavage tient ses bras meurtris le long de son corps qui tremble. Qu'il n'élève pas contre nous sa tête hideuse ; il fait trop froid dans la vallée d'Altorf pour qu'il n'y meure pas. Nous sommes prêts. Malheur à ceux qui cherchent la guerre, et trois fois plus malheur à ceux qui croient repousser le choc du fer avec de vains discours !

199 Ainsi parla le Libérateur. Son fils l'écoutait

avec respect. La nuit avait jeté son voile sur le front de la Vierge Blanche, [1] et la voix de la terre s'élevait en chantant :

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux ! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

Sept mois après, sur la place d'Altorf, des soldats autrichiens liaient un enfant contre un tilleul et lui plaçaient une pomme sur la tête. Un homme les activait à la besogne et se réjouissait à l'avance de l'atroce supplice qu'ordonnait son pouvoir oisif. Cet homme était Gessler, bailli de l'empereur Albert d'Autriche, qui condamnait Tell à abattre cette pomme sur la tête de son enfant.

O soleil d'Helvétie ! tu passas dans le ciel avec ta gloire accoutumée et tu ne daignas pas abaisser ton regard sur cette terre que souillait un valet, et tu ne lui brûlas pas les deux yeux !

Cependant, pour la première fois de sa vie, Tell tremblait ; ses yeux roulaient des larmes brûlantes : « Maudite, s'écriait-il, la femme qui m'engendra ! Maudite ma force, et maudite ma fatale adresse ! Maître des Univers, parce que l'aigle peut saisir un agneau dans ses serres lui ordonnes-tu de crever les yeux de ses aiglons ? Et vous, bailli Gessler, vous croyez-vous plus fort que Dieu pour le défier ainsi ?

(1) La Jungfrau.

« Non jamais, l'œil des mondes ne fut affligé de la vue d'un crime aussi épouvantable, et les générations à venir refuseront de croire à tant de cruauté. Songez à votre nom, gouverneur, et à votre race ; ce que vous me faites souffrir aujourd'hui, pendant une seule minute, dans mon enfant, vous le souffrirez dans votre postérité, pendant les siècles des siècles.

« Dieu qui nous jugez, est-ce donc pour torturer les pauvres gens que vous donnez autorité aux rois ? Est-ce pour tourner le père contre le fils, le bras contre le cœur, l'adresse contre l'amour ? — Je ne vous connais point, puissant seigneur, jamais je ne portai de regards de convoitise sur votre blason. Pourquoi donc m'avez-vous remarqué ? Hélas ! l'attention des grands est funeste aux [200] hommes simples. Plût au ciel que jamais nous ne nous fussions rencontrés ! Ainsi de grands malheurs auraient été épargnés. Songez au salut de votre âme, mon noble seigneur, songez aux jours de vos proches, mettez-vous pour un instant à mon humble place, et cessez, cessez de défier tout. »

— « Assez, Guillaume Tell, répondit Gessler ; ces manants se croient en vérité de grands orateurs. Vas apprendre l'éloquence dans notre bonne ville de Berne, si tu veux parler dorénavant devant nous. Et remercie le ciel de ce que ma bonne humeur d'aujourd'hui me permet d'entendre patiemment tes discours rebelles...

« Toi qui atteins le chamois entre les deux cor-

nes d'aussi loin que tu le distingues, craindrais-tu de manquer cette pomme à quatre-vingts pas? L'œil et la main du père seraient-ils moins sûrs que ceux du chasseur? Tu as refusé de rendre hommage à mon chapeau qui représente la majesté de l'Empereur. Je te fais grâce de la vie, et je remets celle de ton fils entre tes mains, quand rien ne m'empêcherait de les prendre toutes deux. Suis-je donc sanguinaire et cruel, et ne devrais-tu pas te montrer reconnaissant de ma clémence? Allons! assez de discours; montre-nous ce que tu sais faire, car nous aimons les gens habiles et nous les protégeons. »

— « Seigneur haut-baron, ne cherchez pas de vanité dans mon cœur, ne me narguez point dans un pareil moment. Je vous ai demandé pour grâce suprême de mourir plutôt que de jouer avec la vie de mon enfant : vous me l'avez refusé. Cependant, Dieu qui donne l'adresse et le pouvoir, défend de les employer contre ses semblables et surtout contre les enfants de ses entrailles. Malheureux qui commet un pareil crime! plus malheureux sept fois celui qui l'ordonne! Vous m'avez entendu, seigneur haut-baron, vous ne répondez point... Donc, que votre volonté soit faite. C'est la première fois que j'obéis à l'ordre d'un homme : pardonnez-le moi, mon Dieu!

« Vous, valets de bourreau, bandez les yeux de mon fils, ajouta-t-il d'une voix terrible; qu'il ne voie pas son père tendre contre sa vie cet arc détesté. »

Il dit. La foule frémit et serre les poings de rage. Dans un effort suprême, Tell rassemble ses forces et son sang-froid. Le trait part, mille regards le suivent ;... l'enfant est sauvé! Tell le serre dans ses bras. Gessler écumant menace le ciel du regard.

[201] Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux ! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

Oh ! la plus inexorable des divinités, Vengeance aux pieds de bronze, quelle réparation vous retenait loin de Tell et des monts d'Helvétie ? Vous étiez-vous attardée dans les forêts Calédoniennes que Robert Bruce défendait ? Répariez-vous le bûcher qui devait consumer les Templiers ? Que vous êtes lente à paraître, Vengeance, quand nous vous évoquons, vous qui nous êtes si chère. Hélas ! vous avez tant de prières à exaucer sur cette terre qu'ensanglante le Crime, et que la Mort dépeuple et repeuple sans jamais s'arrêter !

Lorsqu'une parole, un regard eussent suffi pour soulever ses concitoyens, pourquoi Guillaume Tell laissa-t-il échapper l'occasion aux ailes vagabondes ? C'est que les hommes de sa trempe ne s'en remettent qu'à eux-mêmes du soin de leur honneur ; c'est qu'ils se sentent assez forts pour se venger comme ils l'entendent, à leur heure, avec leurs armes, sans prendre l'embarras de complices. Dans le cœur de Tell, les jours de Gessler

furent comptés quand il tendit son arc et qu'il cacha dans son sein une seconde flèche qu'il destinait au monstre, dans le cas où la première aurait manqué son but.

Et puis, chaque être choisit le terrain de sa défense. Le ver rampe jusqu'à son trou, quand il entend venir l'homme ; le chat saute aux yeux ; la vipère mord au talon ; les petits oiseaux battent des ailes et poussent de grands cris dans l'air. Le hibou n'est fort que la nuit, l'aigle qu'au haut des airs ; le courtisan est fier au milieu des foules brillantes ; l'homme de la nature, dans le concert des éléments révoltés. Ce n'est pas à nous, qui n'avons plus guère que le courage de crier avec la foule, qu'il appartient de juger Guillaume Tell. La Suisse reconnaissante entretient sur son front des couronnes de chêne.

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux ! Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

---

[202] Guillaume Tell et Gessler ! Une invincible fatalité lie ces deux noms et ces deux hommes. Nous les retrouvons en face quelques heures après la scène d'Altorf. L'un gît chargé de chaînes au fond d'un bateau ; l'autre, arrogant, se promène sur l'avant de la barque que soulève le flot limpide.

Ainsi chantait Gessler :

« Crainte à Dieu et longue vie à l'empereur Al-

bert! Nous avons assis notre pouvoir sur l'échine des Alpes. Que tout rampe, que tout adore l'Autriche dans ces belles vallées! Nous plongerons dans les prisons de Küssnacht ceux qui refuseront de nous livrer leurs garçons et leurs filles, et les chamois de l'Axenberg, et les génisses des troupeaux. Ils mordront la poussière des chemins et le fer des lances ; ils se découvriront devant nous. »

— « Baron Gessler, dit Tell, ce ne sont pas les hommes de ces cantons qui se découvriront devant votre chapeau, encore qu'il représentât tous les empereurs et tous les baillis de la terre. Nous ne saluons que Dieu! »

— « Hallebardiers, cria Gessler, enchaînez mieux cet homme. Ne voyez-vous pas qu'il se soulève encore, et qu'il parle toujours. Archer maudit! les cachots de Küssnacht sont profonds dans la terre, et leurs murailles épaisses comme les rochers qui bordent l'Erèbe. Nous te donnerons pour manoir le plus oublié de tous. Alors, sans doute, tu discourras moins. »

— « Dieu est grand, seigneur. Le lac est plus profond que les oubliettes de Küssnacht et les assises de ces montagnes plus solides que les murs de vos donjons. Avez-vous pensé, seigneur, au salut de votre âme?

Gessler pâlit et ne répondit plus...

Cependant le grand lac s'émeut ; des nuages sombres tourbillonnent dans l'air, et se rapprochent des vagues écumantes. La tourmente qui s'élève des gouffres fait craquer les sapins sur les

cimes les plus hautes. Le goëland pousse des cris sinistres, et le vent tord son aile. Les éclairs ont peine à traverser l'épaisseur des ténèbres. La foudre gronde d'échos en échos dans les monts sourcilleux. Déjà le ciel et l'eau s'embrassent dans un frénétique transport. Le superbe Gessler veut tenter le ciel qui le poursuit ; il fait signe à sa suite d'exécuter ses ordres. — Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre.

[203] Les soldats se penchent pour serrer les chaînes autour du corps de Tell. En ce moment le Waldstætten rugit, comme un tigre qui s'éveille.

« Il est inutile de me meurtrir davantage, dit Tell. Ne voyez-vous pas que le lac se fâche, que déjà l'eau nous envahit, et qu'il n'y a plus ici que des hommes suspendus entre la justice de Dieu et la vengeance de l'abîme. Retirez-vous, malheureux ! — Mon très gracieux seigneur, vous paraissez souffrir plus que moi. C'est que Dieu est plus fort que vous et votre empereur ; reconnaissez votre maître. »

Les soldats se retirèrent. Gessler demeura foudroyé.

Alors Tell : « O lac bien-aimé qui berças ma jeunesse ! Tu aimes le chasseur et le berger ; tu respectes ma rame, tu entends ma voix. Merci, merci ; mon Waldstætten, jamais tu ne me parus plus beau ! » Et les ondes dociles vinrent baiser ses pieds, car le lac aimait Tell et refusait de le porter à la prison et à la mort, sous les ordres d'un bailli d'Autriche.

La nuit est venue. Dans le silence de solitudes que jamais l'homme ne sonda, sous la masse des eaux, l'archange des tempêtes s'éveille. De sa main il secoue sa longue chevelure, il frappe de son pied le marbre, et des souterrains humides jusqu'aux crêtes des monts perdus, l'immense abîme s'ébranle frémissant. D'abord le génie promène sa colère au fond du gouffre, précipitant le cours des torrents. « A moi, sources, vagues, écume, s'écrie-t-il ; bondissez, dressez vos langues furieuses ; léchez, écorchez les rocs qui vous emprisonnent! Vous avez congé toute cette nuit. » Puis, s'élançant du fond du gouffre, il arrive à la surface, rapide comme la pensée. Alors vous eussiez entendu se plaindre les couches d'eau qu'il traversait ; alors vous eussiez distingué son cri qui se prolongeait sur la plaine liquide, et le battement de ses ailes qui se mêlait au clapotement des flots.

A sa voix, les vagues s'étendent, d'abord tout de leur long comme des athlètes qui déplient leurs membres avant la lutte. Puis, elles s'entrechoquent sur les bords, puis elles se rapprochent, s'atteignent, se dépassent, s'élèvent, s'abaissent, se renversent et se mutinent. La guerre est allumée partout. Les escadrons aqueux se pressent, s'entassent, se cabrent, galopent et se chargent avec furie. Au loin jaillit la bave ; les mille clameurs des vagues se [204] heurtent dans l'air. On dirait les millions de râles d'un champ de bataille, la récréation délirante d'une cour d'aliénés, les

hurlements des damnés dans la poix fondue. Autour du Waldstætten, l'archange vole lourdement, se posant de temps à autre sur les angles des parois pour flageller l'orage.

Seul le bailli Gessler avait cru pouvoir braver la tempête ; il n'y avait que sa barque sur la fosse béante. Elle penchait, la frêle péniche, sur l'un et l'autre côté ; l'eau battait ses flancs, et de temps à autre, la couvrait d'un linceul d'écume. L'équipage était rendu de fatigue et de terreur ; on ne distinguait plus de rivages entre le ciel et l'eau ; seulement, à la rouge lueur des éclairs, on voyait s'élever çà et là les têtes chauves des récifs. Gessler grinçait des dents comme une fauve prise au piège.

« A genoux ! votre dernière heure a sonné. » Ainsi dit Guillaume Tell.

Et les matelots lui tendaient les rames, et le gouverneur à genoux le suppliait de le sauver. On le délivra de ses fers, et Gessler, ô dérision ! promit la liberté à celui dont sa vie dépendait. Toute-puissance, vanité, pompes des trônes de la terre : impuissance, lâcheté, misère profondes ! Vous qui vous redressez sous le sceptre, vous pâlissez parce qu'un peu d'écume a blanchi ; vous perdez haleine parce que le vent souffle un peu fort ; vous vous humiliez à l'heure du danger devant l'éternelle justice dont vous vous riez dans vos antichambres. Vous tenez autant à la vie que les couleuvres, et pour la conserver, vous souf-

frez qu'on appuie le pied sur vos têtes couronnées !...

L'archer saisit la rame, il redresse l'esquif presque submergé, tournant la lame, l'évitant, et se jouant avec elle, comme un enfant s'amuse sur les bords de la rivière avec les flots qui meurent sur ses jambes nues. Et comme Gessler l'appelait son sauveur : « Assez parlé, baron, lui dit Tell, priez Dieu ; lui seul peut sauver des naufrages : songez au salut de votre âme. »

Voilà, voilà la rive ! le feu du ciel la fait resplendir dans son horreur sauvage ; elle est hérissée de mille morts. L'Axenberg escarpé s'enfonce à pic dans le bassin des eaux. Il n'y a que Guillaume Tell qui sache où peut poser le pied d'un homme sur le penchant de la géhenne. Il se dirige vers ce point, un grand éclair [205] traverse l'espace ; à sa faveur il s'élance, et se cramponnant aux crevasses du roc, il repousse du pied le bateau qui portait Gessler.

« A l'abîme, à la mort, baron ! le salut de la Suisse l'ordonne ! Songez à votre âme ! »

Dans l'immense étendue la vague répond à la vague, le cri du vent au cri du vent. Et quand ces grandes voix se taisent, on peut distinguer les malédictions d'hommes qui luttent en désespérés contre la plus atroce des agonies.

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux. Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

Qu'il était grand le Libérateur haletant au mi-

lieu de la nature haletante ! L'orage jouait avec ses cheveux, et la tempête battait ses jambes ensanglantées. Droit comme le rocher, il semblait plus puissant qu'Obéron.

Un instant il se demanda si ce n'était pas un crime d'avoir rejeté cet homme à la mort. Et l'archange des tempêtes lui répondit : « Il y a trop de vous deux sur la terre ; il faut que l'un disparaisse. Gessler c'est l'Autriche, et tu es l'Helvétie. Gessler c'est la tyrannie, et tu es la Liberté. Succomberas-tu sous cet homme ? veux-tu que ta femme, tes enfants et ton pays soient chargés de chaînes ? En avant ! pour Dieu, par toi qu'il a choisi, que ta nation soit libre, et qu'elle devienne nombreuse comme les sables de la mer. »

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux. Et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

Justice et Liberté ! L'homme qui croit en vous est fort, encore qu'il ne soit qu'un pauvre chasseur ou un écrivain ignoré. C'est vous qui réparâtes les forces du Libérateur épuisé ; c'est par vous que ses yeux sondèrent les ténèbres, par vous que ses mains trouvèrent des anfractuosités aux flancs glissants de l'horrible Axenberg. Par vous il arriva jusqu'à son sommet, tentative inouïe, prodige de bonheur, d'adresse et de témérité ! Par vous la Suisse fut libre et l'humanité le deviendra ! Qui donc se laisserait aller au découragement lorsque Tell espéra toujours ?

Il courait, il bondissait sur les pics étonnés ; les abîmes élevaient leurs fonds pour le voir ; il volait, et l'air, moins léger que lui, [206] s'écartait pour le laisser passer. Ses flancs s'élevaient et s'abaissaient comme ceux d'un coursier après une journée de bataille ; ses artères battaient sur l'enclume de ses tempes ; ses reins, ses poumons, ses yeux et ses mains étaient pleins de sang. C'est ainsi qu'à travers le pays de Schwytz, franchissant des déserts de glace, il arrive par le cours des torrents et les pentes des collines jusqu'au chemin creux de Küssnacht.

Là, il se désaltère dans une source troublée par l'orage, et s'étend un instant sur l'herbe blanchie par l'hiver. Puis il se relève, dispose son arc et deux flèches, et penche son oreille contre terre : « il vient, il vient, dit-il ; le Waldstætten n'en a pas voulu !... Dieu de mon courage, vous m'êtes témoin que je ne tue cet homme que pour me défendre ! »

Le pas d'un cheval fatigue l'écho, le bruit des armures se détache parmi les gémissements de la nuit. Une voix retentissante a prononcé ces mots terribles : « Herrmann Gessler ! Recommande ton âme à Dieu. » Un trait siffle dans l'air, un homme tombe de cheval ; c'est au cœur qu'il est touché. La Suisse est libre !

Gloire, gloire à la Liberté dans les cieux et paix sur la terre aux hommes qui combattent pour elle !

MONTCHARMONT.

« Malheur à l'infortunée victime lorsque la bouche qui a fait la loi prononce aussi la sentence. »

(*Schiller. — Les Brigands.*)

« Contre l'ennemi la revendication est éternelle. »

(*Loi des douze tables.*)

207 La société française est plus barbare que la société juive ; la mort du juste la laisse froide ! Les tribunaux actuels sont plus souillés que le tribunal de Pilate ; ils ne se lavent pas les mains ! La croix du Rédempteur est transformée en guillotine ! Pleurez, vous qui avez encore des larmes dans les yeux !

Le chasseur Guillaume Tell mourut au XIVe siècle, entouré d'une auréole de gloire qui rayonne encore sur nos temps décolorés. Ce ne fut pas ton sort, à toi qui passas sur la terre à travers des générations flétries et qui perdis ta tête sur la machine infâme, héroïque chasseur, Montcharmont !

C'est un sacrilège, crieront-*ils*, de rapprocher

l'ombre d'un meurtrier de celle d'un héros. Et moi, je confondrai ces deux ombres également glorieuses. Comme Tell, Montcharmont mourut pour défendre la Liberté ; comme Tell, il revendiqua seul, parce que tous les hommes qui l'entouraient étaient des lâches, parce que les autorités et les lois d'à présent sont conjurées contre le Droit.

Les balances de la Justice ne sont fausses que dans les prétoires. Devant l'éternelle Équité, les agents français qui interdirent à Montcharmont l'exercice de la chasse sont aussi criminels que l'agent [203] autrichien qui voulut forcer Tell à se découvrir devant son chapeau : ils méritèrent aussi justement la mort. Dans les monts d'Helvétie, une révolution répondit au sifflement de la flèche de Tell ; dans les plaines de la France civilisée le coup de fusil tiré par Montcharmont n'éveilla pas d'écho. Voilà toute la différence entre ces deux hommes. Voilà pourquoi l'ombre du chasseur de Saône-et-Loire se traîne aux rivages sombres, chargée d'ignominie, tandis que celle du Libérateur plane brillante sur les générations.

Cynique sarcasme, infâme dérision que l'opinion des hommes ! majorité, violence, impudeur ! Le fait accompli sanctifie tout. Ils font des tragédies, des opéras en l'honneur du Dieu Tell qui, s'il eut échoué, serait un vagabond, un réprouvé !

C'était un réprouvé, un assassin, ce Montcharmont : voilà ce qu'ils répètent à l'envi comme des oies qu'on mène aux pâtures. Et moi qui ne suis

autre chose au milieu de vous, moi que vous avez condamné comme criminel, vous voudriez me défendre de glorifier les grands criminels? Puisque vous m'avez décrété de mort en me laissant la vie, pourquoi donc ne me plairais-je pas dans la société des morts? pourquoi donc ne réclamerais-je pas la complicité de leurs actes? Que me reste-t-il de plus qu'à eux? Une tête, une main et une bouche de fer : je tâcherai de m'en servir.

La société française est plus barbare que la société juive; la mort du juste la laisse froide! Les tribunaux actuels sont plus souillés que le tribunal de Pilate; ils ne se lavent pas les mains! La croix du Rédempteur est transformée en guillotine! Pleurez, vous qui avez encore des larmes dans les yeux!

Mémoire d'un homme fier! pour te réhabiliter, pour te glorifier, nulle voix ne s'est encore élevée du sein de l'esclavage social. La mienne ne te fera point défaut. Je ne gémirai point, je ne leverai point les bras au ciel, je n'emprunterai ni l'accent pleureur des avocats, ni le teint des femmes qui s'évanouissent, ni le voile de l'anonyme. Je ne chercherai pas à rendre le public pitoyable, à attendrir les magistrats, à impressionner cette figure de cire qu'on appelle l'empereur des Français! Pathos, couardise, temps perdu [209]que toutes ces lamentations de Jérémie! Que les corbeaux du palais de justice, que les poètes élégia-

ques qui chantent les derniers jours des condamnés, hurlent sur ces motifs! La foule, les juges et les rois sont des machines qui fonctionnent pour qu'on les graisse, et que l'on graisse pour qu'elles fonctionnent.

Tu ne te cachas pas derrière un buisson pour tuer ces deux chiens galonnés qu'un procureur du roi lançait à ta poursuite ; tu ne fus pas lâche comme lui qui, du fond de son cabinet, les excitait, les relevait du défaut, les remettait toujours sur tes traces, les malheureux! et leur promettait ta tête pour curée. C'est ce chacal à cravate blanche qui vous a tués tous trois. On laisse cependant ces hyènes démuselées courir la société, on ne met pas ces gens-là en jugement ; on dit même en France que la magistrature est honorable! Adorez des tigres et des jaguars, s'il vous faut des Dieux ; au moins ces bêtes-là sont gracieuses. Mais respecter un procureur général, un fournisseur des pompes funèbres, c'est dégradant!

Je resterai digne de toi, Montcharmont! Haute et ferme sera ma parole, comme la détonation de ta carabine de combat. C'est ta glorification qu'il me faut ; c'est une accusation criminelle que j'intente à toute une société ; c'est une sentence de mort que je tiens suspendue sur sa tête, et qui s'exécutera tôt ou tard ; — plus tôt qu'on ne le pense. Cette solennelle déification de ton nom, je la fais contre tous les gens de justice, d'ordre, de gouvernement, de police, de corde, de rubans d'honneur et de potence ; je la fais contre la ci-

vilisation qui les paie ; je la fais contre tout ce qui condamne et exécute, contre tout ce qui laisse condamner et exécuter.

Ils jettent de la boue sanglante contre le bourreau et ses valets ; ils les appellent les hommes rouges, les buveurs de sang, M. Samson, M. Charlot, M. Mardi. Sur leur passage, ils vocifèrent des menaces de mort; ils condamnent leurs fils à hériter de leur charge, leurs filles au célibat et leurs familles à l'ignominie. Eh! qu'ils laissent donc le bourreau pour ce qu'il vaut, et qu'ils ne regardent pas de si près la poutre qui est sous ses pieds. Le bourreau fait son travail ; ceux qui l'insultent et le laissent faire sont plus lâches que lui, et leur pain ne leur coûte pas aussi cher à gagner!

Je le déclare nettement, je souhaiterais de bon cœur, que tous [210] les civilisés fûssent obligés de tirer tour à tour le cordon de M. Samson, et qu'il ne leur fût pas loisible de se racheter de cette corvée comme du service militaire. Je serais vraiment curieux de savoir si un seul oserait s'y refuser. Vous verriez qu'ils prétendraient qu'il n'y a pas de sot métier, et qu'ils sont des bourreaux *très distingués*. Je souligne cette expression, elle me réjouit dans un temps où toutes les intelligences se confondent dans le plus bas servilisme !

Tous ceux qui laissèrent mourir Montcharmont sont coupables au même titre que le bourreau. Lavez vos mains, esclaves, mieux que cela, encore mieux ; savonnez, frottez, usez, brûlez votre épiderme; déchirez vos chairs avec un crucifix rouge!

La tache de sang est bon-teint, elle est vivace, elle revient et grandit ; elle vous aveugle, vous assourdit, vous étouffe et vous donne le délire ; vous la portez à votre boutonnière, dans vos parures, dans vos cheveux ; lèpre mortelle, elle va toujours s'élargissant, s'élargissant... Vous dégouttez le sang, vous faites horreur !

Je vous défends de toucher à ce mort. Depuis tantôt trois ans qu'il est couché sous la terre lourde, vous ne lui avez porté ni couronnes de lauriers, ni fleurs, ni larmes ; pas même une branche de cyprès ; vous n'avez pas consolé sa famille, vous l'avez laissé déchirer, lui, par les enfants, et la populace et les chats-huants du journalisme, comme un assassin vulgaire. On a couvert d'immondices l'herbe sous laquelle on suppose qu'il gît. Car vous ne savez pas même où l'ont enfoui les exécuteurs des hautes œuvres. Et quand, au jour de la justice éternelle, il se relèvera, vous refuserez de le reconnaître dans un tronc rogné qui portera par la bouche une tête sanglante !

O la plus bourgeoise, la plus odieuse, la plus misérablement poltronne de toutes les sociétés ! Si tu touchais à ce mort, tu le souillerais. Cette race-là parle de dévouement, de vaillance et de gloire ! Et elle a laissé dépecer, déchiqueter, hachetter par trois bourreaux le plus vaillant des hommes ! sacrifiez donc à ce monde-là vos travaux, vos veilles et votre existence : il ira se divertir à votre exécution... C'est monstrueusement hideux !...

Bourgeois, vous êtes des meurt-de-faim, des mendiants !!

Je veux partager cette infamie glorieuse. Aussi bien, cet assassinat juridique pèse à ma conscience. J'aurais pu me rendre en [211] France le jour où il fut commis ; peut-être le désespoir m'eut bien inspiré ? Je m'accuse d'une faute sur la gravité de laquelle je n'avais pas réfléchi dans ce temps là. C'est un remords, une main glacée sur ma respiration ; je sens sur tout mon corps le sac humide dans lequel on enveloppe les exécutés. Je secouerai ce sac, j'en ferai jaillir sur tous les fronts la froide souillure ; j'agiterai le grelot des vengeances. J'opposerai tribunal à tribunal, homme à société, verdict à verdict. De même que Montcharmont s'est fait juge ; je me ferai procureur général. Ce sera peut-être la première fois qu'une magistrature terrestre ne mentira pas.

Justice des hommes, opinion bavarde ! que tu es tardive pour ceux qui devancent leur âge ! Puisque le scandale te fait hâter, j'enverrai à ta rencontre le Scandale au pas retentissant. Dans ce temps d'hypocrite douceur où l'on cache l'homicide à la barrière Saint-Jacques, la misère à l'hôpital et la maladie en prison; dans un pareil temps, il faut déchirer, mordre, à toutes griffes et à toutes dents; il faut lancer le pamphlet aux yeux et le crier dans les oreilles pour savoir enfin si l'on peut secouer cette interminable léthargie. — Heureux celui par qui le scandale arrive !

Je veux présenter aux rêves des civilisés cette

tête mâchée par trois couperets, effrayante, pendant par un lambeau, cette tête qui se redresse sur la bascule. Les cheveux sont hérissés, les poings sont fermés, les yeux vous fixent et vous forcent à regarder. Montcharmont vous demande compte de sa vie qui ne vous appartenait pas. Moi je veux vous donner le frisson, bourgeois de France, je veux que vous pâlissiez, que vous maigrissiez, que vous ayiez des attaques de nerfs, que vous en mouriez.

La société française est plus barbare que la société juive; la mort du juste la laisse froide! les tribunaux actuels sont plus hideux que le tribunal de Pilate ; ils ne se lavent point les mains ! La croix du Rédempteur est transformée en guillotine! Pleurez, vous qui avez encore des larmes dans les yeux !

Ce crâne à la main, je demande à la société et aux cannibales qui prétendent qu'ils la représentent :

Lorsqu'un homme n'a encouru aucune condamnation, où [212] trouvez-vous dans vos codes un article qui vous autorise à lui refuser l'autorisation de chasser ? Je vous défie de me faire voir un pareil article.

Et si vous violez aussi impudemment la loi écrite au préjudice de cet homme, n'est-ce point lui qui défend votre misérable loi contre vous-mêmes lorsque, pour la faire respecter, il a re-

cours à tous les moyens que légitime la justice, que conseille le désespoir, et que la nécessité fournit?

Mais je ne m'occupe pas de vos lois; vous les avez faites à votre image, iniques, oppressives. Je demande à votre autorité et à vos juges.

Lorsqu'un homme tient le droit de vivre de l'universelle puissance, et lorsqu'il lui convient d'exercer ce droit en chassant, quelle raison équitable pouvez-vous alléguer pour le priver de la chasse? Si telle est sa passion dominante, vous le tuez tout aussi bien ainsi qu'en allant l'attendre au coin d'un bois pour l'assassiner.

Vous, société, qui punissez les assassins, pourquoi donc prétendez-vous à l'impunité lorsque vous vous rendez coupable d'assassinat? Est-ce parce que la majorité, le pouvoir, la loi, les gendarmes, la prison et la guillotine, que vous avez faits, sont forts? Mais force n'est pas droit, et demain la force peut tourner contre vous. Et si l'on substitue la violence à l'équité, il n'y a plus une tête solidement fixée sur le corps qui la supporte.

J'entends hurler en chœur que la chasse est un divertissement, que ce n'est pas un droit; et qu'alors même que ce serait un droit, on ne passe pas pour l'exercer sur le corps de deux hommes revêtus d'une autorité publique. Ce sont les moins criminalistes qui s'expriment ainsi.

Je leur réponds : qu'il n'y a pas d'échelle d'importance pour les différents droits, que la valeur de chacun d'eux dépend des attractions de chacun

de nous. Je leur réponds encore qu'il n'y a pas de droit contre le droit; que le tricorne peut bien élever le gendarme au-dessus de la taille moyenne, mais qu'il ne le rend pas supérieur aux autres hommes; et qu'enfin, quand un gendarme barre le chemin au droit, ledit gendarme doit s'attendre à être tué comme un chien, s'il trouve devant lui un homme libre.

Et puis, mes maîtres! qui donc vous donne sur les champs, les eaux, les forêts et les animaux qui les peuplent, le monopole d'absolue [213] jouissance? Je vous dis, moi, que ce privilège est le plus irritant, le plus scandaleux, le plus féodal de tous ceux qui subsistent, et que, pour beaucoup d'hommes, et des plus fiers, le besoin qu'il foule aux pieds est le plus impérieux de tous. Si vous avez des cœurs de chiens de meute, et que vous vous contentiez de donner de la voix quand un valet d'écurie vous le permet, vous ne pouviez naître plus heureusement que parmi les civilisés.

Mais à nous, hommes libres, il faut l'air des collines, les futaies, les ravins et les clairières, quand l'idée nous en prend. Il faut les chevaux hennissants, les haut-pieds hurleurs, la musique des fanfares, le chevreuil bondissant, le dix-cors aux abois, le sanglier furieux. Nous ne faisons pas de rêves d'épiciers quand nous avons fatigué tout le jour ou nos jambes ou nos têtes.

Quand les révolutions éclatent, allez dans les royales forêts de Fontainebleau et de Compiègne. Là vous vous convaincrez que la chasse est chère

aux âmes indépendantes, et que ceux qui la suivent avec le plus d'ardeur ne se bouchaient pas les oreilles quand la fusillade grondait à Paris. C'est bien dommage, en vérité, que des passions si nobles soient tombées aussi bas, et la vile *mob* n'aurait jamais dû oublier qu'il y a des existences d'animaux plus précieuses pour vous que des existences d'hommes! Mais dites-moi, nobles de par le roi, croyez-vous que bonne race de loups ne vaille pas bonne race de chiens, et vous imaginez-vous, d'aventure, que vous ferez toujours sauter nos têtes ainsi que des bouchons de Champagne? Nous sommes des chasseurs, des Jacques, des loups, entendez-le bien, et nous prétendons chasser ce que bon nous semble, même l'homme, surtout l'homme, quand bon nous semble, où bon nous semble, absolument comme vous. Au plus habile le butin. Nous sommes de ces hommes dont Schiller dit : « Leur mission c'est la loi du talion; leur vocation, c'est la vengeance. » Nous sommes autant de brigands.

Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi le droit de chasse m'offre plus d'attrait qu'un autre; il suffit qu'il découle de ma nature d'homme et de mes propensions actives pour que vous n'ayiez rien à dire quand il me convient de le faire valoir. Gardez-vous bien, voyez-vous, de supprimer les permis de chasse. S'il y avait encore un levain de révolte dans le sol de France, c'est ainsi que vous le feriez éclater. Ne savez-vous pas que rien n'est plus outrageant [214] pour notre dignité qu'une

défense, et faut-il vous apprendre que D'HOMME A HOMME TOUTE DÉFENSE EST INJUSTE — ET INUTILE... Mais je deviens inintelligible pour des valets.

La société française est plus barbare que la société juive; la mort du juste la laisse froide! Les tribunaux actuels sont plus souillés que le tribunal de Pilate; ils ne se lavent pas les mains! La croix du Rédempteur est transformée en guillotine! Pleurez, vous qui avez encore des larmes dans les yeux!

Ils disent qu'à travers les peuples et les âges, escortée par les philosophies et par les législations les plus sublimes, la peine de mort a tracé son sillon infléchi; ils disent que l'universel consentement la justifie; que la société doit sauvegarder la sécurité, la propriété, le travail et la vie de ses membres; qu'elle a le droit et le devoir de se défendre quand elle est menacée; et qu'enfin il n'est pas de moyen plus sûr d'empêcher les malfaiteurs de nuire que de les raccourcir de la tête. Les réquisitoires des procureurs du roi sont gonflés de ces éloquentes tirades, lieux communs attendrissants, élégies doucereuses, moralités de parquet, masques de vertu jetés sur l'horrible face d'assassins impunis, lâchetés de tradition, déclamations patelines qui font dresser les cheveux des honnêtes jurés. Et là dessus, les tribunaux mettent l'humanité en coupe réglée; le sang leur monte au cerveau; ils agitent leurs manches noires; ils

frappent du poing la tribune judiciaire; ils divaguent, rugissent et étalent un cynique courage pour secouer la tête d'un homme sur ses épaules. Puis on attèle des chevaux noirs à une voiture de deuil, un homme rouge à une machine garance, et l'on encadre la tête du coupable dans un collier de fer qui la maintient sous le couperet. Ils appellent cela satisfaire la justice des hommes! Justice bien calme, en vérité, que celle qui est toujours soûle de sang!

La société est souvent attaquée, c'est vrai. Mais vous êtes-vous jamais demandé si ceux qui l'attaquent sont coupables? Vous qu'on paie pour faire des interrogatoires, comment donc ne découvrez-vous pas, avec votre perspicacité ordinaire, que cette société est le plus souvent provocatrice, qu'elle force la main à [215] l'individu, et le pousse par les épaules dans l'abîme de l'infamie? Vous qui cherchez les plus profondes racines du crime, comment ignorez-vous que l'ordre civilisé est un inextricable désordre; comment peut-il vous échapper que beaucoup n'ont pas assez de pain, et beaucoup d'autres trop d'or? Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que le Crime est entré dans le monde à la suite de la Faim et de l'Oisiveté?

Ah! c'est qu'il n'y a pires sourds et pires aveugles que ceux qui ne veulent ni voir ni entendre; c'est que vous êtes accusateurs, juges et parties dans votre cause; c'est que vous êtes les plus cyniques de cette société de chiens; c'est qu'elle vous

met en avant pour défendre ses actes les plus lâches, les plus criminels!

On vous a appris, dans les écoles, que l'homme n'avait pas de droits, mais seulement des devoirs; — que l'individu ne devait jamais avoir raison contre la société, ni la minorité contre la majorité; — que la Liberté était un mot, et l'ordre, un dogme; — que l'autorité était nécessaire pour maintenir l'ordre, et la violence et la peine de mort indispensables pour maintenir l'autorité. On vous a répété à satiété que le gouvernement était le boulevard de la société; que force et raison doivent toujours rester au pouvoir. Vous croyez fermement que l'individu est dans tous les cas fautif, mauvais, impuissant, injuste, et que toujours la société est infaillible, bonne, toute-puissante et toute juste. D'où vous concluez que l'individu a toujours tort contre la société, et qu'il faut qu'il meure quand, justement ou injustement, la majorité à mille têtes réclame la sienne. Et vous ne sentez pas même combien est lâche cette majorité qui suce le sang d'un seul homme! Vous êtes de la race de ceux qui condamnèrent Christ, Galilée, Jean Hus et Campanella, tous les plus grands noms dont l'humanité s'honore. Vous êtes de ces meurtriers impunis qui, appliquant des pénalités injustes et cruelles, forcent les oppositions à des revendications injustes et barbares aussi. Vous êtes les serviles exécuteurs de formules

vieillies; nous sommes les libres penseurs d'un monde nouveau. Nous nous appartenons; vous êtes les instruments de vos maîtres.

216 Sinistres coupe-toujours, corbeaux blanchis en fouillant des cadavres, procureurs-généraux, pourvoyeurs de potence qui vous essuyez la main, et venez me la tendre, et croyez me faire honneur :... gardez cette main pour caresser vos femmes, et rapportez-leur sous vos ongles des lambeaux de chair de pendus. Vous me faites horreur, vous, vos femmes et vos filles, et tout ce qui subsiste du prix du sang!

Quand la maladie est dans l'homme, quand la guerre est dans la société, tous les organes sont dérangés et tous les partis coupables. Dès que nous avons perdu la notion de justice absolue, naturelle, que nous avons tous au fond de la conscience, tous nos actes ne peuvent être que des délits ou des crimes. Nos justices temporelles sont déviées; elles oscillent de chaque côté de l'éternelle notion du vrai, tantôt au bénéfice d'un parti, tantôt au bénéfice de l'autre; mais elles ne s'arrêtent jamais dans la ligne unique et inflexible. Elles ne peuvent que compenser l'iniquité par l'iniquité, l'assassinat par l'assassinat. De quelque pompe, de quelques solennités qu'elles s'entourent, elles ne font que de la vengeance. Elles sont irrévocablement engagées dans le labyrinthe de l'arbitraire où la passion les guide de forfaiture en forfaiture.

Alors tout devient doute, tâtonnement, délire d'assassinat, marche forcée dans le sang, angoisse, remords, fièvre, provocation, fureur. La santé et la justice sont perdues à jamais. Alors le malaise engendre le malaise ; le crime est père du crime, la vengeance allaite la vengeance, l'échafaud repousse de l'échafaud, le sang appelle le sang. Alors, ô malheur ! nous voyons l'humanité cheminer, le front bas, foulant sous ses pieds ivres des têtes coupées, sifflant et déclamant parce qu'elle a peur, parce qu'elle ne sait plus guère ce qu'elle fait, et qu'elle redoute de réfléchir et de rougir de honte !

Hélas ! l'histoire en deuil est une longue nomenclature des représailles que les hommes exercent les uns sur les autres ; elle redit d'une voix fatiguée les dispositions des codes contre les codes ; elle nous apprend que l'épouvantable malentendu ne cessera pas tant que les mots de justice et de liberté n'auront qu'une valeur [217] relative, tant qu'il y aura des partis, et que ceux-ci élèveront au pouvoir des monstres tels que Caligula, Louis XI, Ezzelino, Fouquet, Fouquier-Tinville et Maximilien de Robespierre, la sèche momie des républicains de la veille.

L'histoire des sociétés n'est que l'histoire des luttes des majorités et des minorités. Ces deux partis sont nés jumeaux ; dès l'origine du monde nous les trouvons en face, puis ils se développent parallèlement à travers les temps et se reproduisent sans cesse l'un par l'autre, sans que nous

puissions dire que l'un soit plutôt la cause que l'effet de son congénère. Gouvernement ou opposition, chacun d'eux a sa tradition à développer, son droit à faire valoir, ses vengeances à suivre. L'un tend de plus en plus vers l'autorité et l'esclavage; l'autre se rapproche sans relâche de l'anarchie et de la liberté. A chaque légende, à chaque principe, à chaque vengeance que l'un proclame, l'autre répond par une autre légende, un autre principe, une autre vengeance. Si l'un répand une goutte de sang, l'autre la recouvre avec une autre goutte avant que la première ait eu le temps de sécher. Henri IV est tué par les jésuites, et les jésuites sont tués par la Révolution française; — la Saint-Barthélemy est vengée par le protectorat de Cromwell; — Louis XVIII venge Louis XVI; — Washington et Bolivar vengent les Girondins et Marat; — les sergents de 1848 vengent les sergents de La Rochelle. Comme les juges auraient peur de l'histoire, s'ils savaient la lire!

Vous avez tué Montcharmont parce qu'il avait tué vos gendarmes; son crime a provoqué le vôtre, c'est vrai, mais il ne vous absout point. Car si nous suivons le jet de sang jusqu'à la blessure première, que trouverons-nous? Votre main qui fait saigner la colère d'un homme en lui niant son droit. Avant ce déni de justice, tout se passait régulièrement entre Montcharmont et vous, et vous auriez pu vivre longtemps côte à côte. Mais dès

que l'arbitraire est déchaîné, les conséquences les plus effroyables deviennent possibles. Le vol d'un morceau de pain mène à la prison ; la prison aux travaux forcés, et les travaux forcés à la guillotine. [218] Voilà le programme de la marche funèbre : c'est l'échelle de Caïn qui descend à l'enfer!

Qu'arriverait-il maintenant, si un parent de Montcharmont lui ressemblait, et puis un autre, et puis un ami, et puis d'autres amis? Où s'arrêterait la série des *vendettas* atroces que vous auriez suscitées entre la majorité sociale et la minorité qui voudrait venger l'homme retranché par vous? En supposant cela cependant, je ne fais autre chose que retracer l'origine des gouvernements et des oppositions. Le premier prêtre fut Abel, le premier meurtrier Caïn. Mais pourquoi la postérité de Caïn fut-elle maudite dans son père? pourquoi reste-t-elle esclave? Qui fut l'agresseur? Qui rompit l'alliance entre les hommes? Voilà ce que vous ne voulez pas approfondir. Car si vous remontiez à la couche où reposait la Mort, vous verriez qu'elle a été éveillée par l'Injustice matinale, et que la première injustice jaillit de votre cerveau, cuirassée d'un triple code pénal.

Dans cette lente évolution du crime, la majorité s'est toujours montrée plus lâche, plus cruelle, plus hypocrite, plus agressive que la minorité. — Plus lâche, parce qu'elle n'expose jamais sa vie pour satisfaire sa vengeance : — plus cruelle, parce qu'elle tue par le tribunal, par la Grève, par le déshonneur, — trois fois : — plus hypocrite, parce

qu'elle éternise cette mort et cet opprobre dans les familles, parce qu'à la faveur de la violence, elle fait peser sur tous une responsabilité qui ne revient qu'à elle : — plus agressive enfin, parce que la faiblesse et la peur peuvent seules retenir les hommes sur la pente des vengeances, et qu'on reconnaît difficilement ses faiblesses et ses craintes.

Nous en sommes tous là. Seule, la peur nous paralyse quand il s'agit de l'intérêt de nos personnes. Montcharmont au pouvoir eut fait plus hardiment et plus ouvertement que Louis Bonaparte ce que l'on nomme un Coup-d'État, car c'était ce qu'on appelle un homme d'action. Bienheureusement pour sa mémoire, son courage fut employé dans une juste défense, et non pas dans une boucherie que rien n'avait provoquée, que rien ne motivait, qu'une ambition borgne. Mais c'est salir Montcharmont que de le comparer à l'homme de décembre. Sois honni, Louis-Napoléon! Et puisque la France te supporte, que les Cosaques viennent bientôt traîner ton corps à La Villette. Car tout se classe mieux sous la [219] terre que sur la terre, et la gangrène n'échappe point aux vers qui grouillent dans les charniers.

Je veux vous accorder, pègre judiciaire, que vous ayiez le droit de prononcer la peine de mort. Mais avant de faire tomber une tête, il vaut la peine qu'on y réfléchisse. Savez-vous ce qu'est la Vie, d'où elle vient, où elle retourne, qui la donne

et qui la retire? Savez-vous ce qu'est la Mort? Savez-vous ce que souffrent, dans le passage de vie à trépas, la tête et le tronc que vous séparez? Avez-vous compté les angoisses et les battements d'artères de l'homme attendu par l'échafaud? Etes-vous bien certains de définir justement le Crime et la Vertu? N'avez-vous jamais décapité d'innocents? L'ombre de Lesurques ne troubla-t-elle jamais vos fêtes?

C'est quelque chose que la tête d'un homme. Cela médite, compare et juge, et travaille et invente; cela contient une intelligence et une âme; cela suppose une destinée, un avenir. Savez-vous ce que l'homme exécuté eut fait de son lendemain? Il pouvait être guéri, et sa vie n'aurait plus été nuisible à personne, et vous la lui eussiez conservée! Vous-mêmes, vous pouviez être guéris aussi, réparer vos injustices envers lui, et lui en demander pardon. Mais non; il semble que vous preniez à tâche de fermer à l'accusé, comme à vous, comme à toute la société, quelque voie que ce soit vers l'amélioration. Vous ne voulez pas de réconciliation : ne vous étonnez donc pas des vengeances!

Société! est-ce utilement que vous tranchez avec des têtes d'homme les questions les plus hautes? A quelle opportunité croyez-vous répondre ainsi? Quel but prétendez-vous atteindre?

— Voulez-vous empêcher qu'on ne vous nuise?

Mais le meilleur moyen pour qu'on ne vous fasse pas de mal, n'est-il pas de n'en pas faire vous-même? Qui vous rendit jamais le mal avant que vous ne l'ayiez prêté au centuple? — Ne faites donc plus de tort à personne.

— Voulez-vous punir? Mais d'abord où est le coupable? Vous [220] dites que c'est l'individu; je soutiens, avec beaucoup d'autres, que c'est la société. La question n'est point encore jugée pour tous. Jusque-là, vous ne faites rien que vous venger à vos risques et périls. Je vous conteste même qu'il vous appartienne de prendre la défense des individus. Qui vous a confié ce droit? Une majorité, l'occupation première, une révélation divine, la force? Et si je ne reconnais aucune de ces autorités, si je conteste votre pouvoir, si je ne veux pas être vengé par vous, si votre réparation me semble inefficace, pire que l'offense ou le dommage que j'ai soufferts, si je suis en guerre avec vous... Alors vous me vengerez donc malgré moi, par des moyens que je réprouve. De sorte qu'au lieu de vous concilier ma reconnaissance, vous vous serez attiré ma haine. Voilà bien certainement une singulière position que vous vous faites vis-à-vis de moi et de beaucoup d'autres. Vous êtes vraiment trop bonne, ô Société! de vous attirer tant de haines pour ne faire plaisir à personne, et vous ne me ferez pas croire que ce soit uniquement par dévouement et par amour du juste que vous agissez ainsi. Quand je pense que si l'on me tuait, moi, par exemple, vous seriez obligée, So-

ciété, d'instruire le procès de mon assassin ; quand je pense à cela et à la médiocre sollicitude que vous avez pour nous tous, condamnés politiques, je vous plains de vous prendre ainsi dans vos propres filets.

— Voulez-vous faire souffrir, tuez-vous pour tuer? Alors, immolez des taureaux et des coqs; cela s'élève plus facilement que des hommes. Ou si vous ne pouvez remplacer par aucune autre la volupté que vous cause le supplice capital d'un homme, alors revenez aux carrières, au lion de Phalaris, aux cirques de Dioclétien; relevez les statues de Néron, d'Héliogabale, de Domitien et du citoyen J. Lebon, qui furent vos maîtres; restaurez la *Santa-Hermandad*, refaites les noyades de Nantes et les exploits de Truphémy.

Et puis, il faut, quand on se venge, le faire grandement. Je vous demande si c'est du courage à une société de se barder de fer et de fusils, de renfermer un homme comme un tigre dans une cage de fer, d'entrer hypocritement dans cette cage, de lier cet homme en le surprenant ou en l'accablant sous le nombre? Est-ce du courage encore de le conduire à l'échafaud, enchaîné, menotté, à travers la foule ignoble qui siffle, rit, se bat pour le voir passer, se rue [221] sur lui, l'invective, lui crache au visage et regarde s'il y a du sang dans ses veines pour le spectacle qu'elle attend. Oh! c'est une douloureuse, une mortelle chose à voir qu'un pareil convoi, et si j'étais roi, je ne me pardonnerais jamais de ne pas faire grâce. Je me

reprocherais chaque jour ma vie, moi qui n'avais qu'un mot à dire pour conserver cet homme, et qui ai refoulé ce mot au fond de ma gorge sèche. Toutes les nuits j'entendrais le piétinement des chevaux, le cri des gendarmes, l'affreux rire du bourreau, la lourde charrette, le grincement du couperet dans ses rainures, les dernières paroles du condamné et sa tête qui rebondit sur le pavé Longtemps, longtemps je verrais ces cheveux sanglants, ces orbites pleins de terre et de gaz des fosses qui s'allument et tiennent lieu de regards. Il me semblerait que ma tête pend sur mes épaules, et que je me noie dans une flaque de sang. Jamais plus je ne permettrais à mes enfants de m'embrasser, moi qui suis cause que d'autres enfants ne peuvent plus embrasser leurs pères.

— Enfin, voulez-vous faire un exemple? Mais, comme dit Victor Hugo dans ses rares moments de franche révolte qui l'inspirent si bien : « Est-ce bien sérieusement que vous croyez faire un exemple quand vous égorgillez misérablement un pauvre homme dans le recoin le plus désert des boulevards extérieurs? En Grève, en plein jour, passe encore, mais à la barrière Saint-Jacques! Mais à huit heures du matin! Qui est-ce qui passe là? Qui est-ce qui va là? Qui est-ce qui sait que vous tuez cet homme là? Qui est-ce qui se doute que vous faites un exemple là? Un exemple pour quoi? pour les arbres du boulevard, apparemment.

« Ne voyez-vous donc pas que vos exécutions

publiques se font en tapinois? Ne voyez-vous donc pas que vous vous cachez, que vous avez peur de votre œuvre?... qu'au fond, vous êtes interdits, inquiets, peu certains d'avoir raison, gagnés par le doute général, coupant des têtes par routine, sans trop savoir ce que vous faites? Ne sentez-vous pas, au fond du cœur, que vous avez tout au moins perdu le sentiment moral et social de la mission de sang que vos prédécesseurs, les vieux parlementaires, accomplissaient avec une conscience si tranquille? D'autres, avant vous, ont ordonné des exécutions capitales, mais ils s'estimaient dans le droit, dans le juste, dans le bien. Jouvenel des Ursins se croyait un juge; Elie de Thorette se croyait un juge; Laubardemont, La Reynie et Laffémas [222] eux-mêmes se croyaient des juges; vous, dans votre for intérieur, vous n'êtes pas bien sûrs de n'être pas des assassins!

« Vous quittez la Grève pour la barrière Saint-Jacques, la foule pour la solitude, le jour pour le crépuscule. Vous ne faites plus fermement ce que vous faites; vous vous cachez, vous dis-je! »

Et puis toutes ces exécutions ne font pas faire un pas à la véritable question, à la question organique, qu'il faudra bien résoudre. Elles ne font pas que la propriété soit légitime, l'usure équitable, le catholicisme satisfaisant, l'amour possible, l'instruction générale, la société juste. Et la société injuste est un terrain marécageux sur lequel nous ne pouvons plus marcher, dans lequel la contagion du vol et de l'assassinat, et le crime torpide

grandissent et repoussent d'autant plus vite qu'on les arrose avec plus de sang. En exécutant, vous détachez une tête d'un corps; vous ne réparez rien, vous ne guérissez rien, vous ne redressez rien. C'est une singulière façon de détruire les herbes mauvaises que de les faucher et de ne pas même songer qu'elles ont des racines.

Si la grâce de l'arbre patibulaire est tellement efficace, si sa vue est tellement salutaire, comment donc ne nous a-t-il pas rendus tous excellents depuis le commencement des siècles? Et pourquoi n'en fait-on pas dresser sur toutes les places? S'il peut tout remplacer, pourquoi ne rase-t-on pas les fabriques, les musées et les bibliothèques, et n'élève-t-on point sur leurs débris de gigantesques potences? Il faut oser dire de toutes les institutions ce qu'Omar disait de la bibliothèque d'Alexandrie : ou elles contiennent autre chose que la guillotine, et alors il faut les brûler; — ou elles ne contiennent que la guillotine, et alors il faut les brûler encore. Et il faut oser faire ce que fit Omar, et présenter aux fidèles civilisés une machine à Guillotin pour Koran. N'est-il pas honteux pour une société d'avouer que la guillotine est son évangile, et que les autorités qui en tirent la ficelle sont ses dieux? Qui se douterait que ce nôtre dix-neuvième siècle est le plus humain, le plus doux, le plus éclairé de tous les siècles? Boutiquiers, je vous plains, vous ne savez pas ce qui se prépare... Mais je ne vous pardonne pas.

Les morts reviennent. Prions pour les morts.

[223] Le fer revient; les pierres reviennent. Les pierres font les prisons; le bois, la guillotine; le fer, le couperet.

Le couperet, la guillotine et les prisons reviennent.

Le sang revient, la chair revient; les muscles, les os, les nerfs et les cheveux repoussent.

Les juges et les condamnés, les bourreaux et les exécuteurs sont faits d'os, de chair et de sang.

Les victimes et les assassins reviendront.

Les âmes reviennent; les traditions, les familles, les majorités et les minorités renaissent. Tandis que ses enveloppes se dispersent, l'homme revit tout entier dans son esprit.

L'esprit des partis reviendra. Le procureur de la République qui a demandé la tête de Montcharmont, les jurés qui l'ont accordée, les gendarmes qui l'ont gardée, le bourreau qui l'a tranchée, reviendront. Montcharmont reviendra, sa famille se propagera, le parti de l'opposition deviendra plus nombreux chaque jour, le Braconnier se dressera contre la société, la tradition de la liberté grandira.

Les morts reviennent. Prions pour les morts.

Heureux ceux qui ont des amis parmi les morts décapités! Malheureux ceux qui ont des protecteurs parmi les vivants porte-couronnes.

Puisqu'on veut éterniser la guerre sociale, qu'on

apprenne donc que la loi des revendications est inéluctable ; — que les vaincus d'aujourd'hui sont les vainqueurs de demain ; — qu'un ordre social qui s'écroule amène un autre ordre tout à fait opposé ; — que les premiers seront les derniers ; — que les têtes couvertes aujourd'hui d'écarlate seront découvertes quelque jour devant la foule, et rougies par leur propre sang.

Je n'ai pas d'amis parmi les vivants revêtus du pouvoir ; j'ai des amis parmi les morts décapités : Montcharmont et Charlet, Daix et Lahr, Borie, Berton, Moret et Alibaud. Ils me soutiennent dans la lutte ingrate, ils m'envoient l'espérance aux yeux verts, et la persévérance aux bras nerveux. Ils me disent : « L'avenir est à nous ; la Révolution ne s'arrête pas en sa route. Avance ! »

[224] Ceux qui ont des amis parmi les rois et les tribuns de la terre ne trouvent auprès d'eux que l'Esclavage et la Déception au regard morne. Le découragement les prend quand les puissants leur disent : « Vous nous avez portés à l'empire ; maintenant l'humanité doit être heureuse ; après nous la fin du monde. Arrêtez-vous ! »

Mais le monde ne finit pas ainsi. Les décrets ne peuvent rien contre les révolutions. La rage frappe toujours, et la justice éplorée équilibre dans ses balances les têtes qui tombent. Les supplices d'un temps sont vengés par les supplices d'un autre temps. L'humanité tournera bien des années encore dans ce cercle de meurtres. Jusque-là :

Heureux ceux qui ont des amis parmi les morts

décapités! Malheureux ceux qui ont des protecteurs parmi les vivants porte-couronnes!

Les morts ne sont pas morts. Les morts ne sont pas loin; ils ne sont pas dans un autre monde.

Esprits forts de la magistrature, les morts n'ont pas fait usage des passeports que vous leur aviez délivrés. Riez-vous des ombres moi je m'en ris aussi. Mais ce ne sont pas des ombres qui reviennent, ce sont des corps animés par des esprits qui ont déjà vécu : ce sont des hommes avec la tête droite sur les épaules, la haine dans le regard, et les furies dans le cœur.

Ne les avez-vous jamais vus? N'avez-vous jamais entendu des voix, comme la mienne, qui chantaient le pamphlet consolateur et qui disaient : « Vous êtes des assassins qu'attend la potence; le sang boit le sang! » N'avez-vous jamais lu des philosophes qui s'appelaient Beccaria, Fourier, Bernardin de Saint-Pierre, Bonesana, Christ, et qui écrivaient : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée! » Jamais les révolutions n'ont-elles battu les portes de vos prétoires, jamais n'ont-elles déchiré l'hermine qui recouvre votre honteuse nudité? Jamais n'ont-elles dansé, de leur pied libre, autour des débris des trônes?

Bouchez-vous les yeux et les oreilles, riez, brillez dans les salons; sentenciez, buvez l'orgie qui tue, sucez le sang qui brûle : c'est bien! Mais quand vous n'êtes plus gardés par les mille bruits

225 du monde et par ses mille têtes, quand l'ivresse des assises a cessé, quand vous ne voyez plus les fusils reluire entre les mains des gardes, quand vous passez dans la rue près d'un homme qui vous a échappé, quand la lumière est éteinte dans vos cabinets tranquilles ; la nuit, vos dents claquent ! Vos femmes en savent quelque chose, mais elles ne le révéleront jamais, ces créatures qui ont reçu la vie, qui l'ont donnée, et qui consentent à coucher avec les maquereaux de la Mort !

Nous savons tous ce que c'est que la masturbation de l'esprit, la fièvre provoquée par les veilles, et l'éloquence que donne la vue des foules. Mais nous savons aussi que cette contention brise, et qu'à l'ivresse d'un moment succède une défaillance extrême à laquelle l'homme n'échappe qu'en se réfugiant dans la paix de sa conscience. Mais vous n'êtes pas en paix avec votre conscience, car vous n'êtes pas des idiots. Au métier que vous faites les cheveux blanchissent promptement, l'estomac s'ulcère, le foie s'hypertrophie, la poche au fiel crève, et la bile s'extravase par tout le corps. On vieillit avant l'âge, on se fait horreur, on cherche involontairement des taches rouges sur ses habits, on en trouve toujours une sur le côté gauche de sa poitrine, on craint de sentir le cadavre, on aspire à l'insensibilité des morts !

Non, vous n'êtes pas tranquilles ; cela n'est pas possible. Nous tous qui avons entendu parler un

peu d'histoire; nous qui savons plus ou moins lire, écrire et penser; nous qui avons réfléchi quelquefois sur la pénalité, la justice et le crime, nous sommes attristés toutes les fois qu'une tête tombe. Nous en parlons, nous plaignons la victime, et nous nous demandons avec effroi d'où vient cette formidable puissance qui promène la mort sur nos têtes? Cependant ce n'est pas nous qui avons envoyé cet homme à l'échafaud : nous gagnons moins piteusement notre vie. Combien devez-vous donc souffrir plus ces jours-là, vous hommes instruits, hommes du monde, qui pouvez entendre ce qu'on pense de vous qui avez secoué cette tête jusqu'à ce qu'elle roulât dans le panier.

Et qui nous a fait cette conscience? Qui nous permet de juger toutes choses? L'instruction qui se répand. — Et comment se répand-elle? par les Révolutions. — Et qui fait les Révolutions? la Philosophie. — Et qui sont les philosophes? des hommes libres. — Et qui sont les hommes libres? des revenants que les esclaves, [226] vos pères, ont torturés, et qui se souviennent, et qui se vengent sur vous. — Vous souffrez parce que nous pouvons analyser vos actes, disséquer vos impressions, et vous montrer tels que vous êtes au public qui n'a de parti pris pour personne. Vous maudissez l'esprit d'examen et de révolte qui nous travaille. Si vous voulez le faire disparaître, ne semez plus de victimes; elles produisent des philosophes. Et la vendetta humaine est plus tenace que la vendetta corse.

Les morts ne sont pas morts. Les morts ne sont pas loin; ils ne sont pas dans un autre monde.

Si vous osiez regarder en arrière sur votre chemin pavé de têtes, vous verriez que vous devenez tous les jours plus faibles et que la guillotine elle-même est une *institution* philanthropique. Oui, ce fut un bien grand philanthrope que ce bon docteur Guillotin ! c'est une jolie machine que la sienne, bien douce, bien reluisante et bien affilée! Cela ne vous donne-t-il pas envie? Et dire qu'il y a des gens dont la cervelle recherche jour et nuit le moyen le plus agréable pour faire sauter celle de leur prochain! Au fait, cet homme était un médecin distingué, — traduisez un menuisier habile; — comme tel, il n'appartenait qu'à lui d'imaginer et d'essayer un coupe-tête humanitaire. J'ai beau frotter mes yeux, je ne saurais y trouver une larme pour désaltérer cet affreux charlatan qui brûle en enfer. Je me sens des entrailles de chat-tigre pour tout homme qui désorganise scientifiquement la vie des hommes.

Vous juges, et vous, bourreaux, écoutez ce que dira la postérité :

« Le glaive des tribunaux ne frappe que les juges; le sang de la guillotine ne rejaillit que sur les bourreaux. Leurs hautes-œuvres sont de sales tueries; toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver

leurs souillures. Car ils ont immolé des hécatombes humaines ; car on a trouvé dans les pans de leurs robes les têtes mutilées des plus nobles mortels.

227 » Un jour ils défièrent un homme du peuple qui s'appelait Montcharmont. Ils le traquèrent avec leurs gendarmes ; et cet homme tua leurs gendarmes. Alors ils violèrent l'asile que cet homme avait trouvé dans un pays voisin ; ils le ramenèrent en France, le traînèrent devant leurs tribunaux, le chargèrent de chaînes, le firent tondre par des valets de potence, le promenèrent parmi la foule avide de sang, le livrèrent à trois bourreaux, qui le vendirent aux carabins, qui le remirent enfin à la Mort. Jamais procès ne fut plus glorieux ; jamais homme ne fut mené à la croix par un chemin plus long ! Seul contre un appareil formidable, seul contre des lois de sang, seul contre une société sans cœur, seul dans sa défense, seul dans sa lutte au seuil de l'éternité, seul dans sa vie, seul dans sa mort, jamais homme ne fut plus grand que celui-là ! Respectez la mémoire du grand chasseur devant l'Éternel !

» Promenez-vous par les rues des villes, fouillez les maisons, montez sur les tours, appelez sur les places publiques ; — et trouvez un seul homme capable d'un pareil héroïsme. S'ils avaient été cinquante comme lui sur le sol d'Europe, la trompe des révolutions aurait retenti bien plus tôt. Mais les chefs des partis ressemblent à des paons bien repus, ils se font voir et se rengorgent pour qu'on les admire ; ils font l'amour avec les prostituées et

la Révolution dans les antichambres. Et quand ils voient mourir un homme comme Montcharmont pour la liberté de tous, ils le condamnent, eux aussi, dans leurs tribunaux *d'honneur*, ils l'insultent et le renient. Cela s'est vu, cela se voit tous les jours ; les tribuns comme les gouvernements se croient le droit de sanctifier et *de flétrir*. »

Voici ce que lira la postérité dans un journal du temps, un journal belge ; car les journaux français n'avaient pas même la permission d'enregistrer les agonies des morts : *

» Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du trop fameux Montcharmont, braconnier de l'arrondissement d'Autun, condamné aux dernières assises de Saône-et-Loire, à la peine capitale, [228] pour avoir donné la mort à deux agents de la force publique. C'était hier le jour marqué pour son exécution.

» De bonne heure, une foule immense se pressait aux abords du lieu fatal. Le condamné, extrait à six heures de sa prison, non sans une vive résistance de sa part, est amené sur l'ignoble charrette jusqu'aux pieds de l'échafaud.

» A la vue de l'instrument du supplice, il pousse des cris affreux ; sa voix n'a plus rien d'humain. La peur de la mort (1) centuple ses forces d'Her-

* [Erreur de l'auteur; v. le récit de *La Révolution de 1848* (journal de Chalon-sur-Saône), réimprimé dans *L'Union républicaine* d'Auxerre, 21 mai 1851. — M. X.]

(1) Croyez-vous que Montcharmont ait eu peur de la mort ?

cule. Une lutte s'engage entre lui et ses bourreaux, qui tentent en vain de lui faire franchir les degrés de l'échafaud.

» Dans cet affreux et indescriptible conflit d'un homme lié et garrotté qu'on mène à la mort contre deux autres, maîtres de tous leurs mouvements et exercés dans la pratique de leur hideuse profession, une marche de l'échelle se déplace, un vide se fait, et le condamné vient, pour ainsi dire, s'incruster dans le bois, appuyé de ses pieds nus à l'un des montants et de ses robustes épaules à l'autre montant.

» D'une part, celui qui doit mourir tient bon et remplit la place de ses cris devenus sauvages de douleur et d'effroi; de l'autre, les deux exécuteurs font des efforts inouïs, désespérés, pour soulever cette barre de chair et d'os, qui résiste et semble à chaque secousse s'enfoncer plus avant dans les deux ais parallèles.

» Et ces trois êtres demeurèrent ainsi soudés les uns aux autres, mêlant leur sueur et leur sang, pendant *cinquante-cinq minutes*, sous les yeux de la foule pétrifiée d'horreur et d'épouvante.

» Tout, jusqu'à la police, refusa son concours aux exécuteurs à bout de moyens et de forces.

» Cette monstruosité, sans nom jusqu'ici, ne pouvait se prolonger davantage sans danger pour la tranquillité publique. On le sentit, et le patient fut ramené dans son cachot pour n'en ressortir qu'à l'arrivée de l'exécuteur de Dijon que le procureur de la République venait de mander en toute hâte.

» On frémit en songeant à ce que ce malheureux dut endurer de tortures inimaginables dans les longues heures qui s'écoulèrent entre cette première exécution et la seconde.

229 » A cinq heures du soir, tout étant prêt et les précautions bien prises, la justice humaine fut enfin *satisfaite*.

(*Réforme DE VERVIERS.*)

Celui qui fut seul dans l'ignominie, sera seul dans la gloire.

Un jour un homme du peuple montera sur un trône élevé. Et il dira aux autres hommes : « Je suis celui que vous avez mis plus bas que les vers qui rampent. » Et il dira aux démocrates : « Je suis celui que vous avez renié dans son infamie, et qui vous renie dans sa puissance. »

Il s'avancera vers les palais de justice, et les fera crouler sur leurs colonnes. Il s'avancera vers les juges et les secouera sur leurs sièges ; et les juges seront frappés de mort. Il s'avancera vers la potence et la fera tomber en la touchant du pied. Il saisira le bourreau à la gorge, lui arrachera la tête, et la présentant au peuple il s'écriera : « Sa tête pour la mienne. » Et le peuple tremblera sous lui. Et il criera aux hommes : « Troupeau d'esclaves, tremblais-je quand on m'exécutait devant vous ? tremblais-je quand j'entendais vociférer : Tuer un homme est un crime ; tuer un gendarme est sept fois un crime ; mais tuer deux

gendarmes, c'est soixante-dix-sept fois un crime? Tremblais-je quand pas un de vos bras ne se levait pour me défendre? Tremblais-je quand mon cœur battait seul sur le monde engourdi? »

Puis il se rendra dans les asiles des morts; il descellera les tombeaux, et retirant de la terre les os des condamnés et les os des juges; il les laissera blanchir à la pluie et au soleil. Ensuite il en fera deux tas: dans l'un seront les os des juges, et dans l'autre ceux des condamnés. Puis il dira: « Les squelettes des condamnés sont privés de leurs têtes; pour la dernière fois je laisserai la vengeance libre parmi les hommes: il me faut autant de têtes de juges que de squelettes de condamnés. Malheur à ceux qui ont prononcé des sentences capitales! Malheur aux avocats qui se sont rendus leurs complices en plaidant! Pas un homme n'a droit de juger et de condamner! »

Et les hommes d'alors verront un accouplement horrible: des têtes fraîches de juges grimaçant sur des squelettes de suppliciés. [230] Et l'homme tout-puissant dira: « Voilà ce que vaut votre justice, voilà ce que vaut votre peine de mort! Ne dérobez plus, et vous ne serez plus dérobés; supprimez le monopole de la propriété, et vous n'aurez plus besoin du monopole des tribunaux; que vos contrats respectent le droit de chacun, et chacun respecter vos contrats. Ne jugez plus et vous ne serez plus jugés. Le supplice de ces tourmenteurs sera le plus atroce, mais le dernier de tous. Après cela, le premier homme qui voudrait se rendre l'arbitre

de la liberté et du travail des autres, je le tuerais de ma main, car tôt ou tard cet homme deviendrait ainsi l'arbitre de la vie des autres. »

Vous juges, et vous bourreaux, voilà ce qui se passera dans l'avenir. Montcharmont reviendra maître sur la terre, et vous vous retrouverez face à face avec lui : l'enfer ne vous en délivrera pas.

Tenez, vous dites qu'il est mort, mais vous ne le croyez point. Vous qui voyez le brin d'herbe et le nuage de fumée repris par le mouvement transformateur, vous qui croyez à l'immortalité de l'âme et la mission de l'homme sur la terre, vous dont les corps pourris ne sont point perdus pour les vers, vous savez bien que des âmes ainsi trempées ne s'égarent point. Montcharmont a commencé par vos gendarmes ; plus tard il vous tuera, vous, votre justice, votre police, vos exécutions et toutes vos autorités divines et terrestres!

Alors les hommes heureux se demanderont qui donc avait inventé ce mot d'autorité? qui donc faisait croire à la nécessité du gouvernement ? qui donc ordonnait du poison pour entretenir la maladie ? Et ils reconnaîtront qu'il n'est plus besoin ni de médecine, ni d'autel, ni de tribunal, ni des charlatans, des empoisonneurs, et des escamoteurs de têtes qui en vivent.

Ainsi soit-il!

Juges, ne dites plus que vous jugez, dites que vous vous vengez. Quand vous annoncez que la

justice des hommes est satisfaite, nous ne savons pas bien si ce ne sont pas des crimes que vous commettez en notre nom. L'opinion publique est contre vous qui faites[231] les duellistes à froid. Et l'opinion publique, dégagée de l'influence des partis, des entraves de la tradition et des impatiences de l'avenir représente l'humanité dans la continuation des temps et dans la confusion des diverses fractions sociales. L'opinion publique se trompe rarement quand les ambitieux ne l'égarent pas. Songez-y.

En remontant à l'origine du mal, nous trouvons qu'il y eut des âges primitifs où les hommes vivaient en paix parce qu'ils étaient libres et que leurs rapports étaient conformes a l'équité. Tous furent également coupables en sortant de cet état, ceux qui confisquèrent les droits naturels des autres, et ceux qui se les laissèrent enlever. Mais les agresseurs furent bien évidemment ceux qui séparèrent le champ qui leur convenait du territoire commun, et qui s'arrogèrent le droit de faire travailler les dépossédés et de les juger selon les lois qu'ils établirent. Ils furent la souche des propriétaires, des gouvernants et des juges d'aujourd'hui. Si ceux-ci ont hérité de leurs privilèges, ils ont aussi hérité des vengeances que ces privilèges suscitent. Abel fut un privilégié. Il succomba par une juste vengeance. Les meurtriers de tous les temps ne sont pas plus coupables que Caïn ; ils se vengent et l'on se venge sur eux. Avec toutes nos prétentions de réformes timides, nous ne sommes

rien de plus que les témoins d'un duel. Tant que la faute primitive, qui est l'expropriation générale pour cause d'utilité privée, ne sera pas réparée, le duel continuera. Et ceux qui revendiquent ont cet avantage sur ceux qui détiennent, qu'ils tendent vers la justice.

De même que la médecine est une conséquence de la maladie, aussi déplorable que la maladie elle-même, de même la procédure est une conséquence du vol. Et le vol comme la maladie sévit parmi nous dès qu'un homme put donner des ordres aux autres, et qu'il fut obéi par eux.

Un individu n'assassine pas pour le plaisir d'assassiner ; s'il tue c'est qu'on l'a tué lui-même. Le régicide tue le roi, parce que le roi l'a tué dans sa liberté ; l'amant tue le mari, parce que le mari l'a tué dans son amour ; l'émeutier tue le gouvernement, parce que le gouvernement l'a tué dans son droit de vivre; le braconnier tue les gardes, parce que les gardes l'ont tué dans son droit de chasse. Pour généraliser, la minorité tue la majorité, parce que la [232] majorité l'a étouffée et l'a privée de tout ce qui est nécessaire pour vivre.

Je ne fais pas d'exception pour ces horribles fous comme Papavoine et Lacenaire, qui trouvent leur volupté à tuer des enfants. Dans l'ordre moral comme dans l'orde physique, les monstres sont les produits des races dégénérées. L'alliance sociale civilisée produisant l'Injustice, l'alliance conjugale

civilisée doit produire la Monstruosité. Que peut-il se former, sinon des monstres, dans les entrailles d'êtres qui souffrent comme nous et qui doublent leur souffrance par le mariage? La majorité fait endurer la faim et le mépris aux parents, les enfants les vengent plus tard par la soif du sang et la barbarie. Car les deux fléaux se sont développés avec les années; la faim s'est convertie en soif, et le mépris en cruauté. Exigerait-on, par hasard, des parents que la société fait mourir, qu'ils apprissent à leurs enfants à chérir cette société? Exigerait-on de ceux à qui l'on a refusé tout instruction, qu'ils donnassent à leurs enfants des leçons de tolérance et de charité? Des organisations aussi remarquablement féroces que celles de Lacenaire et de Papavoine ont été conçues par la Misère et élevées par la Vengeance; elles sont les expressions puissantielles de ces couples déshérités mais rebelles qui subissent l'injustice sans l'accepter jamais; ce sont des instruments de justice. Je suis convaincu qu'on trouverait cela si l'on remontait dans la généalogie des grands assassins.

Je n'accepte pas davantage les distinctions fausses que créent l'hypocrisie, l'ignorance ou la peur. Comme je repousse toute différence entre l'ordre politique et l'ordre social, je ne reconnais aussi qu'une sorte de crimes, qu'ils aient pour causes des motifs politiques ou des motifs particuliers. Si c'est un crime du tuer un homme, c'est aussi bien un crime de tuer un roi; si c'est un crime de

troubler l'ordre d'une famille, ç'en est également un de troubler l'ordre d'une société. Je déclare aussi courageux, aussi logique, aussi méritant, le fermier qui assassine son propriétaire, que l'homme politique qui tue le premier des fonctionnaires. Les tribunaux ne font pas non plus de différence entre le crime de l'un et le crime de l'autre. Les tribunaux et moi nous sommes plus
233 logiques que les républicains constitutionnels. Car il s'est trouvé en France, en 1848, un gouvernement provisoire républicain, assez peu généralisateur, assez ignorant des choses sociales, assez couard pour supprimer le dernier supplice en matière politique et le conserver dans la pénalité ordinaire. Ou reconnaissez qu'il y a toujours crime, quand le meurtre est prouvé, et que vous avez le droit de faire mourir dans tous ces cas-là ; — ou reconnaissez qu'il n'y a jamais crime, et que jamais vous ne pouvez faire mourir. La question n'est susceptible de division ni en criminalité, ni en philosophie.

La science sociale est un arbre dont toutes les autres sciences sont les efflorescences, et les parties d'un arbre ne peuvent pas vivre détachées de l'ensemble. L'ordre politique est l'expression de l'ordre social ; en est-il indépendant pour cela ? Pour mettre plus en relief l'absurdité de cette distinction, peut-on dire : que la politique d'une société ne fasse pas partie de cette société ? Dit-on que la physionomie d'un homme ne soit pas de cet homme ?

Dans le corps humain, la maladie qui dure épargne-t-elle un seul organe? De même si l'organisme social est malade, le système politique pourra-t-il être sain? L'homme est un, sa vie est une, sa mort est une. Vous ne pouvez pas décapiter un homme politiquement, vous le décapitez, hélas! très organiquement; il n'y a pas deux façons de travailler un condamné; demandez à M. Samson? De même vous ne pouvez pas non plus décapiter la société politiquement, sans la faire mourir dans son organisme. Vous voyez bien que la nature réclame contre votre distinction. Reconnaissez donc, avec l'extrême minorité, que le crime n'est nulle part, où, avec l'extrême majorité, qu'il est partout. N'admettez plus de circonstances atténuantes ni de motifs politiques. Soyez des hommes libres, ou des procureurs du roi; ne soyez pas des hommes conditionnels et provisoires.

Une autre preuve que ces délimitations sont impossibles, puériles, pleines de dangers et d'erreurs, c'est que le parti qui est au pouvoir les interprète au gré de ses mauvaises passions. Quand il veut la tête d'un homme politique en temps de république française, il la prend sans s'inquiéter le moins du monde de la constitution républicaine. L'assassinat du général Bréat fut-il un crime politique ou un crime ordinaire? Dites-moi quelle était la tendance [234] du gouvernement, et je vous répondrai sans avoir besoin de connaître les décrets qui régissent la matière. De quelle nature fut le crime de Montcharmont? un crime ordinaire;

— car le gendarme est, par le corps, un homme comme nous ; — un crime politique ; — car, par l'uniforme, le gendarme est un esclave, ni plus ni moins que le roi. L'une et l'autre de ces opinions se soutient très facilement. Pour être bon procureur du roi, il suffit de parler beaucoup et de ne raisonner jamais.

Juges, ne dites plus que vous jugez, dites que vous vous vengez.

Non pas pour nous, mais pour vous, juges, aidez-nous à faire tomber l'arbre d'exécution !

Cet arbre étend ses racines sous nos pieds; quand il y pend un fruit livide, ce fruit tombe et se pourrit sur la terre. Cet arbre n'a pas de feuillage ; les hommes ne peuvent se reposer sous son ombre.

Dans nos temps de vengeance, tant de partis fatiguent la balance de la justice qu'elle est devenue folle ; le glaive des lois s'ébrèche sur tant de têtes qu'il ne coupe plus, mais scie. Celui qui trône sur la guillotine n'est pas plus en sûreté que celui qui gémit sous le coutelas,

Non pas pour nous, mais pour vous, juges, aidez-nous à faire tomber l'arbre d'exécution !

La magistrature a son agréable côté, mais toute médaille a son revers. Il serait trop avantageux aussi de toujours bien vivre en faisant mourir les autres, d'être toujours honoré en déversant l'ignominie sur toutes les têtes. Ce serait un véritable

paradis sur terre et les avenues du parquet regorgeraient de candidats. Mais les juges n'échappent pas plus aux vengeances qu'ils attisent que les médecins aux contagions qu'ils bravent. Tout passe sur la terre. La génération présente vous vénère ; qui sait le sort que vous réserve celle de demain ? Que deviendrez-vous dans l'humanité future ?

Non pas pour nous, mais pour vous, juges, aidez-nous à faire tomber l'arbre d'exécution !

235 Ne savez-vous pas que la foudre joue avec l'herbe des champs, mais qu'elle brise les grands arbres ? Dans les jours de révolte, ce ne sont pas les têtes des petits qui sont en danger de mort, mais les vôtres qui sont couvertes de toques rouges et qui attirent la rage des partis. Vous avez insulté, déshonoré, sali ; vous serez insultés, déshonorés, salis à votre tour : vous avez poussé des cris de mort contre les autres ; on poussera des cris de mort contre vous. Quel code vous protégera quand il n'y aura plus de codes ? Les enfants vous couvriront de boue et vous crieront : juges, faites respecter la sainteté de la magistrature. Les hommes du peuple jetteront bas votre chapeau et diront : juges, nous voulons vénérer vos cheveux blancs. Les femmes tremperont des chemises dans le sang, on vous les jettera sur le dos, on vous conduira en Grève, et l'on vous criera : juges, vous qui êtes savants, minutez votre sentence.

Non pas pour nous, mais pour vous, juges, aidez-nous à faire tomber l'arbre d'exécution !

Ils ne s'arrêteront pas ! La civilisation persévérera dans la violence par cela même qu'elle a conscience de son injustice. Voulez-vous qu'elle vienne vous faire l'aveu de ses fautes et qu'elle vous en demande l'absolution ? Voulez-vous que son gouvernement vous dise : j'abdique mes privilèges pour que l'humanité soit heureuse ? Quand donc a-t-on vu qu'un père confessât ses torts à son fils, un maître à son élève, un prêtre à un laïque, un agent de police à celui qu'il doit arrêter. Tous ces gens-là sont des gouvernants, et il y a un instinct de conservation aussi sûr dans le gouvernant que dans l'homme. Plus le pouvoir se sent menacé, plus sont formidables les appareils dont il s'entoure. C'est dans les temps de révolution, alors qu'elle est le plus honteuse de son rôle et le plus incertaine de son lendemain, que la magistrature déploie le plus de zèle et de terreur. Quelle justice voulez-vous attendre d'hommes qui n'ont guère qu'un estomac, une vanité et une place qui satisfait l'un et l'autre ? Ils ne s'arrêteront pas !

Non pas pour vous, mais pour nous, juges, ne faites pas tomber l'arbre d'exécution !

Arrosez-le de sang, le sang reproduit les libérateurs ; graissez-le de chair humaine, il brûlera mieux quelque jour ; ne le faites pas réparer, l'acier fera plus de bruit en grinçant sur les têtes. [236] Ne perdez pas haleine, entretenez les hommes dans une terreur salutaire. Animez-vous donc, il y va de votre vie ; ce n'est pas assez de parer, il faut porter des coups. Traquez des coupables, inventez-

en ; il vous en faut. L'enthousiasme des Marchangy et des Fouquier-Tinville serait-il perdu parmi vous ? Vous êtes devenus mous, vous n'avez plus d'ambition, vos noms restent enfouis dans une déplorable obscurité. Il faut qu'ils deviennent célèbres afin que la haine du peuple se personnifie dans quelqu'un, car malheureusement, le peuple ne se prend de haine que contre les personnes.

Non pas pour vous, mais pour nous, juges, ne faites pas tomber l'arbre d'exécution !

Tuez régulièrement, quotidiennement, en grands seigneurs. Tuez-nous parce que nous ne vous saluons pas, parce que nous vous refusons le droit de jambage, parce que notre figure vous déplaît. Tuez-nous sur complicité morale, parce que cela vous convient, pour prendre des bains de sang. Voilà qui est vraiment noble, voilà qui est tuer par l'amour de l'art, voilà qui montre votre haut pouvoir, et qui rend le peuple furieux ! Allons ! défiez la foule. Les Jeffery et les Hébert étaient des artistes, vous n'êtes plus que des meurt-de-faim.

Non pas pour vous, mais pour nous, juges, ne faites point tomber l'arbre d'exécution !

« Le méchant poursuit ordinairement l'affligé, mais sa violence lui descendra sur le sommet. Sélah ! »

Juges, quand le gouvernement remet entre vos mains, pour être jugés et condamnés des hommes tels que Barbès et Montcharmont ; — quand vous

vous permettez de les torturer par un ton d'autorité et une arrogance de manières que rien ne justifie ; — quand vous êtes outrecuidants, tracassiers, discuteurs, emportés à froid ; — quand ils sont beaux, hardis, sobres de paroles, rayonnants de fierté ; — quand ils vous crient : « Scalpez-nous, nous ne nous abaisserons pas à nous défendre ; » — quand vous plaidez pour accroître votre réputation, et qu'ils combattent pour conserver leurs têtes :

Pour qui est la gloire ? Ce n'est pas pour vous. Et pour qui la honte ! Ce n'est pas pour eux.

[237] Pour qui l'auditoire ? Pour eux. Pour qui la Force publique et le greffier crasseux ? Pour vous.

Pour qui les espérances du public ? Pour eux. Pour qui celle du bourreau ? Pour vous.

Qui est vain dans sa lâcheté ? Vous. Qui est simple dans son héroïsme ? Eux.

A qui le cœur des femmes aimantes ? A eux. A qui celui des femmes vendues ? A vous.

Pour qui le bras des hommes libres ? Pour eux. Pour qui le gourdin des assommeurs ? Pour vous.

Qui est obligé d'étouffer les manifestations publiques ; qui déploie la force pour faire respecter la justice ? Qui craint la lumière, l'éloquence inspirée, les vrais témoignages ? Qui viole les droits de la défense ? Qui insulte et massacre impunément ?

Qui tire la ficelle ? Le bourreau : — c'est l'affaire d'une seconde. — Qui la tresse, la passe, la repasse autour du cou ? Qui graisse la machine, qui fait

reluire le crime et le couteau? Qui fait la toilette du condamné? Qui le montre au public pendant des mois entiers? Qui le tire par la tête, qui l'écartèle? Qui s'indigne sur son siège, protégé par un piquet de troupes, par la figure révolutionnaire du Christ, ô profanation! et trop souvent, par le silence du peuple? Qui passe des années à apprendre ce métier-là? Vous, juges, que des milliers de mères et d'enfants poursuivent de leurs cris vengeurs, vous à qui revient la responsabilité de tout le sang répandu.

Et que faites-vous ainsi? Rien de plus que n'aurait fait la mort quelques jours plus tard. Vous livrez un corps à la transformation physique et une âme à la transformation morale; vous leur donnez la force en les replongeant dans l'universel chaos. Mais vous ne tuez de l'homme ni la matière, ni l'idée, éternels levains de revendication.

« Le méchant poursuit ordinairement l'affligé, mais sa violence lui descendra sur le sommet. Sélah! »

C'est la loi de mourir.

Nous savons tous la place que nous occuperons sous la terre, et [238] que nous y serons couchés de tout notre long, et que nous y dormirons tranquilles. Mais nous ne savons pas si nous reviendrons droits ou humiliés parmi les hommes, nous ignorons si nous aurons de grands domaines ou seulement assez d'espace pour nous mouvoir, si

nous serons honorés ou persécutés, vainqueurs ou vaincus dans la lutte sociale.

Heureux ceux qui meurent pour la Justice et la Vérité !

Heureux ceux que la rage ou l'adulation des partis ne vont pas déterrer ! Heureux ceux qui sont restés maîtres d'eux-mêmes pendant leur vie ! Ils ne seront pas troublés dans leur mort.

Heureux toi, Montcharmont, qui secouas la poussière de tes souliers sur le seuil de notre société.

Heureux toi, qui mourus pour ta propre cause, qui t'armas, et tuas pour ce que tu crus juste, qui ne consultas personne pour le faire ! Tu fus un homme : nous ne sommes guère que des singes.

Heureux toi, esclave moderne, plus grand que Spartacus et plus grand que Louverture. Quand nos arrière neveux feuilleteront les pages de notre pauvre histoire, et qu'ils liront les grands noms de ces temps, ils souriront de dégoût. Mais ils s'arrêteront, pensifs, sur quelque relation ignorée qui rappellera les derniers moments du chasseur de Saône-et-Loire, et ils diront : celui-là fut véritablement le premier des hommes libres, et c'est de lui que date l'ère de l'émancipation individuelle !

Heureux toi, qui perdis la vie après avoir perdu la liberté. Je vous le dis en vérité, cet homme était un colosse au milieu de nous. Ce ne sont pas de pareils rebelles que les majorités laissent vivre ; ils sont trop droits pour ne pas attirer les regards de la foule et pour ne pas faire naître en elle le désir de se relever. Montcharmont vivant eût été

un modèle pour les opprimés, un remords pour les oppresseurs, une continuelle provocation. Cet homme avait donné un trop grand exemple; il fallait qu'il mourût. On crut le faire oublier en le coupant en deux ; on crut salir sa mémoire en faisant chanter son arrêt par les crieurs publics ; on crut l'amoindrir en le raccourcissant.

Ombre glorieuse ! pourquoi ta pensée me poursuit-elle ? Pourquoi, de tous mes contemporains, ne puis-je admirer que toi ? Pourquoi, de toutes les révoltes qui nous agitent depuis tantôt six ans, la tienne seule me paraît-elle s'élever à la hauteur d'une [238] Révolution ? Pourquoi, dans cette mer rouge qu'alimentèrent tant d'autres veines, vais-je toujours cherchant quelque strie de ton sang ?

Pressentiments sinistres, images de mort, que me voulez-vous ? Je ne puis plus entendre le chant de l'oiseau des clochers qui s'entretient avec les morts ; je ne puis plus voir, au milieu des escadrons, le cheval qui se cabre et mord, et que son maître égorge parce qu'il a mis le désordre dans les rangs. L'avenir me semble tendu d'un voile de deuil. Funestes apparitions, laissez-moi !

J'entends des voix d'enfants qui m'appellent doucement : « Les hommes, disent-elles, n'aiment pas ceux qui voient trop loin dans l'avenir et trop profondément dans leurs intrigues. Nul n'est prophète dans son pays, et toujours les prophètes ont été lapidés. C'est en vain que tu travailles, ta voix sera perdue dans le désert que ta fierté s'est créée au milieu des hommes. Laisse le temps balayer

cette génération. Nous avons usé notre vie à la retenir sur le penchant de l'abîme ; il faut qu'elle y tombe et qu'elle y soit brisée. Cesse donc un travail inutile.

« Viens parmi nous, qui brillons de vigueur et qui grandissons parmi les enfants des générations prochaines. Dépouille le vieil homme, rejette loin de toi les études répugnantes, brise avec cette science décrépite.

« Hâte-toi de mourir, nous te recevrons, tu seras de nos jeux et de nos fêtes, tu développeras tes facultés par une éducation pleine d'attrait, tu connaîtras le bonheur dont tu peux à peine parler. Hâte-toi de mourir afin de prendre part, sous une nouvelle forme, aux grandes luttes que l'humanité prépare. »

Je connais ces voix ; elles ne viennent pas de ce petit monde. J'ai fréquenté dans celui-ci ceux qu'on répute les plus libres et les plus fiers, et j'ai trouvé qu'ils rampaient un peu plus habilement que les autres. Je me suis convaincu que leur amitié était mensonge ; leur dévouement, mensonge ; et qu'ils étaient beaucoup plus altérés de pouvoir que de liberté. Mes amis sont parmi les morts.

Et je réponds à leurs voix : « Morts que j'admire, mes jours sont comptés, je vous rejoindrai bientôt. La révolte en masse conduit à la condamnation en masse ; quand tant d'hommes répondent d'un crime, la mort n'atteint personne. J'ai déjà subi la condamnation [240] en masse. — J'en suis maintenant à la révolte isolée qui amène la mort

solitaire, la mort ignominieuse dont vous m'avez montré le chemin. Je n'ai pas à la rechercher, je n'ai pas à la fuir. Ma fierté est rebelle comme la force des gouvernements est logique. Et quand deux volontés aussi inflexibles se rencontrent, il jaillit ordinairement de leur choc un jet de sang.

« Je n'ignore pas que je porte en moi tous les signes des existences éphémères. J'aime la femme et l'enfant, deux êtres qui promettent la vie dans l'avenir, mais qui n'en jouissent pas dans le présent. Je m'épuise dans des songes de bonheur infini, dans l'immensité des contemplations futures. Tandis que les jouissances civilisées me laissent froid et que je ne me baisserais pas pour les ramasser, si elles étaient mises à mes pieds. Je n'appartiens pas à ce siècle ; je vis au milieu de lui, mais je ne suis mêlé à aucun de ses intérêts bornés ; je rêve l'amour plus beau, les femmes plus aimantes, les hommes plus libres. Ma vie d'ostracisme et de solitude n'est pas aussi pénible pour moi qu'elle le serait pour tout autre. Je suis mort civilement, mort à la joie, mort au bonheur ; mais je vis de cette mort.

La fièvre de la liberté et de l'amour me consumera sans que j'aie connu ni la liberté ni l'amour. Le démon de la poésie qui me tourmente m'entraînera sans que je sache rien de la poésie de l'avenir. Et je n'aurai d'autre ressource contre mes angoisses que de les observer et de les décrire. J'aurai entrevu la justice et l'ordre, mais ils tarderont trop à venir pour moi.

Qu'y faire ? L'homme est lancé contre les impressions de la vie comme la pierre plate contre les vagues ; il ne dépend pas de lui de modérer l'impression qu'il a reçue et de s'arrêter où il veut.

Heureux ceux qui meurent pour la Justice et la Vérité !

C'est la loi de mourir !

Malheureux ceux qui meurent dans les calculs de l'intérêt, ou les tortures de l'ambition !

La pente des gouffres est glissante sous les pieds des coupeurs de bourse et des voleurs de liberté. Qui oserait dire que les grandes fortunes commerciales et politiques ne soient pas dues à des crimes. Montesquieu appelle les coups d'État des crimes, Machiavel dit que ce sont des faits. Certaines gens nomment le [241] baron Rothschild un banquier ; et d'autres, un voleur. Lui, se qualifie un philanthrope

Dès que la notion de justice n'est plus que relative, tous nos actes deviennent crimes ou bonnes œuvres, selon les gouvernements ou les préjugés qui dominent. Il en résulte, que les mains les plus rapprochées de la fortune sont aussi les plus rapprochées des chaînes, et que les têtes le plus près des couronnes sont aussi le plus près de l'échafaud.

Les banquiers, comme les voleurs, ont des succursales, des receleurs, des mots d'ordre ; ils ont formé une ligue contre le bien public. Les voleurs peuvent mourir honorés ; les banquiers peuvent mourir au bagne. Le banquier tue par l'usure ;

le voleur, par le poignard. Le banquier attaque, le voleur ne fait que revendiquer. Le voleur est le bon larron.

« L'usurier fait pendre le filou. Les petits vices se voient à travers les guenilles. La pourpre et l'hermine cachent tout. Que le crime soit couvert d'or, et la redoutable lance de la justice, impuissante, se brisera dessus. Qu'il soit revêtu de haillons et, pour le percer de part en part, il suffira d'une paille aux mains d'un pygmée. Il n'est pas de crimes, vous dis-je, il n'en est pas un seul ; je les absous tous. » (Shakespeare. — *Le Roi Lear*.)

Les têtes royales et les têtes condamnées portent des insignes qui les font reconnaître, un voile noir ou une couronne d'or. Les rois et les condamnés à mort sont gardés à vue ; ils attirent à eux seuls l'attention de la foule ; ils sortent précédés d'un piquet de troupes ; on crie *chapeau bas !* sur leur passage. Les condamnés d'hier sont les rois d'aujourd'hui. Tout ambitieux doit faire bon marché de sa tête.

Les partis jouent avec les têtes des ambitieux comme avec des têtes de pavots ; et les ambitieux avec les bras des partis comme avec des bâtons de peuplier. Les honneurs et les biens que les hommes peuvent donner à leurs gouvernants valent-ils l'enjeu de la tête ? Je n'y sacriefierais pas la corne de mon ongle...

La société régnante conspire contre les chefs de partis ; les sociétés secrètes conspirent contre le roi. Lorsqu'ils sont vaincus, les chefs d'un

gouvernement, comme les chefs d'une conspiration, sont condamnés à mort. Ils ont construit sur le sable, et leur édifice s'écroule. Ils ont compté sur les hommes pour les élever, [242] et les hommes les abaissent ; ils se sont appuyés sur l'aile de la tempête, et l'aile de la tempête les a dispersés. Vous croyez jouer avec les factions, vous jouez avec vos têtes ; vous abattez celles des autres ; attendez-vous à voir tomber les vôtres.

C'est la loi de mourir.

Malheureux ceux qui meurent dans les calculs de l'intérêt et les tortures de l'ambition !

« Les hommes déshérités sont les enfants de la révolte. Si nous nous trompons en leur coupant la tête, nous les réhabilitons ; de quoi se plaignent-ils ? » Ainsi disent les juges dans les pays exceptionnels où ils veulent bien accorder la réhabilitation.

Et qu'est-ce donc que réhabiliter ? Est-ce rendre l'honneur ? Est-ce restituer le repos à une famille ? Est-ce refaire ce qu'aucune société ne peut refaire, la Vie, sur laquelle elle porte une main sacrilège ?

Non ; c'est déclarer simplement au public que par suite d'une erreur déplorable, la justice du pays a supprimé quelqu'un qui n'était pas coupable, qu'elle ne peut réparer cette perte, et qu'elle en fait sincèrement son acte de contrition. Ce qui n'empêche pas à la justice du pays de continuer à assassiner à tort et à travers. Octroyer la réhabi-

litation à l'ombre d'un exécuté, c'est préjuger que la société a retiré son estime à cet homme, alors qu'il n'y a que les tribunaux qui l'aient déclaré infâme.

Vraiment, je me sens pénétré d'admiration pour la justice séculière qui veut bien accorder la réhabilitation lorsque l'opinion publique et la menace directe la lui arrachent. On doit lui savoir gré d'avouer qu'elle a pu se tromper une fois, elle qui doit rester infaillible, quand même, et immaculée.

Pour avoir le droit de réhabiliter, il faudrait avoir celui de juger. Et qui donc, magistrats, vous a donné ce droit? Est-ce la force? Alors, c'est le butin d'un vol que vous gardez. — Est-ce le consentement universel? Mais le consentement universel à l'esclavage, c'est la dénaturation de l'homme. Et l'homme ne consent jamais à son propre abaissement ; on le lui impose. Car dans tout contrat libre, chaque partie exige des garanties que vous n'avez [243] point accordées au peuple. Et nul n'est tenu d'observer le contrat à la confection duquel il n'a pas eu part. — Est-ce l'occupation première? Et si la race qui occupait la terre avant vous revenait, lui rendriez-vous la terre? Et si les magistrats qui jugeaient sous le règne précédent réclamaient leurs sièges, leur rendriez-vous leurs sièges? Je le répète, ni vous ni d'autres n'avez droit de juger. Homme libre, je n'accepte la sentence de personne, parce qu'elle implique la supériorité de celui qui la rend vis-à-

vis de moi; et que cet homme et moi nous sommes égaux en droits.

Vous vous êtes sacrés juges par force ou par ruse, subissez les conséquences de votre confiscation. Si vous abusez de la force, nous abuserons de la révolte: œil pour œil, dent pour dent, et morsure pour morsure. Nous vivons sous la loi des coups.

Je vous dis, moi, qui si vous aviez condamné à tort quelqu'un qui me fût cher, et qu'il vous prît fantaisie de le réhabiliter, je n'accepterais pas votre réhabilitation. Est-ce donc à vous qui vous reconnaissez coupables de meurtre de venir octroyer, comme juges, une réparation solennelle à la mémoire que vous avez flétrie? J'estime que c'est à moi de vous poursuivre et d'exiger de vous telle réparation qu'il me conviendra, depuis votre tête jusqu'à votre humiliation.

Cela est de stricte justice civilisée. Que ceux qui s'arrogent le droit de décapiter en répondent sur leurs têtes. Cela n'est même pas de la justice sévère. Car vous êtes une compagnie de brigands privilégiée, patentée, héréditaire; vous faites vos coups avec préméditation, complot, sous bonne escorte et sans crainte de représailles directes.

Sans attendre les réclamations de la voix publique, toujours trop lente à redresser les torts, je commencerais, tout seul et dès le prononcé du jugement, ma poursuite en peine de mort contre les magistrats qui l'ont rendu. Et comme il ne se trouverait aucun tribunal pour accueillir ma

plainte, comme je ne reconnais à aucune réunion d'hommes le droit de juger, comme il ne peut être question que de vengeances dans une société héréditairement propriétaire, je me vengerais moi-même, comme je l'entendrais.

Alors, s'écrieront les bourgeois, notre ordre social est donc à la merci du premier misérable venu ?... Et si ce premier misérable venu est à la merci, lui, de votre ordre social, de votre sécurité et [244] de votre propriété ? Et si votre ordre social, votre sécurité, votre propriété exigent que ce misérable soit dépouillé de sa part des biens communs, de ses droits naturels, de la vie même, il faut donc qu'il respecte tout cela ? Allons donc !

Oui, bourgeois, la lutte est engagée dans ces termes entre la société et l'individu. Oui, tout condamné a le droit de fusiller le premier juge venu, car tous les membres du très-illustre corps de la magistrature sont solidaires dans les conséquences de l'homicide légal. Nous faisons de la barbarie, vous faites de la civilisation ; je ne sais où est la plus grande cruauté, chez vous ou chez nous. Puisque vous voulez conserver vos privilèges, résignez-vous à la guerre et au duel dans lesquels les chances de mort sont égales pour les deux adversaires.

Ah ! vous êtes au-dessus de la nature humaine ; vous êtes infaillibles ; vous êtes prudents, jurisprudents, jurisconsultes, jurés, juges, arbitres, experts, dialecticiens, rhétoriciens, criminalistes, philanthropes, docteurs, professeurs, ba-

cheliers, licenciés, huissiers, greffiers, gradés en droit ; sagesse des nations, oracles de Dieu ! Et vous ne vous trompez de rien moins que de la tête d'un homme! Et le plus que vous puissiez faire pour réparer ce crime, c'est de réhabiliter l'homme condamné! Réhabilitation, mais ce mot détruit toute votre justice. Ou vous condamnez justement toujours, et alors vous êtes réellement des juges, et vous ne devez de réparation à personne. Ou vous condamnez injustement quelquefois, et alors toutes vos sentences sont frappées de nullité, et vous n'êtes rien que des assassins, et vous êtes exposés aux coups de toutes les fureurs.

Rappelez-vous que la vengeance est au moins aussi chère aux hommes qu'aux Dieux.

FRIBOURG.

« Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le cadavre. »

(*Les Jésuites.*)

245 I. — Ville dévote, Fribourg, que tes collines s'élèvent en chantant vers les cieux. Qu'elles disent :

Béni soit l'Éternel abondant en bienfaits !

C'est pour célébrer sa puissance que le fer des armes a brillé tant de fois sur les sommets du Jorat, et que le torrent de la Sarine a roulé tant de sang.

C'est pour louer son saint nom que, Suisses contre Suisses, nous avons poussé des rugissements de tigres. C'est pour lui que les défilés du Trient ont été comblés de cadavres.

C'est en son honneur, c'est pour sa défense que se formèrent les fidèles bataillons du Sonderbund. C'est pour lui que les cantons catholiques ont été battus et courbés, pendant six ans, sous des impôts et des gouvernements issus de la colère.

C'est lui qui donne des religieux pour gouverneurs à ceux qu'il aime.

Béni soit l'Éternel abondant en bienfaits !

II. — Et moi je dis : « Malheur au pays qui reçoit des prêtres organisés hiérarchiquement ! Malheur au peuple qui nourrit des compagnies d'hommes privés de femmes ! car ces hommes boiront le sang de ses veines, et lui videront le crâne, et lui créveront les yeux !

Il y a peu de villes aussi fortes que Fribourg. Il y a peu de races aussi robustes que la race suisse. Il y a peu de patiences aussi opiniâtres que celle des catholiques Sonderbundiens.

[246] Mais à quoi bons les remparts aux villes que la trahison habite ? A quoi bons les muscles et le courage aux peuples, quand ils sont livrés ? Les murailles servent de prisons et de cloîtres ; les bras grossissent dans les travaux de l'esclavage ; les esprits s'engourdissent et croient *par ce qu'absurde.* Quand un peuple s'est abandonné ainsi, il suit la direction qu'on lui imprime, le conduisît-on à l'enfer.

Malheur au pays qui reçoit les jésuites ! Malheur aux Fribourgeois qui ne savent pas qu'il y a une différence entre l'homme et les bêtes domestiques ! Leurs pères étaient conduits, ils se laisseront conduire. Leurs maîtres sont des cadavres ; et leurs troupeaux, pas plus que leurs maîtres, ne sauraient leur donner l'exemple de la résistance !

Malheur au pays où jamais homme libre ne fit entendre sa voix !

III. — Pieuse nation, tu chantes du fond des vallées :

Fanatisme à l'œil séducteur, Jésuites pères de la foi, vrai Dieu catholique, je vous élèverai des autels sur les cadavres de ceux qui ne croient pas.

Je baptiserai mes nouveaux-nés et j'ensevelirai mes morts au son des cantiques. Les Jésuites formeront les âmes de mes enfants. Car toute instruction philosophique engendre l'orgueil ; et l'orgueil déplaît au Dieu qui se fit homme et vécut parmi nous.

L'Éternel a fait alliance avec les Fribourgeois ; il a déployé son arc-en-ciel sur nos toits, et sa faveur souffle sur nous comme une brise de mer.

Sa main s'abaissera sur nos ennemis. Il les battra comme le fléau bat les gerbes ; il les renversera, comme le tonnerre renverse les édifices fragiles. Le règne des méchants est éphémère ; fortifions-nous dans la voie de l'Éternel.

Les cloches de la cathédrale sonneront encore comme aux jours de Wilmergüen. Les hymnes solennelles résonneront de nouveau sur nos orgues magnifiques. L'évêque Marillet, le saint homme, apôtre et martyr, rentrera dans sa bonne ville et montera les degrés de l'autel, revêtu de l'étole brillante.

Nous élèverons des statues à Maillardoz et à Carrard, les héros qui nous conduisaient aux champs du meurtre. Nos femmes baiseront les pieds des RR. PP. de Jésus.

[247] Peuple béni, ville heureuse, Fribourg ! glorifie le Dieu de mansuétude qui s'enivre de sang.

IV. — Et moi, je dis : Malheur aux peuples qui n'ont pas le courage de penser ! Les autres pensent pour eux.

Deux religions rivales se sont abattues sur Fribourg et l'ont saccagée. Le despotisme catholique et le despotisme protestant lui ont enlevé jusqu'à son dernier haillon.

Elle est au Dieu catholique, disaient les jésuites. Elle est au Dieu protestant, répondaient les mômiers. Et Fribourg se taisait.

Malheureuse ville ! Il ne faut pas dire : « Les jésuites pensent bien, et je pense comme les jésuites. » Il faut prendre la plume et dire : « Je pense ceci, et voici pourquoi je le pense. » Il faut prendre le glaive, sans attendre de commandement, et dire : « Voici comment je soutiendrai ma pensée. »

Malheur aux aveugles, et malheur à ceux qui les guident mal. La force se retournera contre la ruse, quand les temps seront venus.

V. — Fribourgeois ! voyez les villes qui vous entourent ; elles ressemblent à des ruches d'abeilles au milieu de leurs fertiles campagnes. Le matin, leurs habitants courent aux travaux joyeux ; le soir, ils se reposent et ne craignent pas d'être réveillés par le bruit du canon.

Ils mangent, et vous avez faim ; ils boivent du

vin, et vous buvez de l'eau sanglante ; ils fabriquent des montres d'or et des tissus précieux, et vous savez à peine tisser la paille en chapeaux grossiers.

Le produit de leurs travaux leur appartient. Ils choisissent et surveillent leurs gouvernants. Ils font des alliances et des contrats de commerce avec les peuples, selon qu'il leur convient.

Et vous semez pour vos ennemis, vous vendangez pour eux.

Malheur aux nations qui chargent de richesses les tables de leurs maîtres, et qui se contentent des miettes du festin !

VI. — Toutes les vieilles villes sont tristes avec leurs visages de pierrenoircie, leurs murs lézardés, leurs remparts croulants et leurs étroites rues.

248 Mais de toutes les vieilles villes, Fribourg est la plus triste avec sa fourmilière de Jésuites.

Partout les révolutions sont cruelles avec leurs flots de vivants qui s'étranglent et leurs monceaux de morts.

Mais de toutes les révolutions, celles de Fribourg sont les plus cruelles. Les esclaves ne se battent que pour changer de maîtres.

Partout les prêtres affligent la vue. Mais les prêtres en société, les prêtres qui n'ont d'autres soins que l'espionnage et la confession, les prêtres qui parlent bas, les prêtres conspirateurs sont les plus dangereux des prêtres.

Partout le travail est pénible, et l'ouvrier frustré.

Mais le travail le plus pénible est celui que daigne accorder la charité chrétienne, et les ouvriers les plus malheureux, ceux qui sont soumis aux caprices des fainéants.

Partout la science est incertaine et ses fruits sont amers.

Mais la science la plus incertaine est celle qu'il nous faut accepter toute faite, et dont les semences ne germent que dans le sol de l'humiliation.

Partout les femmes enfantent dans la douleur.

Mais les plus malheureuses des mères, sont celles qui ne peuvent avouer leurs amours ; et les plus perdus des enfants ceux que les religieux enfouissent dans leurs couvents pour les dérober au monde.

Partout la naissance et la mort cachent des mystères redoutables.

Mais à Fribourg, l'homme ne connaît pas son père et ne peut rien prévoir par lui-même de la vie future.

Malheur à la nation qui croit recevoir la vie des religieux ! Leurs reins engendrent la mort.

VII. — La Suisse protestante a étouffé la liberté d'examen. Des hommes libres ont été commandés pour fusiller, juger et bâillonner d'autres hommes. Le sang s'est confondu dans le sang. La révolte est sortie de l'excès de la compression.

N'était-ce pas assez d'avoir terrassé cette ligue insensée qui menaçait l'existence de la Confédéra-

tion? Fallait-il éterniser les haines? Fallait-il prélever sur tous, ambitieux et victimes, les frais d'une guerre atroce? Fallait-il appeler *chers et fidèles confédérés* [249] ceux qu'on traitait en vaincus? Fallait-il maintenir ce système malgré toutes les révoltes qu'il excitait.

Ah! La Vengeance est une cavale borgne; et quand le Pouvoir la monte, il la fait passer dans le sang jusqu'au poitrail.

VIII. — LIBERTÉ! ÉGALITÉ! FRATERNITÉ!

Fribourg est la propriété de Lausanne. Quand Fribourg veut remuer, Lausanne la charge de chaînes. Le gouvernement du canton de Fribourg est une préfecture du canton de Vaud. La voix des canons vaudois ne s'est fait entendre depuis un demi-siècle que sur les massacres de Fribourg! — LIBERTÉ!

C'est à la pointe des baïonnettes qu'on démontre à Fribourg que le catholicisme est une religion mauvaise; c'est avec l'état de siège qu'on lui a fait comprendre que les jésuites la ruinent; c'est par une tyrannie coûteuse, qu'on veut lui inspirer l'amour fédéral! — FRATERNITÉ!

La Suisse protestante commande à la Suisse catholique. Elle fond les encensoirs et les vases des églises pour enrichir les temples. Ses gouvernants montent dans les chaires et étouffent la voix des curés. Ils ont fait de Fribourg une solitude désolée! — ÉGALITÉ!

LIBERTÉ! ÉGALITÉ! FRATERNITÉ! En France, au

temps de la Terreur, ces trois mots étaient écrits sur les murs de l'Abbaye. Les Vaudois ont aussi gravé leur devise, Liberté et Patrie ! sur le portail de la prison de Chillon. Réjouissez-vous, prisonniers d'Etat, vous êtes libres ! Réjouis-toi, Bonnivard, infortunée victime des guerres de religion !

Esclavage ! Tyrannie ! Mensonge ! Aussi bien pourrait-on inscrire ces trois mots sur tous les étendards modernes. Les paroles sont des paroles : ne jugez les hommes qu'à leurs actes.

IX. — Ils appellent cela une alliance ! Dérision ! Je connais aussi l'alliance du planteur et du nègre, celle de l'Autriche et de l'Italie. L'isolement vaut mieux.

Non, ce n'est pas ainsi qu'on émancipe les peuples. Ce n'est point ainsi qu'on leur fait aimer et la libre pensée et la libre existence. Dès que les hommes ne sont plus libres, ils sont [250] malheureux : ceux qui asservissent comme ceux qui sont asservis.

Et c'est en ton nom, Christ, homme superbe qui t'égalas à Dieu, c'est en ton libre nom que les soldats pointent les canons contre les villes et que les prêtres se pendent aux cloches pour sonner le glas des Saint-Barthélemys.

Toi qui te révoltas contre la divinité de l'Inconnu, ils te peignent maintenant sur les bannières de la superstition ! Toi qui relevas la femme lapidée et ressuscitas Lazare, ils condamnent pour ta gloire les femmes adultères et les pauvres qui

mendient ! Toi qui leur recommandas de s'aimer les uns les autres, ils t'appellent le Dieu des armées!

Persécution sans fin ! Éternellement l'humanité se renouvelle ; mais éternellement aussi les sociétés dressent des croix pour y clouer les révolutionnaires ! O Christ ! la couronne de roses des Chrétiens est plus lourde à ton front que la couronne d'épines des Hébreux.

X. — Je me suis promené la nuit dans les rues de Fribourg; elles étaient noires et silencieuses. Et j'ai dit : « Il y a là des hommes qui veillent et d'autres qui sommeillent. C'est la Tyrannie soupçonneuse qui tient ouvertes les paupières des premiers; c'est l'aveugle Servitude qui ferme celles des seconds. »

Je me suis promené le matin, je me suis promené le soir autour des clochers et des murs de la cathédrale, j'ai visité les fortifications, j'ai gravi les montagnes, j'ai sondé les ravins. Et toujours j'ai vu des ombres noires se dessiner à l'horizon. Ces gens-là ne dorment donc jamais !

Allez dans les champs, semez du blé : ils le mangeront. Allez ramasser des raisins dans les vignes: ils boiront le vin. Allez dans les montagnes couper du bois au péril de votre vie : ils se chaufferont avec. Et vous resterez dans la nudité et dans la faim. Les vrais étrangers dans un pays ce devraient être ses maîtres, mais ce ne sont pas ses maîtres.

Oh ! que tu as coûté, Fribourg ! que tu as coûté

d'armes et de chevaux, d'argent et d'hommes, de franches guerres et d'hypocrites réconciliations! Que tu coûteras encore, Fribourg! La fécondité de tes femmes est maudite.

251 Ne pourras-tu donc jamais remplacer la couleur noire de ton écusson par une couleur joyeuse, bleue, verte ou rouge? Tant que tu seras esclave d'ailleurs, porte le deuil. Car le deuil convient aux femmes et aux villes qui ont perdu ce qu'elles ont de plus cher. Et quoi de plus cher au monde que la Liberté!

SOUVENIRS DE LAUSANNE.

> « Lausanne ! et toi, Ferney ! vous avez abrité des noms auxquels vous devez le vôtre ! »
>
> (*Byron.*)

252 Elle est belle, Lausanne, l'orientale, avec ses jardins suspendus, ses fraîches promenades et les grands parcs qui l'entourent. Ses tours massives, les fortes flèches de ses églises, son pont colossal jeté sur un torrent attestent la puissante ténacité du peuple qui l'habite. Les Romains n'ont pas fait plus solide.

Ses maisons de pierre se groupent capricieusement sur les flancs de collines gigantesques, ses tuiles rouges brûlent au soleil. Les torrents courent sur ses pieds, les sapins étendent leurs rameaux sur ses toits. Le ciel a disposé pour elle un pavillon si bleu, le lac, des bains si purs ! Elle est joyeuse, le dimanche, quand elle court au Léman et qu'elle donne la clef des eaux à toutes ses nacelles.

Les jeunes gens altérés d'amours recherchent les froides vapeurs qui dorment sur les eaux ; les

yeux languissants aiment à se parler dans le grand miroir vert. Sur le banc étroit on se serre pour tenir moins de place, la main qui frémit serre la main qui tremble, l'indicible frisson court les veines. L'idéal, le songe, les univers : la bien-aimée reflète tout cela dans son regard. Et ce regard prend pour témoin le ciel immense, le lac profond. Que les battements de notre cœur sont lents, que notre sang est pauvre quand nous voulons étreindre l'infini.

Il faut voir à Lausanne les fêtes civiques, lorsque les carabiniers luttent d'adresse dans les tirs et que les jeunes filles valsent dans les prairies jusqu'à l'heure où les étoiles pâlissent. Chez nous [253] autres, grands peuples, la musique militaire est confisquée par les gouvernements, on ne sort les canons que dans les jours de bataille. Ici, c'est dans les fêtes que le citoyen se déguise en soldat, et que retentissent les fanfares joyeuses et l'artillerie formidable.

On reconnaîtrait encore aujourd'hui l'exactitude de ce passage des rêveries de Jean Jacques : « En France, les fêtes et les danses sont tristes, quoiqu'on en dise. Mais en Suisse, tout respire le contentement et la gaieté dans les fêtes. La misère n'y porte point son hideux aspect ; le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir, et souvent, dans les transports de leur joie, des inconnus s'accostent, s'embrassent et s'invitent à jouir de concert des plaisirs de la journée. »

Grands et petits, gouvernants et gouvernés, tous sont de la fête ; on y conduit même les écoles publiques. Chacun s'efforce de préparer et d'embellir. Les sergents de ville et les gendarmes n'entrent pas dans le programme comme chez nous où les solennités publiques ne semblent faites que pour eux. Les assemblées populaires sont devenues pour les Suisses une nécessité de la vie ; la tribune est encore accessible à tous; les manifestations, quelles qu'elles soient, peuvent librement déployer leurs couleurs. Les lumières ne sont cachées pour personne ; et quand le soleil se couche, on illumine la couronne des montagnes avec de grands feux de sapins.

Le peuple de ce pays s'est réservé le droit d'annuler les actes de ses gouvernants, de les casser eux-mêmes, aussi souvent que cela lui convient. Certes, exécutif ne fut jamais plus impuissant, plus *serviteur*, plus muselé que celui-là ; et M. Louis Blanc n'a pas inventé aussi bien que n'a réalisé la constitution vaudoise de 1845. Cela prouve une fois de plus que, de tous les gouvernements, le meilleur n'en vaut rien. En effet, ce que l'exécutif vaudois ne peut obtenir par la force, il l'obtient par la ruse. Dans ce pays-là, on achète un homme corruptible pour un verre de vin, et pour six mille francs de salaire, un *exécuteur* de Lausanne commet autant de turpitudes, que M. Bonaparte pour 25 millions, — sans compter les retours de bâton. — On n'enchaîne pas les gouvernements ; que les peuples s'en convainquent et qu'ils ne leur

laissent pas prendre un pied chez eux ; ils en auraient bientôt pris quatre.

[254] Mais ce n'est pas ici le lieu de dire aux gouvernements tout ce que j'ai sur le cœur.

Qui n'a rêvé une maison blanche, sur une pente verte ; au bas, un lac ; en haut, des forêts ; tout autour, des vergers, des troupeaux, des vignes et des routes ombreuses ; un bateau sur le lac, du gibier dans les bois, un chien et un cheval, un amour de femme dans le cœur ? J'ai réalisé presque tout cela à Lausanne, et j'y ai passé dix-huit mois que je ne me rappelle jamais sans regret.

Alors je croyais à la bienveillance de tous, à l'intimité de quelques-uns, au dévouement des chefs de parti, au prochain avénement de la république, à la sympathie des démocrates étrangers pour les proscrits. Je voyais Mazzini, Strüve, Willich, que je regardais comme des héros ; je caressais des milliers d'illusions que j'ai perdues depuis. Ce que j'ai souffert à gagner une triste expérience est resté mon secret. Quoiqu'il ait pu m'en coûter, j'aime mieux ne plus être aveugle. Un homme averti vaut deux hommes. — Voilà pour moi-même.

Quant à la société, tous rapports entre elle et moi n'étaient pas encore brisés. Je voyais quelquefois mes parents, des amis politiques nous visitaient de temps à autre ; Lausanne était devenue le Gand de la démocratie. Je recevais de nom-

breuses lettres de France. Les représentants du peuple proscrits, les gouvernants du canton de Vaud, les médecins de l'hôpital, tout ce qu'on appelle les notabilités enfin, m'honoraient de leur considération ; j'étais entouré de cette sorte d'estime bête que le public accorde d'office à tout homme exerçant une profession dite libérale. Les bibliothèques m'étaient ouvertes, la clientèle venait bien, ma réputation médicale était au-dessus de ma valeur, parce que je venais de loin et que j'avais eu le bonheur de réussir dans les premières cures entreprises.

De cet ensemble de circonstances favorables étaient résultés: pour mon intérieur, une aisance relative; pour mon avenir, une grande insouciance ; et pour mon esprit, un calme dans lequel je me complaisais. Notre cœur est si étroit qu'il suffit à peine à contenir [255] nos préoccupations présentes et le soin de notre propre personne. Cela déplaît aux moralistes, mais cela est.

Pour résumer mes impressions sur ce temps-là dans une phrase éminemment comme il faut: j'étais aussi heureux à Lausanne qu'un homme puisse l'être sur cette terre où rien n'est parfait.

COMMENT J'EXERÇAIS LA MÉDECINE.

J'étais un bien singulier praticien quand j'avais droit de vie et de mort sur tous les Vaudois qui

voulaient bien m'honorer de leur confiance. Depuis que la docte race d'Hippocrate extrait le sang des veines et injecte l'eau dans les entrailles, il n'a certainement point paru de médecin comme moi.

Je ne faisais point faire antichambre à mes clients ; j'allais au-devant d'eux, et je les conduisais poliment jusqu'à la porte de mon cabinet ; je recevais à toute heure et dans tout costume ; je m'excusais quand j'étais en retard ; je traitais mes malades en amis. Jamais je ne pus me résigner à leur demander de l'argent ; il m'arrivait même habituellement, quand j'en avais grand besoin et qu'ils m'en offraient, de leur répondre que je n'étais pas pressé. Je voudrais qu'un amateur de ces sortes de curiosités pût voir à quels efforts inouïs je soumettais mon imagination pour inscrire sur mon registre, au moyen d'un signe particulier de leur physionomie ou de leur caractère, des personnes dont il m'aurait été facile de demander le nom et l'adresse ; — mais je ne l'osai jamais.

Bref, jamais le saint sacerdoce de la lancette et du speculum ne tomba dans des mains aussi indignes ; jamais personne n'exerça aussi gauchement le grand art de guérir. Je suis si primitivement inapte au gain, que j'ai toujours l'air d'être l'obligé des gens auxquels je rends service, et que je les remercierais volontiers de me fournir l'occasion de leur être agréable. Je m'excuserais encore si je ne connaissais pas l'égoïsme des hommes, si je

ne savais pas qu'en agissant ainsi on s'en fait d'irréconciliables ennemis, si je n'étais pas convaincu de la réalité de ce proverbe civilisé : « Les bons comptes font les bons amis. » Mais je suis instruit de tout cela comme un débitant de denrées coloniales. Je me le répétais [256] chaque fois que j'étais trompé, je me promettais qu'on ne m'y reprendrait plus, et je m'y reprenais moi-même à la plus prochaine occasion. Que je recommence demain à faire de la médecine, et demain je serai de nouveau la dupe volontaire d'une société que j'abhorre et qui ne m'a fait que du mal. Il n'est pas facile de qualifier cette manière d'agir ; — ce n'est pas du dévouement, ce n'est pas de l'égoïsme; peut-être est-ce du respect de soi-même.

Il résulta de ce mode inusité de procéder que lorsque je fus obligé de quitter le pays, je laissai entre les mains de mes amis des comptes tellement grotesques, qu'il leur fut impossible d'y démêler quelque chose. Qu'on ajoute à cela la délicatesse des débiteurs ; les uns ne m'avaient jamais connu, d'autres ne partageaient pas mes opinions politiques, d'autres trouvaient ma conduite privée très scandaleuse. L'exilé n'est-il pas fait pour rendre service aux autres hommes et pour en être récompensé par les plus grossières injures ? Il n'y a guère que le forçat libéré qu'on puisse exploiter plus impunément que lui.

Je tire de là les aphorismes suivants : Il n'est personne au monde de moins reconnaissant qu'un malade guéri. — C'est rendre un très mauvais

service à un client que de lui ouvrir crédit. — Le médecin proscrit fera bien de demander ses honoraires en enfonçant le couteau dans la plaie ; ce précepte du vénérable Antoine Dubois est dans la tradition de l'illustre faculté de Paris. — Obligez un homme, il fera en sorte de faire naître entre lui et vous des motifs de haine et de discorde. — On rend service à soi-même et aux malades en les faisant payer comptant. — Etre le débiteur de quelqu'un, c'est dépendre de lui dans une certaine mesure, et la nature humaine répugne à toute dépendance. — Vos plus mortels ennemis sont vos débiteurs. — En régime civilisé, le type de l'honnête homme c'est le Juif.

A quoi bon nier ces axiomes à la façon des économistes politiques ? Les reconnaître et en faire son profit, en cela consiste la sagesse moderne.

Ce que j'avais gagné, c'était pourtant le fruit de neuf longues années d'études ; cela représentait un capital accumulé de plus de trente mille francs ; c'était ma propriété enfin. Et ce sont des défenseurs de la propriété qui me doivent. Mais cela est bien naturel ; la propriété qu'ils ont à défendre, ce n'est pas la mienne, c'est [257] la leur. Il est d'une logique sévère que les défenseurs de la propriété attaquent tout ce qui ne leur appartient pas et spolient l'espèce humaine pour cause d'utilité privée. S'ils respectaient ma propriété, ils porteraient atteinte à la leur. Ainsi va le monde actuel. Il n'y a que les révolutionnaires de la tradition qui soient assez niais pour reprocher aux proprié-

taires d'attaquer la propriété et pour respecter les biens des privilégiés en temps de révolution. Si vous voulez vous pénétrer de l'égoïsme des hommes, faites de la médecine : au bout de six mois, je sais bien ce que vous penserez de la doctrine du dévouement.

Dans toutes les professions, le salaire est avilissant, pénible à demander, à donner et à recevoir. Ainsi, deux hommes sont liés par une chaîne d'argent qui les contraint de se souvenir constamment et désagréablement l'un de l'autre. Mais en médecine, le salaire est encore plus odieux qu'en toute autre profession. Il me semble qu'entre l'homme qui souffre et celui qui l'assiste dans sa souffrance, il doit s'établir des rapports d'amitié et de sympathie tout à fait incompatibles avec l'idée de salaire. Je sais, pour ma part, que tous les malades que j'ai soignés, dans les hôpitaux comme en ville, m'ont toujours été chers parce qu'ils tournaient vers moi des regards d'espérance. Parce que je faisais la médecine par attrait, je ne prétends pas être plus méritant que ceux qui la font par devoir ; je les plains seulement parce qu'ils ne sont pas nés médecins et que jamais ils ne recueilleront pendant toute leur vie tant d'impressions agréables que j'en ai éprouvé en quelques années.

Je n'ai jamais été surpris que mes malades me payâssent d'ingratitude : cela est naturel. L'homme

qui craint la mort ou la souffrance se cramponne à votre main qui le soutient au-dessus de l'abîme. Dès qu'il n'a plus peur, il rentre en possession de son intégrité, de son égoïsme, de son moi et s'empresse de *se libérer*; — l'expression est consacrée. Il n'est pas médecin, lui ; par conséquent il n'a pas besoin d'être titré en affectivité. Je n'adresserai donc pas à mes malades le sot reproche d'avoir été ingrats ; c'était à moi de leur en ôter la possibilité. Dans ce siècle-ci toutes les notions du
258 juste et de l'injuste sont comprises entre les colonnes du doit et de l'avoir.

La médecine, les médecins, l'Ecole, la Faculté, l'Académie, la Famille médicale d'aujourd'hui me font horreur. Quand tous les autres privilèges, quand tous les autres sacerdoces sont attaqués sans réserve, il me déplaît que celui-là ne le soit que très timidement, et que son ennemi le plus irréconciliable, M. Raspail, borne ses projets de réforme à substituer sa divinité à celle d'Esculape et son système à celui des humoristes. La médecine, c'est l'empoisonnement ; il n'y a pas à la réformer, il n'y a qu'à la détruire comme tous les autres monopoles. Nous n'avons plus besoin ni d'école, ni de système, ni d'oracles, ni de guérisseurs ; c'est ce que je m'efforcerai de vulgariser bientôt, en suivant la marche d'absolue négation dont je ne m'écarte jamais.

Ne cherchez pas de médecins philosophes au-

jourd'hui. Vous trouverez des professeurs, des docteurs, des officiers de santé, des médecins d'hôpital, des rebouteurs, des chirurgiens qui sauront assez proprement escamoter une jambe ou battre du tambour sur la poitrine d'un pauvre homme; d'autres, charlatans, qui connaîtront les secrets de la réclame; d'autres, économes, qui auront appris la tenue des livres très convenablement; d'autres, micrographes, qui vous diront au plus juste dans quel imperceptible pertuis passe tel imperceptible filet nerveux; d'autres, bibliothécaires et érudits, auxquels n'aura échappé aucun détail de la vie privée de Galien. Mais vous ne rencontrerez pas un seul médecin, de ceux qui sont fiers de leur titre, qui comprenne que toutes les sciences s'enchaînent et se fécondent; que la question médicale et la question sociale se confondent; que tout est dans tout, comme dit Jacotot; qu'il n'y a pas d'île dans le monde de l'intelligence, comme Bacon l'avait dit avant lui. Vous n'en trouverez pas un, — encore moins dans le parti démocratique que dans les autres, — qui comprenne que la notion d'absolue liberté, qui est applicable à tout, est également applicable à l'étude et à la pratique de la médecine; — que la propriété médicale doit disparaître avec toutes les autres, ou qu'elle les reproduira toutes. Et cependant quelques médecins [259] socialistes sont d'accord que la propriété, c'est le vol. Les médecins sont les pires des monopolistes, encore plus âpres à la curée que les avocats, parce qu'ils sont plus

pauvres. Il est temps de leur déclarer une guerre à mort.

Il y a des médecins en France qui se plaignent amèrement de ce qu'ils sont obligés de cumuler l'exercice de lancette avec le métier de postillon et les fonctions uniquement honorifiques de maire de leur commune. Ils ne savent pas ce que c'est que de pratiquer la médecine dans l'exil. Dans mon chapitre sur Londres j'y reviendrai. Tout ce que j'en puis dire maintenant, c'est que je ne souhaite pas un aussi grand malheur, même à mon plus grand ennemi.

L'HELVETIA,

SOCIÉTÉ DÉMOCRATIQUE DES ÉTUDIANTS SUISSES.

« Le socialisme a deux ailes,
L'étudiant et l'ouvrier. »
(*Pierre Dupont.*)

[260] La Suisse est la terre classique des associations. Il n'y a pas de Suisse qui n'appartienne à une corporation quelconque, soit comme ouvrier, soit comme franc-maçon, soit encore comme gymnaste ou carabinier. Obéissant à ce charme puissant, les étudiants suisses avaient formé depuis 1830 une société qui tenait à Zofingen, dans le canton d'Argovie, ses séances annuelles.

Mais, depuis les troubles politiques dont la Suisse fut le théâtre en 1847, plusieurs comprirent que la sympathie ne s'établit pas autant par le rapprochement des individus que par l'accord des sentiments, et qu'il ne suffit pas d'être enfants d'une même patrie pour être frères. A côté de la société de Zofingen, aristocratique et traditionnelle, s'éleva la société de l'Helvétia, démocratique et progressive.

Cette division devait se produire. Il est dans

l'ordre naturel que les vieilles institutions se renouvellent et que les jeunes hommes soient les interprètes des tendances nouvelles. D'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes se groupent autour de deux étendards, celui du Passé et celui de l'Avenir. La famille nationale est dissoute. La patrie n'est plus qu'un mot. La carte d'Europe est à refaire, et la civilisation à remplacer. Bonne venue au Socialisme!

D'abord inaperçue, l'Helvétia devint chaque jour plus nombreuse; son accroissement fut surtout très rapide depuis les [261] événements de 1848. Créée par quelques têtes exaltées, comme on les nomme, elle ne paraissait pas durable. Cependant les plus hardis s'y firent admettre; les esprits droits et généreux suivirent. — Aujourd'hui les irrésolus, les intelligences superficielles, tous ceux qui cherchent les plus gros rassemblements pour s'y joindre, accourent à elle, et ses listes de candidatures sont toujours remplies. Elle est à la mode en un mot, et aussi considérable au moins que l'association rivale. C'est la vieille histoire de l'évolution des sociétés nouvelles; je ne m'y arrêterai pas.

L'Helvétia est sympathique à la population, dont les tendances sont généralement progressives. On aime à la voir passer dans les fêtes avec ses couleurs rouge et or. Le peuple répète en chœur ses chants de liberté. Les mères républicaines y comptent leurs fils; les sœurs, leurs frères; et les ouvriers, des amis. Elle s'occupe de la chose publi-

que ; sa voix est connue dans les assemblées de la nation. Elle rayonne sur le pays comme le jeune soleil.

Au contraire, la société de Zofingen dépérit. Comme les vieillards, elle vit dans les âges passés ; elle radote. Sa casquette blanche a déteint sur ses cheveux d'enfant. Les familles aristocratiques dont ses membres sont issus, ne sont pas assez nombreuses pour faire foule sur leur passage ; elles n'ont pas assez d'influence sur les masses pour se concilier la considération.

Les malheureux jeunes gens ! Ils ont vingt ans, seize ans, et ils se condamnent à la mort des vieillards ; écrasés sous le poids d'une morgue héréditaire, sans horizon, dans la longue nuit d'une tradition stérile. Laissez donc finir ainsi vos parents ; de vieux diplomates, de vieux pasteurs, de vieux mercenaires de l'étranger, de vieux prêteurs sur gage, de vieux pédagogues qui ont décrassé les gentilshommes d'Angleterre et de Russie, et qui n'ont rapporté dans leur pays que leurs vieux os. Vous n'êtes pas encore bons à faire des morts, et il n'est pas d'agonie plus navrante que celle des roses enfants qu'atteint le croup !

Et vous, étudiants de l'Helvétia, ne consumez pas vos brillantes années à détruire pièce à pièce une société mourante. En vous séparant d'elle, vous l'avez privée de sa clef de voûte et de ses assises ; elle s'écroulera bientôt. Laissez le temps faire son travail ; laissez-les vivre sur leurs six mille ans de traditions, et sur leurs seules gloires

nationales. Les siècles à venir sont le domaine de votre [262] pensée; vous avez pour archives l'universalité des gloires humaines; le monde est votre patrie.

Peut-être eussiez-vous dû prendre un nom moins patriotique et moins latin? Ce nom-là vous aura été proposé par quelque pédant universitaire, et vous l'aurez adopté sans y réfléchir autrement. Confondez-vous aussi davantage avec les classes travailleuses, les seules qui aient intérêt à faire la révolution sociale, les seules qui la feront. N'oubliez pas qu'avant d'être étudiants et Suisses, vous êtes hommes, et jeunes hommes. Soyez fiers de la gloire de vos pères; ils ont fait leur œuvre, et peu de terres contribuèrent plus que la vôtre au triomphe de la liberté. Mais le travail fait ne dispense pas du travail à faire, et noblesse oblige.

Persuadez-vous enfin que les confréries ne sont plus de ce temps. Les hommes d'aujourd'hui sont possédés d'un besoin de travail et d'examen qui les ravit à l'empire des solidarités et des programmes. Votre société se compose d'éléments trop hétérogènes pour durer longtemps. Les jeunes socialistes universels qui en sont l'âme ne s'accordent déjà plus avec les gouvernants, les avocats et les ministres qu'ils ont eu l'imprudence d'introduire au milieu d'eux comme membres *honoraires*. Les honneurs détruisent tout sentiment de liberté et d'équivalence. Les débris de la société l'Helvétia resteront aux mains des derniers gouvernementaux. Tout ce qui a force et vie dans son

sein se mêlera chaque jour davantage aux travailleurs révolutionnaires.

Voici dans quelles circonstances je devins membre de l'Helvétia.

Le 24 février 1850, la section vaudoise de cette société célébrait le souvenir de la dernière révolution du canton. C'était aussi l'anniversaire de nos journées de 1848. A cette occasion, les étudiants de l'académie de Lausanne se rappelèrent que Dubreuil et moi, nouvellement sortis des écoles de France, nous étions réfugiés chez eux. Ils nous invitèrent, et nous fûmes heureux d'aller échanger nos aspirations avec les leurs, et d'attiser sur ce point le rouge incendie de la Révolution.

Dans l'étudiant suisse on retrouve l'étudiant allemand : même hospitalité, même simplicité naïve, même caractère rêveur et [263] fantasque, même réserve dans les premières entrevues, même confiance illimitée plus tard.

La première taverne venue leur est bonne, pourvu que la table soit spacieuse, les bouteilles larges, les verres hauts, le tavernier peu susceptible, et les voisins un peu durs d'oreille. Quand une fois ils ont choisi leur siège social, la foudre ne les en chasserait pas. Il semble que leur esprit s'identifie avec les localités, et il faut des motifs bien graves pour qu'ils se séparent de leur hôte. Le plus souvent, c'est l'hôte qui se sépare d'eux.

C'est le soir qu'ils s'assemblent, et leurs réunions se prolongent fort avant dans la nuit. Pour eux ce sont autant de solennités. Le *kneip*, c'est la vie de l'étudiant suisse. Il y vient en grande tenue, casquette et écharpe de rigueur, pipe historiée et belle blague à la boutonnière, dissertation en poche.

L'ameublement consiste en une longue table littéralement couverte de choppes, de bouteilles de vin blanc et de bière. La soirée est divisée en cinq ou six actes dont chacun comporte un exercice spécial. Le réglement et le programme des séances sont religieusement observés. Le tavernier seul se permet d'interrompre de temps à autre par des questions d'économie domestique et des réflexions plus ou moins bien placées. Comme le président parle latin, le tavernier, qui ne comprend pas cette langue, est bien certainement le membre le plus turbulent de l'assemblée.

A Heidelberg, à Berne ou à Lausanne, c'est toujours le démon de la révolte qui travaille ces jeunes têtes protestantes, excentriques et raisonneuses. Les descendants de Jean Hus, de Zwingli, de Luther et d'Œcolampade sont de la même race, de celle qui brise les théocraties tyranniques et ne peut vivre sans travailler suivant ses goûts, sans croire suivant sa raison. Ce sont eux qui, dans le commencement du siècle, soulèvent l'Allemagne entière contre la domination française ; ce sont eux encore qui créent de nos jours la légion académique de Vienne, héroïque phalange, qui

porte son sang et sa tête dans tous les pays où l'on combat pour l'indépendance.

Tandis qu'ils perdent la vie sur les champs de bataille, l'étudiant français consume sa jeunesse dans les tristes estaminets ou dans les insipides réunions du grand monde. Sa liberté précieuse, il en fait bon marché; il est avide d'esclavage, il court au-devant du joug [264] qu'on lui prépare. Ne cherchez pas à le distinguer du commis de boutique par l'excentricité de son costume, ou du surnuméraire par l'excentricité de ses mœurs : il met son orgueil à passer pour un fonctionnaire ou un boutiquier. Ne lui demandez pas quelles sont ses opinions politiques : il pense comme la bonne société; ni ses opinions scientifiques : il suit les cours de l'Ecole ; ni ses goûts : il observe les modes; ni ses amours : ce mot-là le fait sourire. Il paie régulièrement sa femme, son propriétaire et ses inscriptions; il aime confortablement, il déjeune de thé, il fume le cigare par genre et la pipe par économie, quand il n'attend pas de visites. Il a son appartement à l'entresol, il le meuble dans le dernier genre, il étale autour de sa glace des cartes d'apprentis diplomates, d'officiers du génie, de lieutenants de marine et d'élèves de l'école polytechnique. Sa plus grande ambition est d'être admis chez son député. Il reçoit; il porte des gants, un parapluie, un chapeau incroyable, des chaussures vernies et des cartes glacées. Une fois par mois il prend un cabriolet de régie pour faire la revue de ses connaissances. Ses manières sont

distinguées, sa conversation délicieuse, son faux-col correct. Recommandations importantes, examens très satisfaisants, concours remarquables, jeune homme plein d'avenir : il parviendra. Il ne s'occupe pas de la science sociale ; c'est l'affaire des niais. Il deviendrait l'irréconciliable ennemi de quiconque lui parlerait du *quartier latin*, de son endroit natal, de son père et de sa mère. Il ne se commet pas avec la *vile multitude*. Vous trouverez sur sa table de nuit la *Confession d'un enfant du siècle* et un cigare commencé. Ce monsieur conserve la moustache, fait ses ongles, et consomme une fabuleuse quantité de cravates blanches. Il est spirituel, sceptique, railleur, bien informé, bavard, déjà rempli de servile ambition et de banale intrigue. De ses facultés intellectuelles il n'exerce guère que sa mémoire. Ce n'est pas un homme, c'est une machine à répétition ; pire que cela, un esclave.

UN ANNIVERSAIRE DE RÉVOLUTION FÊTÉ PAR LES ÉTUDIANTS SUISSES.

J'avoue que les premiers *actes* de la séance n'attirèrent que [265] médiocrement mon attention. J'abhorre le latin, les dissertations religieuses et les mémoires scientifiques présentés sous une forme qui me rappelle par trop le collège, le catéchisme ou la société savante. J'ai payé, Dieu merci ! mon

tribut à toutes ces tortures. Aussi j'attendais avec impatience que le président ouvrît le quatrième acte consacré aux discours politiques et aux toasts ; il me tardait de connaître les idées de la jeune Suisse. Jusque-là je fus d'une distraction scandaleuse, et je n'entendis guère que la voix du tavernier qui disait :

« Écoutez! la brise agite le feuillage du vieux chêne; les troupeaux rentrent; le pêcheur du Léman replie sa voile. Le veilleur de nuit a chanté neuf heures sur le clocher de la cathédrale! »

Après l'entr'acte obligatoire arriva enfin le quatrième acte tant désiré. Je me rappelai suffisamment mon latin pour comprendre que le président l'annonçait.

Alors l'un des étudiants se leva. C'était un jeune Vaudois à la physionomie intelligente, au regard vif. Ses manières étaient prévenantes, son élocution facile, ses gestes pleins d'ampleur et sa voix sympathique. Il s'appelle Bidaux, c'est mon ami : j'en reparlerai souvent.

Il raconta les grandes pages de l'histoire d'Helvétie. Il commença par vous rendre hommage, pères de la liberté, héros des Waldstætten. Il rappela ta mort plus inconnue, mais non moins héroïque que ta vie, Guillaume Tell!

Il dit la journée de Morgarten, où deux mille confédérés écrasèrent sous des blocs de rochers six mille Autrichiens brillants d'acier, la fleur de la noblesse!

Il dit ta mort sublime, immortel Winkelried, dans les champs de Sempach. — L'armée suisse se brisait en vain contre une muraille d'armures, quand le héros d'Unterwalden s'écrie : « Je vais frayer le chemin de la liberté! Fidèles confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfants. » Et précipitant sa poitrine sur autant de lances que pouvaient en ramasser ses bras, il tombe; et sur son corps, les Suisses marchent à la victoire.

Il chanta les combats de Nœfels et de Rothenflüe, où des milliers d'Autrichiens prirent la fuite devant une poignée de Confédérés. Éternelle gloire! Épouvantable carnage!

[266] « Qui pourrait dignement célébrer, s'écrie-t-il, l'héroïsme de ces temps, les exploits des Glaronnais et des Appenzellois, la gloire des Grisons, les journées de Saint-Jacques et de Giornico, l'orgueil et l'humiliation des Léopold et des Maximilien d'Autriche! En huit mois, les Suisses furent victorieux dans huit batailles, leurs étendards flottèrent au loin sur les rives du Léman et du lac de Constance; leur nom devint célèbre dans l'Europe entière; les plus grandes nations recherchèrent leur alliance!

« Maison de Hapsbourg, tu te retournas contre la terre natale, tu fus parjure dans les traités, farouche dans la domination, implacable dans la vengeance ; souviens-toi cependant de ce que pèse le glaive de la Confédération. Les jours de sang vont revenir. Fidèle à sa tradition, l'impériale Autriche cherchera partout des ennemis à la li-

berté. Egalement fidèle à la sienne, notre République brisera les couronnes sur les crânes éburnés des royautés d'Europe. Malheur à la maison d'Autriche!

Il continue : « Charles-le-Téméraire était un puissant seigneur. Sur les deux penchants du Jura, sur les rives du Léman et les bords du Rhône, on redoutait son nom. Il voulut soumettre la Confédération. — « Que venez-vous chercher parmi » nous? lui dirent les hommes de Schwitz. Nous » ne fondons que le fer, et nous ne craignons pas » la mort. » — Il s'avança cependant à la tête de soixante mille guerriers. Sur les hauteurs de Grandson se déploya son armée resplendissante. Dès le matin, le cri des clairons précéda le silence de la mort. Quand brilla le soleil de midi, l'armée suisse, forte de vingt mille hommes, s'élança tout entière dans la mêlée sanglante; les massues résonnèrent sur les casques, la lance heurta la lance, les sillons furent gorgés de sang. Les Bourguignons entraînèrent Charles-le-Téméraire dans leur fuite. Le soir, les échos du lac de Neuchâtel répétèrent les accents de victoire de la trompe d'Uri.

« Ce n'était pas assez. Jaloux de venger sa défaite, le duc revint ensuite avec une armée deux fois plus nombreuse; il rencontra les confédérés dans les champs de Morat. Ce fut un choc immense; la terre en retentit jusque dans ses entrailles; elle fut jonchée de morts. Charles-le-Téméraire n'échappa qu'à grand'peine; il rentra dans Genève, couvert de honte, avec quinze hom-

mes d'escorte. Ces hommes racontèrent dans leur pays la grande bataille; [267] les jeunes filles de Bourgogne pleurèrent leurs fiancés, et l'on apprit de l'autre côté du Jura que les Suisses étaient invincibles. La cathédrale de Berne conserve encore la tente somptueuse, la parure ducale et les diamants précieux recueillis dans cette journée. Avec les os et les crânes des Bourguignons, les citoyens de Morat construisirent un ossuaire pour rappeler aux princes qu'il est dangereux de menacer la liberté des peuples!

« Il n'y a pas encore un demi-siècle, une autre armée traversa le Jura, sous la conduite du plus grand capitaine de nos temps. Des aigles d'or planèrent dans les régions où crient les aigles fauves. Bonaparte trôna dans tous les palais de l'Europe. Seuls, les montagnards des Alpes et des Pyrénées lui résistèrent jusqu'à la mort, disputant à la tactique militaire les solitudes paternelles.

« Et qui donc arracherait de nos mains l'étendard de la liberté? Qui donc fonderait une dynastie dans ces montagnes. Il n'y a que les aigles, les chamois et nous qui puissions y élever nos familles ; l'arbre du despotisme n'y prend point racine ; quand on l'y transplante, il meurt.

« Il est aussi, parmi nous, des hommes qui trahissent. Ils ont fondé leur fortune par l'injustice, ils voudraient la conserver dans l'esclavage ;

ils voudraient nous livrer à l'Autriche, à la France ou à l'aristocratie de Berne. Mais qu'ils se rappellent l'issue des conspirations des nobles de Lucerne, de Zurich, de Soleure, de Berne et de Fribourg, et qu'ils tremblent!...

« Ils veulent déchaîner la guerre, mais ils ne connaissent pas la guerre du dix-neuvième siècle. Ils comptent sur leurs soldats; nous comptons sur les hommes libres de toute la terre. Les triomphes de la Force ne durent pas.

« Vive la Liberté! reprirent toutes les voix. »

Il y eut un nouvel entr'acte. Un étudiant de Berne chanta : « Trinquons, videz vos coupes! Le choc des verres rend l'homme joyeux. Le bon Suisse fait le bon vin, et le bon vin fait le bon Suisse. Vaillance et sobriété ne marchèrent jamais ensemble. Bientôt nous boirons la bière écumante dans les crânes de nos [268] ennemis. Le moyen qu'un franc étudiant ne sût pas bien fumer et bien boire! Trinquons! »

Puis Dubreuil obtint la parole. « Etudiants de l'Helvétia, dit-il, nos amis et nos frères, j'ai tressailli d'allégresse au récit de vos glorieuses annales. Laissez-moi vous raconter des luttes moins colossales sans doute, mais aussi utiles peut-être. Je veux parler de celles que les écoles de France soutinrent contre nos derniers despotismes. Le

sang d'un homme vaut celui d'un autre, et sur quelque terre qu'il soit versé, la Liberté pleure un fils et lui assure un souvenir parmi les nations.

« Il y a vingt ans, avant ce règne de corruption et de fange qui noya dans l'orgie la jeunesse de France, nos étudiants étaient autres qu'ils ne sont aujourd'hui. Ils savaient manier les armes, et quand la mitraille grondait par les rues, ils aimaient à prendre l'air. C'était le temps où, libres des préjugés et de la mode, les jeunes hommes étaient braves, galants et forts. Ils chantaient de joyeux refrains et ne trompaient pas les pauvres filles.

« Le pouvoir les craignait. Leur quartier était sillonné d'associations redoutables dont les ramifications s'étendaient dans les provinces et à l'étranger. A cette époque, ils pouvaient, sur un signe, faire trembler toutes les têtes royales. Ils étaient honorés. Où que ce soit, les hommes sont estimés selon l'habit qu'ils portent. Quand il se soulève contre le pouvoir, l'ouvrier fait de l'égoïsme ; et l'étudiant, du dévouement. Voilà ce que dit la foule, et elle entoure de sa considération les étudiants chaudement vêtus.

« Le 27 juillet 1830, le soleil fut bordé de sang. Une corneille laissa tomber sur le dôme du Panthéon un rameau de cyprès. Les soldats et les hommes du peuple furent réveillés par le rappel des guerres civiles. Les étudiants revêtirent leurs habits de fête et coururent à la mort : — à la mort, la noire fiancée, plus exacte au rendez-vous que

l'amour. — Ils soulevèrent les lourds pavés; leurs corps tombèrent dessus; leurs âmes furent recueillies par la Gloire qui passait en ce moment dans le ciel. Une colombe déposa sur le pavillon des Tuileries un rameau d'olivier.

269 « Le prestige des écoles de Paris alla grandissant. Partout on redisait leurs combats et leur existence aventureuse. Quand ils retournaient aux villages, au temps des vendanges, les jeunes filles leur préparaient des couronnes de pampre. Quand les ouvriers les rencontraient, ils leur serraient la main. Souvent le dimanche, les faubourgs travailleurs montaient au Quartier-Latin pour échanger des promesses d'alliance. Quand les républicains menaient, autour de la colonne de Juillet, la procession pieuse, les étudiants y venaient et chacun portait à la main la couronne dorée d'immortelles. — Les paroles hélas! sont fragiles comme verre; le vent les disperse comme un sable mouvant.

« Pendant près de dix ans, chaque fois que le pouvoir issu des barricades tentait une nouvelle trahison contre le peuple, les étudiants déployaient leurs bannières sur les places des écoles de droit et de médecine. Puis, entonnant les hymnes de la République, ils descendaient sur l'autre rive de la Seine, accueillis par d'unanimes acclamations. Souvent leur intervention prévint l'effusion du sang, souvent elle arrêta le pouvoir et le peuple altérés de vengeance. Les Ecoles étaient devenues la Providence de Paris; elles apportaient aux ac-

cusés républicains l'appui de leur influence, et les condamnations politiques étaient autant de triomphes pour la démocratie. Les soldats étaient las de les harceler sans résultat; l'opiniâtre provocation de la police échouait elle-même contre leur crédit et leur bonne entente.

« A Lyon, en 1831, deux jeunes gens, récemment sortis des Ecoles, guidèrent cette formidable armée de prolétaires qui écrivit sur son drapeau : « Du travail ou du pain. » terrible devise! A la pointe du glaive ils furent victorieux, et pendant quelques jours la ville reconnut leur pouvoir. A la pointe de la langue et de la plume, ils furent vaincus, et l'autorité rentra dans la ville insurgée, canons roulants, mèches flamboyantes, baïonnettes pressées, ne promettant déjà plus rien à la souveraine multitude dont elle avait baisé les genoux.

« Dans les combats sanglants que la République et la Royauté se livrèrent à Paris et à Lyon en 1834 et 1836, les étudiants fournirent des héros, des morts et des prisonniers. Ces derniers souffrirent plus longtemps que les autres; ils comparurent devant les juges, tête haute, regard enflammé, bras droit tendu. Ils leur firent [270] honte de leurs apostasies et de leurs lâchetés sanguinaires. Tremblants de rage et de peur, les exécuteurs royaux feuilletèrent les vieux codes et leur appliquèrent les peines les plus lentement torturantes : la déportation à vie, la mort civile; ils ordonnèrent que leurs noms fussent affichés sur les poteaux de la Grève.

« En 1839 encore, ce furent des étudiants, le grand Barbès, Martin Bernard, un des typographes les plus intelligents de Paris, et Blanqui, le prisonnier d'Etat, qui conduisirent à travers Paris cette poignée de conjurés qui le fit trembler pendant vingt-quatre heures. Barbès fut condamné à mort, et déjà la sentence allait être exécutée, lorsque les étudiants descendirent et l'arrachèrent au bourreau. Ce fut le dernier acte collectif de la démocratie des Ecoles.

« Police au regard louche, Corruption puante, vous réussîtes dans la tâche abandonnée par la Force. Comment les étudiants seraient-ils restés généreux au milieu d'une société mercantile? Comment, engendrés par des pères bourgeois et nourris par des mères bourgeoises, n'auraient-ils pas été gangrenés dès leur naissance? Comment auraient-ils résisté toujours aux agents de séduction qui les tentaient dans l'ombre? Depuis longtemps la police semait ses limiers dans leurs rangs; chaque jour elle marchandait beaucoup de consciences, chaque semaine elle en achetait quelques-unes, évitant le scandale, rampant en silence. L'infâme travail portait ses fruits; le secret des réunions était trahi, la solennité des procès souillée par des défections éhontées; les moins énergiques se retiraient de la lice. Les générations qui arrivaient des provinces se montraient d'année en année plus indifférentes.

« On voyait les étudiants défiler par longues bandes sur les boulevards extérieurs, se hâtant

vers les bals et les amours banales, soûlant des filles de nuit pour acheter le droit de danser avec elles, et les attirant dans leurs chambres à la lueur d'un écu. Tout le long des murs, c'étaient de sales orgies et des chants lubriques qui célébraient la Chaumière et le Prado. Les patrouilles grises ramassaient chaque soir des écoliers avinés.

« Le vieux roi Louis-Philippe était le plus complaisant des tentateurs. Il sourit en voyant que les hymnes de Liberté étaient oubliées dans les Ecoles, et se frotta les mains. Il les fit [271] poursuivre par le ridicule d'abord, ensuite par la correctionnelle, plus tard par les tribunaux supérieurs. Les applaudissements étaient pour les refrains grossiers, on les transmettait de bouche en bouche, on les imprimait, on passait les soirées d'hiver à les apprendre. On étudiait le cancan ; les vieux étudiants gagnaient leur vie à l'enseigner aux nouveaux. Le gourdin des assommeurs et les procès tombaient comme grêle sur ceux qui répétaient une strophe de la Marseillaise, innocente chanson ! Les étudiants se faisaient gloire de rechercher l'impopularité; ils affichaient des allures de clercs de notaire et de nobles ruinés. Si encore ils s'étaient amusés...

« Quand éclatèrent les journées de Février que nous célébrons aujourd'hui, les Écoles restèrent muettes ; le réveil du peuple leur fit peur. Quelques-uns seulement furent vus dans la mêlée ; leurs chemises étaient tachées de sang. Il n'en fut point fait mention dans le compte-rendu du lendemain.

Ceux qui étaient restés à dormir devinrent aides de camp du gouvernement provisoire et portèrent de beaux panaches. Il y a un proverbe en France qui dit : « Le bien vient en sommeillant. »

« Depuis, la honte des Écoles s'est étendue comme une tache d'encre sur un papier qui boit. — Au 15 mai 1848, les étudiants poursuivirent de leurs calembourgs ceux qui se levaient pour la Pologne. « Les morts ne reviennent pas, » chantaient-ils en buvant. Qu'en savent-ils, eux qui n'apprennent qu'à condamner et à disséquer ? — Dans les Journées de Juin 1848, ils se cachèrent dans la garde bourgeoise, et fusillèrent des vaincus, leurs voisins d'amphithéâtre; ils en dénoncèrent même! ils ne comprenaient pas qu'on demandât du travail! — Au 13 juin 1849, ils furent moins spirituels et plus lâches que les journaux de la réaction; ils surent à peine répéter la leçon du *Constitutionnel*. — Depuis, ils sont morts dans une trop longue vieillesse.

« La Science, la valeur, le travail et la joie, tout cela est mort dans les écoles de France. L'Université, c'est un cadavre. Nous qui voulions vivre, nous avons été nous retremper dans l'Océan populaire, source de force et d'imagination. Oh! ne vous cloîtrez pas dans les prisons académiques où l'âme se dessèche, où la source de la pensée se tarit. Vivez dans l'humanité. Tout ce qui s'en isole est condamné à mourir.

272 « Vive la Liberté! reprirent toutes les voix. »

Le tavernier s'éveilla : « Ecoutez ! On a sonné le couvre-feu. Les boutiques se ferment. Les dernières branches de sapin pétillent dans l'âtre. Le veilleur de nuit a chanté dix heures sur le haut de la cathédrale. »

« Qui vous en demande si long ? dit le président. — Je ne croyais pas vous offenser, répondit le tavernier. »

Il y eut un nouvel entr'acte. Un étudiant de Grandson nous dit des vers qu'il avait composés pour la Suisse, pour la Liberté et pour sa fiancée : « Les montagnes sont l'asile des hommes libres. — L'amour est né de la Liberté. — Les hommes vaillants aiment les jeunes filles délicates. — Les jeunes filles délicates sont des lionnes dans les combats. — J'ai sorti l'anneau d'or du doigt de ma fiancée, je l'ai fait reluire sur mon ruban rouge, et j'ai passé mon doigt dans l'anneau de ma fiancée. — Et je lui ai dit : Toi qui as ma foi, je te quitte pour aller chercher la Science. — Fais briller mon anneau quand des jeunes gens plus beaux que moi te parleront d'amour. — Tu verras mes yeux dans son miroir.

« Heureux ceux qui récitent des vers quand ils sont jeunes ! Heureux ceux qui ont les cheveux en désordre et le regard inspiré ! »

Mon tour vint de parler, et je dis :

« Etudiants de l'Helvétia, nos amis et nos frè-

res! Nous vous remercions de nous avoir conviés à célébrer votre révolution et la nôtre. Cette révolution de Février qui a tourné contre nous sa flamboyante épée! Nous vous en remercions comme socialistes et comme hommes. Car tous les socialismes sont solidaires, et tous les hommes seront amis bientôt.

« Si jamais nous rentrons en France, nous dirons : que vous nous avez fait asseoir à vos côtés et que la coupe a circulé de vos mains dans les nôtres. Et quand les peuples se visiteront, vous serez reçus chez nous comme nous le sommes ici. La Déesse de l'hospitalité rend au centuple les dons qu'on lui fait.

273 « Amis, je porte un toast à la République Universelle qui réunira les hommes divisés par l'ambition des despotes.

« A la République Universelle qui aura le monde pour théâtre, les nations pour soutiens, la Liberté de chacun pour religion, et pour dogme la solidarité de tous.

« A la République Universelle que défendront les hommes, que chanteront les enfants, que les femmes aimeront et que béniront les vieillards.

« A la République Universelle que nous ne verrons pas, pour laquelle nous ne pourrons que combattre. Car le dernier homme seul connaîtra la destinée de son espèce et ne s'en doutera point.

« A la République Universelle qui reliera l'Avenir au Passé, les rivant l'un à l'autre avec le fer sur les reins ensanglantés du Présent.

« A la République Universelle dont nous pouvons voir dans l'avenir, la large route bordée de fleurs, dont nous pouvons suivre dans le passé l'étroit sentier jonché d'ossements.

« Vos pères, comme les nôtres, y ont laissé les leurs. Guillaume Tell et Winkelried, Zwingli comme d'Erlach, Davel et Henzi, et Nicolas de Flüe, et Bonnivard combattirent pour la Liberté du monde.

« Les os des morts sont divisés en deux parts. Les uns pourrissent dans les champs de Morat et de Sempach : ce sont ceux des ennemis de la Liberté. Les autres ont été recueillis dans les temples de Berne et de Küssnacht, ce sont ceux de ses défenseurs.

« N'y a-t-il pas quelque part, — je ne veux pas dire où, — sur cette terre républicaine, un lion de bronze élevé à la mémoire des mercenaires qui défendirent le trône de Charles X ? Rasez ce monument de honte. Qu'importe que ces hommes fussent Suisses, s'ils étaient esclaves ? Rendez leurs os aux rois qui les repousseront du pied, parce qu'ils ne sont plus recouverts de chair à canon.

« La guerre civile s'est généralisée dans toute l'Europe. Que la France impériale attaque demain la Suisse républicaine, et demain nous partageons avec vous les hasards de la guerre, jusqu'à ce que la pointe de nos glaives se soit émoussée contre les têtes qui se courbent.

« C'est se suicider que de servir les rois !

274 « Étudiants de l'Helvétia ! Le droit d'asile

est une conséquence de la République Universelle. Malheur à qui l'enfreint et porte une main brutale sur son inviolabilité. Je dirai tout ce que j'ai à dire.

« La justice est éternelle; l'iniquité retombe sur ceux qui la commettent. Mes paroles seront sévères. Dans d'autres pays elles passeraient pour le cri de la haine ou de l'ingratitude; elles seront accueillies parmi vous comme une opinion qui mérite examen.

« Nous sommes venus à vous, il y a tantôt deux ans, chassés de notre pays pour avoir défendu dans Paris la République romaine. Pendant plusieurs jours, nous avions erré dans le Jura, buvant aux sources et mordant aux prairies. Nos pieds étaient écorchés, nous avions faim et soif, nous ne savions où coucher.

« Nous sommes venus à vos gouvernants et nous leur avons dit : Vous êtes des républicains et vous êtes des hommes. Rien ne vous manque. Nous sommes dans la plus extrême détresse. Assistez-nous : c'était la coutume de vos pères.

« Et vos gouvernants nous ont accueillis avec empressement. Ils ont tendu de rouge les salles de banquet; ils ont émondé les chênes de Sauvablain pour en faire des couronnes à la démocratie. Ils ont confondu les couleurs de la Hongrie, de Rome et de Venise, et sur ce faisceau d'étendards, ils ont écrit ces mots : « On ne peut détruire par la force la Liberté de tout un peuple. »

« Ils ont tendu de rouge les salles de banquet.

Ils nous ont donné les meilleures places. Suivant l'antique usage ils ont partagé avec nous la coupe du matin; ils nous ont fait connaître leurs femmes et leurs filles; ils nous ont promenés dans leur verger et dans leur vigne. Ils nous disaient qu'ils nous aimaient, et que notre personne leur était sacrée, et qu'on les renverrait de chez eux avant de nous expulser. Personne ici ne me démentira. Je dirai tout ce que j'ai à dire. Je suis votre hôte, étudiants de l'Helvétia, et vous respecterez ma liberté mieux que vos gouvernants.

« Eh bien! aujourd'hui, 24 Février 1850, pendant que nous fêtons l'anniversaire de deux révolutions, ces mêmes hommes qui leur doivent leur fortune, vendent des républicains, des proscrits! Ils sont les amis de l'empire autrichien et de l'empire français; les diplomaties étrangères leur arrachent de honteuses concessions [275] en flattant leur simplicité de parvenus. La peur est mauvaise conseillère. Ils nous sacrifient à la peur.

« Oui, dans l'hospitalier pays de Walter Fürst, à deux pas de cette ville de Vevey qui vénéra Ludlow, il se trouve des hommes qui ont ouvert leurs bras à des exilés, et qui maintenant ne les reconnaissent plus, les insultent dans leurs parlements et les font traquer par leurs gendarmes. Et pas un d'eux ne renoncera à son salaire annuel, le salaire maudit de Judas!

« Et de quel droit nous privent-ils donc de ce ciel, de ce lac, de ces Alpes sublimes? De quel droit nous refusent-ils l'air vivifiant de la Suisse?

Est-ce que tout cela leur appartient? Auraient-ils apposé sur cette terre le timbre noir de leur autorité? Et cette terre n'aurait-elle pas entr'ouvert ses entrailles? Ne les aurait-elle pas refermées, mugissante, sur des hommes parjures? Les eaux n'auraient-elles pas crié : honte et mort! Les corbeaux ne leur auraient-ils pas crevé les yeux?

« Ils nous accusent de conspirer... Et avec quoi? grand Dieu! Nous subsistons à peine et nous entretiendrions des armées? Dérision amère! — Et contre qui? Contre l'empereur des français? Ah! qu'il vive de longues années, et que ce soit là son supplice! Eh! qu'est-il donc cet homme? L'expression d'une société sans honneur et sans courage, qui le remplacerait par un de ses semblables s'il venait à lui manquer; qui le méprise, l'insulte et ne le subit que parce qu'il lui faut le fer d'un assassin pour conserver son or de voleuse.

« L'acier des régicides ne brillera plus sous le soleil. Nous ne salirons pas nos mains avec le sang des rois. Ces meurtres sont inutiles. On ramasse les couronnes dans la fange, on les refond, on y ajuste des diamants et des aigles. Puis on prend des têtes dans le tas des mendiants princiers qui courent le monde, on leur passe un peu d'huile sur le front, on les fait asseoir sur de grands fauteuils et on leur apprend bien vite à commander... La mauvaise besogne est toujours à refaire.

« Notre tâche est plus longue. Nous nous som-

mes levés avec l'aurore, et la nuit viendra que nous n'aurons rien ébauché. Nous n'en voulons pas aux empereurs, mais à la société qui les fait. Nous voulons découvrir ses assises ; c'est là qu'il faut porter la flamme et la hache. Deux siècles ne suffiront pas à l'accomplissement de [276] notre œuvre. Nous ne pouvons pas, une poignée que nous sommes, couper toutes les racines de l'ordre social, attacher un câble au faîte de Saint-Pierre, et faire rouler la civilisation sur le sol comme un chêne centenaire. Nous marchons à la conquête des esprits et des moyens, nous sommes des pêcheurs d'hommes et des chasseurs de vérités. Nous avançons lentement mais sûrement. guidés par le flambeau de la science. nous préparons les armes et les conspirations de l'avenir ; nous ne pouvons détruire le présent que par l'étude.

« Vos gouvernants savent que nous ne conspirons pas. Ils savent qu'ils mentent quand ils le disent. N'avons-nous pas échangé nos pensées ? Et si nous pouvions conspirer, ne devraient-ils pas être nos complices ? Tout ce qui se fait aujourd'hui, dans l'intérêt d'un peuple ne profite-t-il pas à tous ?

« Les conseils de la Suisse sont entrés dans la voie de l'oppression ; ils iront jusqu'au bout, jusqu'au déshonneur, jusqu'au crime. L'ambassadeur de Prusse leur a demandé Struve et Willich : ils ont livré Struve et Willich. L'ambassadeur d'Autriche leur a demandé Mazzini : ils ont livré Mazzini. « Ce sont des Allemands et des Italiens, di-

saient-ils ; ils ne sont pas de notre famille. » — Ce sont des républicains universels, ce sont des hommes, leur avons-nous répondu, vous n'êtes pas de l'humanité. » — Maintenant l'ambassadeur de France nous a demandés ; aujourd'hui le marché se fait, ils nous livreront demain. Oh ! les admirables négociants !

« Ils disent que nous épuisons les ressources de la Suisse : ils mentent. Et d'ailleurs ce n'est pas dans ce pays qu'on compte les dépenses de l'hospitalité. Si les Badois sont arrivés sur le territoire suisse sans pain, sans habits, les souliers pleins de sang, ce n'était pas au service des rois qu'ils avaient été blessés.

« Ils disent que nous mettons en danger votre tranquillité, que nous attirons sur vous la surveillance des grands royaumes ? Était-ce là le langage de vos pères ? Qui donc est maître dans la vieille Helvétie ? Les amis ne savent-ils plus rien faire pour leurs amis que de leur tendre un morceau de pain par une porte de derrière ? Notre cause est celle de tout ce peuple ; c'est la cause de la Liberté. Et si tout ce peuple voulait la défendre avec nous et à propos de nous contre une autorité quelconque, pourrions-nous rester neutres ? Non, certes.

[277] « Ce n'est pas le peuple suisse qui dit tout cela. Je voudrais pouvoir l'interroger dans une grande assemblée, et je sais bien ce qu'il me répondrait. Ce sont ses gouvernants qui parlent ainsi. La logique du pouvoir est plus inflexible que le platine. Apprêtez-vous à le combattre demain.

« Qu'ils s'insurgent donc contre la nation, qu'ils s'élancent dans l'abîme vengeur. Mais que leur forfaiture ne retombe que sur eux. Car nous aimons la Suisse, nous vous aimons; et sur quelque terre que nous soyions conduits, les brises du matin et du soir vous apporteront nos bénédictions.

« Ils seraient pardonnables s'ils ne savaient pas ce qu'ils font; s'ils n'avaient pas respiré l'haleine de cette Allemagne, dont le génie tend à réunir les peuples, et de cette France agitée qui bat en brèche l'édifice de la civilisation; s'il n'étaient pas les descendants intellectuels de Luther, de Fichte, de Schelling et d'Anacharsis Clootz; s'ils n'étaient pas les disciples de Fourier et de Proudhon; s'ils ne s'avouaient pas socialistes; s'ils étaient pauvres d'esprit.

« Tenez, dans ce moment M. Thiers et la famille d'Orléans se dirigent sur Lausanne. Ils s'y installeront, ils y vivront tranquilles tout le temps qu'ils voudront; ils seront respectés par vos gouvernants. Ne sont-ils pas riches ou nobles? N'ont-ils pas été rois? N'ont-ils pas été ministres? Ah! prenez garde que la Suisse ne devienne une hôtellerie, une immense toile d'araignée destinée à recueillir des écus! Quant à nous, écume de la révolution, maladroits qui n'avons su ni l'exploiter ni la trahir, nous ne reverrons pas fleurir les arbres de ce pays au soleil du printemps. Le pauvre est partout pauvre; l'exilé partout est seul.

« On verra de la neige dans le Sahara brûlant ; on verra des vagues de sable dans le lit du Léman, et des passereaux sur le Mont-Terrible ; l'eau des mers deviendra douce avant que le souvenir de ce parjure soit effacé !

« Nous vivons dans un temps où les idées marchent vite ; nous serons vieux avant d'avoir atteint un tiers de siècle. La guerre épuise plus vite que l'amour ; le travail des nuits est plus mortel que la débauche. Qu'importe ? Luttons et travaillons ; enfonçons-nous dans l'avenir, chacun dans notre voie ; laissons-nous emporter au souffle des tempêtes. Abandonnons le repos aux [273] vieillards et le sommeil aux enfants. Notre âme est embrasée du feu qui ne s'éteint plus ; nous avons goûté le fruit de la science, fatal à la race d'Adam. Et qu'est-ce donc que la vie lorsqu'elle n'est pas dévorée par une grande pensée ? Et que nous fait la mort ? Elle nous rapproche de la Liberté.

« Je porte un toast à la République universelle !

« Vive la Liberté ! » reprirent toutes les voix.

Le tavernier s'éveilla : Écoutez ! La fiancée détache sa couronne de roses blanches, elle dénoue les tresses de ses cheveux, elle pleure. L'époux impatient délie sa ceinture et la couche dans les draps parfumés. Le veilleur a chanté minuit sur la tour de la cathédrale. »

« Et comment savez-vous cela, vieux diable ? » lui demanda-t-on. « Par la permission du pas-

teur. » — Le Président vida deux choppes. — La séance officielle se termina là. —

Deux étudiants de Saint-Gall proposèrent ensuite d'exécuter le *Landsfater*, une de ces cérémonies mystiques qui sont restées dans la tradition des écoles de Suisse et d'Allemagne.

On réunit toutes les lumières au centre de la table. Au moyen d'une longue corde, on suspendit un chapeau au plancher de manière à ce qu'il vînt tomber sur les lumières comme un éteignoir.

Tous les assistants se rangèrent de chaque côté de la longue table, exactement en face les uns des autres.

Quand cela fut fait, les deux étudiants de Saint-Gall prirent deux immenses rapières et se placèrent, chacun de leur côté, derrière les deux individus du premier groupe.

Ils leur remirent les épées afin qu'ils simulassent un combat. Pendant les quelques secondes que dura cette passe inoffensive, ils chantèrent un refrain triste et solennel comme celui d'une complainte ou d'un *lied*.

Puis, découvrant les deux individus qui étaient devant eux, ils enfilèrent leurs coiffures jusqu'à la garde des épées.

Derrière les trente groupes, ils répétèrent la même cérémonie et les mêmes paroles sacramentelles.

279 Puis ils fichèrent au plancher les épées char-

gées des coiffures indistinctement sacrifiées (1).

Alors, l'un d'eux prit un des chandeliers, brûla la corde qui retenait le large chapeau au-dessus des lumières, et toutes les lumières furent éteintes.

On se leva, on forma la ronde autour des deux rapières chargées de coiffures. Les Allemands chantèrent un admirable chœur.

Alors les épées furent détachées du plancher.

On reprit ses places. Les deux conducteurs recoiffèrent chacun en lui appliquant sur la tête deux coups de plat d'épée, avec accompagnement de nouveaux chants.

Jamais je n'aurais tant désiré savoir une langue étrangère, et jamais je ne la sus si peu. En Espagne, en Italie, en Angleterre, j'aurais pu comprendre quelque chose ; ici rien, absolument rien. Combien je maudis l'université de France et ses stupides programmes, et combien je fus peu avancé après l'avoir fait ! Nous autres chefs-d'œuvre de culture bourgeoise, nous ressemblons aux caniches qu'on jette à la rivière avec une pierre au cou et qui frappent inutilement l'eau à droite et à gauche pour ne pas se noyer. Le collège nous jette dans le monde avec une pierre au cou : — la plus lourde des pierres, l'ignorance.

Je suis curieux d'approfondir les mystères. Celui dont je venais d'être témoin m'intriguait in-

(1) Un chapeau criblé de blessures dans les épreuves du *Landsfater* est la meilleure des recommandations auprès des étudiants suisses.

finiment par son caractère grandiose et sombre. Je rêvai toute la nuit de Weishaupt, des Illuminés et des lames de poignard teintes de sang. Pendant toute une semaine je demandai : « *Quel est donc ce mystère?* » Mais je n'obtins point de solution. Les Suisses français n'avaient pas le temps de me répondre; ils n'en savaient sans doute pas plus long que moi. Quant aux Suisses allemands, ils tenaient très visiblement à garder le secret de leurs pratiques; je m'en rapportai à la réponse du premier que j'interrogeai sur ce sujet : « *Il faut une longue* Préinitiation *pour être instruit de ces choses.* »

De sorte que je suis arrivé jusqu'à ce jour sans connaître le mot d'une énigme que j'eusse tant désiré pénétrer et sans consulter à [280] cet égard les livres menteurs. J'ai toujours vécu dans le consolant espoir de la revoir quelque jour. Et je la reverrai.

Je ne puis cependant me refuser la satisfaction de l'interpréter aussi rationnellement que possible. Selon moi, cela veut dire : Que la guerre est parmi les hommes; — qu'ils se battent et se tuent; — qu'on les dépouille de leurs vêtements y compris le casque; — et que leurs âmes s'envolent. — Les vêtements et les attributs extérieurs des hommes morts restent quelque temps en réserve. — La société tourne autour en chantant et parle de ceux qui les ont portés; — et puis, elle laisse tomber sur leur mémoire le linceul de l'oubli. — Mais les âmes reviennent, chacune

à la place qu'elle doit occuper dans l'humanité; — elles reprennent leurs enveloppes et les caractères extérieurs de notre race. — Pendant leur séparation des corps, elles ont été libres d'errer partout : dans les cercles formés par les esprits du mal, ou dans les sphères peuplées par les génies du bien.

Qu'il y a de choses vraies dans la transformation, dans le mystique, dans l'existence de l'âme dont cette société de pourceaux ne veut rien savoir ! J'aime l'Allemagne pour ses grandes croyances et sa poésie sublime. Quel révolutionnaire n'a jamais soupiré pour la patrie de Luther et de Goëthe?

« Camarades! dit un étudiant de Genève, le tavernier ne se réveille plus; les chiens ont cessé d'aboyer dans les cours. On n'entend plus que nos chants sur la terre endormie. Les jeunes hommes sont ceux qui veillent sur l'humanité. Gloire à la vieille Helvétie! Vivent les jeunes écoles! Vive l'Europe nouvelle! Vive la Liberté! »

« Vive la Liberté, reprirent toutes les voix.

« Ecoutez, dit en ronflant le tavernier, le veilleur de nuit chante deux heures sur la tour de la cathédrale. » — C'était vrai.

Dubreuil chanta le chant des écoles, et moi, celui des ouvriers. On but à Pierre Dupont.

Alors un étudiant de Neuchâtel :

« Les beaux rêves, aux ailes déployées, planent

sur les buveurs. Les meilleures inspirations sont au fond d'un pot de bière ou [251] d'une grande pipe de Bâle. L'homme qui ne boit pas cache un mauvais dessein.

« Buvons!

« Dans les coupes de cristal, le vin rouge ressemble à du sang, et le vin blanc à de l'or liquide. Quoi de plus splendide que le sang et l'or!

« Buvons!

« Quand on baptise un catholique, on lui donne de l'eau. C'est pour cela qu'il crie, et qu'il est toute sa vie de mauvaise humeur. Quand on sonnera pour moi dans la froide vallée des Verrières, je me réchaufferai pour le long voyage avec un grand verre de vin de Neuchâtel.

« Buvons!

« Le roi de Prusse ne travaille pas pour nous; mais nous ne travaillons pas pour le roi de Prusse.

« Nous avons déroulé sur nos frontières le beau drapeau rouge de l'universelle République; sur ses plis se détache la blanche croix d'Helvétie. Que le roi de Prusse vienne salir cette croix!

« Le roi de Prusse pourra jouer avec la lune, comme les petites filles d'Espagne jouent avec les oranges, avant de reprendre Neuchâtel.

« Le soleil se couchera dans le lit du roi de Prusse et ne brûlera point son auguste personne, avant que le roi de Prusse repose de nouveau sous les voûtes du château de Neuchâtel.

« La lune et le soleil s'accoupleront avant que

le roi de Prusse trouve un baiser de jeune fille dans tout le canton de Neuchâtel.

La perdrix chantera les louanges du chasseur avant qu'un Helvétien de Neuchâtel chante la gloire du roi de Prusse.

« Buvons !

Il était tard. Le président reprit la parole, et s'adressant à nous : « Frères proscrits de France, nous vous avons accueillis dans toute la sincérité de nos cœurs et suivant les lois qui sont dans nos traditions. Nous n'avons voulu que rien fût changé dans notre séance parce que vous nous faisiez l'amitié de vous y rendre. Nous vous avons donné la parole quand vous l'avez demandée ; vous nous
282 avez dit ce qu'il vous semblait utile et bon de nous dire. Nous avons recueilli vos paroles avec joie ; elles répondaient à nos plus chers sentiments.

« Dès aujourd'hui, nous vous offrons d'être membres de notre société. Si l'Helvétia n'a pas encore donné dans la lutte, c'est qu'elle est toute jeune et qu'elle marche à peine encore. Elle est toute jeune, elle n'en aura que plus d'énergie pour travailler à l'alliance des peuples. Dans la prochaine réunion mensuelle, nous vous remettrons les insignes que tous les démocrates de ce pays respectent, afin que partout où vous vous présenterez en notre nom vous soyiez bien reçus. »

« Écoutez, dit un étudiant des Grisons, le beau

coq rouge a chanté. Des hauteurs du Splügen l'aigle fond sur la chouette attardée. Le veilleur de nuit a répété quatre heures sur la tour de la cathédrale. C'est l'heure où les vieillards meurent. Les rois vont mourir. Vive la République universelle! » [1]

(1) Je prie les étudiants de l'*Helvétia*, si jamais ils lisent ce récit, de ne pas m'accuser d'inexactitude. Je n'ai pas la prétention d'avoir reproduit leur séance du 24 février 1850 dans les lignes qui précèdent. L'eussé-je tenté, que je n'y fusse pas parvenu. Ces temps sont déjà si loin de nous, et je fus si brusquement séparé de ceux qui m'étaient chers! Je n'ai pas eu le temps de bien observer les coutumes des Helvétiens, je ne les ai pas connus eux-mêmes autant que je l'eusse désiré. J'ai préféré ne rien mutiler et ne pas altérer des discours en cherchant à les refaire. J'ai laissé parler mon cœur, et j'ai voulu suppléer à l'infidélité de ma mémoire par l'ardente expression de ma reconnaissance. Puissé-je avoir réussi!... Les tyrannies passent ; seules, les révolutions sont éternelles. Le jour viendra où je pourrai de nouveau serrer la main des Helvétiens qui furent mes amis.

1849 et 1850.

LE LÉMAN.

« J'aime le Léman et sa nappe de cristal. »
(*Byron.*)

283 Les eaux sont descendues du ciel pour nous donner le bonheur. Elles pénètrent dans les terres comme des artères de bienfaisantes, échangeant les produits des nations, répandant partout la fraîcheur et l'abondance. Les eaux rajeunissent. Les cieux et les collines se mirent dans les eaux. Les poissons heureux y vivent. Les Naïades et les Néréides se couchent dans leur lit vert ; les Nymphes y trempent leurs petits pieds. L'homme se plonge dans les eaux pendant les chaleurs brûlantes. J'adore le Léman, le grand lac d'azur, qui m'appelle tous les soirs d'été.

Suisse bien-aimée ! pourquoi m'as-tu banni ?

Il a sonné minuit. La lune couvre les eaux d'un voile de sang ; le ciel est sans nuages, la terre sans bruits ; depuis longtemps la neige est descendue des Alpes de Savoie. Le lac endormi se laisse caresser par la rame comme un enfant

dans son premier sommeil. Belles nuits de juin et de juillet, canton de Vaud, protégé du ciel, fraîcheur parfumée de l'aubépine, vignes en fleur, forêts du Signal, brise enivrante; murmure de la nuit, silence d'amour! J'ai perdu tout cela.

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

La nuit est tombée partout. Je n'entends plus que le bruit du torrent qui se précipite des hauteurs de Roværea, je ne vois plus que les deux lumières des postes suisse et sarde qui s'observent d'un rivage à l'autre, ou qui s'endorment dans la fumée du tabac, pendant que leurs lampes veillent. Je suis seul sous le firmament, [284] et si les chiens des propriétaires n'aboyaient pas, je me croirais le maître du monde. Combien de conquérants se sont donné plus de peine que moi pour arriver à la même illusion!

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Le calme de la nature me gagne, je m'étends dans le fond de ma péniche qui se balance à peine. O les plus belles heures de ma vie! rêves de jeunesse et de grandeur, rêves d'amour et de liberté! Alors je songeais, alors mon âme avide s'ouvrait à toute pensée. Aujourd'hui, misérable, je raisonne et j'écris.

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Insensiblement, l'eau m'attire, m'attire... c'est une invincible fascination qu'elle exerce sur moi; il faut que je la voie de près, que je m'y roule, que je la presse dans mes bras. Les harmonies qui naissent sous les flots me séduisent et me do-

minent. Ineffable bonheur! Je plains l'homme qui ne sait pas répondre aux agaceries des vagues étoilées par le ciel, et qui n'entend pas leurs mille voix caressantes. Moi je les comprends, je les aime. Mes bains de minuit, mes caresses au Léman, qui me les rendra?

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Belles eaux si claires, pour vous voir de plus près, je plonge, j'ouvre mes yeux bien grands. Aussi profondément que je puisse descendre, vous êtes vertes comme si vous reflétiez un fond d'émeraude. A mesure que je remonte, vous devenez bleues, et puis argentées, et puis dorées par les feux de la lune. Ainsi la vie de l'homme, quand d'amères vicissitudes n'en troublent point la régulière évolution. D'abord, l'espérance infinie, puis le divin amour, puis l'ambition qui attriste nos jours comme autant de crépuscules.

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Par les temps d'orage, ô vagues capricieuses. vous voilà noires ou grises, vous écumez de fureur; vous vous poursuivez et vous blessez, folles comme les hommes qui se tuent dans les batailles. Moi je vous fends encore de ma poitrine que vous connaissez, j'étends les bras sur vous, et je vous dis : vagues, que vous êtes laides ainsi, animées par le démon de la discorde. C'est assez, c'est assez. Allez vous étendre sur le sable doré de Villeneuve et de Cully; laissez les brises du Valais essuyer l'écume de votre visage; dormez en paix l'un près de l'autre, comme des sœurs

unies. Vous [285] voyez ce que gagnent les hommes à éterniser les haines et les guerres vengeresses.

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Elles ne m'écoutent pas. Dans leur rage insensée, elles me briseraient contre les récifs. Je les fuis alors, et toute la nuit j'entends leurs voix mutinées qui me crient : « Bonsoir, Bonsoir! ce n'est pas nuit d'amour sur le lit du Léman. Nous menons l'orgie, nous dansons l'infernale ronde, nous balayons, comme des sorcières, les pieds des monts ; nous nous avançons par bandes joyeuses parmi les joncs de la plaine d'Aigle, nous allons caresser, dans les vignes de Montreux, les raisins nos fiancés, avec lesquels les marchands nous marieront quand ils seront mûrs. Nous sommes échevelées, joyeuses. Qui ne serait fier de mordre les pieds de l'orgueilleuse Genève, de Lausanne la démocratique, de la généreuse Savoie et du pittoresque Valais? N'es-tu pas joyeux d'habiter ce paradis terrestre, quand tant d'autres sont condamnés à végéter dans les capitales? »

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Elles reprennent encore : « Il nous faut du plaisir, nous voulons nous enivrer. Les hommes nous font tellement travailler, la vapeur est si exigeante, que nous ne connaissons plus de jour de fête. Allons, allons! Élançons-nous jusqu'au ciel, et quand nous aurons baisé les nuages, nous retomberons en pluie d'argent; courons après les petites barques, enroûlons les voiles autour des mâts, brisons les agrès, souffletons les matelots.

emplissons, retournons ces coquilles de noix. Nous avons revêtu notre robe noire, nous sommes irritées, nous sommes fortes, nous ne souffrirons plus ni les bateaux des hommes ni les regards des astres. Nous inonderons tout, nous nous briserons contre la Création plutôt que de nous soumettre encore. » — Pauvres vagues! ainsi parlent les hommes quand ils se soulèvent, et cependant l'Emeute aux mille têtes se rendort bientôt. Ainsi parlent les Vaudois à cette heure même; ils prétendent qu'ils nous garderont malgré leurs gouvernants. Ils se trompent comme les vagues soulevées. L'emportement de la force échoue toujours contre la persistance de l'hypocrisie. Le rusé matelot laisse battre sa nacelle par les lames jusqu'à ce qu'elles aient épuisé leurs forces, et qu'il puisse leur commander de nouveau.

286 Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

D'où venez-vous, mes vagues bleues? Qui vous a rassemblées, pauvres prisonnières, dans ce froid cachot? Êtes-vous les pleurs de la rosée des nuits? Êtes-vous les pluies du ciel et de l'orage? Êtes-vous la sueur des grands squelettes qui plient sous le poids de la lourde Europe? Êtes-vous le parfum condensé des fleurs, la sève des arbres, la vie de la terre? Êtes-vous le réservoir de toutes les flaques de sang versé dans les batailles, clarifié par les rochers? Si vous pouviez parler, belles vagues, vous nous dévoileriez les mystères des temps, vous raconteriez les grands combats livrés depuis Divicon jusqu'à Dufour, vous rediriez les

migrations humaines qui amenèrent successivement sur vos bords le Hun basané, horrible à voir; les géants aux yeux verts, Goths, Teutons et Cimbres; les Francs, habiles à manier la framée; les Vandales pillards, les Bourguignons civilisateurs, les Romains conquérants; Annibal, Jules-César, Attila, Napoléon, fléaux de Dieu. Vous nous rediriez le long martyre de Bonnivard, l'apothéose de Calvin, la bonhomie de Gibbon, les pensées de madame de Staël, les derniers soupirs de Calame, les grands désespoirs de l'immortel Byron. Tous les artistes, tous les malades, tous les hommes libres ont aimé les bords du Léman.

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

Léman aux grandes joies, aux terribles angoisses, tu reflètes le firmament et les astres, et tu permets aux myosotis et aux phalènes de se regarder dans ton miroir; tu es bon comme tout ce qui est beau, comme tout ce qui est fort! Je voudrais revenir à ces temps où la colère des Dieux métamorphosait les hommes en fleuves et en fontaines, temps des amours d'Alphée, jours de joie d'Œsacus. Je voudrais être le fiancé des eaux comme les doges de Venise, et jeter dans le Léman mon royal anneau de promesses!

Suisse bien-aimée! pourquoi m'as-tu banni?

QUI SUIS-JE ?

« *Yo contrá todos, y todos contrá yo.* »
« Moi contre tous, et tous contre moi. »
(*Romance del viejo Ariel.*)

« *Omne solum forti patria est.* »
« La patrie du fort est partout. »
(*Inscrit sur la maison d'Ed. Ludlow, à Vevey.*)

287 En fin de compte, qu'est celui qui a écrit ces *jours d'exil ?* Que le lecteur le demande ou non, voilà ce qu'il m'importe de lui dire, avant de prendre congé de lui, afin d'en épargner la peine aux personnes obligeantes.

Qui suis-je ? — Question que chacun de nous doit s'adresser aujourd'hui, et à laquelle il nous faut répondre sans orgueil comme sans fausse honte. Car le temps est proche où l'homme ne se grandira plus avec des échasses et ne se ravalera plus par des courbettes ; où l'individu ne se montrera que ce qu'il est réellement : ni plus grand ni plus petit.

Qui suis-je ? — Problème ardu, buriné sur le fronton du temple de Delphes, problème sans cesse renaissant qui fit le désespoir de Socrate, de Platon, de Descartes, de Leibnitz, de tant d'au-

tres réputés sages parmi les nations; qui tourmenta notre père édénique comme elle tourmente chacun de nous; problème que jamais homme, quelque grand qu'il soit, ne résoudra pour tous, parce que nous différons trop les uns des autres.

L'énigme me paraît si difficile que, pour la deviner, je vais suivre la méthode d'élimination chère aux esprits paresseux. Je ne suis ni ceci, ni ceci, ni ceci encore : donc je dois être cela. Ce sera long. Qu'importe ? Que chacun apprenne par mon exemple à faire son examen de conscience.

288 Qui suis-je — Poète... Non. Je ne *viens pas du ciel* comme *notre illustre poète* (1) ; les éclairs ne m'ont pas déposé sur le roc nu; je n'ai pas brûlé mes cheveux dans les feux des comètes; la gloire jalouse ne m'a pas souri, et mes pieds touchent le sol de toute la semelle de mes souliers. — Romancier ?... Pas plus. Je mets bien du temps à écrire un tout petit livre, et les œuvres d'Alexandre Dumas remplissent toutes les bibliothèques de l'Europe. — Philosophe ?... Encore moins. Je n'ai ni maître ni disciples. Je prêche le bonheur; j'aime le bien-être, les femmes, le luxe et les fêtes; et si je ne mets pas mes idées en pratique, c'est qu'il y a d'excellentes raisons pour cela. Tandis que la gent philosophante, depuis M. V. Cousin jusqu'à MM. Louis Blanc et J. Si-

(1) Nom sous lequel la confrérie démocratique désigne aujourd'hui M. Victor Hugo ; — à tous péchés miséricorde ! — Vraiment les partis sont bien évangéliques, quand ils y trouvent leur intérêt.

mon, repousse en principe tout ce dont s'effraie la morale la plus pudibonde : vous voyez bien qu'en théorie et en fait, je suis tout l'opposé du philosophe. — Homme politique?... Je n'y ai jamais pensé. Un homme politique, dans toute l'acception du terme, a des habits et des allures à lui, une diction spéciale, et de l'aplomb pour les milliers d'hommes qu'il suppose commander. Or, je m'habille comme tout le monde, généralement d'après l'usage des pays que j'habite ; mes manières sont telles que l'a voulu la nature ; je parle sans m'écouter, et j'ai tout juste assez d'aplomb pour paraître parfaitement gauche au milieu d'une réunion d'épiciers et de donneurs de leçons de français en Angleterre.

Je suis un rêveur, un ennemi de toute règle et de toute mesure. Je cours d'une pensée à l'autre, d'un pays à un autre pays, comme l'hirondelle qui laisse aux beaux jours le soin de diriger son vol.

Qui suis-je? — Propriétaire?... Mon père l'est ; c'est assez dire que je ne le suis point. — Homme de lettres?... Je paie mon éditeur, et jamais mes livres ne m'ont valu que des ennemis : ce ne sont pas là les caractères généraux des gens de lettres. Médecin?... Je suis partisan de la liberté de guérir illimitée ; j'estime que les maladies passeront, comme la médecine qui est la pire de toutes, quand nous vivrons selon l'ordre de la justice ; enfin, je ne sais point jeter le voile de velours philanthropique sur le plus arbitraire des monopoles. Je ne suis pas médecin.

[289] Je suis sans profession, comme les repris de justice et les mendiants que la police poursuit par les rues. Je hais le public, cet affreux Briarée qui étend ses mille bras sur l'homme professionnel et imprime le sceau de la propriété sur sa face chagrine. Je le fuis parce que plus de mille fois en quatre ans, et de nuit et de jour, il est venu m'arracher à mes travaux, à mes plaisirs, à mon sommeil, et qu'il ne m'a jamais payé qu'en injures. Je suis indépendant de tous, comme cela me convient ; et tous sont indépendants de moi, comme cela convient à tous. Je travaille à l'heure et sous l'impression qui me sont favorables. Malheureusement, nous vivons dans un temps où des occupations comme les miennes ne procurent pas le moyen de vivre,... quotidienne bien que prosaïque nécessité! Mes parents ne laissent jamais partir une lettre sans me le faire observer.

Qui suis-je encore ? — Royaliste, impérialiste, constitutionnel ?... J'ai laissé sur le seuil du collège cette avilissante habitude qu'on cherche à nous y faire prendre, de fléchir le genou devant un maître. — Républicain, démocrate ?... Pas davantage. Je me suis expliqué et je m'expliquerai bien plus complètement encore sur ce que j'entends par cette terminaison *cratie* qui me semble toujours entraîner après elle un effrayant bruit de chaînes et une horrible odeur de potence. — Socialiste ?... Moins encore, à la façon dont les bourgeois et les communistes l'entendent. Je n'ai jamais pu m'incliner devant un chef d'école ou un

parti, faire nombre dans les majorités, mentir dans les journaux, fouetter la Colère lascive, caresser l'Intrigue à la peau gluante, rendre hommage à la Partialité borgne. Je méprise ces ambitieux transis qui tendent les deux mains à l'ouvrier, se coiffent, s'habillent comme lui, et se croient obligés de parler le mauvais langage des halles. Qu'on se souvienne donc, avant tout, que le peuple n'aime pas les sourires forcés, qu'il ne les demande pas, mais au contraire qu'on les lui demande avec ses votes. Encore une fois, il n'est pas de comédiens plus gauches ni de courtisans plus vils que ceux qui *lissent le poil* des multitudes.

Je suis moi, libre, indépendant, HOMME, dans le sens le plus étendu et contradictoirement le plus individuel du mot. Je me crois différent de tous les autres, et je ne me compare à eux ni pour convoiter leur supériorité ni pour humilier leur infériorité [290] relatives. — Toi qui m'as fait l'âme rebelle, ange ou démon, merci!... Jamais je n'ai sali mes lèvres à la table des tribuns ou des princes de la terre, jamais mon amitié confiante ne rechercha leur orgueil!...

Qui suis-je? — Anglais, Espagnol, Belge, Suisse, Américain?... Cela est bon sur les passeports, et il n'est pas de naturalisation de contrebande que je ne me sois libéralement octroyée. — Français?... Il fut un temps où j'aurais adressé des odes à la colonne Vendôme et des ballades aux rives de la Seine avec autant de ferveur que le

comte Hugo (Victor). Mais alors j'étais un enfant et, comme sur les fonds baptismaux, je pensais par la bouche de ceux qui se croyaient sages.

Aujourd'hui, je suis citoyen du monde, et je pense que ce titre est plus grand que celui que peut conférer la plus orgueilleuse des nations; d'ailleurs je l'ai choisi, il ne m'a pas été donné par le hasard de la naissance. Je suis exilé, c'est-à-dire libre; on ne peut l'être aujourd'hui qu'en dehors de la société, de la nation et de la famille courbées sous de honteuses servitudes. Que m'importent les armées, les étendards, les gouvernements et la police! Je saute les frontières comme le contrebandier. Je n'ai pas de maison, pas de terres pour lesquelles il me faille payer l'impôt. Loin de moi les rois montent gravement sur les trônes et en descendent comme des filous honteux; et je me ris de cette fantasmagorie. Je fuis les églises comme les portes de l'enfer. Les codes ne sont pas faits pour moi; je suis hors la loi, j'aime mieux cela que d'être *protégé* par elle. Je suis vagabond; et le premier, je m'en fais gloire. Ni roi ni sujet : le fort est plus fort seul.

Il y a, par tous pays, des gens qu'on repousse du pied, qu'on chasse, qu'on tue et qu'on grille sans que la voix de la pitié s'élève en leur faveur : Ce sont les Juifs. — Je suis Juif.

Il court, par les campagnes d'Andalousie, des hommes plus agiles que des chevaux, bronzés comme des bâtards de Cham; maigres, sauvages,

errants, de vrais loups. En apparence ils troquent des chevaux, mais personne ne sait trop le métier qu'ils font, et la rumeur publique les accuse de sorcellerie. Mortels fortunés! on ne les juge pas dignes d'être soumis aux lois des Espagnes. Ils vivent et se marient à leur façon. Au milieu de la civilisation, [291] ils passent, dressant leurs tentes sur les lisières des forêts. Les portes de toutes les demeures leur sont fermées, au hameau comme à la ville. Une réprobation générale pèse sur leur race; on ne sait d'où elle vient ni où elle va. On nomme ces hommes Gitanos. — Je suis Gitano.

Dans les montagnes de l'Ecosse et de la Norwège, parmi les genêts de l'Angleterre et de l'Irlande, campent des tribus de sorciers qu'ont fait parler les divines voix de Shakespeare et de Walter Scott. Ils dansent au milieu de bruyères, allument de grands feux de houx et d'asphodèles, et quand vient la nuit, évoquent sous la pâle lune les esprits de l'abîme. On les appelle des Gypsies. — Je suis Gypsy.

On voit dans Paris de chétifs gamins qui se cachent tout nus, en plein hiver, sous les ponts du canal, et plongent dans les eaux sales où le *badaud* leur jette un sou. Ils vont sans chaussures, sur l'asphalte des quais et des boulevards; ils n'ont d'autre abri que les auvents des toits et les portes cochères. Leur industrie consiste à faire le foulard avec souplesse et à changer de cigare, sous prétexte d'allumer. Ce sont les Bohémiens. — Je suis Bohémien.

A Naples, les Lazzaroni s'étendent sur les dalles des palais ducaux et se frottent le ventre au soleil en dînant d'un verre d'eau et d'un *quattrino* de *macaronis*. — Je suis Lazzarone.

Il vit en Suisse et en Allemagne des gens sans foi ni loi, sans droit et sans devoirs, dont aucun ne connaît l'origine, et qui paraissent perdus au milieu des autres hommes. On les dit Hématloses. — Je suis Hématlose.

— Encore, si je pouvais, comme tous les gens sans foyers, passer le jour à l'ombre des forêts, et la nuit aux belles étoiles, sur les bords fleuris des ruisseaux! Mais j'ai été élevé dans le bien-être, comme les petits de l'épicier.

Partout il y a des êtres auxquels promenades, musées, cafés et théâtres sont interdits, parce que la cruelle misère rit sous leurs habits à jour. S'ils se montrent sur les places, tous les regards sont tournés vers eux; la police leur défend l'abord des lieux à la mode (1). Et plus fort que la police, leur légitime amour-propre 292 s'offense d'être l'objet de la répugnance générale. — Je suis de ces êtres-là.

— Oh! la misère bourgeoise, sombre comme un prolétaire de Whitechapel, la misère en paletot luisant et en bottes éculées, la misère qui porte cravate longue et peu de chemise, et qui ne rit jamais, et qui n'ose pas pleurer! la misère

(1) Cela se passe ainsi à Londres, aux théâtres de Her Majesty, de Covent-Garden et de Drury-Lane.

hypocrite, inqualifiée, inqualifiable, déclassée, désespérante, la misère bien élevée, la plus atroce de toutes les misères!... La misère du *pion*!!! (1). —

Partout il est des jeunes gens dont les autres s'isolent parce que la société les rejette, parce qu'ils ne sont pas *reçus* et qu'ils ne s'assujétissent pas aux manières du *monde*. Ils ont l'échine raide et les angles aigus; leur aspect est sombre; ils s'irritent du bourdonnement de la conversation. Ils aiment les pensées et les habits larges; leur tête est mauvaise et leur position pire. Ils se permettent de mettre en doute l'infaillibilité du pape, le droit divin, la légitimité de la propriété, la félicité de la famille et l'harmonie de l'ordre civilisé. — Je suis de ces jeunes gens-là.

Partout il est des jeunes gens dont les anges de la terre détournent leurs regards qui guérissent de tous les maux. Je le jure sur ma vie, celui-là peut tout souffrir dont l'extérieur remplit d'effroi les jeunes filles gracieuses et que jamais elles ne consolèrent par une bonne parole. — Oh! femmes, femmes! chaque soir vous bénissez vos mères qui vous ont donné des yeux limpides; et de l'homme qui vous aimerait le mieux, vous ne voulez voir que l'habit. — Je suis encore de ces jeunes gens-là.

Eh bien! je supporterai mon isolement. Pour en sortir, je ne comprimerai pas mes poumons

(1) Expression dont les collégiens se servent pour désigner le maître d'études.

dans un corset, et je ne me livrerai pas, victime volontaire, aux mains des tailleurs et aux langues des beaux esprits de salon. Je roulerai seul sur la terre comme une pierre lancée du sommet des monts à la profondeur des gouffres. Le sapin grandit seul sur les pics arides; seul, l'aigle approche du soleil. Seul, le matelot combat l'orage ; seul, l'émigrant s'avance sous des cieux inconnus. Seul, le chasseur des monts attend l'ourse privée de ses petits. Seuls vont le lion et le tigre; seul est le taureau dans l'arène espagnole. Tout ce qui est fort n'a pas besoin d'appui. — Au contraire, les timides oiseaux voyageurs se pressent les uns contre [293] les autres pour voler contre le vent; les brebis se rassemblent d'elles-mêmes; le bœuf présente sa tête au joug; on entasse les chapons dans des cages, les porcs sur le fumier, et les princes dans les palais. Les corbeaux ne se réunissent que sur les cadavres, et les hommes de parti, que sur les populations émeutées.

N'est-ce pas contre les chênes les plus forts et les clochers les plus élevés que la foudre conjure ses éclairs? N'est-ce pas contre le sanglier qui lui tient tête que hurle la meute des chiens? *Moi contre tous, et tous contre moi :* Soit! j'accepte cette lutte et je suis fier de l'entreprendre seul, car je tiens à honneur de n'être pas compté dans le vil troupeau de mes contemporains. Personne ne me reconnaît plus ; ceux qui s'appelaient mes amis se sont retirés de moi. Je n'ai pas un sou, pas un partisan, pas une intelligence qui me soit

sympathique ; mes habits ne tiennent pas beaucoup à moi, je me crève les yeux à la lueur d'une lampe de vingt sous, entre quatre murs blanchis à la chaux.

Qu'importe ? Ma cause est bonne. Ouvertement je fais la guerre à l'hypocrisie des partis. Peut-être les forcerai-je enfin à sortir de la conspiration du silence et du système de calomnies qu'ils s'en vont colporter chaque soir en chuchottant. Qu'on parle haut, pour Dieu ! qu'on s'explique ; qu'on amène tout ce qu'on voudra sous le jour de la publicité. Je crie *aux voleurs*, parce qu'il y en a beaucoup autour de moi, des voleurs lâches, qui chiffonnent la réputation d'un homme, la déchirent, avec aussi peu de précaution qu'un *pickpocket*, un mouchoir.

C'est que, voyez-vous, encore que je ne sois pas célèbre, je veux qu'on dise la vérité sur mon compte, et rien que la vérité, quand on me fait l'honneur de s'occuper de moi. Je suis dur à échauffer comme la pierre à feu, mais qu'on frappe d'aplomb sur moi, l'on y trouvera l'étincelle.

Le sang ne coule que sous les morsures. Le tonnerre est père de la foudre. Le feu soupire après le vent. N'attaquez pas la bête fauve. Ne passez pas la main sur le poil du loup. Ne barrez pas le chemin à l'homme qui marche à son but. S'il y avait en moi un éclair de pensée, un levain d'amère probité, vos attaques de jésuites m'en donneraient conscience ; elles m'indiqueraient ce

que je peux faire, ce qu'il me faut tenter ; elles allumeraient au plus profond de [294] mon âme ce tison de vengeance qui fait crier le sang quand il passe dessus.

Rage des partis, je te bénirais ! Amoncèle tes colères, range en bataille tes petites susceptibilités et tes vengeances loûches, aiguise le sarcasme, lance l'invective, élève-toi, si tu le peux jusqu'à l'ironie. S'il faut qu'un homme succombe en luttant contre les partis, je veux bien être cet homme, mais je veux leur laisser aux flancs le dard mortel. Jusqu'à ce que le pain manque sous ma dent et la terre sous mes pieds, je crierai aux hommes : défiez-vous des *soldats* et des *Césars*, défiez-vous, défiez-vous des *gens dévoués !*

Toi qui donnas au tigre ses terribles rugissements, à la vipère son venin et ses serres à l'autour, Satan, Dieu vengeur ! je t'invoque. Rends ma langue acérée et ma plume brutale, fais que chacune de mes paroles passe comme un glaive à travers les esclaves à genoux dans la poudre !

Afin qu'au jour de l'action, j'aie le droit de crier : Liberté !

Et que les pierres se dressent derrière moi, et que les maisons tremblent, et que les bêtes des forêts se montrent aussi impitoyables que des hommes au milieu des villes en feu.

Et que la Révolution, aux bras gigantesques, étreigne le globe et l'entr'ouvre en pressant, et faisant jaillir sur les civilisés l'Éternel Feu ! !

POST-SCRIPTUM.

Le plus important dans une lettre, c'est le post-scriptum.

295 Dans les choses humaines nous proposons, Dieu dispose. C'est vieux, mais ce fut toujours fort désespérant. Les imprimeries ont des rigueurs à nulles autres pareilles. Dieu donc, représenté par mon imprimeur, dispose que je m'arrêterai court au moment même où je commençais à dessiner mon allure. Si le lecteur est désappointé dans sa curiosité, je le suis bien davantage, moi auteur, dans mes prétentions à la gloire. Je compare le lecteur à l'indolent cavalier qui suit les mouvements réguliers ou capricieux de sa monture sans se préoccuper beaucoup du travail et de la fatigue de la pauvre bête. Moi, je suis le coursier. Que ceux qui ont vu s'abattre un cheval lancé au galop avec un homme en selle disent quel est le plus à plaindre du lecteur ou de moi. Je prétends que c'est moi.

Ce livre aura une suite, toujours *si Dios quiere*,

si Dieu le veut, — comme disent les Espagnols. — Mon manuscrit renferme trop de choses intéressantes pour que le monde soit privé de sa publication. Qu'on en juge par les titres de quelques chapitres :

Suite des Souvenirs de Lausanne. — Notre expulsion de Suisse. — Considérations sur le Droit d'Asile. — Deuxième Voyage en contrebande.

LONDRES. — Passé minuit. — L'Irlande a Londres. — Les enfants de Neptune. — La Vénus carthaginoise. — Le culte de Mercure. — La France a Londres. — La Proscription. — Médecine comme on n'en fait pas. — La police en 296
Jupons. — Le Deux Décembre. — Tables Mortuaires. — Cournet. — Sur la Mort. — Sur le Duel. — Émigration en Amérique.

ESPAGNE. — La Corrida de Toros. — El Prado de Madrid. — Las Noches de Vervenas. — Las Coplas de los Ciegos. — Los Majos. — Los Estudiantes. — La funcion del dos de Mayo. — Troisième Voyage en contrebande. — Le Dieu des Espagnols. — Le Théatre a Madrid. — Une Fête universelle a Lisbonne. — Galicia. — De Vigo a Londres, a bord de L'Ibéria. — L'amnistie partielle. — Ma prosopopée.

..... Et une infinité d'autres sujets dignes d'être

traités par moi et lus par beaucoup de monde. Ainsi soit-il !

Quand le maçon a posé la dernière pierre d'un édifice, il plante au haut du toit l'étendard du travail ;

Quand le moissonneur a rentré la dernière gerbe, il cloue sur la porte de sa grange un bouquet d'épis et de fleurs des champs ;

Quand il a fini son temps d'esclavage, le soldat passe en travers de sa poitrine le beau ruban auquel est attaché son congé définitif ;

Quand le marin distingue les rivages de la patrie, il replie ses voiles et déploie dans l'air la flamme nationale ;

Ainsi moi, sur ce livre achevé je déploie le drapeau rouge, l'étendard de l'Avenir et de l'Humanité.

Car je ne suis d'aucune nation, bien que je les aime toutes ; — ni d'aucun parti bien que j'eusse pu être accueilli par tous ; — ni d'aucune profession, encore que je puisse en exercer plusieurs.

Mais je suis de toute nation et de toute société ; je suis homme. Et tout défigurés qu'ils sont aujourd'hui, les hommes ont encore un caractère commun : ils ont du sang. Le sang, le rouge, c'est le seul attribut de liberté première qui nous soit resté.

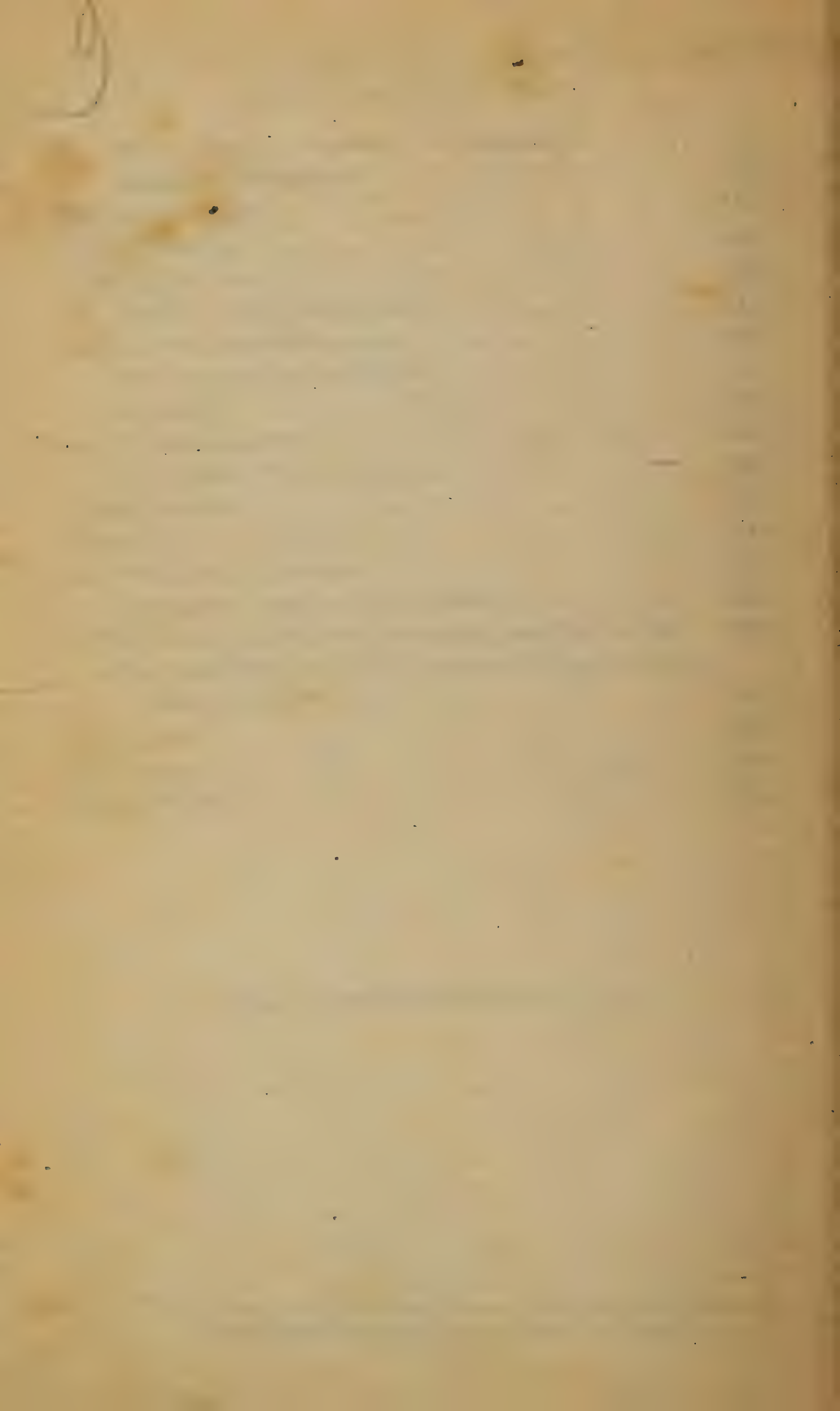
[297] Quand la Guerre aux cheveux crépus aura fini toute sa tâche, puissent les peuples sortir leurs vieilles bannières des arsenaux vide, les tremper dans le sang des rois morts, et sur champ d'écarlate imprimer ton grand nom, LIBERTÉ !

TABLE DES MATIÈRES

JOURS D'EXIL, première partie

FIN DU PREMIER VOLUME

Imprimerie Générale de Châtillon-sur Seine. — A. Pichat.



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

CHARLES ALBERT. **L'Amour Libre**. Un vol. in-18, 6e édition. 3 50

BAKOUNINE. **Œuvres**. Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme. Lettres sur le patriotisme. Dieu et l'Etat. Un vol. in-18, 4e édition 3 50

— **Œuvres**. Tome II. Les Ours de Berne et l'Ours de Saint-Pétersbourg. Lettres à un Français sur la crise actuelle. L'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale. Avec notice biographique, avant-propos et notes par JAMES GUILLAUME. Un fort volume in-18 . . . . 3 50

— **Œuvres**. Tome III. L'Empire knouto-germanique (2e livraison). Appendice, etc. Avec avant-propos, avertissements et notes par JAMES GUILLAUME. Un volume in-18 . . . . 3 50

— **Œuvres**. Tome IV. Lettres à un Français (suite). Manuscrit de Marseille. Lettre à Esquiros. Préambule pour la seconde livraison de l'Empire knouto-germanique. Avertissement pour l'Empire knouto-germanique. Lettre à la *Liberté* de Bruxelles. Fragment formant une suite de l'Empire knouto-germanique. Avec une préface, des avant-propos et des notes, par JAMES GUILLAUME 3 50

J.-W. BIENSTOCK. **Tolstoï et les Doukhobors**. Faits historiques réunis et traduits du russe. Un volume in-16. . . . 3 50

CARLO CAFIERO. **Abrégé du « Capital » de Karl Marx**. Traduit en français par JAMES GUILLAUME. Une brochure in-18. . 1 50

ERNEST CŒURDEROY. **Œuvres, T. I. — Jours d'Exil**. 1re partie. Un volume in-18. . . . . 3 50

CH. CORNELISSEN. **En marche vers la Société nouvelle**. Un volume in-18. . . . . 3 50

GEORGES DARIEN. **Biribi**, armée d'Afrique. Roman. Un vol. in-18, 6e édition 3 50

LUCIEN DESCAVES. **Soupes**. Nouvelles. Un vol. in-18, 2e édition 3 50

DUBOIS-DESAULLE. **Sous la casaque**. Notes d'un soldat. Un volume in-18, 2e édition 3 50

SÉBASTIEN FAURE. **La Douleur Universelle**. Philosophie libertaire. Préface d'Emile Gauthier. Un volume in-18, 4e édition 3 50

GUGLIELMO FERRERO. **Le militarisme et la Société moderne**. Traduction de M. Nino Samaja. Un volume in-18. . . . . . 3 50

JEAN GRAVE. **L'Anarchie**. Son but. Ses moyens. Un volume in-18, 5e édition. 3 50

— **La Grande Famille**, roman militaire. Un volume in-18, 4e édition 3 50

— **L'Individu et la Société**. Un volume in-18, 2e édition . . 3 50

— **Réformes, révolution**. Un volume in-18, 2e édition 3 50

— **La Société future**. Un volume in-18, 9e édition 3 50

— **La Société mourante et l'anarchie**. Préface par M. Octave Mirbeau. Un volume in-18. . . . . 3 50

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE (Suite)

A. HAMON. **Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste.** Un volume in-18, 2e édition 3 50

— **Psychologie du militaire professionnel.** Un volume in-18. 3 50

— **Le Socialisme et le Congrès de Londres.** Un volume in-18, 2e édition 3 50

G. CHATTERTON HILL. — **La physiologie morale.** Un volume in-18. . . . . 3 50

PIERRE KROPOTKINE. **L'Anarchie.** Sa philosophie. Son idéal. Une brochure in-18, 5e édition. . . . . 1 »

— **La Conquête du pain.** Préface d'Elisée Reclus. Un volume in-18, 11e édition 3 50

LÉOPOLD LACOUR. **Humanisme Intégral.** Le duel des sexes. La cité future. Un volume in-18, 3e édition 3 50

JOHN-HENRY MACKAY. **Les Anarchistes,** mœurs de la fin du XIXe siècle, roman. Traduction de L. de Hessem. Un volume in-18, 2e édition 3 50

CHARLES MALATO. **De la Commune à l'anarchie.** Un volume in-18, 2e édition 3 50

— **L'Homme nouveau.** Une brochure in-18. . . . . 1 »

— **Les Joyeusetés de l'exil.** Un volume, 2e édition 3 50

— **Philosophie de l'anarchie.** Un volume in-18, 2e édition . 3 50

TARRIDA DEL MARMOL. **Les Inquisiteurs de l'Espagne.** Montjuich. — Cuba. — Philippines. Un volume in-18, avec préface de Ch. Malato, 2e édition 3 50

LOUISE MICHEL. **La Commune.** Un volume in-18, 2e édition . 3 50

DOMELA NIEUWENHUIS. **Le Socialisme en danger.** Préface d'Elisée Reclus. Un volume in-18. . . . . 3 50

UN PROSCRIT. **L'Inévitable révolution.** Un volume in-16, 2e édition 3 50

ELISÉE RECLUS. **L'évolution, la révolution et l'Idéal anarchique.** Un volume in-18, 7e édition 3 50

JOSÉ RIZAL. **Au pays des moines** (Noli me Tangere), roman. Traduction de H. Lucas et R. Sempau. Un volume in-18, 2e édition. 3 50

JACQUES SAUTAREL. **Philosophie du déterminisme.** Réflexions sociales. Un volume in-18 . . . . 3 50

ADHÉMAR SCHWITZGUÉBEL. **Quelques écrits.** Préface de JAMES GUILLAUME. Une forte brochure in-18 . . . . 1 50

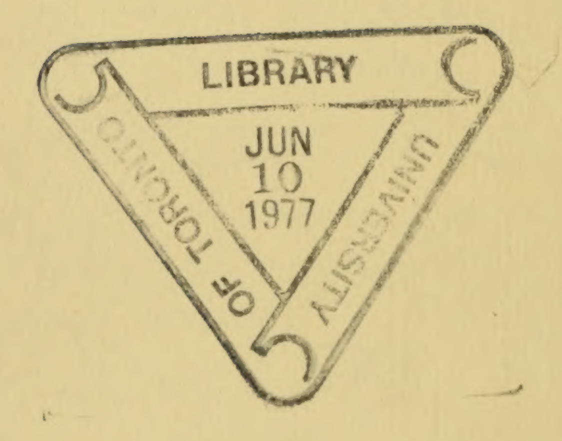
MAX STIRNER. **L'unique et sa propriété.** Traduction de R. L. Reclaire. Un volume in-18, 2e édition 3 50

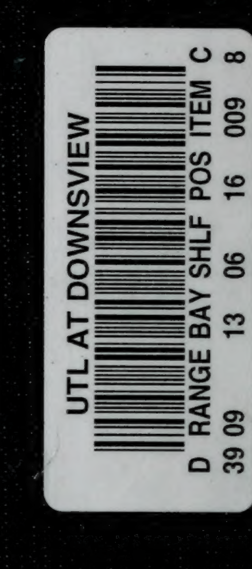
LAURENT TAILHADE. **Discours civiques** (4 nivôse, an 109 — 19 brumaire, an 110). Un volume in-16 orné d'un portrait de l'auteur, par M. F. Valloton, 2e édition 3 50

Cte LÉON TOLSTOÏ. **Les Rayons de l'aube.** Traduction de J.-W. Bienstock. Un volume in-16, 5e édition 3 50

— **Paroles d'un homme libre.** Traduction de J.-W. Bienstock. Un volume in-16, 5e édition 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 13 06 16 009 8